13me Année. — N° 96 Décembre 1927.

DEPOT LEGAL
VAUCLUSE
N° 1479

Les Cahiers du Sud

SOMMAIRE

HENRI URTIN........................... *Maurice Blondel.*
PIERRE REVERDY................................ *Poèmes.*
EMMANUEL FLAVIA LÉOPOLD.................. *Art Poétique.*
MARCEL JOUHANDEAU................ *Le Journal du coiffeur.*
ROBERT DESNOS.................................. *Poèmes.*
JEAN LEBRAU........................... *Du Cahier bleu.*

CHRONIQUES

PROXIMITÉ DU POÈTE, par Roger Secrétain (anniversaire de la mort de Rainer Maria Rilke. — POÉSIE, par Louis Emié. — LIVRES, par Léon Duesberg, Hermann Closson, Henry Dalby, Jean Ballard, Henri Lamblin, Jean Malan, Gabriel Audisio, Henri Fluchère, Roger Brielle. — REVUES, par Georges Bourguet. — LETTRES ETRANGÈRES, par Marcel Brion. — LES ARTS. *Le Salon d'Automne* 1927, par Brabo.

A MARSEILLE, par Gaston Castel, Raoul Bataillard, Jean Malan, Jules Roque, Gaston Mouren, F. Maïsse.

A ALGER, par Gabriel Audisio.

BUREAUX : MARSEILLE (siège) : 10, Quai du Canal.

N° 96 13me Année Décembre 1927

Les Cahiers du Sud

Tome III. — 2e Semestre 1927.

Maurice Blondel

« Une vie de docilité aimante,
« une vie d'indépendance inalié-
« nable. »

Depuis un peu plus de trente ans, exactement depuis l'année 1896, M. Maurice Blondel, tour à tour chargé de cours, professeur-adjoint et professeur titulaire à la Faculté des Lettres d'Aix, enseigne la philosophie en Provence. Une première fois, quelque dix ans plus tôt, M. Blondel avait, à sa sortie de l'Ecole normale, été professeur au Lycée Mignet d'Aix après Chaumont et Montauban; puis la chaire philosophique du collège Stanislas, à Paris, ensuite une maîtrise de conférences à la Faculté des Lettres de Lille l'en avaient provisoirement éloigné. Ce Bourguignon, né le 2 novembre 1861 dans une vieille famille dijonnaise éprise d'activité intellectuelle a été rendu définitivement à l'Université de Provence pour y remplacer M. le professeur Paul Souriau, dont la carrière de philosophe esthéticien et moraliste, par suite de congés successifs, s'était surtout déroulée à Lille et à Nancy.

M. Blondel était revenu trop tard pour retrouver, sur les bancs de la vieille Faculté aixoise, ses premiers élèves du Lycée Mignet déjà saisis par des vies professionnelles diverses. Une génération toute nouvelle pour lui allait

s'offrir à son enseignement. Le signataire de ces lignes a eu le privilège d'appartenir à ce petit groupe d'étudiants modestement réunis dans une des pièces les plus exiguës de l'édifice universitaire au nombre de huit à dix parmi lesquels figurait parfois, en auditeur bénévole et silencieux, l'abbé Henri Brémond. C'était alors l'intimité intellectuelle entre le maître et ses auditeurs.

Nous préparions un examen de licence, mais surtout, à la demande du professeur, nous exposions nos inquiétudes, nos doutes, nos espérances, et pour la première fois, à des questions que les générations suivantes ont sans doute renouvelées bien souvent, M. Blondel répondait par les fermes et larges solutions d'une pensée pénétrante, à la fois droite et subtile, procédant de la source la plus riche et descendant, avec une parfaite simplicité, dans le dédale des applications. De telles heures sont inoubliables !

Depuis ces premières années, l'enseignement de M. Blondel, plusieurs fois interrompu pour raisons de santé, n'a cessé de rayonner dans le ressort de l'Académie d'Aix et bien au-delà. Des disciples notoires ont été fornés à son école, parmi lesquels il convient de citer *M. Jacques Paliard* ,titulaire actuel de la même chaire du Lycée Mignet qui fut jadis celle de son maître, et auteur de cette forte thèse « *Intuition et Réflexion* » soutenue en Sorbonne en juin 1925 et *esquisse d'une dialectique de la conscience* déjà analysée ici même (1) ; le *P. Auguste Valensin,* auteur de plusieurs ouvrage de métaphysique, et qui professe la philosophie dans une chaire de l'Université catholique de Lyon. Une recrue intéressante est venue aussi à la « Philosophie de l'Action », il y a quelques années, en la personne de M. le pasteur *Théodore Cremer,* de l'Eglise Réformée de France, qui a consacré une thèse de doctorat en théologie à la pensée de M. Blondel, y voyant pour sa propre confession une méthode favorable à son perfectionnement et à son enrichissement.

Je ne saurais omettre l'abbé *Paul Mulla,* venu du Coran à l'Evangile, et actuellement professeur d'histoire de la religion musulmane à l'Institut Pontifical Oriental à Rome, cours qu'il a créé à l'usage des futurs missionnaires en pays d'Orient.

---

(1) Cahiers du Sud. Novembre 1926.

Et il y aurait à citer avec eux de nombreux membres des deux enseignements, officiel et libre.

Le succès de l'enseignement blondélien ne s'est pas borné à la qualité ; dans ces dernières années, il a connu le nombre et la variété d'origines. A la rentrée de Novembre 1925, plus de soixante-dix étudiants inscrits, des deux sexes et de nationalités diverses, suivaient les derniers cours de M. Blondel et soumettaient des dissertations écrites à son obstiné labeur.

O douce intimité du début, favorable au maître autant qu'aux disciples, qu'étiez-vous devenue ? La santé du philosophe devait cette fois et définitivement céder à l'excès de l'effort qui lui était demandé. L'enseignement universitaire de M. Maurice Blondel est à présent terminé par une retraite prématurée ; mais son influence n'est pas près de s'éteindre. De quelle nature est-elle ?

Une première remarque est à faire : M. Blondel n'a jamais connu la notoriété à tapage. Il est le moins « *parisien* » des philosophes, puisqu'il n'a passé à Paris, après ses études, que ses trois années d'Ecole Normale, avec Durkheim, Lalande, Rauh, Goyau, Painlevé, Gaston Richard, et la durée assez brève de son enseignement au Collège Stanislas. Il est membre correspondant de l'Institut, mais n'y a jamais brigué une place meilleure, et sa nomination toute récente dans la Légion d'honneur, survenue à l'ancienneté en fin de carrière, n'a donné lieu qu'à de rares commentaires de presse. S'il est vrai que M. Blondel exerce une influence, ce n'est donc pas à la surface qu'il en faut chercher la trace. Le processus inverse doit être employé. Et si l'on néglige en effet cet aspect extérieur et brutal de la notoriété pour se retourner vers les compétences, l'on a vite fait de reconnaître que la réputation du maître d'Aix est proprement mondiale.

Nous rappelions que l'abbé Henri Bremond avait suivi ses conférences en auditeur libre ; or, tout récemment, à l'occasion d'une polémique retentissante sur la « Poésie pure », l'auteur de « l'*Histoire du Sentiment religieux en* « *France depuis les guerres de religion jusqu'à nos* « *jours* » rétorquait publiquement une critique en confessant que telle partie contestée de son discours académique sur ce sujet avait été soumise à M. Blondel et formellement approuvée par lui.

L'année dernière, M. le professeur Gibson, qui enseigne aujourd'hui la philosophie à Birmingham, venait d'Oxford pour compléter, à Aix même, la préparation d'un ouvrage sur Descartes, attiré par la notoriété de la série de conférences que M. Blondel venait d'interrompre sur l'auteur du « *Discours de laMéthode.* »

Cette année même, un jeune professeur italien, disciple du professeur Martinetti, venu de Milan pour faire une étude d'ensemble sur l'état actuel de la philosophie en France, commençait par s'installer pendant six semaines à Aix pour s'imprégner de la philosophie de l'Action à sa source même, avant de se rendre à Paris, et nous disait : « Nous sentons vivement en Italie que « M. Blondel n'occupe pas, en France, auprès du grand « public, la place qui lui reviendrait normalement. C'est « sans doute qu'il est métaphysicien et qu'en France, la « métaphysique elle-même subit provisoirement une « éclipse officielle. Dans l'opinion des philosophes ita- « liens, Maurice Blondel occupe une place égale à celle « des plus grands : Descartes, Spinoza, Leibnitz, Kant. « Il n'y a pas eu mieux depuis Hegel. » Et il ajoutait, non sans quelque malice : « Tout le monde chez nous « a lu l' « *Action* » ; mais il est juste de dire que bien peu « sont de son avis, et ses quelques partisans, hélas ! ne « la comprennent guère ! »

N'est-ce pas la Duse qui déclarait à un interviewer qu'elle avait fait de l' « *Action* » de M. Blondel son livre de chevet, sa meilleure source de courage et d'espoir ?

Il faut dire enfin que M. Blondel entretient dans le monde entier une active et inlassable correspondance avec les philosophes les plus divers, tous désireux de connaître la réaction de sa pensée devant les problèmes qui tour à tour occupent leurs esprits.

Quelle est donc la nature particulière de cette pensée blondélienne qui a pu attirer et retenir tant d'âmes dissemblables sur le chemin « montant, sablonneux, malaisé » qui conduit à la vérité ? En quoi consiste ce point de vue particulier qui, sans déterminer à proprement parler une « école » à limites précises, arrive à émouvoir et promouvoir les disciples des écoles les plus opposées ?

La difficulté d'un pareil essai, peu tenté jusqu'ici, provient moins de la ténuité d'une pensée toute en nuan-

ces et en « devenir » que de la rareté même des ouvrages livrés au public par leur auteur.

Un seul grand ouvrage, l' « *Action, essai d'une critique de la vie et d'une science de la pratique* », thèse de doctorat soutenue en Sorbonne en l'année 1893, sous la présidence d'Emile Boutroux. Ce livre, de près de cinq cents pages, paraît bien contenir l'essentiel de la pensée de M. Blondel ; mais un candidat au doctorat doit presque toujours se soumettre à certaines exigences de son rapporteur ; s'il ne dit « rien que » ce qu'il pense, il ne peut pas toujours dire « tout ce qu'il pense ». Sa thèse de l' « *Action* », au tirage depuis longtemps épuisé et jamais renouvelé, suffirait-elle à une mise au point ? tout au moins permettrait-elle une esquisse suffisamment adéquate du « quid proprium » blondélien ? Il y faut ajouter un ouvrage sur *Léon Ollé-Laprune sa vie et l'avenir de son œuvre ;* quelques articles de revues sur « *le Procès de l'Intelligence* », le « *Problème de la Mystique* », l' « *Illusion Idéaliste* », *Descartes, Spinoza.* Et c'est à peu près tout. L'avenir dira si M. Blondel aura voulu exprimer pleinement, en un grand ouvrage définitif destiné aux futures générations, le fond le plus intime de sa philosophie personnelle ; mais la tentation est forte d'essayer de communiquer aux autres dès maintenant, par des rappels d'idées, un peu de ce que ses premiers étudiants avaient eux-mêmes senti ou cru comprendre de la pensée de leur maître.

*
* *

Nous étions nés à la vie de l'esprit, comme tout le monde, avec le seul bagage de sensations que la vie physique fournit aux débutants. Nous avions vu, goûté, senti les bienfaits de la nature avec leur contre-partie de souffrances, et notre vie intellectuelle s'était bornée d'abord à combiner les données des sens, avec plus ou moins de gaucherie, selon des règles reçues. Puis le contact des grands hommes, par les enseignements de l'histoire ou la lecture des périodiques, nous avait éblouis ; selon nos affinités préétablies, nous avions suivi telle ou telle école dont la formule nous avait paru contenir la totalité de la vérité en condensant l'essentiel de nos sommaires réflexions.

Dès lors, c'était la lutte ; en nous rendant étroitement solidaires d'un groupe, d'une école, d'un système, d'un parti, d'une patrie, d'un culte, nous nous désolidarisions par le fait même, et avec quel farouche exclusivisme ! de tout ce qui n'était pas notre groupe, notre école, notre système, notre pays d'origine ou d'élection, notre culte personnel. Dans ces temps héroïques où le jeune homme donne le plus souvent un tour décisif à son esprit et un pli définitif à ses sentiments, un principe avoué ou tout au moins implicite le guide : l'« *Identité* ». En ouvrant les sens ou l'esprit, en recevant l'afflux des sensations ou des idées, le premier instinct de l'homme n'est-il pas de leur attribuer une valeur en soi ? En regardant le monde, les hommes et les choses, en même temps que nous constatons l'effet qu'ils produisent sur nous-mêmes, nous croyons à proprement parler les « *connaître* » dans leur réalité même, et la plupart des hommes s'en tiennent toute leur vie à cette solution élémentaire du problème de la connaissance.

Dans une communication faite à la « *Société d'Etudes philosophiques du Sud-Est* » au mois de Mai dernier, M. Etienne Souriau, chargé du cours de philosophie à la Faculté des Lettres d'Aix et l'un des fils du prédécesseur de M. Blondel dans sa chaire, avait précisé de façon saisissante cet appétit d'« identité » qui est à la base de toute recherche sincère du vrai. On commence par admettre que tous les objets des sensations sont vraiment « identiques » en leur fond à ce qu'ils paraissent ; couleurs, formes, sons, odeurs, saveurs nous semblent trop intimement liés à leur substratum objectif pour n'en pas refléter adéquatement la réalité. Plus tard, lorsque nous apparaît la diversité des sensations à l'occasion d'un même objet ou des opinions au sujet d'un même problème, nous optons et, notre choix fait, ne mettons pas en doute que nous ayons choisi la bonne opinion, c'est-à-dire celle qui réalise l'« identité » au moins formelle de l'objet et de sa représentation dans le sujet pensant, en même temps que des qualités de cet objet avec l'opinion que nous en avons adoptée. Heureux âge ! dit-on ; mais n'a-t-on pas assez dit de lui aussi qu'il était l'âge des « illusions » ? Qu'est-ce à dire ? Assez vite, le jeune philosophe sent plus ou moins vivement l'insuffisance de cette identité formelle qui, au surplus, le laisse en plein relatif.

Le partisan le plus déterminé, le croyant le plus convaincu, s'ils réfléchissent, ne peuvent se contenter longtemps d'un parti-pris ou d'une foi qui les laissent à la bordure, mais toujours à l'extérieur du réel ; les caractéres extérieurs des objets viennent jusqu'à nous assez diversement d'ailleurs, mais leur profonde unité substantielle nous échappe décidément. Pour « *connaître* » le réel et pour réaliser la seule véritable « *identité* » du sujet pensant avec l'objet pensé, à savoir l'identité réelle, il ne suffit pas de penser, il ne suffit même pas de croire : il faut « *agir* ».

La foi qui n'agit point est-ce une foi sincère ?

Aussi bien le scandale est grand lorsque apparaissent à l'âme sincère les vices de certains frères et amis, les plus fortes vertus souvent de ceux qui pensent autrement. L' « *Action* » seule peut dès lors nous délivrer de l'illusionnisme de l'esprit ou du cœur C'est alors que M. Blondel offre à son disciple l'analyse même de l' « *Action* » devenue nécessaire. Agir n'est plus seulement regarder, c'est entrer en contact direct avec l'objet ; c'est donner en même temps que recevoir, c'est faire entrer le sujet en combinaison étroite avec l'objet. Et cette combinaison s'impose absolument au sujet pensant, seulement elle est faite de deux termes qui vont se disputer la victoire. Agir, c'est essentiellement opter entre un certain nombre de possibilités ; c'est trancher dans le vif, choisir une voie et s'y engager en écartant, du même geste, les autres. Mais remarquons l'immensité de l'alternative : il y a, d'un côté, notre « *moi* » chétif encore, notre sensibilité routinière, notre raison étroitement bornée, constitués par des apports étrangers; et en face, la totalité du monde avec ses prolongements infinis vers l'Etre parfait, le « *non-moi* », qui n'a rien à recevoir de nous si, au principe, il ne nous a rien donné. Quelles que soient les possibilités qui s'offrent à notre option pour chaque acte, elles se ramènent en définitive au grand choix à faire : nous choisir nous-mêmes, dans notre infirmité misérable, choisir notre propre intérêt, ou opter pour ce qui n'est pas nous-mêmes, pour l'intérêt des autres, pour notre famille, notre patrie, pour l'humanité en général, pour des fins supérieures qui sont sans limites. Et le problème ainsi posé impose, sur tous les autres, une optique nouvelle et

féconde dont on ne peut plus se déprendre. N'oublions pas que, par l'Action, nous nous départissons décidément du rôle d'observateur qui est la première attitude de l'esprit. En agissant, un impérieux déterminisme ébranle, en nous-mêmes et hors de nous, la totalité du réel ; mais dans quel sens se produira cet ébranlement ? N'est-il pas évident que c'est à la minute même de l'option que le courant décisif va prendre sa direction ? Et c'est à tout instant, à propos de chaque acte que nous pouvons devenir ainsi les maîtres du réel. Les maîtres ? à une condition essentielle toutefois, c'est que nous le « *connaissions* » au moins dans sa vérité. Or, que fait l'égoïste ? que fait le sensuel ? que fait l'intrigant ? que fait le parasite ? que fait celui qui veut être le centre du monde ? En voulant mettre le monde entier à son service, il l'abaisse au niveau de sa petitesse, il le dégrade à la mesure de son infirmité, il subordonne son immensité à l'étroitesse de ses propres vues, il n'en voit plus qu'une image inexacte, restreinte et difforme...

Et la déroute est immense, car il ne s'agit pas seulement d'un aveuglement de l'esprit, mais d'une responsabilité réelle et effective qui se mesure à l'immensité du bien que nous nous avons ainsi, par notre propre faute, à jamais mutilé ! Le sens de l'option n'est donc pas indifférent, puisque de lui dépendent à la fois notre connaissance et notre prise de possession du réel. En effet si, au lieu d'essayer de mettre le monde à notre service, nous nous subordonnons nous-mêmes à des fins supérieures, c'est alors vraiment que nous pouvons nous dire les maîtres du réel, parce qu'au lieu d'abaisser le non-moi à notre niveau, c'est nous-mêmes qui nous haussons jusqu'à lui. Quel champ de déploiement s'ouvre alors à notre activité ! quelle infinie perspective se découvre ! En optant contre notre pauvre intérêt personnel, nous nous ouvrons au réel extérieur à nous-mêmes, nous nous mesurons à lui, nous nous élargissons vers son immensité. Et du même coup, nous résolvons le problème de la connaissance ; car il est bien vrai qu'en *agissant* ce n'est plus une faculté seule qui entre en jeu, mais toutes à la fois. En nous inclinant pratiquement devant des fins extérieures à nous-mêmes, nous ne nous mettons pas seulement, par notre propre activité, notre cœur et nos sens, au service du réel, mais nous faisons

pénétrer en même temps, notre faculté de connaître dans l'intimité du réel, dans la substance même du monde. Nous « *connaissons* » le non-moi à mesure que nous nous départissons de nos fins égoïstes pour leur substituer une finalité altruiste et universelle.

C'est bien là le renversement de la perspective courante. Des vies entières se passent à chercher la vérité par en bas, en interrogeant parfois sans répit les apparences, les « *faits* » pris pour la réalité même des choses. On va d'un phénomène à l'autre, changeant d'école ou de système, s'imaginant, après bien des expériences déçues, qu'une simple addition de faits, ou une opinion encore inédite ou simplement un scepticisme général permettront de franchir enfin ce cercle d'airain qui cache le réel à nos yeux. Et la fin approche et nous trouve dans l'attitude suppliante de Gœthe :

« *De la lumière ! encore de la lumière* ? »

C'est le désespoir immanquablement attaché à la poursuite du réel par le phénomène. Mais si, au lieu d'aller *du phénomène au réel,* nous arrivons enfin, après notre « nuit de Pascal », à *voir le phénomène à travers le réel,* alors tous les voiles tombent et la vraie lumière commence à poindre. Le réel est solidement constitué par l'immense dynamisme tourné vers l'infini jusqu'à Dieu, l'Acte pur ; par notre volonté orientée vers le bien, nous sommes installés dans le réel, et c'est enfin sous le signe du réel que nous apprécions le phénomène. Nous pouvons alors discerner dans nos efforts personnels, dans nos idées, nos groupes d'idées, nos petites ou grandes chapelles, nos tribus ou nos nations, nos écoles, groupes et sous-groupes, dans tous nos compartiments factices et périssables la part de réel qu'ils recèlent, et c'est à la mesure de cette part que nous devons les évaluer. Ainsi le grand bénéfice de l' « *Action* » telle que la définit et l'analyse M. Blondel apparaît dans ce renversement total de direction : plus d'essai d'explication du réel par le phénomène, mais appréciation du phénomène par l'expérience même du réel connu lui-même par le véhicule de l' « *Action* ».

*
* *

Avec quel intérêt allons-nous maintenant explorer ce

champ d'expériences et dénombrer les bienfaits de cette méthode ! En liant étroitement la solution du problème de la connaissance à la pratique constante de l'altruisme, le principe blondélien est promouvant de toutes les vertus, grandes ou petites, qui sont le but commun de la plupart des groupements moraux. Pratiquer effectivement les vertus indispensables à la connaissance du réel, c'est entrer en sympathie avec tout et avec tous ; c'est devenir un élément de choix dans la société. Balzac conseillait à son jeune héros du « *Lys dans la Vallée* » de se lier de préférence avec ceux ou celles dont l'intimité pouvait manquer d'attrait superficiel, mais dont la conversation chargée d'expérience serait enrichissante ; et il lui recommandait aussi de ne jamais parler de lui-même à ses interlocuteurs, mais de les amener à parler de leurs propres affaires. Il y voyait pour son disciple une façon de se perfectionner et le plus sûr chemin du succès dans le monde. Or, c'était en somme une fin d'un égoïsme plus raffiné qu'il lui faisait poursuivre, où l'on saisit déjà que la plus efficace méthode de domination préconise d'abord la renonciation au moins apparente à soi-même. Mais quelles vertus sociales infiniment supérieures fleuriront chez celui qui, en toute générosité, sans l'ombre d'un retour sur lui-même, se dévouera pleinement à ses semblables en apercevant derrière ceux-ci non plus sa propre réussite habilement obtenue, mais tout un arrière-plan d'humanité et d'infini absorbant la totalité de son effort !

D'autre part, juger les groupes religieux ou sociaux par le réel, c'est apercevoir le bien partout où il se trouve et le convier de toute part à la grande collaboration de l' « Action ». C'est avec toute son âme que l'être humain doit aller à la vérité ; n'y pas aller tout entier équivaudrait à n'y pas aller du tout, car la vérité est une et la moindre réserve dans notre adhésion serait la fissure par laquelle se glisserait l'erreur et nous rejetterait ainsi dans l'illusion. Et cependant nous différons les uns des autres ; selon nos origines, nos tempéraments, nous prétendons aller à la vérité sous le signe soit de l'autorité, dont l'abus encourage l'ignorance, soit de la liberté, dont l'excès conduit à l'anarchie. Une vue plus synthétique de nos devoirs nous amène non-seulement à la tolérance, mais à l'amour des idées et des sentiments qui inspirent

les groupes différents de ceux auxquels nous appartenons. Il faut donc comprendre l'attachement profond toujours manifesté par M. Blondel pour son culte traditionnel, resté pour lui le dépositaire fidèle et continu du principe d'autorité. Mais n'a-t-il pas employé une grande partie de ses qualités combatives à faire apprécier par sa propre église les bienfaits d'un libre examen pratiqué par les églises dissidentes ? Que d'ardentes campagnes courageusement menées par lui pour renforcer, dans le cadre de l'autorité deux fois millénaire, l'autonomie de la conscience individuelle et les droits de la raison raisonnante ! Et avec quelle intime joie doit-il apercevoir les prodromes certains d'une unité chrétienne qui réaliserait le plus cher de ses vœux ! Les pourparlers du cardinal Mercier avec lord Halifax, les Congrès des Eglises chrétiennes à Stockholm et à Lausanne, pour ne parler que des plus récentes manifestations, sont les signes évidents d'une tendance générale vers l'unité de la pensée et de l'action, laquelle, selon la parole évangélique elle-même, ne doit pas se borner aux seuls Chrétiens, mais s'étendre à tous les « hommes de bonne volonté. » Il faut donc reconnaître à la philosophie de l' « Action » une vertu sociale et religieuse de paix et de réconciliation.

Il y aurait à rechercher aussi la répercussion de cette doctrine sur l'art et ses diverses manifestations. Là aussi, que de compartiments à cloisons encore étanches, que de chapelles armant leurs fidèles les uns contre les autres ! Que devient, dans ces rivalités d'écoles, la synthèse du Beau, du Vrai et du Bien vulgarisée par Victor Cousin, sans laquelle il est bien certain qu'aucun des trois termes ne saurait se réaliser pleinement ? Si l'Action possède seule, par sa nature même, la vertu d'attirer à elle et par elle tout l'élan vital, c'est encore à elle qu'il faudra avoir recours pour procurer une discipline efficace à nos facultés esthétiques. Le surréalisme n'est-il pas un essai très intéressant d'échapper à la routine et à l'étroitesse de traditions souvent fort respectables ? On se passe d'école, de règles, et l'on croit que la sensibilité toute nue réalisera l'idéal de l'artiste ; viennent alors le désordre et l'incohérence qui n'améliorent aucunement les productions artistiques. Que faisaient les grands artistes de tous les temps ? les primitifs, dont les œuvres

sont impérissables ? les architectes des grandes cathédrales, affirmations éclatantes d'une foi collective ? D'où vient la pérennité de l'œuvre d'un Beethoven ? d'un César Frank ? Ceux-là commençaient par agir bien ; ils inscrivaient constamment leurs propres actes dans le capital de l' « Action », et à la lumière des réalités morales qui émanaient de leur propre vie, ils regardaient avec un œil spontanément artiste les phénomènes qui allaient devenir la matière de leurs œuvres. Ce sont eux qui ont ainsi pratiqué le plus pur surréalisme, parce qu'ils avaient su se libérer non-seulement des partis-pris d'une raison desséchante, mais encore et surtout de l'esclavage d'une sensibilité qui, livrée sans réserve à elle-même, reste pour l'inspiration une cause permanente d'asservissement.

Mais c'est aussi tout le problème de la destinée qui se trouve éclairé. L'homme moderne veut tout connaître, et il croit connaître beaucoup plus de choses que ses devanciers; il était fatal que ses recherches fussent attirées vers les régions du mystère. Le fait même du progrès indéfini donne aux plus réalistes le besoin de se mesurer avec l'immense champ de l'inconnu. Vivre au milieu du mystère, en subir constamment les réactions, et ne pouvoir l'étreindre ! L'esprit humain se berce volontiers de l'illusion qu'il y a un « inconnu », mais qu'il n'y a pas, à proprement parler, d' « Inconnaissable ».

D'autre part, l'orgueil humain peut-il admettre sincèrement que le « moi » individuel, si laborieusement constitué, se dissolve vraiment pour se perdre à tout jamais ? D'où cette floraison insolite de sectes, de cénacles plus ou moins occultes dans lesquels on se flatte de résoudre expérimentalement le problème de la communication avec l'au-delà et de la survie. Il en résulte tout un anthropomorphisme malsain qui atteint souvent de bons esprits ; pour avoir voulu dominer la zone du bon sens, ils s'en évadent en s'essayant maladroitement à évaluer encore à la mesure du phénomène l'immensité du réel qui les sollicite. Combien de gens animés d'une foi ardente et sincère, à la vie droite et saine, se demandent parfois : « Où allons-nous ? Ne sommes-nous pas, après « tout, les jouets d'une immense duperie ? Est-il bien « vrai que nous ne finirons pas tout entiers en rendant « le dernier soupir ? » Et ils se plaisent à imaginer,

dans les heures d'optimisme, une vie future où tous leurs petits agréments actuels seraient intensifiés ! où tout au moins, leurs désirs étant abolis, ils jouiraient des bienfaits d'un repos bien gagné en comprenant des choses merveilleuses sans avoir à produire aucun effort... Les plus raffinés pratiquent tout au plus le « pari de Pascal » qui semble bien le refuge d'un doute suprême. L'au-delà du phénomène leur apparaît comme une sorte de jeu de hasard au sujet duquel il serait prudent de miser systématiquement sur le même tableau...

La philosophie de M. Blondel reste absolument étrangère à ce genre de préoccupations. Sur le plan de l' « Action », le problème de l'au-delà dans l'espace et de l'immortalité dans le temps ne se pose même pas, ou plutôt il est résolu scientifiquement et à priori. Il est hors de doute que, par le jeu normal du déterminisme, le retentissement de nos actes n'a pas de fin assignable et se prolonge au-delà du phénomène observable, et il est certain aussi que la disparition d'un être humain ne saurait mettre un terme définitif aux prolongements de son activité. Agir, c'est donc se prolonger soi-même pour toujours. Mais n'oublions pas qu'il n'y a qu'une façon d'agir vraiment, c'est d'opter partout et toujours pour des fins altruistes, extérieures à nos fins misérables. Nous sommes donc en quelque sorte les arbitres de notre propre destinée. Ce qui meurt effectivement en nous, c'est le monde d'illusions que nous portons en nous-mêmes, c'est la machine à duperie qu'est notre « moi » récepteur de sensations ou faiseur d'abstractions ; ce qui ne saurait mourir, c'est notre connaissance réelle, procédant d'une activité pleinement désintéressée qui se déploie dans un monde de réalités objectives ne comportant aucune fin assignable.

*
* *

Ayant ainsi esquissé quelques aspects de la pensée de M. Blondel, si riche en perspectives, l'on peut se demander quelles sont ses origines. M. Blondel a été, à l'Ecole Normale, l'élève de *Léon Ollé-Laprune ;* il a, pour son vénéré maître, une grande reconnaissance, et si on l'interrogeait, il répondrait modestement qu'il a tout au plus explicité la profonde matière trouvée en lui. Et pour-

tant, en faisant la part de tout ce qu'une parfaite tenue d'expression peut voiler dans une œuvre d'ailleurs profondément suggestive, il n'en apparaît pas moins que la pensée d'Ollé-Laprune soit redevable de la plus grande part de son rayonnement à l'œuvre propre de M. Blondel. C'est comme la plaque photographique avant et après l'action du révélateur ; on commence par espérer, supposer, deviner, enfin on voit.

A quel système déjà connu se rattacherait la pensée blondélienne ? Il serait plus juste de se demander à quel système elle ne se rattache pas. Elle est si parfaitement accueillante et compréhensive que toute la partie positive des grands systèmes d'idées y trouve sa place. Toutefois, il y a deux grands philosophes dont le parrainage a été lel plus fréquemment invoqué. C'est d'abord *Emmanuel Kant*. On fait remarquer que le plan blondélien lie intimement le problème de la connaissance à celui de la destinée ; en lui se distinguent nettement la connaissance purement notionnelle et la connaissance réelle, et c'est cette dernière qui résout tout le problème par la direction donnée à la vie pratique. La philosophie kantienne repose, elle aussi, sur la distinction de la raison pure et de la raison pratique, et c'est cette dernière qui, à l'expiration d'une critique totale, restitue une objectivité et une réalité à l'effort de la connaissance humaine. Et cependant, entre les deux pensées, la distinction semble radicale, parce que les deux philosophes se placent sur des plans tout différents. La critique kantienne demeure purement rationnelle : raison pure, raison pratique. La critique blondélienne devient réelle parce qu'elle parvient à la connaissance par le moyen de l'action elle-même. Tandis que la pensée kantienne s'arrête devant une « Loi morale » qu'elle aperçoit à un détour de la réflexion comme le « ciel étoilé » à un détour du chemin, l'action blondélienne est incorporée à cette Loi morale dès sa première option, et, au lieu de la distinguer de la Raison pure, la met sans cesse en collaboration avec celle-ci. Ainsi, apparences d'analogies entre les deux pensées, mais pas de concordance foncière.

Plus récemment, c'est à la pensée de *M. Henri Bergson* que l'apparentement blondélien a été le plus souvent tenté. Les deux philosophes ont une commune défiance de la raison raisonnante qui prétendrait à un magistère

exclusif dans l'ordre de la connaissance. Tous les deux ont le même sens profond des « *quatrièmes dimensions* », des « *raison du cœur que la raison ne connaît pas* », et aperçoivent les éléments extrarationnels qui se mêlent au raisonnement le plus pur comme pour l'inviter à plus de modestie. Chez l'un et l'autre, même horreur des « systèmes clos » ; l'intuition bergsonienne applique à l'objet de la connaissance une faculté de connaître parfaitement réceptive parce que toutes les facultés y jouent un rôle, la sensibilité autant que la raison ou la volonté : raison sensible, sensibilité raisonnée, activité réfléchie et sentimentale, il y a de tout cela dans l'intuition de M. Bergson. C'est une façon plus subtile de s'illusionner, mais encore un essai de connaître l'objet par une identité purement formelle, sans prétendre à l'identité réelle. M. Henri Bergson n'a pas encore constitué ou formulé son éthique ; il l'avoue, et dirige son effort de ce côté, ce qui transforme en conséquent dérivé l'antécédent normal de la connaissance réelle. Sans doute M. Blondel est le premier à tirer parti de cette analyse bergsonienne qui a perfectionné notre instrument de connaissance ; mais en faisant de l'option agissante la condition première de la connaissance réelle, il se place sur une position très différente qui comporte un ordre de réalisations entièrement opposé.

M. Maurice Blondel est donc bien lui-même et son influence lui est propre : il est le créateur d'une grande synthèse originale. Il achève une carrière universitaire ; sa vie fut en grande partie consacrée à l'enseignement d'Etat. Il reste donc à se demander s'il est désirable que son influence se développe et s'étende dans l'enseignement officiel de la philosophie. Reconnaissons tout de suite que les maîtres de l'heure, pleins de respect pour sa personne, sont souvent pleins de réserve et presque de défiance pour ses idées. Les méthodes dites « allemandes » n'ont pas cessé d'exercer leur prestige sur notre enseignement national. Le culte trop exclusif des « faits » ne s'est pas démenti ; les faiseurs de « systèmes », les « palais d'idées » sont plus que jamais tenus à l'écart. Le moindre fait observable, dit-on, vaut bien mieux que la plus habile construction du cerveau le mieux entraîné. On n'en saurait disconvenir. Les « fiches » ont leur rôle utile à jouer ; il n'en faut point

médire. Mais il est bien vrai aussi qu'une addition de faits, si riche fût-elle, qui reste une simple addition de faits est sans âme, donc sans valeur expressive, car elle ne démontrerait rien. Le sociologue le plus détaché de tout esprit de système n'hésite pas à dégager de ses observations une direction, une orientation, un sens. Mais pourquoi s'arrêter à ce point ? Toute la méthode blondélienne comporte, elle aussi, ce substratum de connaissances sans lequel il n'y aurait que vaines constructions sur le sable. M. Blondel raconte volontiers l'amitié profonde qui, à l'Ecole Normale, le liait à un *Duhem*, par exemple, les longues conversations qu'il avait avec lui et l'immense profit qu'il a retiré de sa vaste érudition. Il ne renie rien de tout le magnifique effort scientifique de son temps ; il se l'est assimilé aussi largement que possible, et il le recommande sans cesse à ses disciples. Mais il le dénonce simplement comme insuffisant. A l'heure même où la culture scientifique revendique une vertu moralisatrice et prétend s'en attribuer jalousement le monopole, il était opportun que la pensée d'un universitaire qualifié vînt démontrer et rendre sensible cette vérité que, dans l'ordre pratique, rien d'efficace ne peut procéder d'une philosophie volontairement incomplète. La philosophie ne serait-elle donc plus qu'une science s'ajoutant aux autres ? A-t-elle cessé d'être la « *science des sciences* » ? Si elle entend conserver sa primauté en reliant la pensée à la vie, elle ne doit tourner le dos à aucune des conditions de la vie, fût-elle cachée dans un infini mystère. Est-ce à dire qu'elle doive s'aventurer sur un terrain qui a semblé jusqu'ici devoir échapper à l'investigation scientifique ? Pourquoi pas ? Appartiendrait-il donc à la « *philosophie de l'action* » et à elle seule de rappeler qu'aucune borne n'est assignable au « droit de regard » de la raison raisonnante ? Il faudra donc rester reconnaissant à M. Blondel d'avoir, dans les circonstances présentes, fortement démontré l'insuffisance de la science à assurer toute seule le progrès humain, dût-elle proclamer elle-même cette insuffisance pratique et rester volontairement solidaire de ces « *valeurs spirituelles* » nécessaires à la vie des individus comme à celle des sociétés.

Henri URTIN.

Le Visiteur étranger

Il suit de l'œil la trace blanche
L'œil noir
La trace blanche
sur la porte au côté perdu dans l'ombre
où pend le fil à plomb
De la lampe les routes partent dans
toutes les directions
La route des étoiles
Le chemin du cœur
Les mains se tendent
Entre la montagne glissante
Et le revers direct de son veston
Le cou tient par les boucles
Et la fin ronde de l'avant-bras
sur les pentes
Dans les circuits
Au milieu du précipice accroché aux racines
Ce réservoir qui pend
Aux flancs de la colline
Enfin sous les minces couches de poussière au bord de
la forêt
Pour se cacher après ce long retard
Trop près du crime
Tous les regards qui tournent
Enfin le désespoir
haut talon rouge

TERRE

Sur le milieu du gouffre d'air
L'épais rideau
Des plis plus clairs
Des nuages lourds
le désert
Les notes échappées des fils
montent dans l'axe
Les aiguilles fermées ont bouché l'horizon
Et rien ne marche plus
La terre à l'abandon
l'heure sur le terrain nu
La trace des rayons
Et la couleur passée
des talus aux maisons
La meule de soleil au coin du champ perdu
Tous les arbres tournés vers l'astre
Et la route tordue
Le plateau qui se dresse sur cette carte au mur
Toute la terre à plat qui rampe
Le chemin le plus sûr

DANS LE VENT

Entre l'étroit point
lèvres du rivage
quelques signes noirs
les jambes
les arbres
l'ombre d'un regard
Un monde sur le reflet de la paroi grasse
Et l'eau qui s'en va
les larmes séchées
le soleil repasse
Pour courir au bois
Les pierres regardent
sous le jeu des lames qui viennent tout bas
Puis les pas s'éteignent
le monde s'éloigne
seul le vent et moi

PLUS PESANT

Les bras et les branches
les planches du cadre
les acacias
Tête perdue
au noir
Le regard se divise
Il y a des bonds à droite
Des retours sur le tard
Et des trous sous le plâtre
le ciel plus lourd du soir
On vient
les feux s'écartent
les arbres dans la cour s'espacent
quatre à quatre
Et l'air de tous les jours
quelque temps mieux passé
L'espace de sa course
Et le toit renversé

Pierre Reverdy.

Art Poétique

Un poème est peut-être une plaie au couteau,
Qu'a faite une bonne lame,
Un cri dur et saignant en plein cœur du réel.
Ecrire des vers, c'est peut-être
Découvrir l'Amérique
Ou le monde
Ou soi-même.
Ne suis-je pas pareil aux autres ?
Le même sang brûle nos veines,
Nos cœurs battent d'un même rythme,
La mort galope à nos côtés.
Cet enfant que l'on vous a pris,
C'était un peu le mien,
La maîtresse qui vous trompe,
J'ai souffert de sa trahison.
Hommes, prêtez-moi vos âmes
Comme je vous prête ma voix.

UN HOMME

Comme on enlève un arbre à son sol,
Vous avez arraché cet homme à cette femme,
Vous l'avez jeté dans la foule,
Parmi ces visages sans yeux et sans voix.
Lui qui n'avait qu'un seul climat,
Lui qui n'avait que cette bouche,
Et le suc de cette bouche,
Et cette seule âme pour nourrir son âme,
Le voilà privé de soleil,
Le voilà distant de lui-même,
Regardez-le !
Regardez-le debout, tout vacillant et sans racines,
Et le suicide en marche dans ses yeux.

D'UN MONDE INCONNU

... D'un monde où le soleil n'imite jamais l'ombre,
Où l'aspect du visage est pareil au visage,
Où l'âme a la couleur de la voix et du geste,
Où l'apparence exacte est la sœur de l'objet.

EMMANUEL-FLAVIA LÉOPOLD.

Le Journal du Coiffeur

> *« Repère, si tu peux,*
> *le millième de seconde*
> *qui sépare encore*
> *l'innocent de son crime*
> *et éternellement*
> *l'innocent du criminel ;*
> *l'imperceptible*
> *diaphragme qui sépare*
> *le Ciel de l'Enfer. »*

I

Le matin, j'ouvre mes volets. Je vois la devanture du marchand de bicyclettes et le toît des Halles. Vincent passe le premier avec son seau vide sous l'Arc de Triomphe en mousseline de la Fête Dieu et du 14 Juillet ; j'entends la grosse clé du sacristain tourner dans la porte de la sacristie et s'ouvrir la persienne des vicaires. Un peu plus tard, l'Angelus égrène ses neuf coups tintés à deux intervalles. Selon la saison, plus tôt ou plus tard, je nettoie ma porte, mais je ne réussis pas à faire qu'elle soit propre, pas plus que mes doigts de pieds. Dans le magasin non plus, je ne peux pas faire que ce soit propre. J'ai beau gratter ; il reste quelque chose de sordide, de gras, de puant ; les parfums à la longue me composent une odeur écœurante qui me suit partout et qui alourdit mes gestes, comme pour me décourager de vivre, comme si j'étais déjà embaumé. Mon grand-père et mon père n'avaient pas le goût de la propreté autant que moi. La crasse qu'ils ont laissé s'accumuler sur le plancher, sur le plafond, sur les murs est ineffaçable et je n'ai pas les moyens d'acheter une autre maison ni de faire repeindre le péché originel.

II

J'ai deux frères de chaque côté de moi qui me croient plus sot qu'eux. Ils sont bien mal faits. L'un est bigle, l'autre boîte. Je suis plus mal fait qu'eux deux ensemble sans doute, cagneux, l'épaule droite si basse avec un visage que tous les animaux de la création ont refusé mais je le sais et je sais le prix aussi de ce visage. Ils ne savent pas ce qui leur manque, mes frères, ni ce qu'ils ont, mais ce qui me manque parce qu'il me manque davantage, mais si je sais ce qui me manque, je sais aussi ce que j'ai et que je le sais. Eux ne le savent pas. Ce qu'ils sont fiers d'avoir n'est pas ce qu'ils ont : ils n'ont qu'absence de dons, comme moi et ils ne le savent pas et ils ne savent pas aimer leur indigence. Ils ne se préfèrent que parce qu'il leur manque moins qu'à moi. Je ne me méprise pas parce qu'il me manque davantage. Ce que j'ai de commun avec eux : la bêtise : en elle-même quelle merveille ! et si je sais que je suis bête : merveille plus grande ! et si j'accepte cette misère, comme une parure sans illusion : ô miracle de mon cœur qui plonge dans l'Eternité sa plus secrète racine ! Ce que j'ai de commun avec eux : mon ignorance, mais au fond de l'ignorance quelle force de divination et si je sais que je ne sais rien : quelle science ! Je ne sais lire, dire ni écrire un mot sans faire une faute sur la forme ou sur le fond ; alors, je me tais : mon silence est sans faute ; et je ne fais rien : mon immobilité est sans faute. Mon métier excepté sans doute ; mais cela relève de la machine. Ce que j'ai de commun aussi bien qu'avec mes frères avec le plus grand génie, c'est ce que nous ignorons ensemble, ce qui n'appartient qu'à moi seul, ce n'est que mon humilité ardente. Je n'ai jamais su compter : quelle grâce ! Peut-être si j'avais su compter, aurais-je quitté le salon de coiffure de mon père et je serais devenu marchand, usurier, avare. Pour compter, je prends mon cahier et je fais des points. Comme je sais compter jusqu'à 200, en me donnant deux fois plus de peine et en mettant deux fois plus de temps qu'un autre, j'arrive à résoudre tous les problèmes qui peuvent se poser à un coiffeur et j'ai tant de loisir entre deux coupes de cheveux que l'inconvénient est mince. On me reproche de ne pas lire, mais j'ai tant de choses

à voir autour de moi et en moi sans lire. Que me fait ce qu'un autre pense, si je peux penser par moi-même, même si ma pensée est lente comme un char à bœufs. Ceux qui lisent se contentent la plupart du temps de lire; de lire les dispense de penser et trompe leur paresse. Ils croiraient ne rien faire, s'ils se contentaient d'eux-mêmes, s'ils se contentaient de penser, et c'est en lisant qu'ils se dispensent de vivre. Quand je n'ai rien à faire, je m'assois devant ma porte et je regarde tout ce que je vois ; j'écoute ce que j'entends ; je palpe ce qu'il suffit aux autres de toucher et je me laisse palper, comme un chien s'étend sur le dos et écarte ses quatre pattes sous la main qui le flatte, par tout ce qui me touche ; ce que je respire, je le hume et je savoure mon propre goût.

III

On ne m'a jamais complimenté qu'une fois : le maître d'école. « Personne ne saurait être plus bête que Lulu, déclara-t-il en pleine classe un 31 décembre, et mieux tourner une lettre de bonne année. » Ce que j'arrivais à faire entendre avec le peu de mots que je connaissais et à travers mes fautes d'orthographe l'étonnait, aussi : « Lulu, me suis-je flagorné, pourquoi n'écrirais-tu pas tes « Mémoires », comme l'Ane de la Bibliothèque Rose ? »

IV

Il me semble que si j'étais plus intelligent, j'aurais moins de bonté avec les autres, moins de complaisance pour moi ; moins d'indulgence, moins de douceur et que, si j'étais plus savant, j'aurais moins de curiosité, je prendrais peut-être moins d'intérêt aux choses, parce qu'elles auraient moins de secret pour moi. Sans doute ce qui m'intéresse n'est ni la chimie ni la géographie. Je me passionne d'abord pour ce qui est à la portée de ma main ou de mon regard. La lumière du soleil me touche; le ciel, les étoiles et les nuages, mais de moins près que ma maison et que nos voisins dont les intimes visages me sont autant d'astres que je puis examiner à loisir, sans télescope, si je les tiens chacun à son tour une fois la semaine au moins entre mes mains, pour les coiffer

ou friser leur barbe. J'ai moins besoin de connaître mes cinq parties du monde que mes cinq sens, etc.

V

J'aurais bien besoin de tendresse et souvent quand on me confie un enfant pour lui couper les cheveux, isolé dans ma laideur, je rêve de l'embrasser, même parfois mes clients âgés, s'ils s'endorment. Alors, je me livre autour d'eux à de grands gestes pour me donner le change et j'ai l'air de célébrer un étrange sacrifice dans lequel les ciseaux, le vaporisateur, le blaireau, le peigne, la bougie à brûlage et les napperons blancs s'élèvent à la hauteur d'objets rituels. Quelle joie pour moi d'attarder mes mains dans une belle chevelure et de les sentir s'appesantir sur un front dont j'admire la hauteur ou la pureté. La lumière que je promène autour d'une face immobile aux yeux fermés m'hallucine parfois et la cérémonie n'en finit plus, tant je prends plaisir à éclairer et à rejeter dans l'ombre l'objet d'une tentation millénaire. Je rase entre deux caresses qui ne me sont pas demandées et qu'on ne saura jamais que j'ai données.

VI

Il n'y a ni amour ni amitié pour moi. Les filles se moquent de ce grand « Saule pleureur de Lulu » que je suis ; les garçons aussi. J'ai rêvé d'avoir un chien au moins qui m'aimât, que j'adorerais. J'ai eu quelques mois un chien, mais mes frères prétendirent que je ne savais pas vivre avec les bêtes et ils me l'ont tué.

C'est après ce malheur que j'ai voulu partir d'ici, mais quand je me suis reconnu sur la route loin de ceux qui me méprisent mais me protègent, tout seul entre la Bêtise et la Laideur qui sont mes Anges Gardiens et avec pour seule recommandation dans l'Inconnu mon Ombre; mon Ombre que la lune projetait devant moi sur la route m'a fait reculer.

VII

J'ai décidé de me contenter de peu. Je prends mon impôt par exemple sur les plaisirs des autres. Quand un beau mariage a passé dans la journée devant notre

porte, le soir dans mon lit je pense au bonheur du marié. Je les ai regardés avec une telle envie tous les deux une seconde que je les connais depuis les pieds jusqu'à la tête et que c'est comme si je les avais vus nus. Je ne suis plus moi-même, mais eux, mieux, plus eux qu'eux-mêmes. Je les entends respirer. Je les respire. Je les entends parler. Mon cœur hésite entre leurs cœurs. Ma chair entre leurs chairs. Je sais bien que c'est laid, que c'est bête, mais j'ai pas le choix. Je suis trop bête et trop laid pour avoir une femme à mon compte, alors je prends celle des autres et encore je ne la prends pas en réalité ; je n'ai droit sur elle qu'en rêve. Et je ne rêve même pas que c'est moi qui la prends ; son plaisir serait diminué et le mien aussi. Je rêve que je suis l'autre que c'est lui qui la tient. Un moment, je m'incruste en lui, ce n'est plus mon sang qui en moi coule mais celui du marié et entre deux minutes d'oubli je lui escamote son plaisir. Je ne sais pas ce que je suis dans la partie ; une espèce de voleur. Y perdent-ils quelque chose ? Tant pis.

VIII

Mon père est petit avec des bras trop courts. Quand il est assis à sa place à table, il ne peut pas atteindre le vin ni l'eau sans se lever. Il dort presque toujours. Une espèce de brute. On dit qu'il est bon. Quand j'écris « brute » je ne le méprise pas ni aucune brute. J'essaie de le comprendre. Quand je me rappelle qu'on le dit bon, je doute qu'il le soit, mais je ne tiens pas plus à la bonté qu'à la méchanceté des autres. Si je dis qu'il n'est rien, ni bon ni méchant, je ne regrette rien, je ne lui enlève rien. Je cherche à le voir. Il n'a jamais eu l'occasion d'être ni l'un ni l'autre ; il est coiffeur. Il n'a jamais eu l'occasion d'être un homme, père. Comme le pêcheur à la ligne, il vit d'habitudes, dans la patience, à côté de son cœur, fuyant partout l'effort et l'inconnu. Tout ce qui n'est pas semblable à hier n'est pas aujourd'hui pour lui ; il le refuse et il ne faut pas qu'il y ait trop d'intervalle entre les secondes ni trop de pente d'une seconde à une autre ou il cesse de vivre. La discontinuité et la vitesse l'effraient. Il se détourne. Son magasin est une marge ; son métier l'excuse. Il dit « Je travaille » et il se croit exempt de vivre. Or, il y a si longtemps

qu'il rase qu'il rase en dormant et qu'il dort encore, quand il se rase. Quand il mourra, il sera déjà mort.

IX

Le ventre de ma mère paraît l'essentiel d'elle-même. Il est suréminent. Tout le reste de sa personne l'escorte, le protège, l'adorne, son ventre. Elle le promène avec respect. Elle appelle tout le monde « mon bon » ou « ma bonne », du plus loin, de peur qu'on bouscule son ventre. Myope en quête de l'obstacle à éviter ou à tourner, elle tâtonne et comme elle regarde tout de trop près, avec obséquiosité, tout heurte ce qu'elle veut protéger d'elle-même. Je ne crois pas qu'elle sache qu'elle flatte. Elle flatte, comme l'algue est un peu visqueuse. Je dirai bien ce que je pense, sans savoir pourquoi, d'elle, quand j'aurai dit qu'elle est une plante grasse. Je ne crois pas qu'elle soit une bête. C'est une plante qu'elle est. Elle finira par vivre très longtemps, dans une complète immobilité, aveugle et sourde, son ventre seulement un peu tremblant, singulière fleur placide cachée sous le drap entre ses deux mains décolorées. Et c'est pour entretenir la vie de cette plante qu'à la fin nous subsisterons tous. Mes sœurs la veilleront qui n'ont pas de ventre qu'elles sachent à leur compte et je veillerai aussi assez tard avec elles heureusement pour qu'on ne profane pas le jardin.

X

Il y a mes deux sœurs en effet. L'une est petite et blonde. Ni l'une ni l'autre n'ont l'air véritable. L'aînée est petite de même, mais brune. Toutes les deux ont quelque chose d'inachevé, de subtil qui les apparente aux nuages ou aux chimères. Leurs bras sont de naines et leurs mains de géantes, maigres, transparentes. Leur poitrine est trop étroite pour leur tête et leurs pieds trop larges pour leurs jambes, mais l'ensemble est si étonnant qu'elles sont plus émouvantes que la Beauté, comme des Princesses qui seraient nonnes ou ressuscitées, des Saintes. Elles sont Princesses, il est sûr, et c'est tout ce qu'il y a de noble chez nous qu'elles deux. Insondable est leur royaume. On ne sait à quel siècle elles appartiennent. Leur royaume est une grande tristesse tendue

de douceur ; leur siècle celui de la prière et de la patience qui est passé. Leur chambre est une île silencieuse et le rideau rouge du lit, près de la porte où elles se tiennent tout le jour, un peu ressemble à la voile d'une galère qu'elles vont prendre pour aller convertir les infidèles. Elles ont des visages de vierges martyres. J'aime, quand je rentre le soir, les trouver assises de chaque côté de la petite porte qui avoisine l'abside de l'église, la tête penchée sur leur ouvrage blanc. On entend de loin le murmure des orgues et les cierges de l'autel à travers le vitrail éclairent. Leurs mains de géantes qui sont d'aventure à des naines fuient le plaisir et trouvent sur leurs genoux la joie qui est la blancheur enchaînée au rivage où elles ne savent pas que j'habite avec elles.

XI

Ce soir, je suis allé chez le P. Sion le millionnaire, comme tous les samedis. Quand j'arrive, il est assis déjà dans son fauteuil, le dos tourné vers la porte. On lui dit que c'est moi et il ne lève pas la tête de dessus son livre pour me dire bonjour. Il ne lit pas. Souvent si c'est un journal qu'il tient entre ses doigts, je remarque bien que le journal est à l'envers. Il fait semblant de lire pour ne pas me regarder, parce qu'il a peur de voir un monstre, comme les femmes enceintes que je rencontre sur mon chemin se détournent. J'en profite. Je suis invisible au moins, mais il y a tant de miroirs tout autour de la chambre des millionnaires que c'est moi qui me regarde à ma honte. Est-ce être invisible encore que d'être seul à se voir ?

C'est un bel homme de soixante-dix ans qui n'est pas sorti de chez lui depuis plus de vingt ans, le P. Sion. Mince et plus grand qu'un homme ordinaire, il prétend qu'il ne fait plus jour depuis qu'il n'est plus jeune et ferme ses rideaux pour qu'on allume les bougies à midi. Entêtement cher, mais distingué et assez difficile à soutenir. Comme il est cent fois plus riche qu'un autre, il change aussi sept fois de chemise par jour ; quelle fatigue ! et on lui présente sept plats de viande à chaque repas. Mais comme il a moins d'appétit qu'un autre, je n'en vois pas l'utilité.

XII

Le métier de coiffeur a été exercé par le père de mon grand'père, par mon grand'père et par mon père. Je suis né dans cette maison. Je ne sais pas ce que faisait le père de mon grand'père. Mon père me dit qu'il avait entendu son grand'père lui raconter que son grand'père à lui était venu de très loin du côté de Naples, après un malheur qui l'avait précipité de très haut et obligé à s'exiler. Comme il avait appris le dimanche sur le quai de la Tournelle à tailler les cheveux des pauvres et à les raser en plein air avec un tesson de bouteille pour quelques liards, il avait choisi l'état de coiffeur.

XIII

J'ai coupé aujourd'hui la barbe du criminel. Vous connaissez ce fameux crime de la Tour de Zizim où fut enfermé par le Grand-Prieur du Temple le frère de Bajazet II. Le 9 juin dernier, il y avait dans la même cellule de la Tour qui est toujours une prison, deux hommes. Depuis trois mois qu'ensemble ils vivaient librement, ils s'entendaient bien ; l'un, Chalumeau, 17 ans, parricide ; l'autre, un malfaiteur anodin de grand chemin, Bordovach, 50 ans. Or, le 10 juin au matin, quand le geôlier pénétra dans la prison, il ne trouva plus qu'un fou et un cadavre : le jeune homme, la gorge tranchée par un couteau de cuisine, gisait et devant lui agenouillé dans le coin le plus noir, hagard, Bordovach pleurait. Que s'était-il passé ? La folie de Bordovach est muette.

XIV

Cependant, quand en le rasant, je touche sa gorge avec ma lame, le fou pâlit, tremble et ses yeux qu'il tient toujours fermés s'ouvrent sur moi, comme une mécanique douloureuse : l'épouvante. Je crois qu'il aimait l'enfant et que l'enfant s'est tué pour le punir.

XV

Le brin d'herbe qui était devant la porte du Salon de Coiffure a tellement grandi et s'est tellement multiplié

que c'est une forêt. La goutte d'eau qui était tombée de mes yeux sur ma main a débordé, débordé tellement que c'est la mer. Le ciel, quand je le veux, devient si petit que je l'épingle comme une perle sur ma cravate. (Miracles).

XVI

Je suis allé ce matin à l'église, comme tous les dimanches, pour chanter la grand'messe avec M. Jean. Ça lui fait plaisir. Si un riche se coiffe d'une ordure, il faut la saluer. Si c'est du Bon Dieu, la même chose. Quant au Bon Dieu, je le respecte sans faire état du bon plaisir des autres, mais je ne sais pas ce qu'il est ni ce que je lui chante. M. le Curé a bien raison de faire chanter en latin ; si je comprenais, peut-être que je pourrais plus « lui chanter ». On voudrait voir ce qu'on entend, entendre ce qu'on voit, toucher la Lune et repérer l'odeur du Soleil. Le Bon Dieu, c'est la même chose. Combien sont-ils qui en ont fait le tour ? Ça ne se voit pas, ça ne s'entend pas, ça ne se touche pas, ça n'a ni parfum ni saveur mais ça existe partout quelque part. Quand je suis dans la tonnelle du jardin de mon père, souvent j'aperçois dans le mirage des arbres une figure que j'admire. Si je sors de ma retraite pour la voir, la paupière est une branche de pommier à la portée de mes doigts et la bouche une rose à une demi-lieue se fane.

XVII

Dans la petite baraque à balustre de bois qu'il a fait construire à gauche du chœur, M. Jean, nous sommes quinze avec lui. Je ne crois pas qu'on puisse rien voir de plus grotesque ni de plus sale au monde que nous. M. Jean, tout Marsillac et chevalier de St Georges qu'il est, tient le record. La crasse de son crâne se retrouve sur la blancheur du mur où sa digne tête s'appuie entre les Psaumes. Chaque fois que je pense à Sancho, c'est lui que je vois. L'homme, le ventre, la tête, la bouche, les yeux comme des petits ronds, tout ronds qui s'inscrivent les uns dans les autres. L'harmonium rétif à côté de lui brait, paît, pète, ronfle, rote, rue, n'avance ni ne porte qu'à fantaisie au milieu d'un chœur, le nôtre, celui des mal venus, Laudate in organo.

XVIII

Don Quichotte, c'est le Kraquelin et Rossinante la contrebasse où il est achevalé : fantôme en habit noir et à tête de lièvre dépouillé qui rêve, ça et là peureuse, moisie, appuyée à la crosse avec un peu de mousse rousse autour de l'occiput et sur la bouche deux papillotes de soie floche ; les mains aragnes folles retenues à la manche par seule sympathie trottent, tricotent, s'accrochent, s'envolent, crispées, guindées, se bandent, débandent, dégingandées ; le long de la corde, monte, descend l'une ; l'autre pince l'archet ; l'archet la balance, pourrait bien la laisser choir : Psaume : Laudate in chordis.

XIX

Laudate in cymbalis benesonantibus, les Macaire.

Un Napoléon III en fer blanc pour girouette de charmille, libraire bicaudé, dit-on, tient les cymbales que sa fille et sa femme assises de chaque côté de lui lui font passer ; celle-ci, la mère, très second Empire, crinoline et couronne de grosses nattes, le regard noir aimanté de cleptomane avec en poche une bobine de ganse carmélite dont le forain a attaché le bout à son banc par une épingle et qu'elle dévide tout le temps qu'elle n'aura pas fini son éternité ; leur fille entre les jambes de l'officier où lui apparaît son vieil oncle le chanoine de Pamiers qui l'accouche et lui refait en or son pucelage.

XX

Nicolas in tympano, fleuri comme un angelot de soixante ans, bat la caisse, moustache en crocs, martial ; cela le connaît, le métal, un fumiste ? benêt sonnant, résonnant ; raisonneur, il a crû tard, bien bu aussi le vin et la bière ; paillard fit ripaille ; maintenant jeûne qu'il est vieux, railleur raillé il déraille, rutile, raye, quand il joue du tambour, amour, amour de Gironde, on ne voit que ses deux mains armées de rayons et son ventre tient de lui si loin la grosse que c'est pitié caisse et baguettes que l'effort que vous faites pour vous rejoindre en choc sonore. Petit, il n'est si petit que lui que sa femme et son fils qui à la queue-leu-leu le suivent le jour des pro-

cessions, plus maflu l'un, plus ventru l'autre, plus goulu le troisième. Gironde Nicolas en la cataracte de ses larmes frissonne et Matador Nicolas quatre ans pense « C'est mon père », chaque fois que sonne, il sonne, le tambour d'amour, d'amour du Bon Dieu, et « C'est cette vieille canaille de Nicolas, mon mari, qui une nuit apporta un seau de terre dans mon lit avec deux copains pour m'y rouler toute nue parce que je ne voulais pas me lever pour lui faire chauffer du vin, qui tient les baguettes, depuis sa dernière maladie qu'il ne boit plus que de l'eau bénite. » Laudate in tympano, les Nicolas.

XXI

Psallite ci in cithara. Dubourdeau joue du violon et toute la semaine en redingote sous sa blouse (en est-il cause ? lui, si son habit de mariage est inusable comme sa vertu ?) dans son petit bazar il marchera au pas des clercs sur le rythme de la grand'messe du dimanche. Et si tout le monde se demande pourquoi il se déplace en une cadence aussi parfaite, personne ne saura que cela vient de ce qu'il n'est que musicien de la tête aux pieds, excepté sa femme qui blanche comme un pou le soir dans le noir de l'arrière-boutique, son petit nez en bouton de porte d'ivoire, n'illumine que pour lui ses deux bras en éventail de pavillon où l'on expose le St Sacrement, quand Dubourdeau joue sur l'accordéon encore avant d'aller se coucher : Psallite ei in cihara.

XXII

Laudate eum, le tanneur, le rétameur et le sabotier, trio de Chérubins inattendu. Le tanneur a des cheveux, des cheveux de la même qualité que les poils de ces balais, appelés « têtes-de-Loup » dont on se sert pour nettoyer le ciel, quand il prend fantaisie aux tarentules de tisser leur toile d'une étoile à l'autre. Mais trève de description et baissons les yeux. Dridri, Clément et Garcia embouchent la trompette de l'Elévation. D'aucuns disent que si Dieu savait ce qui se passe dans la chemise de ceux qui chantent ses louanges, il se hâterait de ne pas descendre. Pourquoi ? O chaleur de la jeunesse, quelle main t'alluma, si ce n'est celle du Créateur ? Dri-

dri, Clément, Garcia, in sono tubae, laudate eum. Et qu'on branle les cloches et qu'on mange les pommes de Sainte-Berthe et tire donc la foudre, bon Dieu ! si tu peux, tous les soirs.

XXIII

Aujourd'hui Paluscat, un tailleur de pierre qu'on appelle « le Touareg », parce qu'il a fait « son service » en Afrique est venu dans la baraque chanter. Quand on sait qu'il chante, l'église est trop petite. Les filles le regardent. Il est vrai qu'il est si beau avec sa voix qui donne envie de pleurer qu'on ne le dirait pas de la même espèce que nous. M. Jean, tout Marsillac qu'il est, est timide avec lui. Tout le monde est timide avec la Beauté. Dieu même est timide. Pas moi.

XXIV

Je suis très malheureux depuis deux jours. C'est que j'ai revu Alice que j'aimais, quand j'étais petit. Je l'aime encore, mais davantage. Mon amour a grandi avec moi. De retour de Paris où elle apprenait la couture, elle n'est plus une enfant, ni moi.

XXV

Je ne puis surprendre Alice et à mon aise la regarder que le dimanche du haut de la baraque de M. Jean. Comme elle est deux fois plus belle quand elle prie et que je suis deux fois plus laid quand je chante, qu'elle ne me voit que chanter, triste image ! bouche bée entre la tête de loup du tanneur et la tête de Napoléon III en fer blanc du Macaire bicaudé, nous nous éloignons chaque semaine un peu plus l'un de l'autre, sans espoir de secours. Il faut que je me fasse une raison.

XXVI

On dit qu'Alice va se marier avec le Touareg. C'est le plus beau garçon du pays, ce tailleur de pierre. Si c'est vrai, je ne sais ce qu'il adviendra de Lulu. Non, je ne pourrai pas supporter de la voir passer comme les autres

au bras d'un autre le jour de ses noces devant notre porte, devant moi et comment chanterai-je à la Messe qu'on dira sur elle ? Non, comme pour les autres, je ne m'insinuerai pas le soir dans les veines du Touareg, je ne me modèlerai pas sur lui pour prendre mon plaisir, pour lui prendre son plaisir. Même si je devais lui prendre son plaisir, au Touareg, je n'en veux pas, ce n'est pas de plaisir que j'ai besoin ; je ne veux qu'aimer Alice, moi-même et qu'elle sache que c'est moi, sans que rien d'étranger se glisse entre « le sien » et « le mien ». Avec Alice, il ne s'agit pas d'Alice puisqu'elle ne m'aime pas. Il ne s'agit que de moi. Avec Alice, il s'agit pour moi d'être ou de ne pas être, d'être ou de ne pas :tre un homme. Si je consens à leur bonheur, c'est que je ne suis que « l'avorton » qu'on me croit. On verra bien ce que je suis et si mon cœur n'est qu'une balayure de cœur.

XXVII

Plus aucun doute : les bans sont affichés sous le porche de la mairie. Le Touareg épouse Alice. Les fiançailles dimanche et samedi c'est moi qui taille la barbe du Touareg.

XXVIII

C'est fait. Il est venu comme à l'habitude vers six heures. Depuis quatre heures je voulais m'enfuir, pour n'être pas là quand il entrerait, mais j'ai résisté. Je suis resté. Quand il est entré, je me suis dit : je vais demander à un de mes frères de s'occuper de lui, mais mes frères auraient deviné et peut-être lui-même et je savais si bien que c'était moi qui devais faire la toilette du fiancé d'Alice, que, si c'était écrit, je pouvais bien tourner, me retourner, retarder la chose, mais m'y dérober ? jamais. Ainsi je tardais seulement. Le Touareg irrité à la fin me jeta : — « Je « presse », Lulu. » Fatalité de prendre du savon, de le faire fondre et de se pencher sur quelqu'un, (une seconde, je me persuadai que j'étais seul, que je dormais et que je rêvais) sur quelqu'un d'innocent dont on a juré la mort. Tout de suite je me détournai, je recommençai de répandre d'autre savon inutilement dans le bol et de le faire fondre lentement. Le Touareg piaffait et je voyais ses ongles qui entraient

dans la paume de ses mains sous la nappe. Qund je revins pour le barbouiller, son visage me semblait loin, si loin entre mes doigts, comme si je l'eusse regardé par le gros bout d'une lorgnette. Etais-je devenu livide ? Ses yeux qu'il ouvrit tout d'un coup sur moi avaient pris l'expression de l'épouvante, de la même épouvante que celle de Bordovach. Je le barbouillais, je le barbouillais tellement pour ne plus le voir,pour ne pas le voir,pour ne plus savoir à qui j'avais à faire qu'il avait du savon depuis le nombril jusqu'au sourcil. Un moment il allait s'en fâcher, mais j'avais déjà saisi le rasoir qui battit longtemps de l'aile d'un côté de la gorge à l'autre jusqu'à ce que la face exposée sous mes yeux sur le linge blanc eut glissé si près de moi le long de mon cœur qu'elle me sembla dix fois plus grande que nature, comme si j'eusse retourné tout d'un coup la lorgnette. C'est que je le regardais à travers une larme qui tomba sur la grande place où se mit à courir mon rasoir et je le contemplais maintenant sans appareil. Qu'il était beau, le fiancé d'Alice ! Contemple, Lulu, o l'intimité cruelle! Et à quel amant me disais-je,a-t-il été permis jamais d'observer de si près et d'étreindre ainsi dans ses mains la tête de son rival ? Si rare était le supplice que j'habitais que j'hésitais un moment entre de la tendresse pour le Touareg et de l'horreur, mais à l'horreur que j'éprouvais se mêla bientôt l'horreur d'une tendresse si lâche. C'est que chaque fois qu'un de mes doigts se fixait sur les lèvres ou sur la joue du Touareg pour apprêter la peau sous le fer, c'était régulièrement la bouche d'Alice que je rencontrai là contre. Une seconde il n'y eut plus un atome de cette chair à moi abandonnée qui ne me brulât sous son masque de caresses. L'horreur montait, m'emportait. Je ne balançais plus qu'entre deux actes de violence : un millième de seconde je fus sur le point de crier qu'on m'enchaînât, mais j'y renonçai aussitôt et c'est alors que je fus pour la première fois si près de trancher une gorge que si ma sœur la plus jeune ne se fût approchée de mon épaule pour me dire une parole inutile qui brisa mon élan, me replongeant dans la réalité et dans l'examen de moi-même, c'en était fait. Ce n'était pas fait, je n'étais pas encore un criminel. Je pouvais demeurer, redevenir un « médiocre » plus honteux que devant. A plaisir la Providence multipliait seulement les intervalles

pour que j'eusse bien tout seul toute la responsabilité de ce qui se passerait. N'est-ce pas ensuite que ce fut inévitable ? Etait-ce depuis une seconde ou depuis longtemps ou de toute éternité que c'était nécessaire ? A quel moment jamais le saurai-je ai-je choisi ? Quelle pensée, quelle impression a déclenché en moi, je ne dis pas le désir (tout le monde a le désir de tuer) mais ma volonté, la décision de tuer ; ce qui m'a fait libre. Quel imperceptible instant a séparé celui où j'éprouvais que je pouvais choisir de celui où j'avais choisi. O l'ineffable éclair que la liberté, quel miracle ! Je le sais, j'ai si bien senti que j'avais choisi, que c'était fini, que la partie était jouée, que je l'avais gagnée, que je venais de l'emporter sur le ridicule et la misère de ma vie.C'est quand tout d'un coup je me mis à respirer normalement, à faire des gestes sobres, précis, sans malaise: j'avais trouvé mon équilibre, le centre de mon cœur où je mesurai mon courage à ma force et ma force à mon courage avant d'agir enfin. Si rien ne ressemble plus à l'immobilité qu'une action résolue, celle que j'allais accomplir ne dépendait déjà plus de moi. Il ne dépendait plus de moi d'être sacré « un homme ». C'est alors qu'à peine éloignée la petite, ma main noblement se rapprocha du front, s'alourdit près de l'oreile du Touareg et à peine avais-je pesé insensiblement sur le cou, le sang gicla jusqu'à ma bouche, mes mains en étaient couvertes : « Maintenant, je ne suis plus surtout, me disais-je, coiffeur de mon état et si Alice ne m'aime pas, elle saura du moins que je l'aime. Comment faire autrement sa déclaration d'amour, quand on me ressemble. Et si elle me hait, Alice, ou me méprise, je m'en moque. Je n'avais peur ni de sa haine ni de son mépris. Je n'avais peur que de son sourire. Il me suffit qu'elle ne se moquera pas de moi et elle ne se moquera pas de moi. On ne se moque pas de tout. On peut se moquer de tout, excepté... Il a fait un pacte avec la mort. On se moque de tout, excepté de l'Assassin. Il a déchiré tous les sourires et mis le rire en sang : il ne peut plus ne pas être pris au sérieux. Partout où il arrive, dès qu'il entre quelque part la comédie se change en tragédie, il élève le ton de la vie. Presque on le respecte. Mieux on le révère. Il est sacré. Pardonne, Touareg, je t'en voulais moins qu'à moi. C'est mon ridicule, ce n'est pas toi que j'ai voulu tuer, que j'ai immolé au sourire d'Alice.

Elle t'aimait. Alors, qu'importe à toi que tu sois mort ? et si je suis moins indigne d'elle, que m'importe qu'elle m'aime ? »

XXIX

— « Imbécile, tu m'as coupé » gémit le Touareg au milieu de mon triomphe intérieur dont la gloire aux quatre coins se dispersa, empruntant les miroirs, les fenêtres, les portes. Ce n'était qu'une écorchure que j'avais faite.

Le monde autour de moi se reconstruisait pacifique et plat. Je soufflais d'aise et pour ne plus m'entendre penser, hypocrite : « Qui donc a retenu ma main ? » je finis par dire avec une grande simplicité : « Un peu de poudre et il n'y paraîtra pas. »

Marcel JOUHANDEAU.

Poèmes

I

LA VOIX DE ROBERT DESNOS

Si semblable à la fleur et au courant d'air
au cours d'eau aux ombres passagères
au sourire entrevu ce fameux soir à minuit
si semblable à tout au bonheur et à la tristesse
c'est le minuit passé dressant son torse nu au-dessus des beffrois et des peupliers
j'appelle à moi ceux-là perdus dans les campagnes
les vieux cadavres les jeunes chênes coupés
les lambeaux d'étoffe pourrissant sur la terre et le linge séchant aux alentours des fermes
j'appelle à moi les tornades et les ouragans
les tempêtes les typhons les cyclones
les raz de marée
les tremblements de terre
j'appelle à moi la fumée des volcans et celle des cigarettes
les ronds de fumée des cigares de luxe
j'appelle à moi les amours et les amoureux
j'appelle à moi les vivants et les morts
j'appelle les fossoyeurs j'appelle les assassins
j'appelle les bourreaux j'appelle les pilotes, les maçons et les architectes
les assassins
j'appelle la chair
j'appelle celle que j'aime
j'appelle celle que j'aime
j'appelle celle que j'aime
le minuit triomphant déploie ses ailes de satin et se pose sur mon lit

les beffrois et les peupliers se plient à mon désir
ceux-là s'écroulent ceux-là s'affaissent
les perdus dans la campagne se retrouvent en me trouvant
les vieux cadavres ressuscitent à ma voix
les jeunes chênes coupés se couvrent de verdure
les lambeaux d'étoffe pourrissant dans la terre et sur la terre claquent à ma voix comme l'étendard de la révolte
le linge séchant aux alentours des fermes habille d'adorables femmes que je n'adore pas qui viennent à moi obéissent à ma voix et m'adorent
les tornades tournent dans ma bouche
les ouragans rougissent s'il est possible mes lèvres
les tempêtes grondent à mes pieds
les typhons s'il est possible me dépeignent
je reçois les baisers d'ivresse des cyclones
les raz de marée viennent mourir à mes pieds
les tremblements de terre ne m'ébranlent pas mais font tout crouler à mon ordre
la fumée des volcans me vêt de ses vapeurs
et celle des cigarettes me parfume
et les ronds de fumée des cigares me couronnent
les amours et l'amour si longtemps poursuivis se réfugient en moi
les amoureux écoutent ma voix et m'admirent
les vivants et les morts se soumettent et me saluent les premiers respectueusement les seconds respectueusement et familièrement
les fossoyeurs abandonnent les tombes à peine creusées et déclarent que moi seul puis commander leurs nocturnes travaux
les assassins me bénissent
les bourreaux invoquent la révolution
invoquent ma voix
invoquent mon nom
les pilotes se guident sur mes yeux
les maçons ont le vertige en m'écoutant
les architectes partent pour le désert
les assassins me bénissent

la chair palpite à mon appel
celle que j'aime ne m'écoute pas
celle que j'aime ne m'entend pas
celle que j'aime ne me répond pas

II

INFINITIF

Y mourir o belle flammèche y mourir
voir les nuages fondre comme la neige et l'écho
origines du soleil et du blanc pauvres comme Job
ne pas mourir encore et voir durer l'ombre
naître avec le feu et ne pas mourir
étreindre et embrasser amour fugace le ciel mat
gagner les hauteurs abandonner le bord
et qui sait découvrir ce que j'aime
omettre de transmettre mon nom aux années
rire aux heures orageuses dormir au pied d'un pin
grâce aux étoiles semblables à un numéro
et mourir ce que j'aime au bord des flammes

III

LE VENDREDI DU CRIME

Un incroyable désir s'empare des femmes endormies
Une pierre précieuse s'endort dans l'écrin bleu de roi
Et voilà que sur le chemin s'agitent les cailloux fatigués
Plus jamais les pas des émues par la nuit
Passez cascades
Les murailles se construisent au son du luth d'Orphée et
s'écroulent au son des trompettes de Jéricho
Sa voix les perce les murailles
et mon regard les supprime sans ruines
Ainsi passent les cascades avec la lamentation des étoiles
Plus de cailloux sur le sentier
Plus de femmes endormies
Plus de femmes dans l'obscurité
Ainsi passez cascades

IV

L'IDEE FIXE

Je t'apporte une petite algue qui se mêlait à l'écume de la mer et ce peigne
Mais tes cheveux sont mieux nattés que les nuages avec le vent avec les rougeurs célestes et tels avec des frémissements de vie et de sanglots que se tordant parfois entre mes mains ils meurent avec les flots et les récifs du rivage en telle abondance qu'il faudra longtemps pour désespérer des parfums et de leur fuite avec le soir où ce peigne marque sans bouger les étoiles ensevelies dans leur rapide et soyeux cours traversé par mes doigts sollicitant encore à leur racine la caresse humide d'une mer plus dangereuse que celle où cette algue fut recueillie avec la mousse dispersée d'une tempête
Une étoile qui meurt est pareille à tes lèvres
Elles bleuissent comme le vin répandu sur la nappe
Un instant passe avec la profondeur d'une mine
L'anthracite se plaint sourdement et tombe en flocons sur la ville
Qu'il fait froid dans l'impasse où je t'ai connu
Un numéro oublié sur une maison en ruines
Le numéro 4 je crois
Je te retrouverai avant quelques jours près de ce pot de reine-marguerite
Les mines ronflent sourdement
Les toits sont couverts d'anthracite
Ce peigne dans tes cheveux semblables à la fin du monde
La fumée le vieil oiseau et le geai
Là sont finies les roses et les émeraudes
les pierres précieuses et les fleurs
La terre s'effrite et s'étoile avec le bruit d'un fer à repasser sur la nacre
Mais tes cheveux si bien nattés ont la forme d'une main

V

SOUS LES SAULES

L'étrange oiseau dans sa cage aux flammes
Je déclare que je suis le bûcheron de la forêt d'acier
que les martres et les loutres sont des jamais connu
l'étrange oiseau qui tord ses ailes et s'illumine
Un feu de bengale inattendu a charmé ta parole
Quand je te quitte il rougit mes épaules et l'amour
Le quart d'heure vineux mieux vêtu qu'un décor lointain étire ses bras débiles et fait craquer ses doigts d'albâtre
A la date voulue tout arrivera en transparence
plus fameux que la volière où les plumes se dispersent
Un arbre célèbre se dresse au-dessus du monde avec des pendus en ses racines profondes vers la terre
c'est ce jour que je choisis
Un flamboyant poignard a tué l'étrange oiseau dans la cage de flamme et la forêt d'acier vibre en sourdine illuminé par le feu des mortes giroflées
Dans le taillis je t'ai caché. Dans le taillis qui se proclame roi des plaines

Robert DESNOS.

Du Cahier Bleu
ou la Vie du Poète au Village

O vent magnifique ! O roses sur le mur épanouies, aujourd'hui les roses groseille, demain les roses ivoire ! O jeune cerisier charmant ! O thyrses des lilas, puis ceux du marronnier ! Atmosphère des arbres de Judée !... Et toi, maison solide au poste, vieille demeure où j'ai toujours besoin de revenir !

Le verger de Pâques embaume et bourdonne. Il naîtra sur le mur des roses plus belles, comme les bouches louangeuses du mois de Marie. Mais c'est au coin d'un feu de souches que, ce soir encore, l'Angélus me surprend doucement.

Quelle tristesse flotte désormais sous les platanes autour de ce château ! Souvenirs mêlés d'anciennes vacances et du compagnon qui n'est plus... Tout cela n'est désormais que mélancolie. La roseraie a beau sourire.

J'ai fait un rêve malicieux. Illustre et tendre ami, vous portiez votre vieille robe de chambre franciscaine, votre grand béret de roulier ; vous chevauchiez, à l'amazone, un des chevaux de Phidias, non sans tenir ouvert un en-cas sur lequel prospérait tout un habitat de ces narcisses appelés « *trompettes de Méduse* » que nous découvrîmes ensemble sous les chênes du Béarn. Votre monture foulait noblement un grand livre ouvert : celui de la Dette Publique !!! Tous ces détails m'ont été restitués fidèlement au réveil, aubaine rare.

Le rêve tout ce matin m'amuse. Je suis allé ensuite m'acagnarder face au village dans une anfractuosité de

rocher. Le grand vent, roulant par moments de sombres nues, était froid. Dans les feuilles mortes d'un ruisseau un garçon chatouillait deux filles renversées. Je les entendais piailler ; je voyais s'agiter leurs « *câlines* » (1) ; et je voyais aussi onduler sur un îlot rocheux au milieu de l'océan des vignes un drap étendu par quelque lessiveuse ; il ondulait pareil à une grande flamme blanche rabattue par le vent et les garrigues étaient grises comme cendre. Le mont semblait double à cause du val par lequel on arrive jusqu'à la fontaine qui pleure Olivier-Hourcade.

Le village obscur sous un nuage noir était taché de lilas. Plus haut, à mi-coteau, cette ébauche de jardin que j'ai toujours aimée. A son image peut-être la plupart de mes poèmes, inachevés, mais aux cœurs amis trouvant leur accomplissement.

Des fragments de terrasse revêtus de lierre, quelques cyprès, du chèvrefeuille, des iris, un grand pin romain... Chaque jour cet essai me propose une fin diverse.

A gauche la ligne du chemin de fer s'en va vers la mer, par delà les Corbières d'azur argenté où vit un des derniers sages, qui délaissa Paris quand Moréas fut mort : Maurice Fabre.

Du moulin il ne reste que la tour de pierre, comme une redoute, et la maison basse dont luit la petite fenêtre, la petite fenêtre avec son rideau blanc. La fille est morte, qui habitait là, la fille superbe dont la joue luisait et dont le linge était blanc, la fille sans reproche.

La floraison si fraîche de ce cognassier si vieux est presque ridicule. L'*express* de Paris passe ; le village frémit.

Une fillette en bleu, une jeune diablesse aux cheveux de *girl*, arrive du fond de la sombre ruelle, maîtrisant de la main droite, et par la corne, une chèvre qui veut à tout prix brouter les thyrses de lilas que, de l'autre main, l'enfant brandit au-dessus de sa tête ébouriffée.

---

(1) On appelle ainsi la coiffe blanche et souple, aux larges ailes rabattues, de nos vigneronnes.

O vieille métairie qu'on s'étonne de découvrir sur le mont pierreux ! Le pommier est encore fleuri; les peupliers s'éclairent à peine. Partout des asphodèles, et la dernière primerole de la saison. J'avais emporté « l'*Eglogue de la Vie Solitaire* » de La Saulsaye. Je me suis assis sur une pierre ; je n'ai pas lu. Le regret d'Ollivier-Hourcade qui vint là, un jour d'automne, seul me sollicitait.

La demie de quatre heures sonne. Il y a autant d'oiseaux que de roses. Je suis las, et j'irai cependant marcher contre le grand vent. La sagesse de l'oriental consiste peut-être à ne réagir que dans la mesure où il est nécessaire de le faire pour ne pas mourir. Le chrétien lutte ; c'est souvent, d'ailleurs, une volupté. Mais que cette hampe toute fleurie de mauves est donc charmante, à la lisière du pré ! Duhamel fut un jour consolé par les couleurs d'une bâche. Ce soir j'ai cette hampe qui se profile comme une jeune fille devant le grenadier dont l'ardeur secrète flambe un peu aux pointes du feuillage en attendant les fleurs, ces bouches.

Tout ce pays là-bas, c'est le *Minervois*. Politiquement une Vendée audoise, dit-on. J'en doute. Pourtant, ce nom : *Minervois*...

Cinq personnes marchent de front sur la route de Montbrun. De ma petite fenêtre, la plus haute de la maison, sous l'auvent festonné des tuiles, on dirait une rangée de cyprès en déplacement.

Les pigeons du clocher tournent mollement sur le village, et si bas qu'ils se distinguent à peine de la grisaille rosée des toits.

Un cœur dépouillé comme l'azur, le coteau, et vous l'offrir, mon Dieu !

Le lierre brille au front de la cabane sous le toit gazonné de laquelle il n'y a qu'une litière de foin pour les chemineaux et es amoureux. J'ai attendu là que la nuit tombe pour voir s'aiguiser les étoiles entre les pointes des cyprès.

L'*Ascension*. Mon vieux domestique porte un grand

chapeau de feutre beige, une cravate mince comme un lacet, un pantalon pied-de-poule. Il va à la grand'messe, puis au café. Il gagne son potager, aux abords du village, vers la fin de l'après-midi. Il va voir si les fèves poussent, sa plus grande préoccupation de l'année, si les pommes de terre fleurissent. Il n'y a pas de pompe au milieu du jardin, ni de comporte où le séjour verdissant des eaux de pluie attirerait des grenouilles.

Je suis tombé sur le plus charmant habitat d'*ophris* que botaniste puisse rêver, et en un lieu où je ne m'attendais pas le moins du monde à pareil spectacle. Ils étaient là, très nombreux, ces insectes-fleurs, comme amusés de mon étonnement, avec leurs collerettes à trois pointes blanches et la bête velue au milieu, abeille, frelon, ou simple araignée.

C'est aussi le temps de la *glaucière,* ou pavot cornu, éclairant de sa lueur jaune la voie ferrée, en attendant qu'y saigne le coquelicot. Et partout des liserons, ces clochettes rosées que l'on appelle *robes de Notre-Dame.*

Mais de toute ma botanique le terme savant qui m'enchante le plus, je ne sais trop pourquoi, c'est le nom latin du pois des champs : *Pisum Arvense.* Je ne puis le prononcer sans penser à la campagne romaine. Pourquoi ? Il eût fallu poser la question à Marcel Proust.

C'est un trophée de géraniums rouges que brandit aujourd'hui, au-dessus de sa tête, la diablesse à la chèvre.

Combien je suis accablé ! Ces lys m'ennuient profondément. Je voudrais être en Savoie, dans la montagne aux vagues de seigle, et manger à l'hôtel du Soleil d'Or de petites choses bien cuisinées. Un rossignol m'empêchait tout à l'heure de relire *A Rebours.* Aussi la drôle d'idée de relire *A Rebours !* Encore plus ennuyeux que cette rangée de lys comme une harpe sur laquelle vibre l'abeille.

Le grenadier réplique au cerisier ; le grenadier, ardeur de l'homme, le cerisier, celle de la jeune fille. Le cerisier fut importé de Cerasonte par Lucullus. Cerasonte ! La douce résonance de ce nom réveille en moi d'autres nostalgies encore, mais non plus de Savoie. Aigres-douces les cerises, aigres les grenades, aigre le cœur, aigre le petit vent aux cimes des cyprès.

Ah ! que me berçait bien ce train omnibus dans un compartiment à peu près vide ! L'oasis de la gare de Floure ; les bouffées de vent d'autan dans les platanes. Floure ! Encore un nom qui vaut tout un poème et défie l'éloquence. Aussi sommes-nous bons amis. Je n'ai jamais essayé de mesurer le moindre quatrain pendant cet arrêt du train du soir, l'arrêt qui se prolonge au chant de grillon du disque. Je me suis toujours contenté de respirer, grosse fleur de village, cette syllabe, bouffée tiède elle aussi, comme l'autan, bouffée de jardin où pouffent des filles.

H. B. est à Cauterets, rue de l'Usine, derrière ce rideau de changeante verdure où gronde le gave. *H. B. aixois*. Je pense à l'autre, *H. B. milanese*.

Il tonne quelque part. La nue accable. Le ramonet prépare la faux pour couper l'avoine demain. Il tape dessus à petits coups, avec un caillou. Oh ! ces petits coups monotones sous la nue accablante ! J'allais oublier d'ajouter que c'est dimanche. Après la messe j'ai cueilli moi-même du tilleul pour M. le Curé. J'avais la tête dans les feuilles et parmi les abeilles.

Déjà la tristesse des ruisseaux où il ne reste plus que des cailloux, des crottins de chèvre, et, de loin en loin, de glauques trous d'eau. Mais, parmi les plus hautes feuilles du figuier où il se laissait balancer par le vent léger du soir, j'ai observé un charmant petit oiseau. Je ne saurai sans doute jamais son nom.

Puis, en regargnant le village, dans le chemin creux, cet alexandrin :

Les tamarins en fleur sentent la pêche mûre.

Petit village où naquit un grand Saint, ta couleur et celle de la garrigue se confondent ! La poussière te dévore comme elle dévore tous tes congénères de la contrée, mais tu ne manques pas d'eau. Cette première bâtisse, à droite, c'est déjà une fontaine, la « *couverte* » sous laquelle on peut se reposer un instant du vent terrible en se rafraîchissant la bouche au creux de la main ; la pompe est douce.

Dans l'église est conservé le confessionnal de Saint

François Régis et la chaire où il monta pour évangéliser le troupeau, plutôt galeux aujourd'hui, au milieu duquel il était né de parents nobles dans une maison d'apparence modeste.

La montagne où le Saint mourut, si chère à mon cher Louis Pize, est sans doute bucolique et bleue. La source dans les ormes, comme une coupe enchantée, me fait penser à elle ; comme une coupe enchantée et comme une opale sur laquelle on n'ose se pencher. On a peur de « *l'attirance* », du sortilège. Le soleil et le vent se jouent simplement de moi avec la complicité du feuillage des ormes, des herbes et des moisissures du fond. Par moments le même azur que celui des paons...

Bleu des paons ocellé des disques d'or des feuilles.

Ici le mont est d'absinthe et de vendredi soir à trois heures.

Le profil d'Azille ne manque pas de caractère ; assez guerre de religion. Il ne s'y est pourtant jamais passé rien de tel, du moins que je sache. La radicaille du cru s'agita beaucoup seulement, au moment de la déclaration de guerre, pour qu'on internât l'abbesse des Clarisses, octogénaire d'une extrême distinction, mais d'origine allemande. Enfant, elle avait joué, sous les tilleuls de quelque grand-duché, avec Monseigneur le Duc d'Alençon qui lui rendit plusieurs fois visite à Azille.

Il se trouva un préfet de la République, pourtant bon teint, pour traiter en galant homme la noble et sainte femme.

Mon ami l'abbé-poète Gabriel Sarraute a cueilli trois immortelles sous les pins du tombeau d'Henry Bataille. Il n'est reparti qu'à huit heures, le meilleur moment pour reconduire un ami à la gare et regagner ensuite le village, tout seul, le long des rails qu'envahit la flore si riche des voies ferrées.

Des pêcheurs de Théocrite habitent ces villages blancs, éclos comme des fleurs à la surface des étangs si bleus. Puis c'est Port-Vendres, ses filles brunes au jarret nerveux, son odeur de caroube. Le paquebot est en vue. Il entre dans le port avec si peu de hâte que par deux fois je vais à sa rencontre à travers les barriques du quai

latéral. Sa lenteur impatiente d'autant plus qu'elle paraît lente à plaisir. Pourtant tous ces désirs tendus vers la terre et nos impatiences devraient s'aimanter.

Les œillets du chef parfument la gare natale. La cigale dans l'acacia est agaçante comme la scie d'un tailleur de pierre. Ces amis (!) ont fini par nous quitter. Il en est tant d'autres qu'on voudrait garder toujours.

Voici enfin les enfants. La plus petite fait mille singeries et a peur des chardons. L'aînée s'assied avec charme à l'abri d'une haie de tamarins. Un grand papillon noir aux blanches arabesques vole sur la vigne dont les pampres ne savent plus à quel saint se vouer tant il fait du vent.

Saint-Couat, village voisin, brille au-dessus de la vigne et sur le dos de chèvre grise de la garrigue de Montbrun un nuage s'étire.

Deux autres papillons, plus petits, et d'un bleu de lavande nacré de reflets roses et dorés, ont l'air de se faire des grâces tout en voltigeant autour de nos têtes, pétales d'azur poudrerizés d'iris. La plus grande de mes campagnes aime à se taire. J'écoute son silence comme ceux du vent posé soudain dans un cyprès.

Le tilleul jaunit déjà. Il fait gris. Par delà l'août ardent, par delà les vendanges, je te tends mes lèvres, Automne ! Tu es l'abricot mûr et tes cheveux sont lourds. Automne ! Automne ! Il fait gris et le tilleul jaunit, et le vent remue par moments dans les lauriers-roses. Les enfants sont assis près de la serre sur le banc couleur du temps. Devant la haie de cyprès la fillette est rose comme la passerose, et son cadet trie des haricots ; il y a en a de tout noirs. Des pigeons roucoulent à la corne d'un toit.

O montagne bleue des lointains ! Les haricots brillent aux doigts du petit comme s'il faisait clair de lune. Des belles-de-nuit s'empourprent dans leur coin. Le chat s'est acagnardé tout ce soir sous le grenadier dont l'ardeur s'apaise. Il y a la prairie avec les menthes; il y a des roses jaunes, tel le tilleul, d'autres, joue d'enfant aux tresses dorées.

La métairie de Faillenc, vers six heures du soir, en

plein été. Nous longeons les cyprès amaigris par le vent; on a envie d'écrire affamés, faméliques ; c'est qu'on dirait vraiment des loups. Nous marchons dans une nuée de papillons toujours les mêmes, des *silènes*. La noria est morte sous le lierre et les ronces. Les rats des champs ont mangé les figues-fleurs et toutes les fenêtres de la métairie ont été arrachées, les portes démantibulées par les chemineaux dont elle est devenue le meilleur refuge, une auberge ouverte aux quatre vents et aux constellations. On voit la noirceur de l'âtre. Sur la colline, le bouquet des vingt-trois cyprès, sépulture passagère de Prosper Mestre-Huc, poète et vigneron. Un peu à droite, dans un petit col pareil à une coupe, toute la plaine avec ses villages, mousse argentée, la guirlande feuillue de la rivière, le cher horizon de la Montagne-Noire.

Les cigales seules règnent en ces lieux dans les quelques pins ombrageant la métairie.

Il faut regagner le village, non sans avoir salué au passage la rocaille romantique sous laquelle il n'y a rien que l'orifice d'une citerne.

Je pense au temps d'Eugénie de Guérin et de Prosper Mestre-Huc. L'heure du dîner nous presse mais je ne puis réussir à presser les enfants. Il est vrai que j'ai moi-même bien de la peine à ne pas flâner. Il fait si bon suivre ce sentier de garrigue sous le ciel pâlissant du soir. Des trembles au bord d'un ruisseau desséché s'argentent mélancoliquement. Des sauterelles crépitent. Le cyprès, l'olivier, la vigne se marient en mes yeux aux silhouettes de mes compagnons qui maintenant me précèdent, cueillant des œillets sauvages, et se retournent de temps en temps pour me sourire.

Dimanche ! Dimanche ! Dimanche ! Les trois coups de la grand'messe. J'ai entendu la première. Les trois oranges rapportées de Nice par Tobeen et oubliées sur une coupe parfument le vieux salon modernisé où je m'efforce en vain de réussir un sonnet : *Adolescente*. J'ai pourtant notre nièce pour modèle. Il me suffirait peut-être de méditer sur la blancheur de rose blanche du nœud de ruban posé sur ses cheveux, gros papillon, mauve en semaine, sur le soyeux pétale de sa joue droite où dort la coccinelle d'un grain de beauté. Les yeux

aussi ont l'air de dormir sous l'ombrage allongé des cils ; mais non ; les voilà qui jouent comme de jeunes chats dans la lumière d'été du visage qui s'anime. Rêverie charmante, mais toujours pas de sonnet.

Dimanche ! Dimanche ! Dimanche ! *Sanctus ! Sanctus ! Sanctus !* Mon Dieu, rendez-nous assez forts pour supporter le plein soleil et le grand vent sur le pavois d'airain de la Foi !... Et l'on revient de la messe le long du haut mur, ancien rempart fleuri de giroflées ; on passe sous l'arcade datant des Seigneurs de Moux, puis devant le Saint qui bénit sous le platane vis-à-vis de l'abreuvoir où le ciel ondule ; et par la rue étroite qui pue l'écurie et l'évier on achève de gagner la maison à l'orée du jardin, non sans avoir frôlé l'échoppe aux rideaux de lustrine verte du cordonnier emphysémateux; la chatte qu'on préfère parce qu'une mégère qui a cette spécialité lui a coupé la queue embarrasse vos pas de ses manifestations amicales. Ne craint-elle donc pas, cette mégère, de se voir couper la langue avec les grands ciseaux dont mon vieux jardinier se sert pour tondre les buis le jour où je deviendrais subitement fou en traversant la place du village, la place où s'ouvrent la forge, œil noir de cyclope avec une flamme rouge en guise d'iris, et la petite épicerie qui sent la corde où nous achetions jadis des pois fulminants, des cigares de thé, des « *surprises* ».

Relu *Un Homme Libre ;* c'est l'un des meilleurs moyens de ne pas vieillir.

Une heure après midi, le neuf août ; les travailleurs viennent de s'acheminer le long des buis, l'un suivant un cheval blanc, l'autre un cheval noir, le domino d'août, qui est aussi celui de la pie. Le vent souffle par bouffées, de la mer ; elle n'est qu'à une trentaine de kilomètres, par delà les garrigues. L'azur est terriblement sec sur les pins où une seule cigale crie.

Il doit faire bien chaud, grande fille, dans le grand fauteuil d'osier aux coussins rouges ; tu ne sais comment te tenir. Toujours ce gros papillon mauve sur tes cheveux où se jouent de petites lunes de lumière. Le cèdre est éclairé par les petites chandelles de la résine et le grand soleil et la grande chaleur approfondissent sa nuit comme le cœur de l'homme.

A plat ventre sur la carpette que l'on a porté dans le pré, le menton dans les mains, coupe brûlante, je lis à haute voix *Pomme d'Anis.* L'oncle Tom élève triomphalement au-dessus du groupe de ses jeunes auditrices une « *parnassie des marais* [1] ». Tous ces yeux se posent sur lui tels des insectes d'or fauve sur la noirceur d'un laurier.

La cigale crie encore ; l'herbe est sèche ; le lierre est métallique sous le noisetier dont tu as gaulé hier toutes les noisettes, petit glaneur bientôt sensible à la beauté et à la douleur du monde, petit glaneur si ami ! Elles sont encore sur le buffet les noisettes à la chair dure et blanche, dans leur petite robe aux bords frisés comme ceux d'un bonnet drôle, sur le buffet, architecture d'or sombre suant des lueurs.

Quand j'eus achevé de lire, une goutte de résine brillait, diamant, près du grain de beauté de ta joue, rose aînée ! Tu avais l'air de ne penser à rien, accablée de chaleur ; mais ton frère, assis parmi les sauterelles en conteur arabe, voyait, j'en suis sûr, l'éclair d'un saut d'écureuil dans les futaies du parc où nous laissions *Pomme*. Cependant les tilleuls se défeuillent et se défeuillent, bien avant l'arrière-saison, sur les fusains et sur les buis de mon vieux jardin villageois.

Le seul rayon de jour que je laisse pénétrer dans le salon tombe sur ce passage de la *Vie de Henri Brulard :* « *D'ailleurs j'étais si heureux de contempler les beaux paysages et l'arc de triomphe d'avril que je n'avais qu'un vœu à former : c'était que cette vie durât toujours.* »

Il tombe des cieux la plus terrible chaleur. L'acaciaboule est noir. Le géranium achève de se consumer. Temps parfait pour se sarcler, pour faire une bonne partie avec ses démons ; ainsi, tout à l'heure, sur le banc, dans l'exaspération des mouches et la sueur des buis.

Dans les rues du chef-lieu à six heres du matin. Fraîcheur. Agitation légère des platanes. Lumière rose et vermeille.

Le même jour, sur un chemin resserré entre des jardins potagers et un chenal — on dit *béal* — dont les eaux

sont animées d'ombres veloutées. Je précède les enfants. Nous nous garons sous un figuier pour laisser passer une somptueuse charretée de pailles. Le chemin s'est agrandi. Le soleil est dans les pruniers ; le soleil est au cœur des tournesols ; le soleil est sur nos fronts. Tout fourmille de chaleur depuis la cîme des peupliers où hésite une pie jusqu'à la véronique qui défaille en sa pâleur bleue. Il faudrait avoir la naïveté de la cueillir pour l'offrir au papillon rouge posé sur une noria retraitée. Nous nous reposons un moment sous des trembles qui nous versent en reflets leur ombre d'argent. Un rat fuit sous des racines et plonge ; l'eau n'en fait qu'une bouchée.

Mais il est temps de regagner la ville où sonnent les cloches du Quinze Août. Cette branche de clématite que se disputent les enfants répand une odeur de miel et, à l'entrée du pont léger, le houblon envahit la guérite à claire-voie sous laquelle jadis se tenait le péager. Voici *le Moulin du Roi*.

De ma dernière chambre d'étudiant je contemplais souvent avec mélancolie ce jardin toulousain où j'attends, ce soir, l'heure de reprendre le train. Tant de fleurs éclatantes et variées, derrière la belle grille, font penser à une volière d'oiseaux des Tropiques. Le bassin est borné de quatre ormes et chaque massif de quatre lauriers noblement taillés. J'aime surtout le voisinage du cloître rose et ce clocher si musicien dans son silence de chose désaffectée. Les pigeons blancs lui sont restés fidèles. Je ne puis considérer la chère tour sans entendre des orgues. Elle est trop harmonieuse dans le ciel bleu pour être autre chose qu'un instrument couleur d'aurore et de couchant dont jouent mystérieusement les Anges.

Jean Lebrau.

Chroniques

PROXIMITE DU POETE

Anniversaire de la mort
de Rainer Maria Rilke

L'heure suprême était déjà révolue, pour vous, quand un journal de décembre apporta la nouvelle. Pourquoi ceux qui ne connaissaient de votre vie qu'un nom et une œuvre en furent-ils bouleversés ? Quel adieu pouvait les moins surprendre ? Votre poème est-il autre chose, semblable au labeur des moines mystiques, qu'une longue préparation à la mort ? Et cet ange qui nous conduisit sans bruit vers votre livre, n'est-ce pas lui qui tourne maintenant en silence autour de votre tombeau ?

Ainsi il ne sert à rien de méditer la mort. Nul ne l'a connue comme vous. Vous avez vécu avec elle dans une intimité absolue. C'était la campagne excitatrice et silencieuse qui vous faisait si profonde la vie, qui vous tenait à la fois si loin et si près des hommes : je veux dire loin des cités et près des âmes. Elle apparaissait derrière vos actes les plus légers, dans vos phrases les plus tranquilles, les plus ensoleillées. Elle vous procurait la vision prolongée des choses. Elle vous donnait sur l'inexplicable ces renseignements qu'on ne peut transmettre. C'est d'elle, muse sans sourire et sans promesse, que naissait le poème. Car l'inspiration, première visite de l'inconnue, ressemble parfois aux approches de la mort. Vous lui apparteniez de plein gré ; nous vous sentions incliné vers elle ; et il nous eût semblé naturel et juste qu'elle ne vous prît jamais.

Nous avons voulu savoir comment elle était venue. Si ç'avait été, pour la première fois, à cause de vous, non plus la lutte, mais le baiser au front, la récompense du long amour. Nous aurions dû deviner que vous la voudriez sans fard, que vous repousseriez tous les adoucissements. Pour vous qui sentiez en chaque être comme en vous-même la sourde croissance de la mort, la vie était

une grossesse tragique. Mais la délivrance, ce fut votre participation aux mystères pressentis, votre installation parmi cette cour invisible dont vous aviez perçu les chants et dont vous étiez l'ambassadeur, comme l'enfantement fut le sens nouveau et éclatant de votre livre. Il s'est tout de suite transformé. Il est devenu si pesant que nos mains ont peine à le retenir.

Voici un an que sont coupés les fils qui vous attachaient si mal à la terre. Tandis que nous nous penchons sur les pages vous allez peut-être traverser la chambre, comme le fantôme de Christine Brahe traversait votre nuit danoise, et opérer en nos veines la transfusion du poème. Votre présence est un secours. Car rien de ce qui nous appartient véritablement ne peut nous être restitué que par un poète. Nous nous sommes aperçus que nous avions reçu sans le savoir votre visite ; que depuis nos premières consciences nous marchions à côté de nous-mêmes. Votre puissance, c'est d'être le plus vrai de chacun de nous. Mais nous sommes des indigents de la vie intérieure et nous n'habitons que par intervalles cette réalité poétique où vous étiez reçu en permanence.

De bonne heure la diversité des choses vous a effrayé. Vous saviez qu'aucune infatigable pensée ne l'épuiserait. L'abondance des sollicitations est un accablement et vous avez cru, devant tant de promesses, ne jamais rien saisir et ne jamais rien savoir. Mais les sept couleurs du prisme dormaient dans la transparence de la goutte d'eau et la multiplicité elle-même vous a dévoilé l'unité, et les limites même de votre intelligence vous ont assuré l'illimité. Nous aussi nous parlons maintenant sans terreur de choses dissemblables et nous préparons des mariages difficiles. Vous nous avez appris que le don sacré est moins de distinguer que d'unir. Que l'analogie divine et créatrice est universelle. Que tout est bon pour le poète à faire sa poésie. Accueil sans réserve et résolution splendide, par delà les classifications de l'esprit. Longtemps le poète a été pour nous celui qui sait choisir. Mais n'est-ce pas plutôt celui qui dédaigne le choix, ayant le don d'enrichissement ?

Vous avez lu un jour ces chroniques du temps passé, histoire d'un roi malheureux ou d'un duc autoritaire, histoires de n'importe quand et de n'importe où. Et elles sont entrées aussitôt dans la chaîne lyrique que les poètes continuent depuis le commencement du monde et elles ont trouvé là, pour la première fois, leur justification. Et vous auriez pu conter ainsi l'histoire de tous les peuples pour qu'elle devînt éclatante et révélatrice. Car la tentative unique c'est de capter, sous la forme innombrable la chaleur rayonnante des corps, le principe de la chair devenue esprit. Tous les méridiens de la vie se rencontrent au pôle de poésie.

Pourtant la synthèse n'est pas libératrice. Il n'y avait plus ce million de questions sur vos lèvres, mais vous cachiez plus profondément le problème essentiel. Tel que vous saviez être « révélateur, poète tragique et sans époque », tel nous vous imaginons parmi la légèreté des hommes et la dureté des objets, ordonnant le sens moral, comblant des vides, élargissant jusqu'à l'horizon un cercle d'inquiétude. Vous passiez dans les rues animées, abandonné comme au désert, et craignant tout : les femmes, les enfants, les animaux. Votre esprit, ce pôle magnétique attirait à lui tous les mouvements de pensée et toutes les humeurs ; votre chair, ce réceptacle des angoisses, devinait les maladies les plus cachées, les maladies à venir qui gravitent dans les corps comme des étoiles. Votre regard écorchait les visages et dépouillait les âmes. Cette vision des oliviers, longuement prolongée dans les espaces et les temps, combien de fois ne vous a-t-elle pas été donnée ? Mais tous ces vivants, empressés innocemment vers la mort, s'agitaient à vos côtés, sans qu'aucun d'eux distinguât ou pressentît autour de votre front l'anneau lumineux des doctrines spirites, qui est le signe de la divination. Quelquefois, ils entraient brutalement dans votre vie, y détruisant l'ordre fragile et momentané du monde et s'imposaient, ne sachant pas que vous ne pouviez avoir de toute chose qu'une connaissance tragique. Alors les mots montaient impérieusement en vous. Les mots si légers pour tous se faisaient pour vous insupportablement lourds. Ils vous arrêtaient brusquement au coin des rues et vous les sentiez à chaque pas devenir plus exigeants et plus tumultueux. Vous attendiez le moment où ils éclateraient et débordant votre vie impuissante à les contenir, se répandraient par la ville en substances magnétiques ou allumeraient dans la nuit les lampes de l'esprit.

Ceux qui vous approchèrent et voulurent répondre à votre premier regard durent accepter la tragédie latente, leur propre tragédie méconnue. Le simple mouvement, le mot, la présence, le silence qui vous décontenançaient jusqu'à la maladie, ils sont devenus une œuvre qui nous transperce. Votre vérité est dure. L'intimité jalouse de votre livre, cette confession qui ne s'adresse à personne pèse sur nous comme un jugement moral et nous impose une tâche, un devoir, une croix. Et comment demeurer désormais auprès des gens les plus simples et les plus naturels sans entr'ouvrir en eux des abîmes ? Les grandes œuvres sont mystérieuses. L'approche des poètes éclaircit les âmes et trouble les raisons. Quelqu'un parmi eux, restera là mille ans à saisir des rapports, à donner à des mots un ordre, des mots directement extraits de la cellule vivante, à élaborer le graphique minutieux de l'esprit, et au bout

de ce millénaire, il regardera tout à coup sa main tracer sous la lampe des caractères, il se demandera d'où elle vient et où elle va, il remarquera pour la première fois le nombre, la forme et le mouvement incompréhensibles des doigts et il sera rempli d'épouvante.

Nous ne tenterons pas d'expliquer l'œuvre qui apporte le mystère. Il est descendu dans nos mains ouvertes avec votre livre. Nous le touchons. Traquer l'essence du poème nous semblerait une vaine démarche. De ces promenades logiques parmi l'insaisissable, il ne resterait que des rapports conventionnels, une solution malhonnête, une pétrification. L'intelligence a le pouvoir de commenter les signes extérieurs du chant, fût-il comme le vôtre, un commentaire de l'invisible. Mais vous lui connaissiez d'autres privilèges. Vous respiriez dans une atmosphère morale où certaines âmes se reconnaissent et se comprennent sans effort. Ainsi les poètes n'écrivent que pour les poètes. Et les marionnettes de cette longue comédie sont pour toujours replongés dans l'ombre.

Avant de transformer les choses avec vos mots, vous avez transformé les mots avec votre nature. L'expression véhicule une personnalité vivante, la personnalité troublée et clairvoyante que tout bouleverse et renseigne. Omnipotence du génie : Il n'est pas de mot que les ardents ne puissent emplir de leur ardeur. Cette angoisse comprimée en vous, qui élargissait et multipliait ses ondes, guettant pour s'échapper l'éclaircie d'un geste ou d'une parole, elle circule à l'intérieur du poème, elle gonfle les phrases, les mots qui l'enferment vont s'ouvrir comme des fleurs.

Presque jamais le lyrisme n'existe à l'état pur. Quelques-uns l'ont poursuivi et péniblement emprisonné dans leurs œuvres cristallisées. Mais toujours il luttait contre la matérialité du vers, contre une force concrète attachée aux vocables, contre cette logique dont aucun délire ne leur enlèvera le souci. Un poème est un combat en vue d'une progressive élévation. Pour un dernier vers libérateur, que de corps pesants et de matière inerte. Or, jamais n'exista chez vous cette prudente circonscription du divin. Vous aviez droit à n'importe quel mot. C'est comme si plusieurs générations avaient accompli le travail préparatoire et s'étaient sacrifiées pour que leurs efforts successifs aboutissent enfin à ce produit rare de la nature : un poète pur. Vous étiez une ombre parmi les fantômes dans une vie transformée en songe. Les choses vous transmettaient le rayon spirituel dont s'éclairait votre route. Elles se présentaient à vous par leur côté exceptionnel, dramatique, hallucinatoire. Jamais peut-être vous n'avez connu d'un

compagnon de voyage les traits, les vêtements, le métier, le nom ; mais la douleur, la peur, la folie, la religion. La parole du voisin d'hôtel ou le geste du passant suscitaient la pensée profonde qui descend jusqu'au centre de la serre. Qu'est-ce donc qu'un poète lyrique ? Celui qui possède pour percevoir le monde et s'y diriger un sens intérieur et supplémentaire ? Celui qui contraint les objets à la mysticité ? Celui que rien ne distrait de soi-même et d'autant plus secret qu'il se dévoile davantage ? Celui qui projette devant soi, à mesure qu'il s'avance dans les villes et dans l'époque la multitude des pressentiments et des symboles et pour qui les notions s'enchaînent, malgré l'opposition des raisonnables ? Plus que cela encore. L'univers devenu sensible et douloureux. Le système nerveux de l'univers.

Votre chambre de poète aux dernières heures du jour. Appesantissement du soir d'été ; étreinte du soir d'hiver. Autour de vous tombent les parcelles encore chaudes d'une âme éclatée. Toute votre vie tient dans le rougeoiement d'une cheminée sur le toit d'en face, dans le vol d'un oiseau du Nord qui passe. La journée a été sans événement et silencieuse. Mais elle fait quand même beaucoup de bruit dans votre cœur. Elle est tragique de n'avoir été rien de plus qu'un jour ordinaire, sans passion et sans désespoir, mais d'être une de vos journées à vous qui la regardez s'achever dans l'impuissance. Vous cherchez des mots pour éclairer la masse indistincte, des signes pour réduire la chimie aveugle. Vous les trouvez toujours. Le temps que l'heure accomplisse sur le cadran son tracé virtuel et l'histoire de l'esprit aura été une fois de plus racontée ; par la seule montée d'une vague intérieure. Avec des mots et des pensées imperceptibles, transparents comme ces vitrages du Nord qui donnent sur les vallées de l'Imaginaire. Alors vous songez aux oreilles où la pureté veille, aux yeux où l'intelligence attend et qui recueilleraient votre poème. Et pourtant vous n'y croyez pas. Vous savez que l'offrande dépasse toujours son but et traverse l'intermédiaire illusoire et se blottit dans n'importe quel coin de la terre jusqu'à ce qu'un poète futur, un second Malte, vienne la réveiller. A qui donc dédier la dernière minute écoulée, le soir anonyme ? Qui donc s'approchera de votre fauteuil et versera dans l'ombre ces larmes que la pudeur refoule depuis l'enfance ? Vous qui espériez secrètement être deviné, on ne vous aura pas même entendu, car ils font tous semblant d'écouter. Ceux que vous avez voulu renseigner sur eux-mêmes se complaisaient dans leur ignorance. Ceux que vous avez voulu aimer n'avaient pas besoin de votre amour. Et vous n'aurez pas même convaincu un seul être parmi ces distraits, de l'importance réelle de la vie.

Votre œuvre est la prière d'Antoine au désert. Une tension vers un au-delà que vous avez parfois attiré jusque parmi le réel. Je pense aux mains agitées, ébauche de l'angoisse humaine, qui vous ont toujours troublé ; à ces mains appelées par le clavier et que les médecins détachent des corps ; à des mains d'aveugles qui tâtonneraient vers Dieu.

Nous ne saurions que répondre à ceux qui demanderaient quelle fut votre croyance. Dieu. Avec ce mot vous avez recouvert l'invisible. Il apparaît sous votre plume et descend en nous comme une goutte d'encre dans un liquide clair. Dieu insaisissable, mais Dieu proche et dont vous reconnaissiez la présence, quelquefois, dans ces œuvres de l'art comparables aux espèces eucharistiques. Comment ne seraient pas crédules ceux qui sentent autour d'eux l'informulé tressaillir et assistent en eux-mêmes à des miracles ? Comment ne seraient-ils pas superstitieux, de cette superstition qui gouverne les femmes et les poètes ? Ils savent que l'araignée du matin fixe sa toile autour du cœur, et ils ont suivi le sillon nerveux qui l'unit à nos chagrins du soir. Ainsi les notions phosphorescentes s'élèvent dans la nuit organique. La mémoire du corps est prodigieuse. Son intuition n'est jamais défaillante. C'est un croyant. Il sait tout. Nos pensées futures sont enfermées en lui. Aux opérations successives et conscientes, il oppose sa connaissance obscure et simultanée. Bien mieux que l'esprit, il comprend la germination des plantes, le retour des saisons, les révolutions lunaires. Il garde la trace que le navire n'a point laissée dans la mer. Il réfléchit les cataclysmes naturels et c'est la foudre qui sillonne en artères gonflées les tempes des vieillards. Comment n'avez-vous pas succombé sous la pluralité des symboles ? Le sourd travail des chairs vous livrait les souvenirs d'une race, les visions mythiques, le poème des palpitations obscures et vous apportait aussi, issue du plus profond de l'organisme, cette intelligence précieuse de la mort.

Nous ne rencontrerons jamais celui dont l'œuvre fut une initiation et dont le regard nous eût transmis la grâce. C'est un réconfort immense et non point une blessure d'orgueil de savoir qu'au moment où l'on mène une lutte sans issue contre soi-même, un poète trace des routes dans la forêt des symboles et nous prépare des joies lyriques. Chacun de nous aura-t-il le temps avant sa mort de mesurer la gravité du chant orphique, exhalaison de la vie profonde dont le rythme s'accordait exactement au sien ? Une existence ne suffit pas, il faut plusieurs générations, il faut toute l'humanité pour épuiser un poète. Ainsi l'éternité est emprisonnée

dans votre courte vie. Les années qui s'écoulèrent avant vous ne vous étaient point étrangères. Les mois qui s'écoulent depuis vous ne vous furent point étrangers. Ils se replieront indéfiniment, comme sur elles-mêmes les pages d'un livre, sur ceux que vous avez vécu et exprimés, puisque c'est une même chose.

Nous retournerons souvent, à la faveur de ce livre, dans ces familles suédoises où les âmes sont à peine cachées sous des noms de neige et circulent librement ; dans ces pays de lointaine Scandinavie où les problèmes sont résolus avec des métaphores, où les corps sont transparents et l'air une grande âme diffuse de poète ; la mort aussi légère qu'une larme évaporée; où tout concourt au poème. Mais l'inestimable joie eût été de vous reconnaître et vous suivre, luttant contre le réel, dans l'atmosphère quotidienne où tout est grave et dangereux et que trouble encore votre inquiétude ; dans ces petits restaurants des capitales où vous entriez vers le soir inattendu des premiers jours d'octobre ; au parapet des ponts où vous restiez accoudé, suppliant le fleuve de couler moins vite, afin que tout se reposât un peu et que se ralentissent également les battements du cœur; dans les trains berceurs qui vous emportaient vers des villes ; parmi ces visages un instant conquis et pour toujours perdus ; dans la chambre où vous retrouviez la peur qui pousse en nous ses branches gigantesques ; sous la lampe, lorsque s'élevait du livre ouvert, à force de ferveur, l'âme d'un poète fraternel ; n'importe quand et n'importe où sur cette terre où les arbres, les gens, les animaux, les choses étaient pour vous des pensées en marche, des émotions pures, le divers aspects d'une seule réalité : la vie intérieure.

Décembre 1927. Roger SECRÉTAIN.

LA POESIE

CRUAUTÉS DE LA NUIT, par *Roger Vitrac* (Les Cahiers du Sud).

Le poète est au bord du gouffre, et l'ombre développe autour de lui de belles guirlandes imaginaires. Il se penche, il rêve, il peut balbutier.

Son cœur saigne toujours, mais c'est une autre histoire. Sentiments périmés, attendrissements à la dérive, inflation du vocabulaire. Il tend une main courageuse, et que ramène-t-il ? Il a le droit de garder secret son secret. Il consent seulement à jeter dans le ciel quelques mots hasardeux, reflets hypothétiques d'un inex-

plicable vertige. On écoute, on a peur. Et si la lutte se prolonge, lui seul peut dire s'il est vainqueur.

CROIX

Le mal qui perce dans les pierres
les fuseaux blanc
l'œil est partout avec amour
Ouvrez le verre
Une blessure parle
Il faut se résigner à lui
Combien de fois sorti de terre
Je reconnais la chair qui me recouvre mal.

« Je reconnais la chair qui me recouvre mal » : c'est un aveu que nous n'oublierons pas.

Parfois, un autre souffle le gonfle. C'est oujours la même poursuite, le même exil. Mais cette fois, il a besoin d'un point l'appui : il trouve le rythme. Alors :

Amour Péché mortel Bûcher dressé des hommes
Buisson d'acier Forge d'écume Fouet de mort
Hélène J'ai perdu Qu'on déchire mon corps
Et que ta chair l'abrite ainsi qu'un pourpre chaume

Avec d'autres, Roger Vitrac essaie de rétablir les authentiques fonctions de la poésie, et le moment n'est pas encore venu d'affirmer qu'elles valent ou non les autres — celles qui ronronnent impudemment autour de nos petites misères dépareillées...

Louis EMIÉ.

LIVRES

LE JEUNE EUROPÉEN, par *Drieu La Rochelle* (N. R. F.).

Une confession qui se pique d'être vivante et de nous séduire, n'accuse-t-elle pas, par son côté le plus accidentel, un certain sentiment de la naïveté dont l'importance échappe d'abord ? Son état de repentir, l'indépendance d'esprit qu'on lui suppose, n'écartent-ils pas d'emblée l'idée d'une science quelconque s'interposant entre le désir et l'aveu, comme un affreux petit correctif ? Que l'écrivain soudain se mette à châtier l'homme : voilà qui étonne, irrite, scandalise. On regarde d'un mauvais œil ce monsieur qui descend, si frais ganté, dans le gouffre dont il promet de nous rapporter bientôt les richesses étranges. C'est qu'il ne déterre pas son « moi » avec des précautions de jeune amoureuse, mais comme une personne prise de peur, à grand renfort de cris

et de grimaces. Il craint de demeurer incompris, il se répète, il souligne quelques lieux communs d'un vif blasphème, il va butant du nez partout contre le même écueil : cette petite chambre lisse où ne danse plus le monde. Extraction hypocrite dont l'homme ne garde ensuite, (ce fut le triste cas de Barrès), que quelques mauvaises habitudes. Au contact de notre raison intime la pureté de l'intention fait place à des ciels embrumés, pâles comme des plafonds de dortoirs où vingt adolescents s'adonnent, entre deux ombres inconscientes, à leur secret plaisir. Quelque chose d'extrêmement efféminé, le souvenir des pleurnicheries romanesques de Monsieur de Musset peut-être, compromettent d'habitude, (à moins qu'il s'agisse d'un héros de Dostoiewsky), la spontanéité de telles confidences. Elles empruntent des airs fallacieux, quelque sens ambigu, la forme ou sommaire ou trop compliquée d'un monstre, cette allure monotone enfin dont Amiel même ne put se libérer, au cours de son sublime travail. Encore qu'Amiel parvînt, grâce à des scrupules délicieux, grâce à son éducation protestante et d'autres contingences dont la moindre, je crois, ne fut pas cette présence troublante du tombeau de Rousseau, à se confesser dans la « durée », à créer par cette suite ardente de confessions, un courant de vie aussi intense que celui qui sauve, par exemple, l'Egoïste de Mérédith. Mais les mille sautes d'humeur comme les petits anathèmes lyriques du Jeune Européen ne prennent jamais, au même titre que tel ou tel pur échange d'Amiel, la gravité d'une confession. N'oublions pas que la principale ressource d'Amiel réside dans les modulations multiples de son acent qui revêt aussitôt la personnalité, non pas d'une âme unique, restreinte, toujours encline au blâme, mais de toutes celles qu'il interroge et que, par un mouvement délicat des rôles et des valeurs ensuite, il s'approprie. Ce n'est qu'en développant la crainte cynique de soi, ce pur romantisme intérieur en somme, qu'il donne tant de prestige à la faute ; cette même faute qui dans la bouche de Drieu, (parce qu'elle est celle d'un fat), nous paraît une queue de cerise. L'expérience d'Amiel ou de Barrès serait-elle renouvelable d'ailleurs maintenant que tout nous pousse vers l'action, jusque dans les bras des barbares où s'agitent peut-être nos héros à venir ? Cette leçon désuète de se regarder mûrir comme un gros chou au milieu de la solitude, ne réduit-elle pas insensiblement notre vigueur ? L'attitude devient officielle aussi : ce vieux monde d'un côté, nous de l'autre. Allons ! messieurs, en garde. Et commence le duel ! Mais en réalité, puisque le monde n'est pas séparable de chacun de nous, pourquoi le frapperais-je d'un ostracisme qui me diminue ? pour-

quoi n'aurais-je pas mes petites opinions comme le plus simple des mortels, puisque je jouis d'une espèce d'immunité morale, de par ma seule nature ? Qu'ai-je à me préoccuper d'une position qui doit se réaliser d'elle-même, à mon insu, sans l'intervention de ma volonté ou d'un miracle ? Ce fait d'un écrivain constamment en conflit avec la vie, me semble venir de plusieurs malentendus fort regrettables. Car écrire ce n'est ni tuer, ni copier, ni transposer en quelque sorte la vie, mais c'est vivre d'une autre manière, sur un plan nouveau, en compagnie — je l'admets volontiers — des anges. Toutes nos excitations préliminaires, comme ce respect exagéré d'une certaine vie, n'ont en fin de compte nulle raison d'être. Il est étrange plutôt de voir ceux-là même qui font profession de jouisseurs désespérés sombrer, à l'instar de Drieu, dans un lyrisme gratuit, ou répéter, comme Aragon, mille tours de poésie si merveilleux qu'ils raviraient le ciel. Par un cruel retour des choses, la société, personne infiniment aimable, se serait-elle vengée de ses jeunes détracteurs ? Il est dur de penser, ma foi, qu'on la puisse condamner d'un trait, en bloc, comme s'il s'agissait d'une souillon quelconque. Aux yeux de l'écrivain émancipé, je crois qu'elle présente toujours un charme très complexe, capable de dérouter la psychologie hâtive de Drieu, de même que sa manie de tout réduire à deux, trois effrontées formules. Point n'était nécessaire de crier sur le ton aigu des êtres prisonniers d'une nouvelle morale : celle de l'indignation à priori. Peut-on augurer quelque bien, dites-moi, de cette crise d'orgueil ? S'il faut désespérer de Drieu, hélas ! à qui allons-nous recourir ? N'est-il pas un de ceux qui avec Montherlant et d'autres, garde dans la « fraîcheur éternelle du sang » assez de confiance pour se libérer un jour de l'angoisse destructive ? L'idée d'une lutte ouverte contre ses propres forces sera-t-elle bientôt remplacée par cette harmonie intime où mille éléments créés s'agiteront entre eux à l'état de sensibles régulateurs ? Nous connaîtrons un univers Drieu alors, parfaitement pur en soi, et qui sera comme l'accroissement, le développement de sa petite Valise Vide. Une vraie nature enfin s'imposera sans efforts à nous, en lieu et place de ce jeune instinct échauffé, de cette conscience momentanément désaxée dont les éclats se dispersent de toutes parts dans l'espace mort. Le langage même de Drieu, l'un des plus expressifs, l'un des plus francs de notre époque, se développera de concert avec ces puissances libérées qui président, en dehors de toute littérature, à la formation mystérieuse d'une œuvre. Mais Drieu n'aurait-il pas honte de croire que de ce reniement partiel du « moi » il puisse résulter quelque beau matin, la plus personnelle de ses

découvertes ? Pour lui, je crois, l'homme doit aller nu toujours, quitte à paraître pauvre, quitte à se laisser rôtir vivant par le soleil.

Léon DUESBERG.

QUI JE FUS, par *Henry Michaux* (N. R. F. Une œuvre, un portrait).

La publication de *Qui je Fus* nous propose, une fois de plus, le *cas Michaux*. Un « cas », ne serait-ce que pour la raison que tout rapprochement, les dénonciations d'influences et de différences, si propices à la définition, ne sont ici d'aucun recours. Il importe de parler d'*originalité*, dans le sens précis où généralement on abuse de ce terme, ce qui l'a fait délaisser.

Michaux, ou l'inventeur. Des idées, et non pas des pensées, résultats de la pensée. Sans vouloir parler d'invention ou d'idée « pures » — cet adjectif n'ayant jamais fait qu'embourber les choses — je m'arrêterais à la formule de l' « écriture automatique » si elle n'était liée aux manifestations d'un groupement dont Michaux n'a jamais fait partie. Il aurait battu ses adeptes sur leur propre terrain. Je ne connais pas de texte surréaliste qui soit moins concerté — j'allais dire moins *littéraire* — que *Glu et Gli*. Si l'on s'inquiète de « transcription directe », de « perception immédiate » etc., c'est dans les poèmes de Michaux qu'il faut en chercher la réalisation la plus approchée, la plus exacte possible. C'est toute la qualité et, comme de juste, tout le défaut de *Qui je Fus*.

Plus que tout autre, plus que n'importe quel surréaliste, Michaux s'est assuré une position inexpugnable. L'identification est telle, de telle nature, qu'elle paraît trop réussie. Rejeter *le Grand combat*, *Caillou courant*, c'est rejeter intégralement leur auteur. Il n'est point d'appréciation possible, point de demi-mesure : c'est la mise en demeure d'un absolu. Pour y atteindre, Michaux ne cesse de brûler ses vaisseaux, de se couper toute retraite. Aussi, lorsqu'il abandonne une telle position (*Villes Mouvantes*) en vertu de certains artifices avec lesquels il se doit de compter, fût-ce malgré lui, le résultat nous déçoit quelque peu.

Les premiers textes de *Qui je Fus*, et généralement les proses, donnent prise à certains critères coutumiers, dont les poèmes empêchent le jeu, et jusqu'à la conscience.

L'aspect littéraire, et parfois surlittéraire de leur textes indique l'impuissance des surréalistes à se défaire de la préoccupation formelle, si inconsciente qu'elle soit. L'indifférence — apparente ou réelle : je m'arrête au résultat — de Michaux pour « les ques-

tions de forme. » est une des conséquences les plus directes de son attitude. (Je me refuse à y voir une raison : c'est trop facile, et cela n'expliquerait pas le caractère essentiel de son détachement). Il écrivait naguère, à propos, je crois, de *Poisson Soluble* « la plume d'André Breton veille sur lui » — un des mots les plus pertinents qui aient été dits sur le mouvement surréaliste. Lui, Michaux, réussit à réduire les habitudes de plume, à éluder les engagements que suppose l'écriture, le fait d'écrire.

C'est pourquoi il importe de remettre sur le plan des poèmes un texte comme *Fils de Morne*, sans considérer son aspect extérieur, ni des « défauts » que les intentions de Michaux rendent nettement irréprochables...

Signalons l'essence quasi-musicale de certains poèmes, le rythme péremptoire, les allitérations directes qui les différencient de l'assonance impressionniste de la poésie contemporaine. (On penserait aux *Chansons plaisantes* de Stravinsky). Je parlerais ici de « qualité », si la question n'était hors concours, autant que celle des défauts.

Ainsi, Michaux l'intangible. Sa témérité lui assure une défense plus efficace que toutes les précautions. Mais cette défense cède sans condition, au moindre mauvais vouloir. Il se refuse à qui le refuse. Belle discrétion alors qu'il est tant de commis-voyageurs, qui se représentent à toutes les fenêtres, après avoir été mis à la porte.

Hermann CLOSSON.

LE CŒUR D'OR, par *Philippe Soupault* (Bernard Grasset).

Des écrivains sont de la chair qui parle, d'autres des muscles qui parlent, d'autres un squelette qui parle : d'où l'abondance, la densité, la ligne. Philippe Soupault, lui est un système nerveux intelligent : d'où l'acuité. Etonnamment retourné sur soi-même, il s'acère en s'observant et sans cesse ainsi toujours mieux il s'observe.

Il y a dans ses livres quelque chose de ténu, de tourmenté que, si je devais absolument le colorer — tout vrai poète est traduisible par une teinte — je verrais blanc-gris, à la façon des substances cérébrales; mais que l'on sent infiniment chargé d'existence et irrigué à tout endroit. Il n'est pas un auteur difficile, mais point par quiconque abordable. Pour admettre, comprendre et aimer ses romans, il faut avoir vécu sur la corde fragile d'une nervosité dominante, et douloureusement craint d'en tomber pour toujours vers un destin fermé.

Qui ne l'a vu qu'une fois en garde une impression d'activité,

de fébrilité, de réceptivité, de générosité surprenantes. « Tout finit par un roman », dit-il ici. Plus exactement, il y a un roman en tout : si le roman est d'abord une part de l'aventure des destinées, à la fois humaine, universelle et éternelle. Il ne s'agit que d'animer les données : ce n'est point en Philippe Soupault que manque l'animation. Il est des prodigues de ce temps.

Vibration trépidante à amplitudes étroites, mais le cœur de sa pointe fait-il si grande courbe. Il y a aussi l'écho, et ces pages vont loin.

Dans « Cœur d'Or », il faut entendre « cœur » selon « sensibilité » ; — ailleurs il signifie « orgueil », et « compression » ailleurs. Et c'est sur une sensibilité ultra-sensible qu'a joué Françoise, contre Gilbert et en lui-même. Il s'agit ici d'un poème de résonance, de rien que d'un terrible orage qui attendait, pour s'étendre, bondir, submerger et briser, l'ordre venu des jours au fond d'une solitude qui se faisait ses explosifs.

Un éclat en plein crâne — et voici le héros de ce livre en quelque maison de santé pour de longs mois reclus. Il y a des gens hélas ! qu'il ne faut pas laisser seuls avec eux-mêmes.

J'ai jugé un peu inégale, et parfois monotone, la première partie de ce livre ; la seconde est poignante, d'un tragique insinué qui a l'exacte et amère saveur des jours où la solitude foncière détaille au fond de l'être son bilan blessé de signes « moins » ; Et je donne comme excellents les chapitres de la fin — ceux de la maison de santé.

Je trouve un peu trop excessif le sens du mot « cœur », depuis la guerre. On ne l'a ainsi mobilisé qu'après l'armistice, parce qu'avant on n'aurait guère su son emploi ce fut encore, néanmoins, sur le terrain des masses, de la société et des peuples. Voici que Philippe Soupault lui rend cette signification si discrète et si tragique qu'il a dans la langue du peuple — à Montrouge, par exemple.

Henri Dalby.

Escale, par *Pierre Humbourg* (N. R. F.).

Je conçois que certains esprits scrupuleux n'abordent une analyse qu'avec grande circonspection. Suivant l'éclairage qu'ils choisiront, c'est-à-dire suivant le faisceau des pensées qu'ils emprunteront à l'œuvre pour la définir, naîtra leur jugement propre et peut-être le nôtre.

Il nous paraît que la tâche devient singulièrement aisée avec ce livre : une phrase, celle de la bande, prise avec bonheur au cœur même du récit nous en donne la principale clé. « Il faut

aimer une femme ou la mer » dit l'un des personnages et c'est en effet autour d'une double attirance que se joue le drame de tout marin.

Celui d'Yves Mével c'est d'avoir surpris dans une conversation au lendemain de son départ que sa femme le trompait et d'être lié au sort du navire qui l'éloigne de son infortune. *Escale* oscille donc en parfait équilibre entre deux récits. L'habileté du romancier que guettait un poncif est d'avoir reconstruit grâce à de courts tableaux deux vies si différentes et que divise le mensonge. Celle du marin, aux sourdes rages monotones possède un décor mouvant : la mer, les escales africaines, avec des anecdotes magnifiques ou mornes qui n'alourdissent pas le roman et coupent de lueurs l'état d'âme orageux du matelot. Celle de la femme avec des traits de profonde vérité, pauvre vie d'être borné, soumis aux complaisances du présent, incapable de supporter l'absence, est esquissée en quelques tableaux dont il faut surtout retenir celui si réussi de la lettre « qui ne vient pas ». L'opposition constante, le balancement de ces deux récits donne un beau mouvement à l'œuvre. Pas un instant l'intérêt m'y languit. Les épisodes qui s'y enchassent, y ont une telle allure de vérité qu'on oublie parfois leur intention pittoresque pour suivre l'élan de la narration à travers les belles pages de la *Mort de Capuri* ou de la tempête. Nous ne partageons pas l'avis de ceux qui critiquent ces soi-disants hors-d'œuvre. Ils étaient nécessaires pour rendre possible le contact pendant tout le livre avec un homme qui soliloque, mais il serait téméraire de les expliquer seulement par le souci de la composition. L'âme des marins est comme celle des enfants, colèrique et joueuse. Un rien les distrait de leur peine, un rien, les y plonge à nouveau. Et tandis qu'un événement les amuse, leur vie mentale toute entière se reporte sur un plan concret, superficiel. Au plus tragique de sa jalousie Mével pourra naturellement s'oublier aux faits-divers de la vie du bord. Ainsi tombe en partie le reproche qu'on a fait à M. Pierre Humbourg de laisser ses personnages dans l'atmosphère d'une psychologie trop simple apparemment.

Peut-êre l'écrivain, dont c'est le second livre, prendra-t-il en mûrissant le goût des vies profondes que l'on fouille et dont on ramène d'étranges secrets. Pour l'heure ayant choisi des âmes simples, il me semble les peindre exactement et je sais gré de m'avoir passionné à son récit.

Mai, ai-je bien vu la charnière même de son œuvre ? N'en ai-je pas montré seulement la broderie, le motif ? Peut-être que M. Pierre Humbourg interviewé me répondrait : « Ce que j'ai

« voulu faire dans *Escale* ? Parler de la mer, et uniquement « d'elle en relation des êtres et des objets dont elle se joue, parce « que je l'aime et que je la connais bien. »

Et sans doute aurait-il raison. Jean BALLARD.

LE VENT DANS LA NUIT, par *H. Daniel-Rops.* (Editions de la N. R. F.)

En ouvrant ce livre, je me demandais comment Daniel-Rops, qui est de la classe des philosophes, pouvait concevoir puis écrire un récit. Laisserait-il à la porte ce que je nommerai ses attributs: la période pleine de lumière qui convient le mieux aux dissertations psychologiques, les mots lourds de substance, l'idée qui va lentement, mais toute droite, vers ses conclusions ? Mais je sus tout de suite que la même main avait écrit ce roman et *Notre Inquiétude*, dont elle a voulu en quelque sorte nous donner une illustration.

Sous une autre forme, Daniel-Rops nous rend l'angoisse, une angoisse romancée. Son jeune ingénieur, isolé du monde avec un compagnon de travail, dans la montagne et dans la nuit, présente tous les symptômes de l'hallucination du *moi*, cette demi-folie qui ronge l'intelligence et que la solitude exaspère. Celle-ci ne convient plus aux faibles hommes d'aujourd'hui ; pour se distraire de soi, il leur faut les mille frottements des choses, le contact des corps, sinon leur sympathie. L'inquiet ne recherche pas l'amour, encore moins l'amitié ; il les forcerait avec un plaisir mêlé de mépris et se retournerait aussitôt vers le doute. Il vivra seul. Les élans qui le portent vers autrui ne sont que de mornes défenses contre l'effroi du cœur et ne participent en rien au généreux désir de pénétrer dans des vies inconnues. Il n'est pas même curieux, si ce n'est de son trouble. L'exil est son état.

Que cet abus de l'analyse puisse porter jusqu'au crime, Daniel-Rops l'indique avec une netteté de logicien. Son inquiet n'est pas moins insupportable dans la lâcheté que dans l'étude qu'il en fournit. Que n'applique-t-il tels moyens de recherche à se délivrer du mal, pour une tentative seulement, mais sans la conduire vers la haine et la destruction !

Pour le tour, moins à l'aise peut-être au milieu des mots, quand ils servent à peindre des visages et dans le dialogue en particulier, — Daniel-Rops se sert d'une phrase plus courte, heurtée parfois, mais qui s'accroche fortement à l'idée.

Henri LAMBLIN.

L'HOMME DERRIÈRE LE MUR, par *Madame Lucienne Favre*, roman. (Les éditions G. Crès et Cie).

On se rappelle le succès qu'obtint l'an dernier *Bab-el-Oued*, ce roman de Madame Lucienne Favre qui ne manqua le Prix Fémina que d'une tête, et encore la course ne fut-elle pas aussi régulière qu'on l'eût souhaité. S'évadant de la formule naturaliste, mais humaine et vivante, qui marquait son dernier livre, Madame Lucienne Favre, avec l'*Homme derrière le mur*, a dirigé son jeune talent vers une zone plus contemporaine du roman. Elle a délibérément cherché, en même temps qu'une tenue plus littéraire, le masque de la fantaisie. On doit la louer de cet effort, de cette marche au progrès, mais il faut regretter aussi ce qu'un certain arbitraire fait perdre à l'*Homme derrière le mur*, de pathétique intérieur. On a beau faire, l'odeur du sang ne prête pas à rire ; ce n'est pas impunément qu'un livre commence par un crime.

Pourtant Madame Lucienne Favre a bien senti qu'il en pouvait aller ainsi dans la vie et c'est la fantaisie même de la vie qu'elle a voulu nous restituer. Elle s'est refusée à refaire l'*Homme traqué* de Carco, même en y ajoutant le pittoresque des marlous et des filles d'Afrique qu'elle met en scène comme on ne l'avait sans doute pas fait jusqu'ici. Ce qu'elle a perdu en humanité, en vérité dramatique, parfois en vraisemblance, elle l'a gagné en couleur, en mouvement. Ses dons de romancière sont incontestables, son ingéniosité dans l'intrigue, son « allant ». On n'est pas peu surpris de voir une jeune et charmante femme faire preuve de cette mâle vigueur, de cet âpre réalisme.

Que Madame Lucienne Favre s'efforce encore d'atteindre à plus de « pureté », et l'on peut être sûr qu'elle donnera le roman qu'on attend d'elle, dont la force et la densité seront égales ; de bout en bout, à celles qui font la valeur des meilleures pages de l'*Homme derrière le mur*.

Gabriel AUDISIO.

LE CAVALIER SEUL, par *Hermann Closson* (éditions du Disque vert).

Le Cavalier seul est un bien remarquable essai de psycho-philosophie écrit dans la forme romancée. Pour que nul ne puisse lui adresser le reproche à la mode d'avoir écrit, lui aussi, une monographie, Hermann Closson a placé en exergue, sur l'une des pages de garde de son livre, deux pensées qui avertissent honnêtement le lecteur, une de Montaigne, l'autre de Nietzsche. Etait-ce

utile ? Quel écrivain véritable peut décrire autre chose que lui-même ? Les hommes ne se sentent-ils pas éternellement seuls sur les mêmes routes de l'amour et de l'intelligence. La seule chose qui importe, c'est l'acuité avec laquelle cette solitude est ressentie.

Après qu'on les a présentés, quelque part, l'un à l'autre, une femme demande à un homme de l'accompagner : Ils marchent côte à côte quelques minutes, dans une perspective nocturne de ville, et ce thème d'une banalité aussi écœurante que la vie, suffit pour que la plupart des problèmes de l'existence sentimentale soient abordés.

L'activité intellectuelle et la vie affective y étant placées synchroniquement sur le même plan sensible, le livre d'Hermann Closson éclate dans un texte dont rien ne peut être cité sans trahison. Closson oppose au détachement, état passif, l'activité de l'indifférence vers laquelle tendent les agitations de son mécanisme psychologique.

Toutes les données de la connaissance, sensations, perception du monde extérieur, associations, images, réflexions, idées générales, rapports du langage et de la pensée, émotions, instincts, inductions sont ramenées à un égo-centrisme que je loue.

Lecteur paresseux, ne lis pas ce livre.

COLETTE, SA VIE ET SON ŒUVRE, par *Jean Larnac*. « Les documentaires », Simon Kra, éditeurs.

Le livre très vivant de Jean Larnac, le premier volume critique paraissant sur Colette, est écrit avec beaucoup d'amour et de clairvoyance. L'activité de notre grande poétesse est présentée, presque au jour le jour, depuis ses origines jusqu'aux dernières œuvres, car, critique aimant la vie, Jean Larnac n'a pas cherché à dissocier l'œuvre de la belle figure féminine de l'écrivain, et ce n'est qu'après avoir exposé tout au long de sa première partie cette œuvre et cette vie mêmes, que l'auteur entreprendra de répondre aux critiques qu'elles ont reçues.

Dans un chapitre intitulé Colette psychologue, Jean Larnac s'attache à démontrer, et il y parvient aisément, que le reproche souvent adressé à Colette de ne pas être psychologue est dénué de tout fondement. Avec une malicieuse intention à l'égard des pédagogues qui ne sauraient trouver de psychologie en dehors des traités, Jean Larnac indique très justement que la méthode de Colette — réduction du sentiment à la sensation — a déjà été illustré par quelques hommes de lettres comme Racine et La Bruyère.

Le style si pur, si vivant, si coloré de Colette, ce style qui res-

pire comme une peau bien lavée, et son sens profond de la poésie font aussi l'objet d'un excellent exposé.

MAITENA, par *Bernard Nabonne*, « Le beau navire », éditions G. Crès et C^ie^.

Maïtena Otéguy est l'histoire d'une paysanne béarnaise. Après avoir connu une vie sexuelle normale avec son mari, Virgile, jeune veuve, Maïténa demeure froide devant les jeunes gars qui ne lui marchandent pas leur désir. Cependant un soir, le vieux Curtic, un de ses voisins lui révèle que son gendre Pascal est le meurtrier de son mari. Le sang invengé afflue alors brusquement en l'héroïne, déterminant une crise sexuelle assez complexe, durant laquelle elle devient la maîtresse de Pascal, après des complications épisodiques assez nombreuses. C'est le frère de Pascal, Olmer qui par jalousie se charge de venger Virgile.

Maïténa contient de fort belles pages, mais le récit me paraît emphatique et fatiguant dans son ensemble malgré l'habileté avec laquelle Bernard Nabonne nous présente ses personnages et les fait agir, âmes frustes et compliquées.

Il y a de plus dans ce livre des qualités de description qui méritent que l'on fasse confiance à son auteur.

Jean MALAN.

« LA ROUTE DES INDES », par *E. M. Forster*, traduit de l'anglais par *Ch. Mauron* (Plon).

Nous tenons dans « La Route des Indes » un des aspects les plus intéressants de la vie intellectuelle anglaise contemporaine. A vrai dire, il faudrait ici une étude plus complète, à laquelle nous nous risquerons peut-être un jour. C'est que, pour un étranger, si familier soit-il avec la vie britannique, le problème est complexe et prend facilement l'aspect d'un « puzzle », quand il s'agit de faire, dans la vaste production d'outre-Manche, la part de l'anecdotique et de l'éphémère, de discerner les grands courants de pensée qui emportent une civilisation vers des destinées nouvelles, de les caractéeriser enfin, par comparaison et opposition, et d'en extraire tout le suc.

La pensée anglaise paraît graviter aujourd'hui autour de deux ou trois pôles. Un « indifférentisme ironique » et souriant, avec *L. Strachey*, *D. Garnet*, *A. Huxley*, etc.., appliqué à déboulonner les idoles, victoriennes ou autres, sans foi précise, ni discipline ; un mysticisme humain, violent et parfois virulent, avec *D. H. Lawrence* ; et un « classivisme » nouveau, dont *T. S.*

Eliot représente assez bien la tournure, bien qu'il soit difficile de le définir exactement. (Et encore omettons-nous *J. Joyce*, dont le vigoureux pouvoir d'analyse et le sincère effort de plénitude déroutent le classificateur). Il semblerait que E. M. Forster pût prendre rang chez les intellectualistes, ceux qui escomptent le salut de notre civilisation, ni d'un retour intégral au passé, ni d'aucune révolution, mais le croient compatible avec la marche en avant probable des années à venir.

Son pessimisme n'est qu'apparent. Il voit avec acuité et constate avec douleur les pénibles désillusions de l'heure, les périlleuses difficultés que soulève chaque geste humain, le relativisme excessif auquel nous entraîne chaque conquête de l'intelligence. Mais nul désespoir irrémédiable n'émane de son livre, si désabusées que soient certaines de ses pages. Peut-être on s'étonnera que je mette au premier plan ces généralités qui peuvent paraître obscures et faciles, alors que, sans doute, pour d'autres lecteurs, l'intérêt se portera surtout sur la présentation si loyale et si crue que M. Forster nous offre du problème Indo-Anglo-Indien. Il ne s'agit plus, évidemment, de l'Inde de Kipling, périmée. Mais cette franchise de Forster, je la trouve éparse chez bien des esprits anglais. « Personne », m'écrit un ami de Cambridge, « sauf la minorité des chauvins (*die-hard*) ne croit que nous avons le droit de garder l'Inde ». Un jour plus ou moins proche, le fruit mûr se détachera. Ce n'est, au fond, plus qu'une question d'opportunité. Là encore, les Anglais préfèrent le lent ouvrage du temps à toute solution précipitée — et les Hindous eux-mêmes se prennent à redouter leur émancipation, que la violence des rivalités religieuses ensanglantera sans aucun doute possible. Mais la peinture magistrale de ce tableau de la vie anglo-indienne, n'est qu'un aspect particulier des préoccupations de M. Forster. C'est peut-être le caractère de Mrs Moore qui contient le plus de tragique. Au cours de cette excursion aux cavernes de Marabar, qui est la clé de voûte du roman, voici l'écho des grottes qui lui dit : « Le pathétique, la piété, le courage, ils existent — mais sont identiques — ainsi de l'ordure — tout existe, rien n'a de valeur. » Et l'univers lui apparaît indéchiffrable, n'offre pas d'asile sûr pour son âme inquiète — rien —pas même ce « pauvre petit Christianisme bavard » dont les mots les plus sublimes ne sont que du vent. Libérée, mais désemparée, faible et désormais insensible, elle n'a plus la ressource de la révolte égoïste et conventionnelle, qui dresse, autour de son fils Ralph outragé, les énergies des gens de sa race. Mais Fielding, le seul des Anglais qui prenne la défense du Dr. Aziz, représente de son côté l'intel-

ligence active et sympathique, qui s'efforce dans la tourmente de rapprocher les données contradictoires d'un vaste problème humain. Il n'abdique pas, malgré son échec. C'est aux hommes de sa trempe que Forster fait confiance, et nous aussi. C'est à eux que l'avenir appartient.

La traduction est en tous points remarquable, en un temps où elles sont souvent bâclées hâtivement. C'est de celles-là qu'il nous faut, et non des à-peu-près, qui défigurent l'œuvre et la desservent. Peut-être aurais-je proposé une autre traduction du titre.

Henri FLUCHÈRE.

CONSTANCE MAYER, par *Edmond Pilon* (A. Delpeuch, éditeur. Collection « Les Petits Maîtres Français »).

Une création du XVIII[e] siècle : les femmes peintre. Vivant dans le sillage des grands artistes et « touchant presque toutes au métier qu'elles voyaient faire » (Goncourt), elles manifestent un exquis talent mineur, reflet du tempérament mâle qu'elles ont élu pour maître.

C'est l'une de ces *réceptrices* si sensibles que nous présente M. Edmond Pilon dans son excellente étude. La vie pitoyable de l'amie de Prud'hon, aboutissant au suicide, l'auteur nous la montre sans larmoyer, ce qui lui conserve son âpreté tragique. L'art de Constance Mayer, il était bien difficile d'en fixer le caractère. Elève de Greuze, elle composa des « à la manière de » Greuze; compagne de Prud'hon, elle fit plus que subir son influence : la collaboration fut telle que, bien souvent, le maître donna le « coup de pinceau » final.

« La difficulté d'une monographie de ce genre, présentée sur une artiste qui ne réussit pour ainsi dire que par reflet à trouver l'expression de son talent, réside dans la recherche d'une originalité qui fait souvent défaut. »

LES LAQUES D'EXTRÊME-ORIENT, par *M[lle] M. J. Ballot* (G. Vanoest).

On examinerait bien longtemps les mystérieux et magiques laques d'Extrême-Orient avant d'en pouvoir extraire tout le charme troublant. Chez les artistes Japonais et Chinois, le sens décoratif atteint un tel degré qu'il ouvre à notre rêverie — quelque peu exacerbée par la subtilité asiatique — un champ infini de possibilités.

Cet art satisfait d'autant mieux notre besoin d'évasion spirituelle que précisément, ce besoin est insatiable.

Mlle M. J. Ballot, attachée au Musée du Louvre, trace une rapide historique de l'art du laqué et analyse les divers travaux de tous pays sur ce sujet. C'est un livre de technique qui satisfait artistes et amateurs. Trente-deux planches en héliotypie sont le complément parfait d'un texte de qualité. Les yeux et l'esprit y trouvent également leur compte.

TENDANCES DE L'ARCHITECTURE CONTEMPORAINE ET ETUDE SUR ALBERT SERVAES ET GEORGES MINNE, par *Arnold de Kerchove* (Editions de la Nouvelle Equipe. Louvain).

Une plaquette précieuse en ce qu'elle témoigne de l'analogie des efforts des jeunes architectes. Il semble que les actuels constructeurs européens aient pris conscience de la stérilité de l'individualisme à outrance. Et cela nous rapproche en bien des points du « Nouveau Moyen-Age » de Nicolas Berdaïeff !...

De cette analogie non préméditée des efforts vers l'unité naîtra un style qui caractérisera notre époque amoureuse de « la grâce dans la force », éprise de « l'esthétique de la simplicité ».

Roger BRIELLE.

REVUES

COMMERCE (automne) : un poème, *l'Exil*, par *Léon-Paul Fargue* qui me touche terriblement :

Je suis petit. Tu es si grand.
C'est fait. J'adopte tes idées.
Je reconnais que ma misère
Venait des désirs que j'avais.
Tu vois, je suis calme et j'espère.
Fais moi quitter mon corps visible,
J'escaladerai les échelles
Des épreuves et des blessures,
Je traverserai les systèmes,
Emule de tous les soleils,
Goutte de feu, goutte de boue,
Dans ma soif de te reconnaître.
Sans toi, sans ta douceur sévère,
Ma vie est le rêve d'un rêve
Hanté de fantômes trop tendres.

Dans ce même numéro *Nadja*, par André Breton, qu'illustre de bien curieuse façon la phrase suivante de *Socrate et la Tragé-*

die (conférence de Nietzsche qui précède l'œuvre de Breton dans *Commerce*) *:* « Le socratisme est plus vieux que Socrate et son action dissolvante sur l'art se fait sentir dès une époque bien antérieure. *L'élément qui lui est propre, la dialectique*, se glisse longtemps avant Socrate dans le beau corps du drame musical où il exerce ses ravages. »

La grande ennemie de M. Bretôn me paraît précisément être la dialectique où il excelle. Cela m'inquiète et me rassure à la fois, car son influence me semble dès lors ne pouvoir s'exercer que vainement sur ce qui est plus fort que tout élément intellectuel de l'individu, la vie, qu'est justement à l'opposé de toute dialectique puisqu'elle est un *fait* contre lequel les hypothèses et les constructions les plus hautaines de la raison se heurtent et finalement s'écroulent.

Dans *Nadja*, M. Breton décrit dans une langue admirable, mais sous le signe du fantastique, des événements qui sont tout naturels et qu'il semble cependant à peine oser formuler, leur prêtant on ne sait quels mystérieux prolongements.

Je me suis demandé pendant ma lecture, à propos d'un compte-rendu d'une pièce des *Deux Masques*, si M. Breton n'aît pas été le critique dramatique qu'attendait notre temps, si de plus graves problèmes, sans doute, ne l'eussent accaparé. Je dis cela avec le plus grand sérieux.

La Revue Européenne (octobre) : On lit dans ce numéro une nouvelle de Paul Morand, *L'Innocente à Paris*, qui est bien décevante. On dirait un brouillon et un pastiche. Je m'étonne que l'auteur, dont l'œuvre n'a cessé de grandir et dont l'humanité apparut enfin triomphante depuis *Rien que la terre*, ait laissé publier cette histoire. Je ne sais si ce que je vais dire coïncide avec les dates de la vie diplomatique de Morand, mais j'ai l'impression que c'est le lest, cette histoire, qu'a jeté son esprit avant l'embarquement pour l'Orient, qui devait tant marquer son être; que l'*Innocente de Paris* est comme un adieu à des images mortes qui occupèrent un instant sa vue et dont il sentait déjà la vanité. Un dernier jeu de mots, peut-être ; mais l'on ne répète pas les jeux de mots. Il était bien tard pour nous le dire, après nous avoir fait connaître Renaud et Jâli.

La Nouvelle Revue Française (novembre) : *La Coquille et le Clergyman*, film d'Antonin Artaud. Artaud fait précéder son scénario de propos, sur le cinéma qu'il voudrait réaliser; il dit :

« Dans les films à péripétie toute l'émotion et tout l'humour

reposent uniquement sur le texte à l'exclusion des images ; à quelques rares exceptions près toute la pensée d'un film est dans ses sous-titres, et même dans les films sans sous-titres, l'émotion est verbale.... On en est à rechercher un film à situations purement visuelles et dont le drame découlerait d'un heurt fait pour les yeux, puisé, si l'on ose dire, dans la substance même du regard, et ne proviendrait pas de circonlocutions psychologiques d'essence discursive et qui ne sont que du texte visuellement traduit. »

Il ajoute ceci qui m'émeut particulièrement :

« La peau humaine des choses, le derme de la réalité, voilà avec quoi le cinéma joue d'abord. Il exalte la matière et nous la fait apparaître dans sa spiritualité profonde, dans ses relations avec l'esprit d'où elle est issue.... Par le fait qu'il joue avec la matière elle-même, le cinéma crée des situations qui proviennent d'un heurt simple d'objets, de formes, de répulsions, d'attractions. Il ne se sépare pas de la vie, mais il retrouve la disposition primitive des choses. Les films les plus réussis dans ce sens sont ceux où règne un certain humour.... Une certaine agitation d'objets, de formes, d'expressions ne se traduit bien que dans les convulsions et les sursauts d'une réalité qui semble se détruire elle-même avec une ironie où l'on entend crier les extrémités de l'esprit. »

Plus loin, Jean Prévost, dans sa chronique des *Spectacles*, remarque avec pertinence, à propos du cinéma commun :

« Le grand successeur du théâtre, c'est le cinéma.... Les acteurs auront pu concentrer, sur les deux heures que dure leur rôle, plusieurs mois d'efforts, ce qu'aucun acteur de théâtre ne peut faire. De plus l'écran les grandit, et voilà qui est presque l'essentiel.... L'art de reconnaître les émotions humaines qui était autrefois le privilège du génie, devient, grâce au cinéma, accessible à tout spectateur intelligent. Vous vous rappelez dans *Le Rouge et le Noir* l'endroit où Korasoff dit à Julien Sorel : « Regardez ses mains », pour lui faire savoir ce que pensera de lui la femme qu'il aime. Aujourd'hui la plupart des spectateurs reconnaîtraient, au cinéma, le sens de ce geste aussi bien que Stendhal. »

La fin de *La Trahison des Clercs;* la suite du roman d'André Chamson, *Les Hommes de la Route*.

Memento :

LES CAHIERS DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES (octobre) : *Les Bibliothèques de Province*, par Ch. Hirchauer.

LES CAHIERS LIBRES (mai-juin) : *Léon-Paul Fargue*, par René Laporte.

LES HUMBLES (août-septembre-octobre) : *Anthologie des Ecrivains Réfractaires de langue française*, par Manuel Devaldès.

LA LIGNE DE CŒUR (novembre) : Poèmes d'André Gaillard, Pierre Colle, Paul Sabon.

NOTRE TEMPS (octobre) : *La jeunesse allemande devant l'Europe*, par Herbert Dankworth. « Dans l'ordre des grandes idées, l'Allemagne d'aujourd'hui ne donne encore rien à l'Europe, parce que les Allemands ne saisissent pas, pour la plupart, le point capital de cette Europe. Ils n'ont pas l'initiative intellectuelle », dit M. Herbert Dankworth. C'est que, ajoute-t-il, « l'âme allemande se trouve aujourd'hui en face de la nouvelle Europe, sans être guidée par son histoire. » Article très intéressant et, si contestable, à lire comme document.

G. B.

LETTRES ETRANGERES

A PROPOS DE CERVANTES

« Don Quichotte » est un livre qui ne cessera jamais de déconcerter le lecteur. On peut tout y trouver, et il semble bien que ce soit le caractère essentiel des productions véritables du génie, que de fournir à tous de nouvelles découvertes, de nouvelles interprétations. Certains critiques ont cherché dans les aventures du chevalier manchègue un sens ésotérique et une doctrine kabbalistique, d'autres se sont contentés d'y voir un pamphlet dirigé contre la Réforme. On ne cessera jamais de retourner comme des énigmes toujours closes ces personnages, le Chevalier à la Triste Figure et son écuyer. On connaît la magnifique paraphrase que Miguel de Unamuno a composé avec sa « Vida de Don Quijote », le livre de Americo Castro sur « El pensamiento de Cervantes », ou le curieux « Cervantes reazionario » dans lequel De Lollis l'envoie rompre des lances contre Martin Luther. Autant de commentaires ingénieux, d'hypothèses séduisantes, jeux de lettrés et d'exégètes. Mais si est un point qui semble, au premier abord, plus simple et qui est en réalité extrêmement complexe. C'est la « composition » du « Quichotte ».

Deux cervantistes bien connus, Angel Sanchez Rivero et Americo Castro remettent la question sur le terrain, dans le

champ clos de la « Revista de Occidente ». A l'occasion de remarques très pénétrantes sur les « Auberges » du Quichotte, Angel Sanchez Rivero expose une théorie intéressante sur la composition du célèbre roman. D'après lui le « Quichotte » n'aurait été, à l'origine, dans les intentions de l'auteur, qu'une simple nouvelle, analogue aux « Nouvelles Exemplaires ». A l'appui de sa thèse il apporte cet argument : Don Quichotte est fou, or les aventures d'un fou ne permettent ni variété ni profondeur, et avec ce point de départ il est impossible que Cervantes ait songé à en faire un livre. Il ne pensait, à ce moment-là, qu'à écrire une sorte de pamphlet sur la littérature de son temps, et la folie du Chevalier n'était qu'un prétexte à passer en revue sa bibliothèque. Cela fait, il renvoyait le chevalier dans le néant et la nouvelle était finie. Mais il est arrivé — et c'est ici que se révèle étrangement l'inconscient du génie — que ce personnage falot et ridicule s'est transformé en entrant en contact avec d'autres hommes. Non pas les habitants de son village, sa nièce ou sa gouvernante, qui ne voyaient en lui que le seigneur Quijana, un gentilhomme misérable et faible d'esprit. C'est en sortant de son milieu qu'il s'est réalisé. Don Quijote a remplacé Don Quijana, le chevalier errant a effacé le ridicule hidalgo, et les routes se sont ouvertes pour une fantastique chevauchée. Sur les routes, toutes les rencontres et tous les hasards, les princesses enchantées, les bergers amoureux, les géants maures, les paladins, les enchanteurs. Autour de lui, un monde merveilleux poussait comme une végétation féérique d'aventures, et les auberges, ces bizarres auberges d'Espagne que Cervantes décrit avec une intensité presque visionnaire, offraient autant de haltes, autant de départs pour de nouvelles actions d'éclat. Précieux carrefours où les destinées se rencontrent, se croisent et se dénouent, où les êtres se débarrassent de tout le fardeau de leur existence vulgaire, terrains d'exterritorialité et lieux d'asiles, ports francs pour les désirs nomades, ces auberges Cervantes les connaissait bien. Il avait bu avec les muletiers le vin que crachent les outres, enflées et noires comme des noyés mutilés. Et lorsqu'il découvrit le personnage qu'était réellement Don Quichotte, lorsque celui-ci s'imposa à son auteur avec cette violence tyrannique, cette impétuosité surnaturelle et irrésistible qui nous enchaîne souvent aux créatures de notre imagination, ce fut sans doute dans la première auberge, et à ce moment-là il n'eut pas le courage d'anéantir, de chasser de sa page blanche la figure qui s'y dessinait déjà avec toute sa fantaisie et sa majesté. Le fantoche ridicule des premiers chapitres était devenu la « conden-

sation puissante de la sympathie humaine ». Par un renversement extraordinaire les traits de la caricature s'étaient brouillés, et un visage émouvant où se stylisait toute la misère de l'homme apparaissait.

Ce fut pour Cervantes une expérience non seulement littéraire, mais morale, un coup de sonde dans les profondeurs de la psychologie, de la psychanalyse — une analyse freudienne du Chevalier donnerait de bien curieux résultats ! — Il complètera cette expérience en dédoublant son héros, en opposant d'abord à sa folie le bon sens de Sancho, puis en unissant ces deux êtres, venus des points les plus opposés de l'imagination, tous les deux, mais tous les deux seuls, en face de la société humaine.

L'hypothèse est extrêmement judicieuse, et elle implique chez Cervantès un jeu inconscient dans le développement de son roman, une sorte de croissance végétale dans la succession des épisodes. Dirons-nous qu'ainsi le « Quichotte » nous paraît plus humain, plus naturel, plus proche de nous. Défaut de construction, prétendent certains, et aussitôt les cervantistes qui ne veulent point laisser prendre leur idole en défaut, protestent. La création du « Quichotte » n'est pas du tout inconsciente, disent-ils, Cervantes savait très bien « où il allait » en l'écrivant. M. Americo Castro affirme que la naissance du roman n'est pas due à un caprice mais à un désir très étudié d'opposer le poétique et le réel. Les « Nouvelles Exemplaires » auraient été les ébauches de ce vaste projet, réalisé dans le Quichotte.

A notre avis, bien que nous nous gardions de prendre part à la querelle, il semble que la théorie de M. Angel Sanchez Rivero soit, sinon vraie — tout est vrai ! — mais exacte. Cette composition végétale, cette croissance en rameaux, nous la trouvons chez Dickens, chez Hardy, dans « Wilhelm Meister », chez Dostoïevski, chez Proust. Une brève nouvelle des « Dubliners » est devenue l'immense, l'inépuisable « Ulysses » de Joyce. Si l'on peut parler de « construction en dominos » pour Balzac, de « construction concentrique » pour Flaubert de « composition par emboîtage » chez Tolstoï, de « cristallisation » — non plus amoureuse, mais intellectuelle — chez Stendhal, de « mouvements protoplasmiques » dans Zola, il semble bien que le terme de « composition en arbre » s'applique à « Don Quichotte », comme à « Martin Chuzzlewit » et à la « Recherche du Temps Perdu ». Et s'il nous paraît excessif, peut-être, de parler d'inconscient, il importe de noter, cependant, tout ce qu'il y a d'instinctif, de spontané, de « végétal », en un mot, dans le chef-d'œuvre de Cervantes. Et que les exégètes pieux du « Qui-

chotte » se rassurent — cela ne diminue en rien la beauté ou la portée de l'œuvre, mais au contraire, atteste davantage son originalité, la liberté créatrice, la puissance intuitive et expressive du génie.

*
* *

UNE PREFACE DE STEFAN ZWEIG AUX POEMES DE GŒTHE

(*Editions Réclam, Leipzig*)

Le nombre des poèmes écrits par Gœthe est considérable et emplit plusieurs volumes. Le premier date de l'époque où il avait huit ans, et c'était un « compliment » d'anniversaire à ses grands-parents. Le dernier, il l'écrit à 82 ans quelques heures avant de mourir. Pendant cette longue existence, « il n'y a pas une année, il n'y a pas un mois dans bien des années, il n'y a pas un jour dans bien des mois » où Gœthe n'ait pas eu recours à ce mode merveilleux d'expression : la poésie. Tous les genres de poésie, tous les rythmes, tous les mètres, tous les sujets, passent tour à tour dans son œuvre, depuis les pièces de circonstance jusqu'au Faust. Que ce soit sur l'album de Friederike Brion ou sur celui de Madame de Stein, toutes ses tendresses, toutes ses passions se traduisent en poèmes, et une guirlande de poésies amoureuses se nouent ainsi des jeunes filles de son adolescence à celles de sa vieillesse. Et combien de ballades, de chants, de strophes sur des modèles italiens ou orientaux ! Nous lisions même, récemment, un poème qu'il écrivit en français.

Le petit volume des Editions Reclam ne contient qu'un choix de ses poèmes, mais un choix fort judicieux, et attentif à donner à côté des pièces les plus illustres, celles qui caractérisent le mieux les diverses faces de son génie.

La préface de Stefan Zweig est très belle. Elle glorifie l'œuvre du poète, elle noue sa poésie à sa vie, elle montre le rythme et l'image associés à chaque instant de cette existence.

« Poésie et Vérité », ce titre que Gœthe donna à ses Mémoires pourrait être la synthèse de l'homme entier, et de toute son œuvre.

Marcel BRION.

LES REVUES

THE MONTHLY CRITERION (Londres) : Vers la simplicité, par T. S. Moore. Le Tunnel, par Hart Crane.

NOSOTROS (Buenos-Aires) : Littérature et philosophie, par Reginaldo de Luca, etc.

NEUE SCHWEIZER RUNDSCHAU (Zurich) : Karl Weller : Le tragique dans l'œuvre de C. F. Ramuz. Rudolf Borchardt: Le sens de l'autobiographie, etc.

DIE LITERARISCHE WELT (Berlin) : Les Problèmes de l'époque. Entretien avec Heinrich Mann. Sur Franz Kafka, par Max Brod.

LA FIERA LETTERARIA (Milan) : Paris, écricain français et peintres italiens, par Giovanni Commisso. Vérité et Poésie, par Adriano Lualdo.

DAS TAGEBUCH (Berlin) : Le Congrès des Intellectuels, par Paul Cohen Portheim. Ma Jeunesse, par Maximilien Harden. Octobre à Berlin, par Alfred Polgar.

DER QUERSCHNITT (Berlin) : La position du critique, par Charles Graves. Mort et Théâtre, par Nikolai Jewrejnow, etc.

TRANSITION (Paris) : Le Dénominateur commun, M. Robert Sage. Révolution, par Kurt Schwitters. Les Gâteaux noirs, par Panteleimon Romanov. Pastorale, par Eugène Jolas. Note sur une œuvre récente de James Joyce, par William Carlos Williams.

THÉATRE ARTS MONTHLY (New-York) : Dix ans de théâtre révolutionnaire, par Alexander Bakshy. Constructivisme, par Seldon Cheney. Salzbourg 1927, par Ashley Dukes.

DIE KREATUR (Berlin) : Moscou, par Walter Benjamin. La fin de la Renaissance, par Nicolai Berdjajew.

M. B.

LES ARTS

LE SALON D'AUTOMNE 1927

A Monsieur Desvallières était dévolue, cette année, la tâche particulièrement ingrate de présider à l'organisation du Salon ; c'est-à-dire de doser assez savamment peintres, sculpteurs, graveurs et décorateurs pour essayer de renouveler le miracle qui anime parfois un instant ce monstre de frigidité et de ténèbres qu'est le Grand-Palais. Y a-t-il réussi ? Nous ne le pensons pas.

Est-ce par humilité chrétienne que M. Desvallières, grand catholique comme chacun sait et parfait honnête homme, a toléré que les ensembliers pussent dresser dans les salles de peintures leurs stands encombrants ? Sans doute. Mais a-t-il prévu que le visiteur serait de ce fait, condamné à voir la plupart des tableaux dans des sortes d'obscurs couloirs où l'on n'a même pas le recul nécessaire pour les juger à leur échelle ? Je ne le crois pas, — et c'est regrettable.

Certes, nous avons la plus grande estime pour les décorateurs et leur effort vers une conception du home et du meuble plus adéquate à nos sensibilités actuelles, mais nous ne pouvons pas oublier qu'ils ont un Salon à eux, rien qu'à eux, où ils sont les maîtres absolus, « Le Salon des Artistes Décorateurs », et nous leur demandons instamment qu'ils nous laissent commander aux destinées du nôtre et ne nous considèrent pas, chez nous, comme des parents pauvres et des gêneurs. Cela est, en vérité, excessif et, à ce rythme-là, si l'on ne réagit pas contre cet envahissement progressif de l'Art Décoratif moderne sur tous les plans de l'activité artistique nous pouvons, dès à présent, prévoir le jour où les décorateurs feront du Salon d'Automne un vaste Palais du Mobilier moderne où nous n'aurons le droit, peintres et sculpteurs, d'exposer nos œuvres que dans la mesure de leurs besoins.

Mais cela n'est pas tout, — car dans ce Salon paradoxal on semble avoir pris à tâche de dérouter les habitués des expositions de peinture, — il y a encore le placement des peintres qui est unique dans son genre et nous montre les toiles des membres du Comité sur le pourtour des escaliers, — ô modestie ! — Certaines mauvaises langues prétendent que c'est parce que la lumière y est meilleure que dans la plupart des salles. Nous n'en croyons rien mais là encore nous nous demandons pourquoi certains « moins de trente ans » ont bénéficié du voisinage immédiat des vedettes alors que d'autres, aussi intéressants, languissent dans d'obscures oubliettes où l'on relègue généralement les inévitables navets des « recommandés ». Ne nous creusons pas trop la cervelle pour expliquer ces contradictions alors que les responsables eux-mêmes, seraient peut-être bien embarrassés de le faire et constatons en passant que la bonne volonté ne suffit pas toujours pour réussir dans les entreprises difficiles de l'existence.

*
* *

Et d'abord un mot de la Section Allemande qui est d'ailleurs

bien loin de représenter tous les éléments intéressants d'Outre-Rhin. Kokoschka, Kandinsky, Max Ernst et tant d'autres manquent, en effet, à l'appel, et nous le regrettons. D'autant plus que dans ce groupe de la « Berliner Sécession » ce qui frappe d'abord c'est le manque d'homogénéité, l'absence totale de directives esthétiques. Cela va du plus pompier au plus baroque, — un baroque un peu lourd, appuyé, — en passant par un impressionnisme assez douteux. Des influences contradictoires y sont dosées maladroitement et l'on sort de cette salle l'esprit courbaturé, avec une pénible impression de rouages grinçant dans le vide... Nous avons cependant relevé les noms de Rudolph Lévy dont l'envoi est des plus intéressants ; Corinth, fondateur et doyen du groupe, qui a le sens de la vibration colorée dans le clair obscur ; Hofer et Jaecktel, probes artisans. Enfin George Grosz, cet étonnant artiste, ce puissant évocateur de l'Allemagne tourmentée d'après-guerre, de cette géhenne de misère, d'amertume et de vice qu'il stigmatise avec un acuité désespérée.

*
* *

A la sculpture, quelques excellents envois témoignent d'un effort visible vers une représentation plus humaine, moins conventionnelle et abstraite du sujet que certaines manifestations de ces dernières années pouvaient, à bon droit, nous le laisser prévoir. Des sculpteurs comme Arnold, Wlérick, font admirablement le point entre la sensibilité et l'intelligence. Ils exposent des bustes dont l'intense vie intérieure ne nous émeut que dans la mesure où elle nous fait participer de la notion d'éternité que le sujet comporte. Voilà deux artistes qui sont la probité et la noblesse mêmes.

Pompon a un sanglier et un pigeon de sa meilleure veine. Dans ses petites figures, d'un charme et d'une distinction infinis, Guénot atteint tout naturellement au style. Combien cela nous repose des monstres hybrides que voudraient imposer à notre goût certains esthètes exotiques.

Il nous reste à parler de Gimond qui, plus jeune que les sus-nommés, est, sans contredit, le meilleur sculpteur de sa génération. Nous retrouvons en lui ce don divin de la forme, cet équilibre entre la nature et l'expression qui en font l'émule et le digne continuateur de Maillol. Nous tenons son buste de M. Gaston Riou et sa « femme assise mettant un collier » pour deux morceaux absolument hors de pair.

*
* *

Bien qu'ayant à déplorer, comme toujours, quelques abstentions de marque : Segonzac, Dufresne, Friesz, Boussaingault, Marchand, L.-A. Moreau, Lombard, Léopold-Lévy, Kayser, etc., les grandes vedettes ne manquent pas. D'abord H. de Waroquier dont la vue de Cadoue est une page d'une tenue, d'une noblesse remarquables. Ce peintre dont l'art altier s'ordonne autour d'une sensibilité d'autant plus intense et émouvante qu'elle est volontairement contenue, est un de ceux qui dominent de haut la production contemporaine. Laprade, par contraste, délibérément s'abandonne à des notations d'un raffinement exquis. Dufrénoy est « le peintre » avec tout ce que ce mot comporte de généreux et d'instinctif. Sa nature-morte nous fait participer de ce que certains nomment avec une nuance de mépris « hédonisme plastique » et que nous appellerons plus simplement la joie de peindre. — Dufrénoy nous réconcilierait avec la vie si nous étions tentés de divorcer avec elle...

Il y a aussi Girieud qui est dans la plus belle tradition du paysage français. Ses vues de Provence ont la mesure et le sel même de la terre Mistralienne. Nous aimons dans Asselin cet amour de la réalité simple et quelque peu austère, ce sens de l'humain qu'il extériorise avec une science discrète qui nous sollicite sans artifices. On comprend qu'il puise sa sérénité dans la tendresse qu'il porte aux siens et de leur contact quotidien naît son désir de peindre. Il y aurait quelque chose d'un Carrière en lui, — si Carrière avait eu le sens de la couleur...

D'autres as ornent encore les salles. Matisse, Vlaminck, Bonnard, Van Dongen — celui-ci plus creux, plus baclé que jamais, dont les toiles s'harmoniseraient si bien avec certains décors du Casino de Paris, — qui ne nous apprennent pas grand chose que nous ne sachions sur eux depuis longtemps. Cependant nous digérons de moins en moins certaines déformations arbitraires qu'apporte Matisse à ses éternelles odalisques, qui n'ajoutent rien aux harmonies hardiment vibrantes de ses compositions. — Quant à Vlaminck : on prend les mêmes et on recommence...

*
* *

Essayons maintenant de dégager du fatras habituel des deux ou trois mille toiles qui constituent le fonds de tout Salon qui se

respecte les quelques recherches de jeunes qui nous paraissent dignes d'être signalées. C'est là, d'ailleurs, ce qui justifie toute critique et ce qu'il importe de faire en éloignant toute crainte d'un remords éventuel sur une partialité que l'on ne peut ni ne doit éviter. Un critique ne peut pas être impartial. Il réagit diversement selon que la qualité de sa sensibilité et de son imagination répond plus ou moins bien à celle de l'artiste dont l'œuvre est mise en sa présence, mais ne peut pas définir exactement ce qui appartient en propre à toute manifestation d'Art et justifie sa genèse. Ceci me paraît indiscutable et le contraire peu souhaitable d'ailleurs, car, dans ce dernier cas, tous les critiques diraient si exactement la même chose qu'il n'y aurait plus qu'à en supprimer les neuf dixièmes, — ce qui n'irait peut-être pas sans quelque tiraillement...

Parmi les peintres qui essayent de sortir du tableau de chevalet pour s'attaquer à la grande composition avec personnages et y réussissent, nous signalerons tout particulièrement les efforts divers mais attachants d'Edy-Legrand, Clairin et Ekegardh.

Edy-Legrand n'est sans doute pas un inconnu pour nos lecteurs. C'est l'ingénieux animateur de « Macao et Cosmage », des « Grands Navigateurs » et de tant d'autres œuvres qui font de lui l'un des meilleurs illustrateurs de ce temps et, bien qu'ayant fait à la Galerie Weill deux expositions très remarquées, il n'était surtout connu, jusqu'à maintenant, que comme tel.

Son œuvre picturale est cependant déjà considérable, mais cet artiste toujours inquiet et tourmenté, dont la pudeur est à notre avis excessive ne montre que très rarement ses toiles. Il s'est cependant décidé, cette année, à exposer une grande composition « Les chasseurs Corses » qui est très discutée et provoque maints commentaires et controverses. Pour nous, il y a là une fougue, un sens du lyrisme dans l'expression plastique qui commandent le respect et l'admiration. Il se peut que certains qui, satisfaits de l'éternelle nature-morte ou du petit paysage de tout repos et ne voyant dans la peinture qu'un poncif à trouver et surtout à exploiter, s'insurgent contre ce qu'une telle manifestation a d'écrasant pour leur petite personnalité et ne reconnaissent pas ou ne veuillent pas reconnaître ce qu'elle comporte de science et de vérité largement humaine. Pour nous, il est manifeste qu'elle exprime le Drame même de la Créature issue d'une terre âpre et tourmentée dans le langage le plus libre, le plus audacieusement plastique qui soit. Ces harmonies assourdies et riches ; cette science du clair-obscur et des passages ; ces rapports intensément expressifs de lignes et de volumes, tout cela

confère à cette page une vie, un caractère qui en font un morceau absolument remarquable et digne des grands romantiques.

A côté de lui, Clairin peut paraître à première vue un peu mièvre et maniéré. Cependant, arrêtez-vous longuement devant sa composition intitulée plaisamment : « L'attaché militaire chez Miss Hannali (fête costumée) » et vous verrez peu à peu sa couleur s'animer, ses personnages vivre d'une vie étrange et malicieuse... Charmant prodige... Quel sentiment indéfinissable fait d'humour et de poésie, de tendresse surannée et pourtant pénétrante nous envahit presque à notre insu... Quelle alchimie mystérieuse agit sur notre âme, sur la partie la plus secrète de notre âme, en présence de ces charmants petits personnages d'un rêve familier et nous fait dire en les quittant à regret : « Quel délicieux poète est Clairin... » — C'est là toute la magie de la peinture...

Ekegardh renouvelle les sujets religieux. Sa tentative, en réaction à la fois contre les fades bondieuseries Sulpiciennes et le Christianisme exaspéré, maladif de certains est une réussite. Nous aimons fort cette « Assomption » pleine de vie, d'une richesse sans outrance où le dessin, ferme et souple à la fois, souligne des formes d'une harmonieuse plénitude. Ekegardh est un beau peintre.

*
* *

Comme toujours les paysagistes abondent. Ghy-Lemm anime de sa verve châtoyante des coins de Paris et d'ailleurs. Quizet s'affine et émeut doucement ; Daragnès très en progrès ; Brianchon ; Mainssieux dont le petit paysage d'Algérie est un délice de finesse et de transparence ; Le Molt ; Clairin, inexprimablement tendre ; Gallibert spirituelle à souhait ; Vergé-Sarrat, de plus en plus maître de ses moyens ; Eisenchitz ; Oudot ; Fernez, aux paysages lumineux et précis vous feront passer de bien agréables moments.

Nous avons particulièrement remarqué l'envoi de Domenjoz qui s'affirme comme un des meilleurs paysagistes actuels. Ses vues de la Rochelle d'une délicatesse de vision, d'une spontanéité, d'une rareté dans les accords étonnants sont des réussites qui classent Domenjoz à la suite des grands paysagistes français et nous font espérer beaucoup de ce peintre qui vient tout juste de dépasser la trentaine.

Combien nous paraissent tristes à côté les envois de Célébo-

vitch qui accomode Dufresne à un brouet Monticellien fort indigeste... Uzelak, Aralica. Et cet inénarable Bauchant qui, dans son « Incendie du temple de Diane à Ephèse, 356 ans avant Jésus-Christ » joue les douaniers Rousseau pour provinciaux attardés. Y a-t-il encore des braves gens qui donnent dans ce panneau ?

Si Dufresne inspire plus ou moins heureusement nombre de jeunes dans ce Salon, il faut reconnaître que Braque ne lui cède en rien sur ce terrain et que Souverbie, Chastel, Malançon s'en donnent à cœur joie de mettre ce dernier à toutes les sauces. Il faut reconnaître d'ailleurs qu'ils le font, — surtout Malançon, — avc beaucoup d'intelligence et de goût. Mais où cela les mènera-t-il ?...

Il arrive parfois que d'un autobus longeant rapidement les vitrines de la rue La Boétie on reconnaisse vaguement au passage, malgré un fort brouillard d'hiver, certains Renoirs de la fin : cela fait assez penser aux tableaux que Menkès expose cette année. On ne peut, certes, pas reprocher ce flou à M. Metzinger qui, vertigineux de précision, « romance » Chirico. Quant à Kohl, il délaisse Bosshard pour prendre le genre Nationale 1910.

Il y a aussi Liausu dont l'envoi assez mou de dessin, pénible d'accords, n'est pas très heureux. Detthow qui fit beaucoup mieux avant de connaître le succès, Fallot nous rendrait à jamais pédérastes si nous ne connaissions les femmes que par sa toile. Il intitule celle-ci « Escale ». Gageons que cela ne doit guère amuser Humbourg...

Il y a aussi les aquarelles de Bouchaud qui nous ravissent. Bouchaud est un des rares avec Launois qui ait su voir et exprimer l'Algérie autrement que par le petit côté anecdotique.

Fautrier envoie un sanglier peint dramatiquement en noir et brun qui dénote d'incontestables dons ; mais, lorsqu'il propose à notre admiration un nu féminin barbouillé de suie où les bouts de seins semblent des lanternes dans un crépuscule d'orage, nous ne comprenons plus, — ou nous comprenons trop bien... Que la chose la plus délicate, la plus fraîche du monde, — un corps de jeune femme, — pût inspirer une telle tartine de ténèbres, voilà, certes, de quoi déconcerter beaucoup de naïfs qui, comme moi, voient en Renoir le chantre le plus accompli de la féminité.

Parmi les Méditerranéens, il faut mentionner spécialement Bernard dont le grand paysage de Provence, d'une atmosphère subtile et vibrante, est un morceau plein de sève et d'une belle venue ; Verdilhan-Mathieu qui retrouve des harmonies plus rares et nous séduit fort par ses deux marines ; Vivès-Apy, très heureusement représenté par deux fort beaux paysages.

Bagarry envoie, cette année, deux vues d'Aups, dorées et savoureuses à souhait qui attestent le développement incessant des dons de ce bel artiste sur lequel on fonde justement beaucoup d'espoir.

Les nus sont en général excellents. Ceux de Valdo-Barbey ; Riou, très en forme ; de Bottom Hoog ; Labat ; Du Marboré ; Chériane nous paraissent à divers titres, particulièrement intéressants.

* * *

En somme, comme toujours, il y a dans ce Salon, du bon, du médiocre et du pire. Il serait d'ailleurs, bien vain et bien périlleux d'en dégager des indications assez précises. Où va la Peinture ? Nous n'en savons trop rien. Des recherches intéressantes, certes, cela foisonne mais on ne peut reconnaître en elles les prémices de ce mouvement ascensionnel qui caractérise les grandes époques, faisceau de tempéraments tendus vers une expression unique qu'anime généralement une nouvelle foi dans les destinées spirituelles de l'homme. Il faut attendre. Il faut savoir patienter et jouir des réalisations actuelles, multiples, animées, imprévues, comme on jouit quelquefois, certaines aubes d'été, de ces charmants nuages où ne semblent se perdre, jouer et s'iriser, les premiers rayons que pour nous mieux faire sentir ensuite l'impérieuse et féconde unité d'un jour ardent.

BRABO.

COLLECTON " POÈTES "

EDITIONS DES CAHIERS DU SUD
10, Quai du Canal — MARSEILLE

N° 1 *LAURENCE ALGAN*

LES TOURS DE SILENCE

L'exemplaire sur Alfa .... Prix: 14,40

N° 2 *MARCEL SAUVAGE*

LIBRE-ÉCHANGE

L'exemplaire sur Alfa .... Prix: 15 fr.

N° 3 *PAUL ELUARD*

LES DESSOUS D'UNE VIE
OU
LA PYRAMIDE HUMAINE

L'exemplaire sur Alfa .... Prix: 14,40

VIENT DE PARAITRE

N° 4 *ROGER VITRAC*

CRUAUTÉS DE LA NUIT

PORTRAIT PAR CHIRICO

N° 5 *FRANÇOIS-PAUL ALIBERT*

LA PRAIRIE AUX NARCISSES

FRONTISPICE DE MANOLO

N° 6 *ANDRE GAILLARD*

LE FOND DU CŒUR

JULES SUPERVIELLE

OLORON SAINTE-MARIE

PORTRAIT PAR ANDRÉ LHOTE

SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

COLLECTION "CRITIQUE"

EDITIONS DES
CAHIERS DU SUD
10, Quai du Canal — MARSEILLE

Nº 1 *AUGUSTE LAGET*

LE ROMAN D'UNE VOCATION : MARCEL PROUST

L'exemplaire sur Alfa .... Prix: 7 fr. 20

(Il ne reste que des exemplaires faisant partie de collections complètes.)

Nº 2 *PIERRE HUMBOURG*

JEAN GIRAUDOUX

L'exemplaire sur Alfa .... Prix: 9 fr.

Nº 3 *PHILIPPE SOUPAULT*

GUILLAUME APOLLINAIRE

L'exemplaire sur Alfa .... Prix: 12 fr.

(*restent quelques vélins à* 30 *fr.*)

Nº 5 *ANTONIN ARTAUD*

LE PÈSE-NERFS

500 exemplaires sur Alfa .... à 12 fr.
32 Velin Lafuma .... à 30 fr.
21 Hollande de Rives .... à 50 fr.
FRONTISPICE D'ANDRE MASSON

VA PARAITRE

Nº 4 *MARCEL SAUVAGE*

POÉSIE DU TEMPS

400 exemplaires sur Alfa .... à 16 fr.
16 Velin Lafuma .... à 18 fr.
11 Hollande de Rives .... à 60 fr.
FRONTISPICE DE PASCIN

Ces prix s'entendent pour le nº 5 et 4 comme prix de souscription.

SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

COLLECTION "NOUVELLES"

EDITIONS DES CAHIERS DU SUD
10, Quai du Canal — MARSEILLE

PARUS

N° 1 *GABRIEL D'AUBAREDE*

L'INGRAT

L'exemplaire sur Alfa .... Prix: 12 fr.
(*Restent quelques exemplaires sur vélin à* 35 *fr.*)
PORTRAIT PAR AUG. BREAL

N° 2 *G. RIBEMONT-DESSAIGNES*

CLARA DES JOURS

500 exemplaires sur Alfa .... à 16 fr. 80
36 Vélin Lafuma .... à 48 fr.
17 Madagascar .... à 70 fr.

PARU

N° 3 *BERNARD BARBEY*

LE CAMARADE ABANDONNÉ

600 exemplaires sur Alfa .... à 14 fr.
37 Vélin Lafuma .... à 40 fr.
11 Madagascar .... à 60 fr.
PORTRAIT, PAR VALDO BARBEY

EN SOUSCRIPTION

N° 4 *FRANZ HELLENS*

L'ENFANT ET L'ÉCUYÈRE

500 exemplaires sur Alfa .... à 14 fr.
37 Velin Lafuma .... à 40 fr.
16 Madagascar .... à 60 fr.
Ces prix s'entendent comme prix de souscription pour les n° 3 et 4
PORTRAIT PAR ANDRE LHOTE

SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA NOUVELLE

REVUE FRANÇAISE

Revue Mensuelle de Littérature et de Critique — 14e *Année*

Directeur : JACQUES RIVIERE (1919-1925)

Directeur : Gaston GALLIMARD — Rédacteur en chef : Jean PAULHAN

Paraît le 1er du mois

Je me hasarde à signaler la Nouvelle Revue Française comme représentant les meilleures tendances du mouvement littéraire contemporain.
Gustave LANSON, *Revue des Deux Mondes*. 1.12.21.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

A publié :

Bella, par JEAN GIRAUDOUX. — *Réflexions et propositions sur le vers français*, par PAUL CLAUDEL. — Correspondance de PAUL CLAUDEL et JACQUES RIVIÈRE. — *Carnet B* de PAUL VALERY. — *Les souffrances du jeune Werther*, par ANDRÉ MAUROIS. — *Le Mauvais Garçon*, par HENRI POURRAT. — *Lettres Espagnoles* de JACQUES DE LACRETELLE. — *Le Journal de Salavin*, par GEORGES DUHAMEL. — *Ouverture ancienne d'Hérodiade*, par STÉPHANE MALLARMÉ. — *Allen*, par VALERY LARBAUD. — *Voyage au Congo*, par ANDRÉ GIDE. — *Le Temps retrouvé*, par MARCEL PROUST.

Elle publiera dans ses prochains numéros :

ANDRÉ GIDE : *Lettres*. — PAUL VALÉRY : *Fragments des Carnets*. — *Au pays des Articoles*, par ANDRÉ MAUROIS. — *L'Homme blanc*, par JULES ROMAINS, et pusieurs œuvres de JEAN COCTEAU, J. KEYSSEL, C.-F. RAMUZ, MARCEL ARLAND, JEAN PRÉVOST, FRANÇOIS MAURIAC, PANAIT ISTRATI, MARCEL JOUHANDEAU, RAMON FERNANDEZ, JEAN PAULHAN, JOSEPH DELTEIL.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * *six mois, un an*, à l'édition * *ordinaire. — de luxe*, de la N. R. F. à partir du ....

Ci-joint veuillez trouver en un * *mandat — chèque — chèque postal*	FRANCE	ETRANGER union postale	ETRANGER autres pays	
Veuillez faire recouvrer à mon domicile, augmentée de 3 fr. 25	* 48 »	65 »	65 »	Edit. ordin. UN AN
	26 »	31 »	35 »	SIX MOIS
pour frais de recouvrement, la somme de	95 »	110 »	120 »	Edit. de luxe UN AN

* Rayer les mentions inutiles.

Nom .... *A* ...., le 192

Adresse ....

Signature.

....

3, Rue de Grenelle, 3 — PARIS (6e)
Téléphone : LITTRÉ 12-27 — Compte chèque Postal 169.33
Adresse Télégraphique : ENERÉFENE PARIS
Registre du Commerce de la Seine : N° 35.807

CDSUD

EDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

nrf

3, RUE DE GRENELLE
PARIS - VI^e
Téléph. : Littré 12-27

R. C. SEINE : N° 35.807

COLLECTION « VIES DES HOMMES ILLUSTRES » N° 10

LA VIE DE CYRANO DE BERGERAC

PAR

LOUIS-RAYMOND LEFÈVRE

Un volume in-16 double-couronne.................. 12 fr.

La pièce d'Edmond Rostand a rendu populaire le nom de Cyrano de Bergerac. Le monde entier s'est apitoyé sur le sort de ce poète malheureux, et les cœurs sensibles continuent de verser des larmes sur son infortune. Beaucoup cependant désireraient en savoir davantage. Ils aimeraient connaître toute la vie de Cyrano, et ne pas laisser ce privilège à quelques savants et à quelques bibliophiles : ce livre n'a été écrit que pour satisfaire leur curiosité.

Voici donc la Vie de Cyrano, le récit exact de ses aventures, de ses colères, de ses querelles, de ses amours. Certains pourront peut-être s'étonner de ne plus trouver en lui l'homme extraordinaire qu'ils imaginaient, mais un homme à l'esprit singulièrement confus et influençable. Il ne faut pas oublier, d'abord, que Cyrano est mort à trente-six ans, c'est-à-dire à l'âge où la personnalité, où l'originalité commencent seulement de se manifester. Il ne faut pas oublier, ensuite, que Cyrano vivait à une époque très agitée, où les passions politiques étaient violentes, où les efforts des intellectuels manquaient de cohésion, où le désordre des esprits, d'ailleurs fort curieux, rendait possible tous les égarements, toutes les erreurs, toutes les folies, où enfin l'on ne savait quelle influence étrangère dominait, de l'italienne ou de l'espagnole, ni quelle mode il convenait de suivre. C'est pourquoi les détails abondants qu'on trouvera dans ce livre sur toutes sortes de sujets, et qui ont été choisis parmi les plus curieux ou les plus amusants, étaient nécessaires pour montrer la source des idées et le mobile des actes de Cyrano.

NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE

Né à Paris, de parents normands. Etudes au Lycée Voltaire. Successivement secrétaire d'Ad. van Bever, employé de banque, romancier populaire, employé de librairie. Voyages en Espagne, en Italie, en Belgique. Collaboration au Radical, *à* l'Avenir, *à* La Nouvelle Revue Franaise. *A publié, chez Garnier, une édition des poésies de Théophile de Viau, avec des notes critiques et une bibliographie.*

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

nrf

3, RUE DE GRENELLE
PARIS-VIe

Téléph. : Littré 12-27

R. C. SEINE : 35,807

COLLECTION « VIES DES HOMMES ILLUSTRES » N° 9

DICKENS

par

G. K. CHESTERTON

(traduit de l'anglais par A. LAURENT et L. MARTIN-DUPONT)

Un volume in-16 double-couronne .... 12 fr.

G. K. Chesterton, le célèbre essayiste d'outre-Manche, maître d'un talent divers, souvent éclatant et toujours original, n'a pas attendu une mode récente pour écrire des biographies pleines de verve et de vie, petits drames poétiques où l'imagination de l'auteur vient enrichir celle de l'original. Au début du siècle dernier, entre la caducité des anciens et l'immaturité des nouveaux idéals, la vie et l'individualité des hommes « représentatifs » devinrent les seules réalités subsistantes, les seuls points d'appui auxquels la raison et l'imagination en déroute purent se raccrocher. Sensibles à tout ce qui est concret, les Anglo-Saxons furent les premiers à demander à une biographie autre chose que des anecdotes et des potins. On chercha dans la biographie des grands hommes non seulement les secrets de leur vie, mais encore la signification de ces secrets. G. K. Chesterton continue cette tradition. Mais il la continue à sa manière, avec cet art de faire paraître le bon sens pittoresque et la vérité paradoxale qui fait de lui un des plus amusants en même temps qu'un des plus profonds moralistes de notre temps. Dans la *Vie de Dickens*, un de ses chefs-d'œuvre, sa verve et sa pénétration éclatent ensemble à toutes les pages. Dickens est un des maîtres préférés de Chesterton : il le possède à merveille, il l'imite, il le « joue », il fait de ses qualités et de ses défauts les symboles de la philosophie de la vie que lui-même a illustrée dans de nombreux ouvrages. Il y a dans Chesterton de la sagesse hilarante des grands clowns de la tradition anglaise. Ici, cette sagesse s'affirme avec d'autant plus d'audace qu'elle se voit confirmée par l'autorité d'un illustre exemple. La Vie de *Dickens*, sans quitter le plan de la biographie, nous éclaire magistralement sur l'art et les idées de l'auteur d'*Olivier Twist*.

DU MÊME AUTEUR :

Le Napoléon de Notting Hill, *roman* (trad. JEAN FLORENCE) ..... 12 fr.
Le nommé Jeudi, *roman* (trad. JEAN FLORENCE) ..... 12 fr.
La Barbarie de Berlin (trad. IS. RIVIÈRE) ..... 7 fr. 50
La Vie de Browning ..... *en préparation*
La Vie de Cobbett ..... *en préparation*

EDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

nrf

3, RUE DE GRENELLE
PARIS-VIe
Téléph. Littré 12-27

R. C. SEINE : 35.807

COLLECTION « VIES DES HOMMES ILLUSTRES » N° 11

LA VIE DE STENDHAL

PAR

PAUL HAZARD

Un volume in-16 double-couronne............... 12 fr.

D'où viennent les résonnances prolongées qui accompagnent toutes les phrases de Stendhal ? D'où viennent tant de curiosités, tant de contradictions, tant de disputes que son nom seul suffit à provoquer ?

C'est à cette question que l'auteur a essayé de répondre. Il lui a semblé que la vie de Stendhal, — divertissante en soi, originale, paradoxale, et quasi provocante — avait un sens profond qu'il n'était pas inutile de dégager, puis à force de détails accumulés, elle se fragmente et s'embrouille à la fois. Un appétit sans pareil de bonheur humain ; pour le satisfaire, une tentative quasi désesperée d'individualisme absolu ; après l'échec qui s'ensuit, un appel à l'art, pour assurer la survie à ce Moi qui ne veut pas s'abolir : tels sont les grands traits d'une existence qui, à chacune de ses phases, intéresse le vif de l'humanité. Stendhal n'est jamais neutre ; son occupation la plus chère fut de porter ses idées à leur plus haut point de clarté ; il a exprimé ses sentiments avec une passion si vive, un frémissement si continu, que la vibration s'est prolongée jusqu'à nous. De là sans doute le caractère particulier qui le fait considérer moins comme un mort illustre que comme un vivant agressif.

D'autre part, s'il est un écrivain dont l'œuvre et la vie sont inséparables, c'est bien Stendhal. Sa critique littéraire, sa critique d'art, ses études italiennes, ses romans, ne sont qu'une confession sans cesse reprise, qu'une analyse infatigable de son être, que l'exposé de ses rêves et de ses désirs. Il est difficile de goûter pleinement *Le Rouge et le Noir* ou *La Chartreuse de Parme,* sans avoir fréquenté Henri Beyle, Stendhal, Dominique et Henri Brulard ; seuls ces personnages, qui ne cessent de décrire ce qu'ils ont été que pour décrire ce qu'ils auraient voulu être, permettent d'entrer dans l'intimité de Julien Sorel et de Fabrice del Dongo.

EDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
nrf
3, RUE DE GRENELLE
PARIS - VIe
Téléph. : Littré 12-27
R. C. SEINE : N° 35.807

PIERRE MAC ORLAN

LE QUAI DES BRUMES

ROMAN

Un volume in-16 double-couronne.................. 12 fr.

Ce roman est, en quelque sorte, le premier d'une série de trois volumes qui comprend déjà *La Cavalière Elsa* et *La Vénus internationale*.

C'est une tentative, sous diverses formes, qui tâche de refléter l'inquiétude européenne depuis 1910 jusqu'à nos jours.

Dans *Le Quai des Brumes*, l'auteur place ses personnages à travers une nuit qui est celle d'un carrefour où quelques types représentatifs de la misère sociale avant la guerre, évoluent dans le mystère de l'aventure intérieure. Une femme survit au désastre de quatre petites existences : celle de Jean Rabe, celle du soldat, celle du peintre et celle du boucher.

C'est avec l'image de Nelly, aujourd'hui femme de dancing, que l'auteur a reconstitué la *Vénus internationale* et *La Cavalière Elsa*.

DU MÊME AUTEUR :

Le Nègre Léonard et Maître Jean Mullin, roman........ 12 fr.

La Cavalière Elsa, roman (Prix de la Renaissance 1922) .. 12 fr.

La Vénus Internationale, roman .... 12 fr.

Simone de Montmartre, suivi de **L'Inflation sentimentale,** avec un portrait de l'auteur par PASCIN. (Collection *Une Œuvre, un Portrait*)........................ *épuisé*.

Les Jeux du demi-jour. (Collection *Une Œuvre un Portrait*) *en préparation*.

EDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE — nrf — 3, RUE DE GRENELLE PARIS-VI[e] Téléph. Littré 12-27
R. C. SEINE : 35.807

HENRI HERTZ

LE JEU DU PARADIS

Un volume in-16 double-couronne .... 12 fr.

— Est-ce un roman ?
— C'est possible.
— Mais je ne vois pas, sur le devant, de gros personnages avec des passions outrées. Alors, ce n'est pas un roman ?
— C'est possible. Pourtant, en dessous, par transparence, vous n'apercevez pas quelque chose, une sorte de fond, un lit volcanique terriblement mitraillé de « passion » paradisiaque, de cœur à cœur, de robe à robe ?
— Ah ! je vais voir si je vois. Alors, c'est un roman ?
— Le premier roman de l'auteur, en ce cas.
— C'est un jeune ?
— Non.
— Un vieux ?
— Non.
— Il date de quand, il provient d'où ?
— Nogent-sur-Seine (Champagne). Dernier quart du XIX[e] siècle. Pas mauvais recul pour, sur la pointe des pieds, sauter et se tenir suffisamment en équilibre dans le XX[e], le plus fécond, le plus noble, le plus paradisiaque des siècles, en fait d'amours de toutes sortes, comme vous savez.
— Mais qu'a-t-il donc écrit ? Je ne sais trop si...
— Comment ! Vous ne savez pas ? En remontant : *Vers un Monde Volage*, *Sorties* (proses), *Le Guignol Horizontal* (vers et prose), *Lieux Communs*, *Les Apartés*, *Quelques Vers* (vers), un mystère civil en quatre actes : *Les Mécréants* ; pas mal d'études sur beaucoup de sujets.
— Il a eu quelque prix ?
— Non.
— Il est décoré ?
— Non.
— Il appartient à un parti, une école, un groupe ?
— Non.
— Il est professeur, fonctionnaire, diplomate ?
— Non.
— Cependant, il a des grades ?
— Non.
— Il est riche ?
— Non.

EDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

nrf

3, RUE DE GRENELLE
PARIS-VIe
Téléph. Littré 12-27

R. C. SEINE : 35.807

« LES DOCUMENTS BLEUS » No 33

MAX EASTMAN

La Science de la Révolution

traduit de l'Anglais

Un volume in-16 double-couronne........... **13.50**

On se souvient de l'impression que fit la publication du livre de Max Eastman sur le bolchevisme après la mort de Lénine. L'auteur, qui avait passé deux ans en Russie et avait connu personnellement Lénine et Trotsky, y formulait des critiques vigoureuses et sympathiques. Dans *La Science de la Révolution*, Max Eastman nous donne la contre-partie théorique des vues historiques. Théorie vivante, toute animée du sens de l'action, inspirée par la psychologie américaine que Max Eastman connait à fond. Il admire l'œuvre pratique de Lénine et du bolchevisme, mais il est sans complaisance pour la métaphysique hégélo-marxiste dont la révolution russe se réclame. Son livre doit être lu comme un manuel pratique du révolutionnaire considéré comme ingénieur de la société future. Nul doute qu'il ne soulève des discussions passionnantes et passionnées.

DU MÊME AUTEUR :

Depuis la Mort de Lénine (un volume de la collection « Les Documents Bleus »)........................ **12 fr.**

NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE :

Né en 1883 dans le village de Canandaigua (New-York). Examens au William College en 1905. De 1907 à 1911, professeur de philosophie et de psychologie à la Columbia University de New-York. En 1913 son premier livre, **Jouissance de la Poésie**, *étude psychologique de la poésie, du rythme et des figures du langage. Fondateur à New-York avec un groupe d'artistes et de littérateurs révolutionnaires d'une Revue humoristique, littéraire, artistique et sociale : « Les Masses ». Pendant cinq ans, rédacteur en chef et administrateur de cette revue, qui se distingua en 1917 par son opposition à l'entrée des Etats-Unis dans la guerre, puis à la politique de guerre de Wilson. La revue fut supprimée, les rédacteurs poursuivis à deux reprises et finalement acquittés. Max Eastman a fondé depuis une nouvelle revue* « The Liberator », *qui continue à paraître.*

Il a publié en 1916, un volume d'essais intitulé : **Journalism Versus Art**, *en 1918 un volume de vers* **Couleurs de la Vie**, *en 1921 une étude sur* **Le sens humoristique** ; *il termine un ouvrage :* **Psychologie et Marxisme**.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

nrf

3, RUE DE GRENELLE
PARIS-VI[e]
Téléph. Littré 12-27

R. C. SEINE : 35.807

JEAN-RICHARD BLOCH

LES CHASSES DE RENAUT

DEUXIÈME LIVRE DE CONTES

Un volume in-16 double-couronne .... **12 fr.**

Sept contes. Deux d'entre eux sont contemporains de *Lévy*. L'auteur avoue son goût pour ces récits où s'exprime en symboles parlants, les soucis d'une âme encore adolescente.

Les cinq autres sont plus récents. Les lecteurs qui ont aimé *Sur un Cargo*, retrouveront, dans *Locomotives*, la même forme de récit de voyage. Cette fois ce sont des machines terrestres qui, de Poitiers à Gannat, à travers le Massif Central, entraînent Bloch dans une véritable *Nuit de Walpurgis mécanique*.

Le Paradis des Conditions humaines est traité dans le style « Prélude et Fugue ». La progression du récit résulte d'un développement spontané des thèmes offerts par l'introduction, son achèvement est provoqué par la conclusion harmonique de ces thèmes. En aucun endroit du conte ne sont admis un élément étranger à la donnée ou une modification du ton destinés à enrichir la couleur à renforcer le pathétique du conte. L'auteur regarde cette nouvelle comme une *Étude* au sens strict que les grands classiques du piano ont donné à ce mot.

Enfin trois *contes de la démobilisation* qui ne feront pas plaisir à tout le monde.

Œuvres de Jean-Richard Bloch à la N. R. F

Lévy, premier livre de contes .... 12 fr.
...Et Compagnie, *roman* .... 18 fr.
La nuit Kurde, *roman* .... 15 fr.
Carnaval est mort, premiers essais pour mieux comprendre mon temps,
Prix .... 12 fr.
Sur un Cargo, un vol. de la collection « Les documents Bleus » .... 12 fr.
Le Dernier Empereur, *une histoire,* .... 12 fr.

A PARAITRE :

Cacaouettes et Bananes (dans la collection « Les Documents Bleus »)
Hommage au Musicien (*Dix Filles dans un Pré, L'Illustre Magicien,* etc.)

LES ÉDITIONS RIEDER

7, PLACE SAINT-SULPICE, PARIS VI^e

LES PROSATEURS ÉTRANGERS MODERNES

ANTHOLOGIE
DES
CONTEURS HONGROIS D'AUJOURD'HUI

Choix et traduction
de
LADISLAS GARA et MARCEL LARGEAUD

Avant-Propos
de
BELA POGANY

Un volume in-16, broché 268 pages . . . . 12 fr.

Chassés par l'effroyable tyrannie qui s'est appesantie sur leur pays, la plupart des écrivains de Hongrie vivent aujourd'hui dispersés. Les meilleurs d'entre eux se trouvent réunis dans cette Anthologie, comme à un rendez-vous idéal. Avec la diversité de leurs tempéraments, ils forment un bouquet d'originalités aux nuances riches.

C'est à peine si un ou deux de ces conteurs avaient eu leur nom imprimé en France. Aussi l'*Anthologie des Conteurs Hongrois* fait-elle l'impression d'une découverte qui nous ouvre de vastes horizons sur l'âme d'un peuple.

LES ÉDITIONS RIEDER
7, PLACE SAINT-SULPICE, PARIS

JEANNE GALZY

SAINTE THÉRÈSE D'AVILA

IN-8 ÉCU, BROCHÉ. . ... **15 fr.**

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR
PRIX FÉMINA 1923

LA FEMME CHEZ LES GARÇONS
LES ALLONGÉS
LA GRAND'RUE
LE RETOUR DANS LA VIE

CHAQUE VOLUME IN-16 .... **10.50**

CHEZ PLON

CHARLES SILVESTRE

AMOUR SAUVÉ

Roman in-16 .... 12 fr.

Du même auteur :

Prodige du Cœur (66[me] édition. Prix *Fémina 1926.*)
Belle Sylvie.
La vie et la mort de Jean Pradeau.
Aimée Villard, Fille de France.

Romans in-16. Chaque volume. .... 12 fr.

Dans la Lumière du Cloître, in-16 .... 12 fr.

JACQUES MARITAIN

PRIMAUTÉ DU SPIRITUEL

Épuisé en Roseau d'Or

In-16 .... 12 fr.

Du même auteur :

Trois Réformateurs, in-16 (11[me] mille) .... 12 fr.
Un opinion sur Charles Maurras et le Devoir des Catholiques, plaquette in-16 .... 12 fr.

— 20 —

CHRONIQUES

4[me] Numéro

UNE NOUVELLE PSYCHOLOGIE DU LANGAGE

par Frédéric Lefèvre

Des poèmes et des essais de :

Marcel Brion, Stanislas Fumet, André Harlaire, Pierre Humbourg, Louis Massignon, Eugénio d'Ors, Alexey Remizoï, Pierre Termier

et

MON FRÈRE LE DOMINICAIN

par Émile Baumann

In-8 écu sur alfa tiré à 4.500 exemplaires numérotés . . . . . . 20 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

CHEZ PLON

ŒUVRES DE DOSTOIEVSKY

L'Idiot (2 volumes).

Les Pauvres Gens

Souvenirs de la Maison des Morts

Les Possédés (2 volumes).

Le Crime et le Châtiment

Humiliés et Offensés................ 15 fr.

Les Frères Karamazov (2 volumes)

La Confession de Stavroguine

Romans in-16. Chaque volume.......... .... 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE PLON

L'Éternel Mari

Le Joueur

Romans in-16, sous couverture illustrée. Le volume.......... 3.50

NOUVEAUTÉ :

Lettres à sa Femme (1866-1880)

Traduit du Russe par M. BIENSTOCK

2 volumes in-16....... .... 24 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

VIENNENT DE PARAITRE

COLLECTION « LES DOCUMENTAIRES »

MAURICE MARTIN DU GARD

DE SAINTE-BEUVE A FÉNELON

HENRI BREMOND

Un volume........... 15 fr. — Édition originale....... 20 fr.

PAUL SOUDAY

MARCEL PROUST
ANDRÉ GIDE
PAUL VALÉRY

Ouvrage en trois volumes ne se vendant pas séparément
Épuisé sur Hollande, Lafuma et Vélin

Édition ordinaire, les trois volumes.................... 27 fr.

GUGLIELMO FERRERO

L'UNITÉ DU MONDE 11.25

PIERRE COURTHION

Le Panorama de la Peinture Française Contemporaine

Un volume........... 20 fr. — Édition originale....... 30 fr.

EMIL LUDWIG

GUILLAUME II

(Traduit de l'allemand par J.-P. Samson)

Un volume.................................. 18 fr.

KRA, Éditeur, 6, rue Blanche, PARIS

COLLECTON " POÈTES "

EDITIONS DES CAHIERS DU SUD
10, Quai du Canal — MARSEILLE

N° 1 *LAURENCE ALGAN*

LES TOURS DE SILENCE

L'exemplaire sur Alfa .... Prix : 14.40

N° 2 *MARCEL SAUVAGE*

LIBRE-ÉCHANGE

L'exemplaire sur Alfa .... Prix : 15 fr.

N° 3 *PAUL ELUARD*

LES DESSOUS D'UNE VIE
OU
LA PYRAMIDE HUMAINE

L'exemplaire sur Alfa .... Prix ; 14.40

N° 4 *ROGER VITRAC*

CRUAUTÉS DE LA NUIT

L'exemploire sur Alfa .... Prix : 14.40

N° 5 *FRANÇOIS-PAUL ALIBERT*

LA PRAIRIE AUX NARCISSES

L'exemplaire sur Alfa .... Prix : 16-80

N° 6 *ANDRE GAILLARD*

LE FOND DU CŒUR

L'exemplaire sur Alfa .... Prix : 14 fr.

N° 7 *JULES SUPERVIELLE*

OLORON SAINTE-MARIE

L'exemplaire sur Alfa .... Prix : 15 fr.

La première série de la Collection « *Poètes* » sera terminée au n° 10.

SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

COLLECTION "CRITIQUE"

EDITIONS DES
CAHIERS DU SUD
10, Quai du Canal — MARSEILLE

Nº 1 *AUGUSTE LAGET*

LE ROMAN D'UNE VOCATION : MARCEL PROUST

L'exemplaire sur Alfa .... Prix: 7 fr. 20

(Il ne reste que des exemplaires faisant partie de collections complètes.)

Nº 2 *PIERRE HUMBOURG*

JEAN GIRAUDOUX

L'exemplaire sur Alfa .... Prix: 9 fr.

Nº 3 *PHILIPPE SOUPAULT*

GUILLAUME APOLLINAIRE

L'exemplaire sur Alfa .... Prix: 12 fr.

(*restent quelques vélins à* 30 *fr.*)

Nº 5 *ANTONIN ARTAUD*

LE PÈSE-NERFS

500 exemplaires sur Alfa .... à 12 fr.
32 Velin Lafuma .... à 30 fr.
21 Hollande de Rives .... à 50 fr.

VIENT DE PARAITRE

Nº 4 *MARCEL SAUVAGE*

POÉSIE DU TEMPS

400 exemplaires sur Alfa ....à 19 fr. 20
16 Velin Lafuma ....à 45 fr. 60
11 Hollande de Rives ....à 70 fr.

FRONTISPICE DE PASCIN

SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

COLLECTION "NOUVELLES"

EDITIONS DES
CAHIERS DU SUD
10, Quai du Canal — MARSEILLE

PARUS

N° 1 *GABRIEL D'AUBAREDE*

L'INGRAT

L'exemplaire sur Alfa .... Prix: 12 fr.
(*Restent quelques exemplaires sur vélin à 35 fr.*)

N° 2 *G. RIBEMONT-DESSAIGNES*

CLARA DES JOURS

500 exemplaires sur Alfa .... à 16 fr. 80
36 Vélin Lafuma .... à 48 fr.
17 Madagascar .... à 70 fr.

N° 3 *BERNARD BARBEY*

LE CAMARADE ABANDONNÉ

600 exemplaires sur Alfa .... à 14 fr.
37 Vélin Lafuma .... à 40 fr.
11 Madagascar .... à 60 fr.

VA PARAITRE

N° 4 *FRANZ HELLENS*

L'ENFANT ET L'ÉCUYÈRE

500 exemplaires sur Alfa .... à 14 fr.
37 Velin Lafuma .... à 40 fr.
16 Madagascar .... à 60 fr.

Ces prix s'entendent comme prix de souscription pour les n° 4

PORTRAIT PAR ANDRE LHOTE

SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

LA NOUVELLE

REVUE FRANÇAISE

PARAIT LE 1er DE CHAQUE MOIS

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

a publié dans son numéro du 1er Novembre 1927

Antonin ARTAUD : *La coquille et le clergyman.*
André MAUROIS : *Voyage au pays des Articoles* (fin).
Paul CLAUDEL : *La maison d'Antonin Raymond.*
Julien BENDA : *La Trahison des clercs* (fin).
Joseph DELTEIL : *Jean-Jacques.*
André CHAMSON : *Les Hommes de la Route* (III).
ALAIN : *Propos.*
Albert THIBAUDET : *Au pays de la biographie romancée.*
Ramon FERNANDEZ : *Sur Chesterton.*
Jean PREVOST : *Où trouver l'homme?*
André GIDE : *Chronique des faits-divers.*

et des notes de Marcel Arland, Benjamin Crémieux,
Louis Martin-Chauffier, Jean Prévost, etc.....

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de * *un an, six mois,* à l'édition * *ordinaire — de luxe,* de la N. R. F. partu ....

Ci-joint veuillez trouver en un * *mandat — chèque — chèque postal*

Veuillez faire recouvrer à mon domicile, augmentée de 3 fr. 25 pour frais de recouvrement, la somme de

FRANCE	ETRANGER union postale	ETRANGER autres pays	
48 »	56 »	65 »	Edit. ordin. UN AN
26 »	31 »	35 »	SIX MOIS
95 »	110 »	120 »	Edit. de luxe UN AN

* Rayer les mentions inutiles.

Nom .... *A* .... *le* *192*

Adresse ....

.... Signature.

Détacher le bulletin ci-dessus et l'adresser à M. le Directeur de *La Nouvelle Revue Française,* 3, rue de Grenelle, Paris-6e. — Compte Chèque Postal : 169-33. Téléph. Littré 12.27. — Adr. Télég. : Enerefene Paris. — R. C. Seine 35.807.

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

nrf

3, RUE DE GRENELLE
PARIS-VIe
Téléph. Littré 12-27

R. C. SEINE : 35.807

RENÉ TRINTZIUS

LE SOLEIL DU PÈRE

ROMAN

UN VOLUME IN-8° COURONNE .... **12** fr.

Dans son admirable *Dostoïewski*, André Gide remarquait naguère, avec quelle constance les écrivains français se désintéressent de ce qu'il y a de proprement velléitaire, d'indéterminé dans les âmes d'enfants et d'adolescents.

Ce sont justement les velléités d'une jeune fille que René Trintzius nous décrit ou plutôt nous suggère. D'ailleurs, Marie Vallery, l'héroïne, nous raconte elle-même ses rêves, ses aspirations et son impuissance à sortir de la maison paternelle pour aller vivre.

Mais Marie Vallery est de ces jeunes filles qui ne parviennent pas à se libérer du souvenir des parents, de l'amour-admiration qu'inspire le père, qui ne parviennent pas à aimer, à haïr au dehors et à conquérir leur autonomie. Aussi lorsqu'à la suite d'un drame lancinant — ne va-t-elle pas jusqu'à être jalouse de sa propre tante ? — elle devra quitter sa famille, sera-t-elle dépouillée d'elle-même et de ses raisons de vivre. Il y a donc encore de ces jeunes filles-là ? dira-t-on. Il faut le croire. D'ailleurs l'atmosphère troublante et troublée de « fin de guerre » où se développe l'adolescence de Marie et la façon dont la jeune fille « utilise » pour sa propre inquiétude la mort qui se multiplie autour d'elle, ne sont pas sans révéler la profondeur de ce Néo-Romantisme fécond que la guerre a rallumé dans bien des cœurs. S'il y a un nouveau *Mal du Siècle*, Marie Vallery, une des premières, en a souffert.

Le Soleil du Père est le premier roman de René Trintzius, mais la critique dramatique le range parmi les plus intéressants des jeunes auteurs dont l'après-guerre a révélé la valeur. Il a écrit et fait jouer en collaboration avec Amédée Valentin deux pièces au Théâtre de l'Œuvre : *Je rectifie les Visages* et *Philippe le Zélé*. La seconde surtout de ces pièces a reçu de la part du public et de la critique un accueil enthousiaste.

EDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
nrf
3, RUE DE GRENELLE
PARIS - VIe
Téléph. : Littré 12-27
R. C. SEINE : N° 35.807

PIERRE HUMBOURG

ESCALE

ROMAN

UN VOLUME IN-8° COURONNE .... **12 fr.**

Un homme apprend, au cours d'un voyage, que sa femme le trompe. Il rumine, au long des semaines, des projets de vengeance mais voit peu à peu fléchir sa colère ; il retrouve l'infidèle, et oublierait, dans la douceur des caresses acceptées, sa résolution funeste, si la rencontre fortuite du couple adultère ne réveillait sa passion de meurtre. Il tire, tue un spectateur inoffensif, et s'en va vers son destin.

Fait divers banal et commune aventure qui n'eût point arrêté l'auteur, si son triste héros, Mével le Breton n'était un matelot du *Tlemcen*, et si au cours du voyage entre Marseille et Cotonou, toutes les pensées, tous les réflexes, tous les gestes de Mével et de l'équipage n'étaient orientés, déclenchés, commandés par la mer et par le navire. La mer, avec ses douceurs, ses hypocrisies et ses colères, le navire à la vie réglée et aux quotidiennes exigences, sont plus que les humains médiocres, les héros du récit. Et c'est l'originalité puissante de l'écrivain, qui connut l'une et l'autre de nous faire assister, heure par heure, à la vie de la mer et à celle du navire, de nous faire subir l'insignifiance des vouloirs humains en face du simple et formidable souci de l'heure, de l'appel d'une cloche, ou d'un rideau de brouillard.

Conrad, Kipling, on ne manquera pas de prononcer ces noms à propos du roman de M. Pierre Humbourg. Il n'est pas certain qu'il les eût lus au temps où il connut Mével et ses compagnons, et, rien, dans son récit, ne rappelle l'un plus que l'autre. La mer et le navire, l'homme en face de la tempête, ce sont thèmes éternels qui, depuis l'Odyssée, tentèrent mille écrivains. Peu de Français pourtant s'en inspirèrent ; il n'était pas mauvais que M. Pierre Humbourg s'en souvînt et nous prouvât que le roman maritime n'est point l'exclusif apanage de l'étranger.

DU MÊME AUTEUR :

Vieux comme le Monde (Coll. *Une Œuvre, un Portrait*).... 15 fr.

NOTICE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE :

Né à Senones (Vosges), la veille de Noël 1901. *Etudes dans vingt lycées et collèges. Voyage en Autriche, Allemagne, Italie, Suisse, Belgique et Angleterre et ne connaît pas la France. Séjour au Maroc et en Algérie en revient avec le paludisme et des poteries. Ecole d'Hydrographie. Marine marchande. Voyages dans le Bassin de la Méditerranée, le Sénégal, la Guinée, Côte d'Ivoire, Gold-Coast, Nigeria du Sud, etc... Malade. Journalisme.*

A publié : COMME LA PLUME AU VENT (poèmes) épuisé, *Ed. Fortunio* 1922. CONTROLEUR DE L'ENNUI, (poèmes) épuisé, *Ed. Les Cahiers du Sud* 1926. JEAN GIRAUDOUX, étude (*id*) 1926. A paraître dans la collection *Vies des Hommes Illustres :* VIE DU BAILLI DE SUFFREN (en collaboration avec Philippe Neel), et TOUS FEUX ETEINTS (roman).

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

nrf

3, RUE DE GRENELLE
PARIS-VI[e]
Téléph. Littré 12-27

R. C. SEINE : 35.807

GUY MAZELINE

PIÈGE DU DÉMON

ROMAN

Un volume in-8° couronne .... **12 fr.**

Piège du Démon, c'est la poignante et brève histoire de toute une famille qui souffre, espère et désespère en quelques heures, suivant les réactions que suscite un personnage étrange et terrible que l'on ne voit pas. Ce personnage, dur comme la fatalité, hanté par l'idée de la mort, courbe tous ceux qui l'approchent sous sa tragique loi.

L'accident qui survient — et que l'on soupçonne d'être un suicide, changera-t-il la destinée de ces êtres ? Madame de Luys, qu'un feu sombre anime, se penche sur le nouveau visage de son destin. Elle y cherche des raisons de croire à un nouveau bonheur. Mais voici qu'elle est replongée au milieu de son enfer. Seul, pourra se libérer Jacques, le fils qui avait su donner assez d'amour à celui que la haine environnait.

Ce récit saisissant où l'on distingue un étrange remous de passions inavouables et que l'amour d'Anick et de Michel illumine un instant d'un éclair bref, est l'étude de tout ce que peut ressentir une âme faible mais que la soif de bonheur tout à coup avait fait tressaillir.

BIOGRAPHIE

Guy Mazeline, est âgé de vingt-six ans Il sort de toute une lignée d'armateurs, de constructeurs maritimes et de navigateurs. Son arrière grand-père fut célèbre par des travaux qui lui assurèrernt une grande renommée dans la construction navale. Son grand-père, le commandant Paul Jaguenedud, est le héros du naufrage de la Ville de Saint-Nazaire, *fameux dans les annales des désastres maritimes.*

Ainsi Guy Mazeline ne pouvait manquer à la tradition. Toutes ses années de jeunesse, il les passa dans les colonies françaises et anglaises. Peu d'enfances eurent de pareilles destinées, car s'il joue avec les petits indigènes d'Afrique, s'il commence à lire à la Martinique, il va chasser aux Iles Seychelles, dans l'Océan Indien, où l'on croit un jour son navire perdu corps et biens.

Cependant le sort et les obligations de l'éducation le ramènent en France. Il achève ses études au lycée Condorcet et à l'Institut d'hydrographie du Hâvre. De nouveau il voyage. Après toute une série de randonnées en Grèce, en Turquie, en Syrie, en Tunisie, il s'adonne au journalisme et écrit.... un roman de pure psychologie.

S'il parle de ce qu'il a observé et médité, tout nous permet de penser qu'il nous dira aussi ce qu'il a vu.

Les Cahiers

figurent depuis leur fondation :

1° Dans le salon des paquebots des Compagnie
Navigation suivantes :

Messageries Maritimes.
Compagnie Générale Transatlantique.
Société Générale des Transport Maritimes.
Peninsular and Oriental Steam Navigation C°.
Compagnie de Navigation Paquet (Orient-Maro
Compagnie de Navigation Mixte.
C^ie *Fraissinet* (Corse et Algérie Occidentale).
C^ie *Cyprien Fabre* (Amérique, Afrique Occident
Anchor Line, Dollar Line, Bibby Line, etc., et

2° Dans le salon des Hôtels de la côte Médite
néenne de Nice à Port-Vendres ; dans les salon
lecture, bibliothèques, salles d'attente, cabinets et bi
thèques des gares du Sud-Est de la France.

La publicité des
de tous les pays.

ELLE PRÉSENT
POUR TOUTES LES
AU LOIN LA RÉPU
CELLENCE DU GO

du Sud

Sont en vente dans les grandes villes de France, en de nombreux points du bassin méditerranéen.

On les trouve en dépôt chez les principaux libraires de Paris, Lille, Reims, Rouen, Le Havre, Lyon, La Rochelle, Clermont, Nancy, Strasbourg, Tours, Orléans, Avignon, Montpellier, Toulouse, Bordeaux, Grenoble, Nice, Aix, Arles, Toulon, Cannes, Marseille.

Ils sont à Tunis, Alger, Oran, Philippeville, Casablanca, Marrakech, Rome, Milan, Madrid, Beyrouth, Alexandrie.

Leurs services aux revues et personnalités étrangères touchent les grands centres du monde entier : New-York, Chicago, Boston, Londres, Oxford, Manchester, Berlin, Francfort, Leipzig, Dresde, Moscou, Leningrad, Barcelone, Prague, Varsovie, Vienne, Constantinople, Athènes, Sydney, Bangkok, Saïgon, etc...

rs *du Sud* touche les lecteurs

PLUS SÉRIEUX AVANTAGES
NS DÉSIREUSES DE RÉPANDRE
N DE LEUR FIRME ET L'EX-
ANÇAIS.

CHEZ PLON

ANDRÉ CASTAGNOU

DIANA

Roman in-16 .... 12 fr.

E. M. FORSTER

ROUTE DES INDES

traduit de l'anglais par C. Mauron

Roman in-8 écu sur alfa.......................... 15 fr.

ÉMILE DERMENGHEM

THOMAS MORUS et les Utopistes de la Renaissance

In-16 avec trois portraits hors-texte .... 12 fr.

OCTAVE HOMBERG

LA FRANCE DES CINQ PARTIES DU MONDE

In-16 avec une carte en dépliant à la fin du volume.......... 12 fr.

" LE ROSEAU D'OR "

— 21 —

MARCEL BRION

BARTHOLOMÉ DE LAS CASAS

père des Indiens

In-8 sur alfa, tiré à 5.500 exemplaires numérotés .... 18 fr.

— 22 —

MARC CHADOURNE

VASCO

Roman in-8 sur alfa, tiré à 6.600 exemplaires numérotés..... 18 fr.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

" EDITIONS DE L'ÉPI "

13, Rue du Croissant — PARIS

Chèque Postal : Paris 929-37 R. C. Seine 22-948

VIENT DE PARAITRE

JEAN DE CRITEUIL

LE ROMAN D'UN PRÊTRE

le mariage et le sacerdoce

Un témoignage vécu Un vol. in-8.. 10 fr.

CH.-AUG. BONTEMPS

L'ŒUVRE DE L'HOMME

bienfaits de l'immoralité

ESSAI MORALE DE MORALE SOCIALE Un vol. in-8. 9 fr.

COLLECTION « JUVENIL »

ALBERT LAISANT

MAGOJANA le Maître du Secret

Roman de chasses et d'aventures Un vol, in-4, broché. 10 fr.
Dix dessins hors texte de PLANAS Relié rouge et or.... 12 fr.

OUVRAGES D'ART

les " fortifs "

40 lithographies de S. H. Moreau, textes de André Warnod

HONORÉ D'UNE SOUSCRIPTION DE LA VILLE DE PARIS

300 exemplaires numérotés : 15 sur Japon
285 sur Madagascar

LES ÉDITIONS RIEDER

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7 — PARIS

MAITRES DE L'ART MODERNE

Vient de paraître **Vient de paraître**

TOULOUSE-LAUTREC

par

P. DE LAPPARENT

Volumes déjà parus :

RENOIR.............................par François Fosca
CONSTABLE.........................par André Fontainas
BERTHE MORIZOT....................par A. Fourreau
FANTIN-LATOUR.....................par Gustave Kahn
RODIN...............................par Léonce Bénédite
GAVARNI............................par André Warnod
PISSARRO...........................par A. Tabarant
GÉRICAULT.........................par Raymond Régamey
VAN GOGH..........................par Paul Colin
MANET..........................par Jacques-Emile Blanche
BARYE..............................par Charles Saunier
CLAUDE MONET.....................par Camille Mauclair
GAUGUIN...........................par Robert Rey
CÉZANNE...........................par Tristan Klingsor
RAFFAELLI.........................par Georges Lecomte
MERYON............................par Loys Delteil
COROT..............................par Pierre Lafargue
CARPEAUX.........................par Éd. Sarrasin

Chaque volume in-4° fol., 64 pages de texte et 40 reproductions hors texte en héliogravure.

Broché : **16.50** Relié : **20 fr.**

LES ÉDITIONS RIEDER

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7 — PARIS

A PARTIR DU 15 OCTOBRE

EUROPE

Revue mensuelle

publie

L'AUTRE EUROPE

MOSCOU ET SA FOI

par

LUC DURTAIN

Europe a déjà publié cette année :

Romain Rolland : **Beethoven.** — *Alain :* **Sur la loi militaire.** — *Henri Herz :* **Tentative d'Embellie.** — *Georges Chennevière :* **En mission à Varsovie.** — *Henry de Montherlant :* **Syncrétisme et Alternance,** — *Jean Tousseul :* **La venue.**

CONDITIONS D'ABONNEMENT

	Un an s. prime	Un an av. prime	Six mois	Le N°
France, Belgique, Luxembourg.............	48 fr.	60 fr.	26 fr.	5 fr. 50
Pays adhérent à l'union postale....	60 fr.	72 fr.	32 fr.	7 fr.
Pays n'adhérent pas à l'union postale.........	65 fr.	72 fr.	35 fr.	7 fr.
Pays à change bas	40 fr.	48 fr.	22 fr.	7 fr.

Les abonnements avec prime donnent droit à l'envoi gratuit et franco de 24 fr. de livres (12 fr. 50 pour les abonnements à change bas) à choisir dans le catalogue des Éditions Rieder. — Numéro spécimen avec conditions détaillées et liste des livres à choisir envoyé franco sur demande.

LES ÉDITIONS RIEDER

7, PLACE SAINT-SULPICE, 7 — PARIS

PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

Viennent de paraître **Viennent de paraître**

M. CONSTANTIN-WEYER

CAVELIER DE LA SALLE

Un volume in-16 broché.................................. 12 fr.

Du même auteur dans la même collection :

MANITOBA. .. .. un vol. in-16................... 7.50
LA BOURRASQUE,........... un vol. in-16................... 10.50
CINQ ÉCLATS DE SILEX.. . un vol. in-16................... 10 50

MARIE LE FRANC

GRAND-LOUIS L'INNOCENT

Un volume in-16 broché..................................... 10.50

ÉLIE RICHARD

LES

GUERRIERS CLANDESTINS

Un volume in-16 broché 10.50

Pour paraître prochainemant dans la même collection :

Panait Istrati : **MIKHAIL**, un volume in-16 brocgé. 12 fr.

LE ROUGE ET LE NOIR

CAHIERS BIMESTRIELS DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

Directeur : *Henri LAMBLIN*

Secrétaire général : *Pierre LEPROHON*

Rédaction et Administration :

186, Boulevard de la République, LA MADELEINE les LILLE (Nord)

Dépôt général : **16, Rue Monsieur le Prince, PARIS**

LE ROUGE ET LE NOIR publi , à côté des œuvres des meilleurs écrivains, celles des jeunes auteurs de talent : une formule nouvelle qui exclut le parti-pris. Chaque cahier paraît sur 128 pages de texte avec des illustrations.

Pour paraître dans ses prochains cahiers :

Des **Lettres inédites de Paul Verlaine et de Marcel Proust.**

Albert Samain et Robert de Montesquiou, d'après des documents inédits, par Léon Bocquet.

Des **Poèmes** d'Henry de Montherlant, Auguste Fontan, André Berry' Gaston Gérardot, Théo Varlet, Maurice Henry.

Des **Textes** de Georges Duhamel, Roland Dorgelés, René Crevel, Joseph Delteil, Charles Silvestre.

Le Prince Menteur, nouvelle, par Daniel-Rops.

Ariane, roman, par Noël de Guy.

Un Jour sans Soir, nouvelle de Leo Perutz, traduite par Fernand Remisch.

Les pages d'Esthétique, de Jean Royère.

Procès de tendances, par Raymond Régamey.

Du danger d'être jeune, par Louis Emié.

Aux approches de l'An mil, par Guy Crouzet.

Julien Green et Georges Eliot, par Henry Lauresne.

Défense de l'Amour, par André Bell.

Soif de Certitudes, par Raymond d'Etiveaud.

Notes sur Balzac, par Léon Pierre-Quint.

Prix de l'abonnement à la série de 6 cahiers :

Édition ordinaire.......................... **30 fr.**

Édition numérotée, sur vergé teinté................. **40 fr.**

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

STEN BERGMAN

Voyage au Kamtchatka

Traduction P. SODERLINDH

LE PASSIONNANT RÉCIT D'UN BEAU VOYAGE D'EXPLORATION

Un volume illustré de nombreuses reproductions photographiques. 15 fr.
Édition originale sur papier vélin .... 20 fr.

RENÉ CREVEL

Babylone

ROMAN

VILLE DES SENS — VILLE INSENSÉE

Un volume............. 13.50 — Édition originale....... 20 fr.

HEINRICH MANN

Liliane et Paul

Traduit par A. HELLA et O. BOURNAC

La première Traduction Française du grand écrivain allemand

Un volume contenant un portrait, un fac-similé d'autographe, une biographie, une bibliographie de l'auteur : sur vélin Outhenin-Chalandre......... 25 fr. ; sur hollande........ 50 fr.

KRA Éditeur, 6 Rue Blanche, PARIS

“ Les Cahiers du Sud ”

Membres Fondateurs :
MARCEL PAGNOL, GASTON MOUREN.

présentent dans les feuillets suivants

LE MAGAZINE DES CAHIERS DU SUD

donnant une vue d'ensemble de l'activité intellectuelle, artistique, sportive, urbanistique, cinégraphique de Marseille et des principaux centres du bassin méditerranéen.

SOMMAIRE

A MARSEILLE :

URBANISME, par Gaston Castel. — THEODOR GEORGESCO, par Georges Bourguet. — LES MACHINES PARLANTES, LA PEINTURE, par J. Malan. — LE CINÉMA, par Jules Roque. — AUTOMOBILISME, par André de Masini. — ECHOS.

A NICE :

REFLETS D'ART, par Charles Barzel.

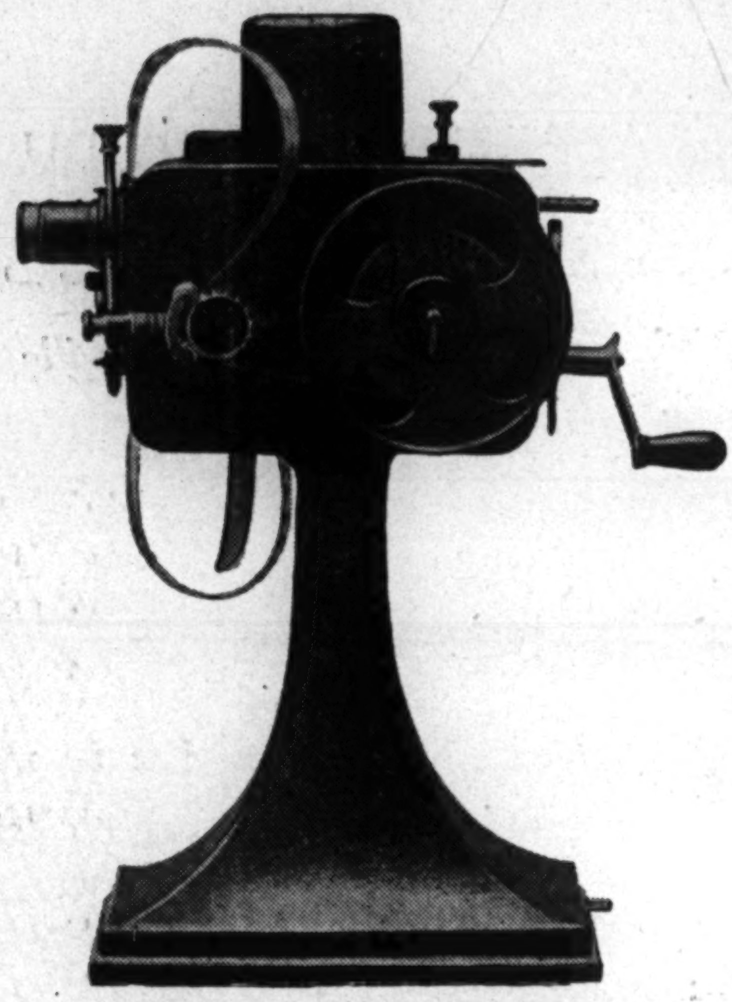
A ALGER :

CHRONIQUE, par Gabriel Audisio.

LE CINEBLOC

(Breveté en tous pays)

Même puissance qu'un poste professionnel



Même prix qu'un jouet

Le Cinéma idéal pour tous.

Concessionnaire exclusif :

L'ENSEIGNEMENT PAR LE CINÉMA

7, Rue d'Arcole, Marseille

A MARSEILLE

SOMMAIRE. — URBANISME : *La reconstruction du cœur de Marseille*, par Gaston Castel. — THEODOR GEORGESCO, par Georges Bourguet. — MACHINES PARLANTES, par Jean Malan. — PEINTURE : *Alexandre Robinson, peintre*, par Jean Malan. — LE CINÉMA, par Jules Roque. — AUTOMOBILISME, par André de Masini. — ECHOS.

Urbanisme.

LA RECONSTRUCTION DU CŒUR DE MARSEILLE

A l'heure actuelle il n'est pas de question plus digne d'attention que celle de la reconstruction des quartiers de la Bourse. Pour la première fois les palissades des chantiers atteignent le cours Belsunce ; il y a trois mois elles longeaient la Rue République ; déjà on apercevait du Café Glacier les maisons de la Rue Colbert. C'est tout un vaste quadrilatère qui se découvre. Mais cette vue réjouissante s'accompagne d'une pensée inévitable : celle de la reconstruction ; car on ne peut songer conserver plus longtemps au cœur de la ville ce grand espace nu, si attrayant que soit le contraste avec les quartiers puants d'autrefois.

Une idée nouvelle prend force dans l'esprit de nos concitoyens : c'est la nécessité de voir grand, de s'adapter à la conception d'une ville en période aiguë de croissance et destinée à se développer énormément. Cet état d'esprit les Parisiens l'ont depuis Haussmann et ils en tirent leur assurance. Nous, c'est à peine maintenant que nous découvrons notre importance, — soulignée d'ailleurs récemment par la presse française, alors qu'un simple regard aurait dû nous en convaincre depuis longtemps. Enfin, allons-nous avoir cette confiance qui à Paris troue des boulevards, renverse des fortifications, déborde ou prolonge des enceintes, crée sans cesse immeubles, bureaux, théâtres,

élargit le fief des grands magasins sous l'irrésistible poussée de l'évolution ? Certains signes nous permettent d'espérer ce mouvement des esprits, favorable à l'urbanisme, à la création du Grand Marseille. Or c'est toujours au cœur des villes que l'effort des bâtisseurs atteint son maximum d'intensité, mais se heurte aux plus grands obstacles, car il s'exerce dans la partie qui groupe le plus d'organismes vitaux. Cette loi est contrôlée par l'ascension pyramidale des villes modernes, où le centre cédant à une sorte de compression s'élève peu à peu et domine la ville par ses gratte-ciel. La valeur du mètre carré en de tels quartiers commande cette densité, et c'est pourquoi il n'est pas une personne sensée qui puisse douter à Marseille de la reconstruction prochaine des quartiers de la Bourse. La guerre elle-même, les bombardements qu'a subis Paris ont-ils pu entraver les prévisions d'Haussmann ? Le boulevard n'est-il pas aujourd'hui achevé ?

On pourrait se demander pourquoi on n'a pas commencé plus tôt à reconstruire. C'est que la démolition a été particulièrement laborieuse, qu'il a fallu bâtir ailleurs — et nous parlerons de ces efforts nécessaires — des maisons pour recevoir les expulsés. Il y a aussi des raisons plus profondes. Marseille a vécu jusqu'à la guerre sous un régime de petite ville où tout se faisait à l'échelle de la province, suivant le coût plus faible de la vie, la modicité des salaires et des loyers. Or la construction moderne est essentiellement fondée sur l'amortissement immédiat du capital engagé, le loyer se calculant par simple réduction au dixième de ce capital. Bâtir devient à Marseille aussi onéreux qu'à Paris et partout ailleurs. Les loyers d'immeubles neufs sont donc, hélas, considérablement plus élevés que ceux des anciens. Mais le confort, la mise en œuvre de toutes les commodités, la perfection de l'aménagement créeront un attrait assez puissant pour décider le commerce à se grouper dans cette aire spéciale comparable à la *City* londonienne et limitée par deux édifices primordiaux de l'activité économique : la Bourse et l'Hôtel des Postes. D'autre part le nombre plus élevé des étages permettra de consentir des prix abordables ; enfin des lois déjà votées sur la restitution des appartements transformés en bureaux aideront à cette indispensable migration.

Ce qu'ailleurs on a réalisé sera certainement fait ici, le jour proche où le Marseillais plus confiant en sa ville, plus fier de son importance voudra lui-même gérer cette considérable entreprise dont on entend parler davantage à Paris que chez nous, sans doute parce que les esprits avisés de la capitale, lotisseurs, constructeurs, en ont flairé les bénéfices futurs. Le provincial ingénu a contribué aux embellissements récents de Paris en apportant des fonds aux compagnies d'assurances, grandes bâtisseuses ; espérons qu'il reportera désormais sa sollicitude sur sa

S.G.T.M. Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS. — Adr. Télég.: TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70, Rue République, MARSEILLE
Adr. Télép. : TRANSPORTS 68-82. Inter. : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES SUR :
l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation

PENINSULAR ET ORIENTAL
STEAM NAVIGATION Cy

PAQUEBOTS-POSTE ANGLAIS

DÉPARTS HEBDOMADAIRES DE MARSEILLE
SUR
L'Égypte, Les Indes, Golfe Persique, L'Extrême-Orient et L'Australasie

Service Hebdomadaire sur Gibraltar et Londres
Marseille au Maroc en 48 heures

Pour Frêts et Renseignements, s'adresser à :
ESTRINE & Cie, 18, Rue Colbert
Télpéhones 9.22 et 67.17 ; Interurbain : 101

COMPAGNIE MARSEILLAISE DE NAVIGATION A VAPEUR
Cie FRAISSINET
SIÈGE SOCIAL : 5, Rue Beauvau, MARSEILLE

Services postaux sur la Corse : départs quotidiens du Continent pour la Corse.
Service sur Gênes : Constantinople, Bourgas, Varna, Constantza, Sulina, Galatz et Braïla : départs réguliers tous les 17 jours.
Service sur la Côte Occidentale d'Afrique : départs réguliers tous les 8 jours.
Pour fret et passagers, s'adresser à Marseille, 5, rue Beauvau.

AMBULANCES AUTOMOBILES

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de

NOIRAULT & Cie

1, Rue Pythéas, 1, Angle place de la Bourse — MARSEILLE

Téléphone : MANUEL 618 (Jour et Nuit)

HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ

Voit. RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN - Chauffage Central

Compagnie de Navigation Mixte

(Cie TOUACHE)

SERVICES MARITIMES RAPIDES ENTRE LA FRANCE ET L'AFRIQUE DU NORD

A) Lignes rapides et hebdomadaires pour Passagers

De Marseille pour Alger.
— — Philippeville et Bône.
— — Tunis.

De Port-Vendres pour Alger.
— — Oran.
(Correspondance directe avec les Compagnies du MIDI et d'ORLÉANS).

B) Services Commerciaux

Nombreux départs de Marseille, Cette, Port-Vendres et Nice pour les principaux ports d'Algérie et de Tunisie.

Direction : 54, Rue Cannebière, MARSEILLE.

Agents : à Port-Vendres, MM. G. Pams et Fils ; à Cette, M. P. Caffarel ; à Nice, M. L. Peruggia, 2, Avenue de Phocéens ; en Algérie-Tunisie, dans tous les ports desservis par les paquebots de la Compagnie.

Compagnie d'Assurances

" LE SECOURS "

ACCIDENTS - INCENDIE - VIE - VOL

Agences à Marseille { *42, Rue Paradis, — Tél. 76-72*
{ *56, Rue Grignan — Tél. 23-63.*

propre cité, c'est faire là preuve du meilleur esprit régionaliste, base de toute grandeur économique d'un pays.

La question des quartiers de la Bourse n'est plus qu'affaire de mois. Diverses solutions sont à l'étude et nous avons la ferme conviction qu'on aboutira bientôt.

Ce ne sera que temps et nous imaginons volontiers l'étonnement de nos enfants qui, un jour dans ce coin magnifique de Marseille, où sembleront alors avoir existé de tout temps, magasins, grands bureaux, palaces et cafés, sources de richesses pour la ville entière, pourront à peine croire que de longues années durant, ce quartier demeura terrain vague sans profit pour personne et que, devant Paris qui nous narguait, nous ayions si longtemps hésité à le reconstruire.

Gaston CASTEL.

THEODOR GEORGESCO

La vie de certains êtres est une aventure qui ne cesse qu'avec la mort. Amis rencontrés au hasard des routes, dont le corps, la voix, le geste ou l'âme apparaissent et disparaissent comme une étoile file dans le ciel.

J'ai vu Théodor Georgesco au restaurant de la Cascade, sur le quai de Rive-Neuve, à Marseille. Il est entré, avec ses oreilles pointues, son crâne chauve, ses yeux ronds ; il tenait une boîte à la main. Il s'est assis et, à côté de lui, un homme portant une mandoline. Il a ouvert la boîte noire et en a sorti un instrument à tubes. Il s'est levé, collé contre une glace, la tête dans l'ombre d'un rocher. Puis il a soufflé dans les tubes et Pan est ressuscité.

Les jeux de Pan sont tristes et gais. Il y a un cri farouche dans les basses de la flûte et une aigreur ironique sur les tons les plus hauts. Une bouche ne saurait être trop savante, qui baise le bois antique, et arrache au passé la palpitante nourriture. Cet effort des lèvres et cette souffrance des mâchoires, art difficile des demi-tons, sur les vingt-deux tubes et les trois octaves.

Georgesco fait trembler sa main sur le quart de cercle de la flûte. Maintenant il se rappelle des paysages de dimanche où la foule danse, sur les petites places de l'orient roumain. Les pieds scandent l'étrange délire que le mandoliniste tend sur les cordes de son instrument sur lequel il s'arcboute ensuite pour la joie qui anime, tout entière, Georgesco.

Pan s'est assis à notre table. Il touche sa flûte et parle d'elle, de son pays et du monde. A l'âge de dix-neuf ans il a quitté la Roumanie ; sur les routes de l'Europe il a soufflé jusqu'au

nord suédois l'âme méditerranéenne. Il découvrait sa subsistance dans les auberges des villages, au carrefour des rues urbaines, dans les salles de spectacles aussi, par l'amour de son chant dont il offrait le secret aux hommes.

Il demeura vingt-neuf ans en Russie, parcourant l'empire de Nicolas II, et jouant enfin au théâtre populaire de l'empereur. A cette époque des dames de cour et des princes de sang l'accueillaient dans le luxe de leurs maisons célèbres. Il connut la tourmente des guerres civiles, et si la révolution lui donna de quoi ne pas mourir de faim, c'est que ses lèvres ne cessèrent jamais de moduler le temps du songe et du désir, souffle sacré, plus essentiel encore dans la naissance sanglante de la liberté.

Il quitta la Russie pour la Grèce où il séjourna deux ans. Il s'embarqua à Athènes et vint chez nous.

Depuis quelques semaines, dans l'harmonie crépusculaire du port, il a ranimé pour nous la voix morte des dieux.

Georges BOURGUET.

MACHINES PARLANTES

DISQUES COLUMBIA : *Ted Lewis and his band, Denza dance band, Gilt-Edged four, Piccadilly Revels band.*

DISQUES GRAMOPHONE : *Al Katz and his Kittens, Jack Hylton's kit cat band, Paul Whiteman et son orchestre.*

Notre époque a changé la face du lyrisme. Elle l'a adapté à ses besoins, et la représentation qui est actuellement donnée par cet état est surtout remarquable par l'apport de deux facteurs nouveaux : le sens interne de l'inquiétude (romantisme intérieur directement opposé au romantisme livresque) et l'aptitude à la superposition des plans (cubisme, surréalisme, architecture américaine). Tous les ordres de notre activité intellectuelle, musique, peinture, philosophie, etc., sont directement influencés par ces deux courants, mais je pense que la musique est encore plus apte que les autres arts a bien faire sentir cet état de choses. Les dernières productions de Satie, de Strawinsky, du groupe des six, en sont d'admirables illustrations, et plus encore la musique si directe de jazz band.

Mon intention n'est pas de philosopher à propos du jazz, mais de souligner son importance par un aperçu de ses grandes lignes techniques.

Le jazz a eu ses tâtonnements, mais actuellement il a nettement trouvé son sens. Après la période d'hésitation que nous avons découverte, nous français, vers 1918-21, le jazz avait achevé sa croissance et se présentait comme une des réactions

L. GÉBELIN

77, Rue Saint-Ferréol
MARSEILLE

Agent des Pianos **GAVEAU** pour les Bouches-du-Rhône

PIANOS DE TOUS FACTEURS

BELLE JARDINIÈRE

PARIS

Succursale à **MARSEILLE**

6, 8, 10, Rue Saint-Ferréol

Téléphone : 1-23 Chèque Postal : 75-10

VÊTEMENTS

Envoi franco sur demande de : Catalogues, Feuille de Mesures et Échantillons

Seules Succursales :
PARIS, 1, Place de Clichy ; LYON, MARSEILLE, BORDEAUX, NANTES, ANGERS, NANCY. – 1-63

Société d'Alimentation de Provence – Avignon

Saucisson "MIREILLE"

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE

Un homme de goût ne se conçoit plus sans phonographe

Assurez-vous en chez

PHONO MONTGRAND

Musique de chambre - Musique d'orchestre - Chœurs russes - Opéras

Jazz Band - Jazz vocal.

Appareils et Disques Columbia, Gramophone, Pathé, Odéon, Salabert

RENSEIGNEMENTS, CATALOGUES, FACILITÉS chez

PHONO MONTGRAND, 26, rue Montgrand, Marseille

LES CHAPEAUX **BERRY**

14, rue St-Ferréol, 14 – MARSEILLE

sont toujours les plus chics

aux meilleurs prix.

les plus importantes que l'histoire de la musique ait enregistrées. De même que le Cubisme a renoué la grande tradition picturale (prise en dehors de tout sens académique) et permis la réalisation surréaliste, le jazz, dépouillant le chant de tout équivoque sentimentalement descriptif, se découvrait un système constructif, (contrepoint et rythme) qui renouait la grande tradition de la musique pure, (Ecoles du moyen âge, Purcell, Bach, Haendel, les clavecinistes) et de l'invention sonore.

C'est sur cette base et avec les mêmes thèmes que des musiciens divers ont développé leurs recherches dans les domaines du rythme et de la sonorité, je crois intéressant d'en signaler les grandes lignes.

Tout d'abord *Ted Lewis and his band* dont l'orchestre est à ma connaissance le meilleur jazz actuel. Absence absolue d'effets faciles, sa musique est orientée vers un style contrapunctique où le dynamisme rythmique n'est plus heurté, mais s'impose frénétiquement aux nerfs de l'auditeur. Les sonorités instrumentales sont toujours strictement observées et notre inconscient profond s'éveille à la voix flegmatique de Ted Lewis. A noter l'emploi de la petite clarinette mi bémol dont les glapissements aigus demeurent une des plus pures formules de joie, d'animalité et d'hystérie.

Le *Denza dance band* se singularise par son extrême monotonie de débit et sa préciosité rythmique. En dépit de l'allure les danses y sont interprétées nostalgiquement. Basses, pianos, banjos et batteries continuels, çà et là, des trompettes sourdes et des saxos.

Le Gilt-Edged four présente un extraordinaire numéro de jonglerie musicale. Quatre musiciens pour tenir tous les pupitres d'un jazz complet, avec une étonnante sûreté de rythme. Sonorités blanches et très suaves. Les thèmes sont parfois repris suivant le procédé classique des variations.

Le *Piccadilly Revels band* se complait dans les mélanges sonores. C'est évidemment moins pur, mais le dosage ne laisse rien à désirer.

Al Katz and his kittens cultivent les effets comiques avec une truculence et une délicatesse qui rappellent à la fois la farce et la comédie italienne. Je crois devoir insister sur le sens profond de la musicalité de ce jazz, le meilleur qui enregistre chez Gramophone.

Jack Hylton's Kit cat band tend à se rapprocher de la formule de *Ted Lewis*, mais avec une originalité harmonique. Certains de ses disques sont excellents (Too too. D'ye love me), mais l'ensemble est trop uniquement destiné à faire danser.

L'orchestre de Paul Whiteman ne vaut guère que par des qualités de virtuosité. L'exécution est toujours très propre mais on aimerait moins de perfection et plus de chaleur.

Jean MALAN.

La Peinture.

L'Union Régionale des Arts Plastiques organisait à Lyon du 7 mai au 12 juin, le *Salon du Sud-Est* 1927. Je suis d'autant plus heureux de signaler cette intéressante manifestation qu'elle corrobore en tous points les tristes constations de ma dernière chronique, sur l'état de la peinture à Marseille et le laisser faire de nos organisateurs.

L'association lyonnaise qui a su créer des membres correspondants lui assurant la collaboration de toute l'élite picturale contemporaine présente :

1° Une rétrospective de l'école néo-impressionniste avec des œuvres de Seurat, Pissaro, Cross, Angrand, Lucie Cousturier, Van Rysselberghe, Signac, Luce, Mme Selmersheim, Desgranges, Petitjean.

2° Une importante exposition d'art nègre organisée par les soins de Paul Guillaume.

3° Les œuvres de ses adhérents et de ses invités parmi lesquels je relève les noms de MM. Antral, Chabaud, Coubine, Derain, Despiau, Dufresne, Fraye, Flandrin, Friesz, Gromaire, Lotiron, Lombard, Luce, Maillol, Mainssieux, Marquet, Marval, Matisse, Pompon, Segonzac, Utter, Utrillo, Valadon, Van Dongen, Vlaminck.

Dans la même période, la Galerie des Archers dont j'ai déjà signalé l'activité expose des aquarelles de Marquet.

Les manifestations picturales marseillaises se bornent elles à deux expositions : celle de Porteu chez Detaille et celle de Villameur chez Gaulène.

Porteu ne manque pas de qualités, mais sa peinture manque de joie.

Notre ami Dora Bianka expose chez Lemarget à Paris des 13 juin au 2 juillet.

VISAGES.

ALEXANDRE ROBINSON, PEINTRE.

Cassis est un heureux village de Provence et un port que les étrangers découvrent depuis quelques années. La vie y est facile, le paysage décoratif, le coût des terrains relativement bas pour Londres, New-York ou leur parité, aussi conquiert-il de jour en jour cette notoriété mondiale que Mistral lui avait attribué

AMEUBLEMENT

TAPIS EN MOQUETTE -:- LINOLÉUM -:- TOILES CIRÉES

CHABERT & C^IE

Maison fondée en 1827

30, Rue de Rome — MARSEILLE

Chèques Postaux 77-71 — **TÉLÉPHONE 27-80**

Balais, Brosses, Plumeaux - Paillassons, Stores

CONFECTION ET POSE — PRIX FIXE

COMPAGNIE DE NAVIGATION

PAQUET

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 10,500.000 FRANCS

Lignes de Constantinople et de la Mer Noire. — Service direct pour Constantinople, Côte d'Anatolie, Batoum Novorossisk (départs : 15 et 30 de chaque mois).

Ligne du Maroc. — Service rapide Marseille, Tanger, Casablanca — Départs de Marseille et de Casablanca les 5, 15 et 25 en hiver, tous les samedis en été — Départs fréquents pour tous ports du Maroc.

Service bi-mensuel ORAN-TANGER-CASABLANCA et les ports du sud du Maroc

Ligne du Sénégal. — Service régulier Marseille, Tanger, Casablanca, Dakar (départs de Marseille et de Dakar tous les 14 jours.

Services commerciaux sur Dakar, Rufisque, les ports de la Casamance et du Saloum.

Pour tous Renseignements, s'adresser :

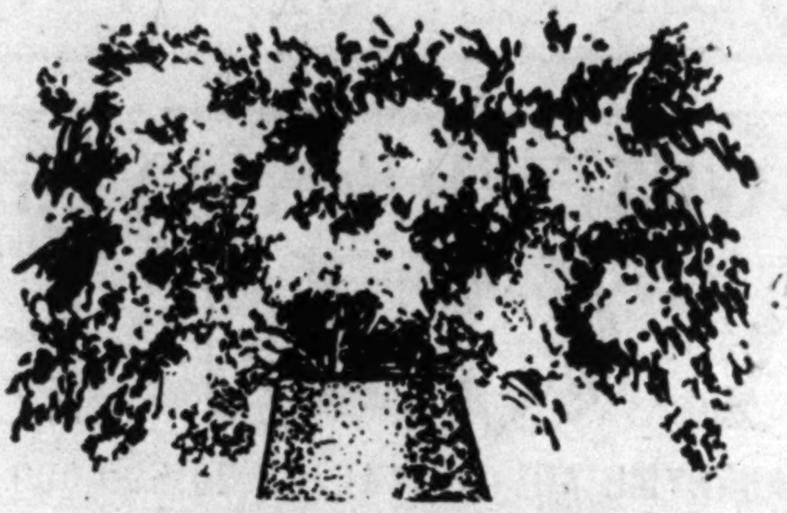
A la Direction : **4, Place Sadi-Carnot, MARSEILLE**

Et à Paris : **à M. A. NUNZI, 43, Rue La Fayette (9^e).**

GRAVURE = TIMBRES

ASQUASCIATI

11a RUE HAXO



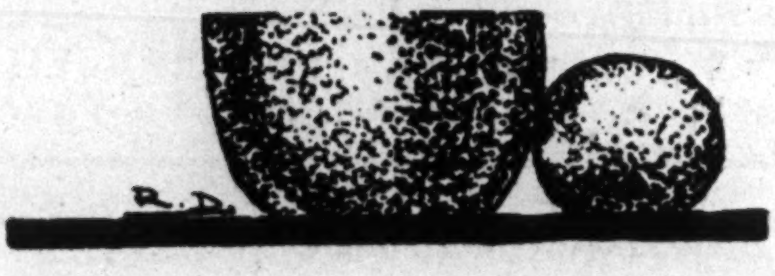
Fleurs et Fruits de Calabre et de Sicile, ambres tenaces et muscs fins donnent aux

EAUX DE COLOGNE
LORENZY-PALANCA

leur bouquet tant apprécié.

Téléphonez ou commandez aux magasins : Livraison sans frais.
Par 5 litres : Réduction de prix.
Verrerie : Rachetée ou reprise.

4, RUE CANNEBIÈRE
31, RUE ST-FERRÉOL
62, RUE RÉPUBLIQUE
Téléphone : 1.41



dès son poème de *Calendal*. Les noms de ses fidèles, Penrose, Varda, Robinson, Becker, Grigoresco, Tryon Hawer, Galanis, Domenjoz, Sauvage, Fels, Georges Robert, Creixams, Trinquier, Garnett, etc., indiquent assez sa vie intellectuelle que troublent le dimanche les klaxons des automobilistes marseillais. Toutefois, Cassis n'est qu'un moyen pour vous présenter Alexandre Robinson qui s'y est fixé depuis quelques ans. Mme Robinson a fait bâtir d'après ses plans une grande maison d'un goût et d'un confort qui témoignent de la plus grande sûreté.

Tout d'abord le secret de son succès : les blancs ne jouent et ne gagnent qu'à la condition qu'il le veuille bien. Vous voici avertis, ne pariez jamais contre lui, sa peinture est une réussite continuelle.

Il jongle avec les éléments qui composent ses toiles. Le soleil, la mer, une barque, une villa, une rue, des fruits, des poissons, il lance et rattrape tous ses accessoires comme au vol avec une sûreté de main sur laquelle je crois devoir insister. Mais ceci n'est qu'extérieur, il n'entre pas dans la catégorie des virtuoses.

Robinson est un américain de Boston, forte carrure et forte taille, dans la force de l'âge, avec une tête d'homme solide, où les yeux parfois s'égarent et retrouvent la naïveté des larmes d'enfance.

Robinson est plus un cérébral qu'un peintre, je le définirais volontiers comme une intelligence ayant adopté la couleur comme mode d'expression. Ses toiles sont précises et construites avec un ordre intérieur où se retrouvent les éléments du paradoxe et du poème, où la valeur de la couleur se superpose à la perspective classique. Elles sont des extériorisations de sensations où les notions d'espace et de formes sont uniquement fixées par les réactions des surfaces colorées. Toutefois, il a banni de sa trousse l'abstraction et la systématique. Il ne cherche pas à faire vrai, ni même vraisemblable. Son métier est celui d'un poète (et ce terme est pris ici en dehors de son sens poncif habituel). Le thème visuel enregistré par le peintre n'est ni traduit directement, plus ou moins agrémenté par les rapports des tons, ni repris suivant un procédé constructif, mais intellectuellement transposé sur le plan sensible. Robinson ne se contente pas de peindre un motif avec sa sensibilité particulière, avec son expression particulière, sa recherche évolue dans la création d'équivalences plastiques de ses sensations visuelles.

L'observateur superficiel, cependant, s'arrêtera aux exquises qualités de Robinson, fantaisie, finesse, fraîcheur de sentiments, aisance, santé, dont il use à mon sens trop librement, et qui risquent de donner parfois à sa production un tour mineur et anecdotique que démentent cependant ses qualités picturales toutes instinctives.

Alexandre Robinson est avec Pascin et Thorndike un des

peintres américains de Paris les plus cotés. Je crois inutile de rappeler le succès obtenu par son exposition à la galerie Vavin en 1925.

Jean MALAN.

Le Cinéma.

Ce mois dernier nous ont été présentées des œuvres dont aucune ne se détache suffisamment pour mériter nos louanges, mais dont certaines sont assez pauvres pour donner, par comparaison, de la valeur aux autres. Que la maison qui édite *La Glu* ne nous tienne pas rigueur de notre sévérité. Elle n'est pas visée, et peut s'enorgueillir d'œuvres remarquables, que le succès n'a pas toujours couronnées. Mais le roman de Jean Richepin était mort bien avant son auteur, et c'était l'oubli qui lui convenait le mieux. Ne voyons dans *La Glu* qu'un documentaire de la Bretagne, sous des aspects divers, et oublions aussi des interprètes incolores et irresponsables.

Autre grief : *Feu*, de Baroncelli, qu'on honore beaucoup et auquel nous pardonnons parce qu'il fit *Le Rêve*, qui fut réussi. Depuis, il réalisa *Pêcheurs d'Islande* — pauvre grand Loti ! — *Nitchevo*, que l'agonie du sous-marin, faite de tous les poncifs, suffisait à condamner, pour aboutir au dernier-né *Feu*. Condamnons le scénario sans y insister, ni mépriser ceux qui l'animèrent. Regrettons toutefois qu'une jeune première, dont la jeunesse constitue présentement le seul talent — Dolly Davis en l'occurence — n'ai pas, au cours de ce film dont le métrage avoisine 2.000 mètres, l'occasion *d'essayer* un sourire. Que la firme éditrice se rassure. Les deux films incriminés auront un succès commercial. Souhaitons la même réussite à la petite merveille qu'elle vient de nous présenter : *Adieu Jeunesse !* mis en scène par Auguste Génina, interprété par Carmen Boni, dont la collaboration nous avait déjà valu cette délicieuse *Femme en Homme*. Ne soyons donc pas surpris de la réussite complète de leur nouvelle production. Nous fûmes assez rudes envers les films italiens pour avoir à cœur de les honorer dès qu'ils nous enchantent. Ajoutons au palmarès de cette firme des dessins animés de grande valeur : *Le Chaperon Rouge*. Ne désespérons pourtant pas, et pensons qu'au pays de Voltaire et de Rabelais, et pour ce que rire est le propre de l'homme (qui s'en douterait après les productions énoncées ?) on nous sortira un jour une comédie gaie, à base d'humanité — celle-ci n'étant pas toujours tragique — qui nous enchantera. Faut-il rappeler que cela fut fait, avec *Knock ou le Triomphe de la Médecine* dont il ne fut pas assez parlé et qui honore grandement René Hervil ? Attendons donc des temps meilleurs. D'ici là, dès que nous voudrons de la joie saine, des acteurs extraordinaires, et de la

SOCIÉTÉ DES

Tuileries Romain Boyer

Société Anonyme au Capital d: 1.000.000 de francs

Siège Social : 5, Rue Cannebière, 5

MARSEILLE Télép hone 69-40

Carreaux, Fins rouges, Mécaniques, etc., etc.

PAPETERIES NAVARRE

Société Anonyme au Capital de 54 Millions

AGENT DE VENTE :

UNION FRANÇAISE DE PAPETERIES

SOCIÉTÉ COMMERCIALE LAFUMA

SIÈGE SOCIAL : LYON, 52, Avenue de Noailles

André NAVARRE, Ingénieur E.C.P., Directeur général

PAPIERS

Extra-Fins, Fins. Moyens pour Écriture et Impression
Pur Fil Lafuma, Madagascar, Alfas
Couchés, Affiches, Phototype

CARTONS

pour Boites Pliantes, Bristols, Cartes Bicolores
Phototypie Couchés

DÉPOT DE MARSEILLE : 90, Boulevard de Paris

Dépôts Régionaux
- à NICE : chez MM. LIPRANDI & MARS, 14, rue Delille.
- à SAIGON : Établissements DUMAREST, d'Indo-Chine.
- à CASABLANCA : S. A. N. A. R. C. I., 54, Avenue de la Marine.

Agences : Alger, Oran, Tunis, Tananarive, Hanoï, Le Caire, Beyrouth, Jaffa, Smyrne, Jérusalem, Constantinople, Athènes, Bucarest.

Lampes "MAZDA"

En vente chez tous les Électriciens

AGENCE : 1, Rue du Théâtre Français
DÉPOT : 59, Rue Saint-Bazile

MARSEILLE

Téléphone 34-06

La vrai Bouillabaisse Marseillaise
chez

MENELIK

6, Quai de Rive-Neuve, 6

R. C. Marseille 7982

GRAND PRIX

Exposition Nationale Coloniale Marseille 1922

MAGASIN GÉNÉRAL

- 23, Rue Saint-Ferréol et Rue Vacon -

PARFUMERIE - TOILETTE -
GANTERIE - MAROQUINERIE -
AMEUBLEMENT - BIJOUTERIE
LUSTRES & TAPIS - - -

MARSEILLE

Téléph. 19.75

IMPRIMERIE MISTRAL

CAVAILLON (Vaucluse)

La plus importante Typographie

du Sud-Est

RENSEIGNEMENTS ET DEVIS PAR COURRIER

légèreté, ne regrettons pas de demeurer tributaires des Américains. Répétons qu'il nous faut attendre beaucoup des Allemands dans cette nouvelle forme, et, puisque nous venons de louer le film italien *Adieu Jeunesse*, gardons notre place qui devient la dernière. Pour illustrer nos regrets, citons un documentaire sensationnel : *Au Royaume des Glaciers*. Splendeur du Soleil de Minuit, épisodes charmants, et ce parti-pris délicieux de ne rien présenter de triste. L'expédition dut être dure, et sa transcription n'est que bonne humeur. Celle-ci dut gagner le sous-titreur, car les textes sont pleins d'humour.

Pour commenter notre appréciation sur Dolly Davis, nous ne pouvons mieux faire que lui opposer *Robes et Manteaux* (Erka). C'est le type du film passe-partout, qui n'a rien voulu révolutionner, mais que ces jeunes gens sont charmants, frais, gais malgré leurs avatars amoureux, sans être confits. Or, au pays des dollars, Marguerite de la Motte et Allan Forrest tiennent leur place, sans que celle-ci soit des premières. Nous souhaitons à nos artistes ce jeu « ordinaire ». C'est à croire qu'ils font du cinéma, mais qu'ils n'y vont jamais. Ils découvriraient qu'en Amérique tant décriée, les enfants, les adultes, les vieillards jouent tous de façon incritiquable. Leur production surabondante contient certes des navets, mais si impeccablement joués qu'ils sont malgré tout très agréables. Hélas ! Il ne faut pas s'y tromper : l'opinion que nous sommes médiocres, et que nos films sont à base d'ennui, se répand dans les milieux français, même peu éclairés.

Et, quand on s'est bien pénétré de l'indiscutable valeur du talent des acteurs américains, on est encore étonné de découvrir un Rudolph Schildkraut, qu'on peut opposer aux plus grands. Après avoir été inoubliable dans *Les Siens* de l'Universal, il semblait déjà qu'on ne put le voir sans sa barbe de vieux brave homme israélite. Son rôle de roi fantaisite qu'on met en demeure d'abdiquer et qui n'attend que cela pour aller vivre en liberté à Paris est une composition de grand style. Il est secondé dans cette production par Joseph Schildkraut (son neveu, autrichien comme lui) et par cette adorable Bessie Love, dont le talent eut été un des plus grands de l'écran, si Mary Pickford ne l'avait devancée dans le genre. Ce film condense toutes les qualités. Et, puisque nous avons eu l'immense joie de revoir *Don X, Fils de Zorro*, avec ce surhomme qu'est Douglas Fairbanks, comment nier, comment nier que les Américains sont présentement les maîtres du cinéma ? Proposition à oublier dès qu'on nous présentera mieux.

Jules ROQUE,

Automobilisme.

La course de côte des Alpilles a terminé dignement ce mois de mai si bien commencé. Cette épreuve, qu'organisent de concert les Moto-Clubs d'Avignon, du Vaucluse, de Saint-Rémy et l'Automobile-Club de Marseille, est certainement, à tous les points de vue, une des plus intéressantes de la région. Le parcours commençant par une longue ligne droit à pourcentage élevé et se terminant en une suite de virages assez difficiles, met sévèrement à l'épreuve le moteur et tous les organes des engins concurrents, en même temps qu'elle exige une grande maîtrise des conducteurs. Regrettons donc que cette année, quelques concurrents importants du dehors aient cru devoir s'abstenir.

Le public, encouragé par un temps idéal, avait répondu en grand nombre à l'appel des organisateurs, et n'eut pas à le regretter. Le sport fut bon, et quelques records furent battus.

L'amateur niçois Proal, sur *Bugatti*, renouvela son succès de l'an dernier, et fit le meilleur temps de la journée en 2 minutes 45 secondes (moyenne, 87 à l'heure) devant Massias également sur *Bugatti*, et Rigal, dont la *Peugeot* réalisa le meilleur temps des voitures sport. Pour les autres catégories les vainqueurs furent, par ordre de temps, de Prandières (*Bugatti*), Jourdan (*Salmson*), Olive (*Giraud Spéciale*), Grimaud et Quenault (*Peugeot*).

En motos, Richard sur *Peugeot* monta dans le meilleur temps et battit par la même occasion le précédent record. Barnavol sur *Dollar*, Maigrot sur *Monet-Goyon*, Piscaglia sur *Piermé*, Beotsch sur *Magnat-Debon*, Oilter sur *Motosacoche*, Saurel sur *B.S.A.*, Rolly sur *Motosacoche* et de Tray sur *Morgan* furent, la plupart avec d'excellentes performances, les vainqueurs des autres catégories.

A l'occasion de cette course, adressons un souvenir ému à la mémoire d'Olivier Giraud, qui remporta là sa dernière victoire — une des plus belles — au volant de la voiture qu'il avait étudiée et construite lui-même, et avec laquelle il devait trouver la mort à Gattières, trois semaines plus tard.

Au mois de juin, le mouvement automobile se ralentit considérablement, et nous n'aurons guère à parler que des Grands Prix du Moto-Club de Marseille, qui n'ont pas remporté, cette année, leur succès habituel. Les raisons en sont connues : Miramas-Autodrome est trop loin, la visibilité y est mauvaise, et il y fait trop chaud à l'heure actuelle. De plus, la dernière réunion, malheureuse entre toutes, a découragé la majeure partie du public.

Le sport fut de qualité honnête sans plus. Il y eut beaucoup de défections à enregistrer, et les premières places furent presque toutes acquises sans lutte, dès les premiers tours.

:: MARSEILLE ::

TÉLÉPHONE : 2.01

R. C. 42.721

LA RÉSERVE

PALACE-HOTEL

La Perle
de la Côte Provençale
Restaurant
de Réputation Mondiale

E. V. PECLET et Cie
Propriétaires

Dominant la fameuse Corniche et son - - - Golfe merveilleux - - 'LA RESERVE' de Marseille est considérée comme un pèlerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte-d'Azur - -

Appartements Confort Moderne = *Terrasses et Jardins Magnifiques*

LE GRAND HOTEL

ENTIÈREMENT RÉNOVÉ

Sa Cuisine — Son Restaurant — Sa Cave

66, Rue Cannebière. 66

Même Maison : **GRAND CAFÉ GLACIER**, Charles BORY, Propriétaire

MARSEILLE - Cannebière

Tout premier ordre
Situation la plus Centrale au Midi

Toutes Chambres avec Eau courante
Cabinets de Toilette
ou Salles de Bains

Téléph. urbain et inter
dans chaque chambre

Télégr. LOUVRE-PAIX
Téléph. 18.

HOTEL LOUVRE & PAIX

RESTAURANT

The
Leading
and
Best known
Hotel in Marseilles

Most Centrally
Situated in the Cannebiere
Southern Aspect

All Bedrooms provided with
Running Water or with Bathroom
aud Lavatory attached.
Phones in all Rooms for Local or Trunk calls.

MARSEILLES - Cannebière

AUTOMOBILISTES ! Visitez LES BAUX

Provence Romaine et Moyennageuse

HOSTELLERIE DE LA REINE JEANNE

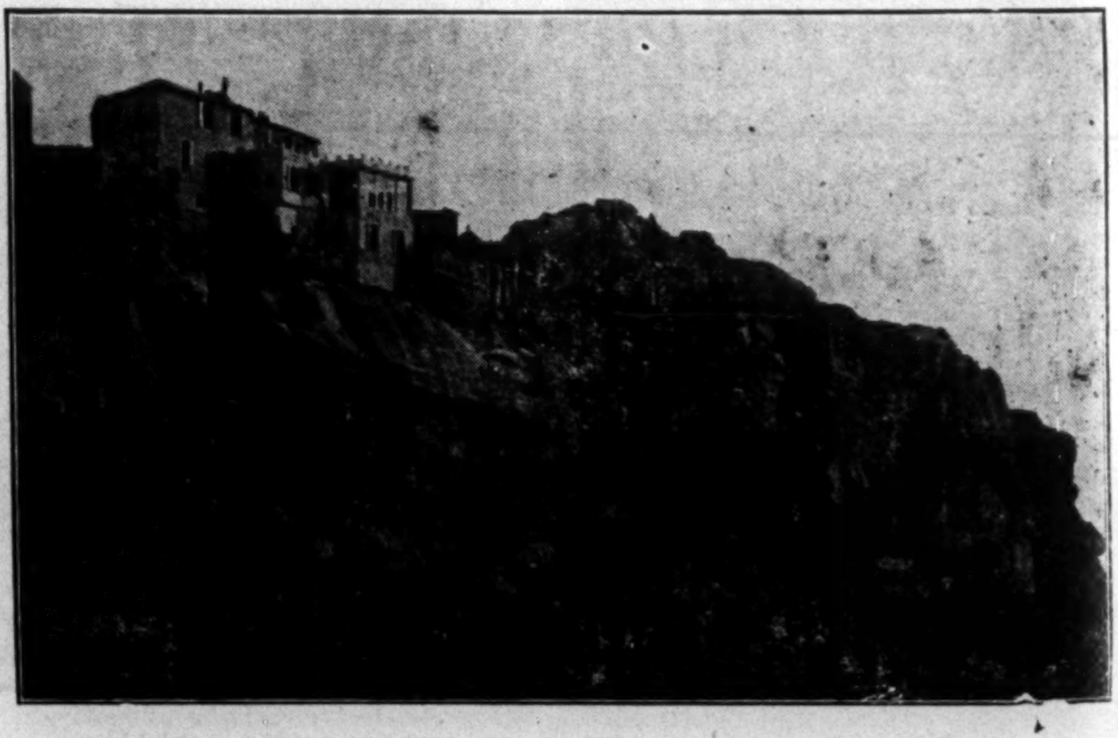
Pavillon de la Reine Jeanne

20 CHAMBRES
meublées à neuf

Restaurant
Terrasses
Pergola
Tea Room
Garages

Directeur-Propriétaire :
DUMAS

Cuisine Provençale
Grands Crus de Provence



L. ÉCHENARD, owner: Late Gal manager, Ritz-Carlton, Londres et Paris.

En motos 175 cc, *Alcyon* place en tête ses deux représentants sans difficulté, les coureurs de *Monet-Goyon* étant mis hors de cause par des incidents divers. *Thomann* se défendit bien, mais fut déclassé.

En 250 cc, nouvelle victoire de Jolly sur *Alcyon*, talonné de près par Durand sur *Terrot*, qui fut remarquable dans les virelets, et suivi à distance respectueuse par Perrotin sur *Terrot* et Piscaglia sur *Piermé*, dont nous attendions mieux.

La catégorie 350 cc vit la victoire de Durand sur *Terrot*, qui, après avoir longtemps bataillé avec Boetsch pour la seconde place, profita d'un arrêt de Gaussorgues, gagnant certain au huitième tour, pour prendre la première place.

La catégorie 500 cc fut gagnée par Rolland sur *Terrot*. Gaussorgues, sur *Monet-Goyon*, l'inquiéta pendant la première partie du parcours, mais n'insista pas par la suite.

La course « Motos toutes catégories » fut peu intéressante. Sabet, sur *Sunbeam*, malchanceux en 500 cc, prit une revanche peu brillante sur trois concurrents qu'éliminèrent des incidents divers.

En voitures, l'épreuve réservée aux 1.100 cc, réunit deux concurrents seulement : Gubernatis et Bélivier, tous deux sur *B.N.C.* Après une lutte indécise pendant six tours, Gubernatis se détacha pour gagner nettement à l'excellente moyenne de 102 à l'heure.

Trois concurrents seulement en 1.500 cc : Foc, de Prandières et Dufour, tous trois sur *Bugatti*. Dès le départ, la lutte est circonscrite entre les deux premiers nommés, de Prandières menant pendant deux tours, Foc passant en tête ensuite et gagnant sans être inquiété.

La course « Voitures toutes cylindrées », groupa, sur neuf engagés, quatre partants, tous sur *Bugatti* : Foc, de Prandières, Bret et Imbert. Pendant huit tours, Bret galope par-dessus le lot, ralentit au début du neuvième et finit par s'arrêter. Imbert gagne sans peine, à 116 à l'heure, devant Foc.

En fin de réunion, la tentative de Rolland, sur *Terrot* 1.000 cc, fut couronnée de succès, il battit, à 156 de moyenne, le record du tour de piste sans virelet. Imbert s'attaque à son tour, mais vainement, au record des voitures, qui est de 157 km. à l'heure, et qui fut tant de fois battu officieusement. Nous sommes encore loin des temps de Montlhéry !

Le Salon de l'Automobile, section de l'Exposition de la Navigation et de l'Aviation, vient d'ouvrir au Palais des Machines du Parc Chanot. Une soixantaines de marques y sont représentées. Le temps et la place nous manquant, nous consacrerons une partie de notre prochaine chronique à cette exposition dont la nécessité se faisait sentir depuis longtemps et dont il faut

louer hautement la Chambre syndicale de l'Automobile, grâce à laquelle l'organisation en fut décidée.

André DE MASINI.

CYCLE D'ART LYRIQUE ET DRAMATIQUE

Le Théâtre du Soleil à Saint-Raphaël organise pour juillet et août un cycle d'art lyrique et dramatique avec le concours des vedettes de l'Opéra, de l'Opéra-Comique, de la Comédie Française et de l'Odéon.

Pour les deux premières représentations qui auront lieu les 14 et 17 juillet, on jouera *Carmen* et *Thaïs*, avec une distribution de premier ordre, digne des inoubliables représentations déjà données au Théâtre du Soleil.

Les renseignements et programmes détaillés sont envoyés sur simple demande au journal « Les Tablettes de la Côte d'Azur » à Saint-Raphaël.

Échos.

AUDITION. — Nous avons le plaisir de signaler la charmante fête qui réunit aux salons Massilia, le 19 juin les parents d'élèves et les élèves de Madame de Saint Sauveur Panon.

Le cours nombreux que ce professeur réputé dirige avec les méthodes les meilleures et le dévouement d'une artiste véritable, figurait là au grand complet. Comme toujours ce furent les touts petits qui obtinrent le plus vif succès. Il y avait là de remarquables bambins dont l'un M. Schulz possède des dons surprenants. Nous avons beaucoup goûté une opérette en 1 acte : *Les Déesses du battoir* ou se distinguèrent surtout Mme Préziosi et MM. Bonifay. Nous présentons nos compliments au professeur pour l'excellente tenue de cette audition. Madame de St Sauveur Panon est l'épouse de M. A. Panon peintre de talent que nous avons déjà eu l'occasion de citer dans nos colonnes et qui professe la plus vive curiosité pour le mouvement des idées et de l'esthétique.

AU LYCEE DE JEUNES FILLES. — Belle représentation jeudi 30 juin dans la cour intérieure du Lycée Montgrand. Une kermesse y dressait au long des murs graves le plus imprévu des décors, tandis qu'une scène coquettement installée par l'ingénieux menuisier du Grand Théâtre, notre ami M. Vacher, (à qui nous dûmes autrefois la conception de celle du Théâtre *Fortunio* — une merveille !) donnait à cette maison de la jeunesse l'air allègre des fins d'année.

Le programme de cette matinée était surtout formé par le *Bourgeois Gentilhomme*. Et ce nous est un plaisir de reconnaître la façon parfaite dont les rôles furent tenus, les caractères observés, les nuances du dialogue rendues. Le personnage de M. Jourdain, surtout fut un succès de comique et d'intelligente critique. Mais une mention toute particulière revient à la délicieuse musique de Lulli, jouée par un orchestre mis savamment au point par M, Lacour, le président de l'Association musicale des Concerts Classiques, dont il faut louer sans réserve le dévouement et le talent qui, chez lui, s'égalent et se complètent. Au nombre des exécutants, nous avons remarqué MM. Gaston Mouren, Lucien Lévy, Esprit Pélissier qui se détachaient cependant dans un groupe excellent à tous points de vue.

Nous avons noté aux éventaires très élégamment présentés, MMles Gébelin, Bezault, Hellem, Castel, etc.... qui en faisaient les honneurs avec une prévenance insinuante et une grâce parfaite.

La véritable Bouillabaisse de Marseille est servie dans les rochers de

La Cascade

face au Vieux Port

Rendez-vous des Artistes

5, Quai de Rive Neuve (Tél. 27-37)

ROSTAN, Propriétaire

Un chauffeur averti en vaut **DEUX...**

Un chauffeur averti est celui qui emploie

L'Huile VIT'OIL

La grande Marque Française

TASSO Frères - Marseille

HUILES MINÉRALES

pour tous graissages industriels

Artistes !

Vous êtes attendus sur la Terrasse du **Sans Pareil** Face au Vieux Port

VEYRIER, Propriétaire

LE MEUBLE D'ART - **DAVID FRÈRES** - LA DÉCORATION

45, Cours Gouffé — Le grand Escalier d'entrée — **MARSEILLE**

La plus importante Maison d'Ameublement du Midi de la France

Société Marseillaise de Crédit

Société Anonyme au Capital de **75 Millions** entièrement versés

Réserves : 30.450.000 Francs

BANQUE FONDÉE EN 1865

Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis -- Succursale à PARIS, 4, rue Auber

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

COIFFEUR POUR HOMMES **DUPONT**

16, Boulevard Dugommier (descente de la Gare)

GRANDS SOINS POUR LA COUPE DE CHEVEUX ET TAILLE DE BARBE

EXPOSITION VILLAMEUR. — Notre ami Gustave Villameur a exposé chez Lambert-Jouvène une collection d'œuvres qui témoignent de son activité et de son talent. On sait la belle place que ce portraitiste s'est faite dans la Société de Marseille et de la côte dont il est le peintre favori. Nombreux sont les salons où se découvre sa signature sous le pastel de la maitresse de maison ou de ses filles. Nombreux les cotillons où il apporte son sens de la décoration, sa belle humeur et son jazz retentissant. On le connait partout, on le fête, on le désire. Gustave Villameur dont le studio est la merveille du genre et suffirait à faire la gloire, est désormais un nom classé, un talent officiel de la bonne société.

LA FONTAINE DIVINE. — M. F. Andrieux va prochainement éditer aux *Cahiers du Sud* un roman tout de passion ardente et de savantes recherches humanistes qui se nomme la *Fontaine Divine* et dont l'action se passe à Divonne-les-Bains. Cette œuvre sera publiée en Août. Y souscrire dès maintenant aux *Cahiers du Sud*, 10 Quai du Canal, Marseille.

MARIAGE. — L'élite de la société Marseillaise et de l'armement a assisté tout dernièrement au mariage de Mlle Marie Brenier, fille de M. Georges Brenier, vice-président de la Chambre de Commerce, avec M. Charles Brunet, assureur. La jeune mariée est la petite-fille de M. Lucien Estrine, président honoraire de la Chambre de Commerce, commandeur de la Légion d'honneur, personnalité universellement vénérée à Marseille pour sa belle carrière et ses nobles qualités. La cérémonie a eu lieu à St Giniez où de belles œuvres musicales furent exécutées pendant l'office par les meilleurs musiciens et un déjeuner magnifique qui réunit le Tout Marseille, fut servi dans les salons de M. Georges Brenier. Les *Cahiers du Sud* présentent à ce dernier, à M. Ch. Brunet et à son épouse leurs plus sincères félicitations.

NECROLOGIE. — C'est avec une profonde émotion que nous avons appris la mort brutale, par suite d'un accident d'auto, de M. Olivier Giraud, fils de M. Hubert Giraud, président de la Société Générale de Transports Maritimes à vapeur.

Les *Cahiers du Sud* prient M. Hubert Giraud et sa famille de bien vouloir agréer, en ces circonstances, l'expression de leur douloureuse sympathie.

Une très ancienne famille de Provence qui compte des peintres célèbres, les Parrocel, vient d'être cruellement éprouvée par la mort de Madame Veuve Pierre Parrocel, mère de M. Parrocel, agent de change et de Madame Magalie Tourel, de Cannes.

A ces derniers et à M. Tourel, nous adressons nos condoléances les plus sincères. Nous ressentons grandement la perte qu'ils ont faite. C'est une amitié qui s'en va et qui était chère aux *Cahiers du Sud*.

Au milieu d'une affluence considérable, et de personnalités de toutes classes ont eu lieu les obsèques de M. Maximilien Bancal, père de Léon Bancal, notre camarade de lycée et notre ami. C'est un visage bien marseillais et profondément sympathique qui disparait. Si quelque chose peut atténuer la douleur qui frappe cruellement ses enfants c'est le concours spontané des amitiés qui, a la triste nouvelle sont venues se ranger auprès d'eux et qui attestaient les regrets unanimes laissés par le défunt.

J'adresse à Léon Bancal au nom des *Cahiers du Sud* l'expression de notre sympathie affligée.

J. B.

CONFERENCE T. S. F. — Une causerie par T.S.F. de notre confrère et ami Marcel Gras, a renis en mémoire pour tous ceux qui de près ou de loin connurent Marcel Pagnol et la revue *Fortunio* des évènements pleins de charme et de nostalgique attrait. Un large extrait de cette conférence paru dans l'intéressant hebdomadaire *La Vie Marseillaise* évoque avec une aisance familière les traits les plus caractéristiques de l'évolution subie par Marcel Pagnol et retrace la création de *Fortunio*.

A NICE

REFLETS D'ART

Donner des reflets d'art, de Nice, en cette saison, devient laborieux. Je peux dire que cela m'eût été impossible ce mois-ci, faute d'éléments, si l'Académie des Muses n'avait eu l'ingénieuse idée d'organiser une manifestation d'art, avec un concours-exposition des artistes régionaux.

Malgré le tonnerre, la grêle, suivis du déluge, le vernissage peut recevoir une mention honorable quant au nombre de visiteurs.

Exposition fort intéressante, due à l'heureuse initiative de Mlle Sadhya Devars de Rouy, secondée par le talent organisateur de M. Font d'Ellenc au goût très sûr et très fin. L'idée est heureuse à ce début de saison morte où les gens d'estime sont rarissimes à Nice, et où les artistes se cloîtrent dans leur tour d'ivoire avec la pancarte classique « absent », ou « on n'y est pour personne ».

Les salles du Savoy se prêtent assez à la mise en valeur des œuvres exposées. Ensemble vivant et d'une variété qui permet l'accès à tous les goûts. Les aquarelles de *Ferdinand Maille*, cet ardent félibre dont le pinceau incarne l'idôlatrie pour sa Provence : Lou Félibre, Lou Troubadour, Santa Maria Madolena, la Counversioun, etc... Ce sont les belles pièces de résistance de l'exposition, ces enluminiures allégoriques ; et le moyen-âge eut élevé un autel à Maille, car il aurait décoré les vitraux de nos grandes basiliques, comme il l'a richement fait pour la chapelle du Sacré-Cœur, à la Croix de Marbre de Nice.

Jean Laffitte, et des aquarelles fort bonnes, une manière rappelant Harpignie ; des brouillards estampés, pleins d'une délicate émotion ; une ligne fondue et des mouvements harmonieux. Mais la négligence voulue de certains premiers plans ne donne pas toujours une impression favorable. Deux études de chien qui dénotent un métier déjà bien sûr.

Marzane : un jeune plein d'avenir, malgré la raideur un peu sèche de l'ensemble. Des coups de pinceaux attrayants dans la fleur, et vigoureux dans le portrait ; de la science et du dessin. Une tête de gamin au nez gavroche, aux yeux trop éveillés, est d'un caractère accentué. On devine une sincérité insouciante de

high life tailor

Rue Noailles
MARSEILLE

Costumes pour Hommes et pour Dames

MAISON DE PREMIER ORDRE

Librairie des Allées

J. CARBONELL

E. MAUPETIT

SUCCESSEUR

56-58, Allées de Meilhan

MARSEILLE

Compte Chèques Postaux : 60-17 Marseille **Téléphone 71-77**

Nouveautés Littéraires, Géographiques, Scientifiques, etc.

MÉDECINE, DROIT, MARINE

OUVRAGES TECHNIQUES :

CHIMIE, ÉLECTRICITÉ, MÉCANIQUE, AUTOMOBILISME

Classiques, Neufs et d'occasion

ÉDITIONS DE LUXE - OUVRAGES RARES

Achat et Vente de Livres neufs et d'occasion

ABONNEMENTS A LA LECTURE

l'effet. A une époque ennemie du fini et du poussé, l'audace est méritoire.

Reiner : reste dans la note classique et n'a peut-être pas tort.

Mourgues : qui singe Pastour en mal, avec sa pâte au couteau, des mers sans transparence, des barques taillées à l'emporte-pièce, et des ciels taillés dans du zinc. Cependant un coloris très chaud avec des oppositions amusantes.

Léonce Pelletier : dont le dessin se précise peut-être volontairement, et qui depuis longtemps, malgré sa modestie, se classe comme un maître.

Musique. — Le concert donné à l'Artistique par la chorale l'*Euterpe Niçoise* et l'association symphonique d'amateurs a été un régal pour un public qui était un peu empilé. La chorale et les musiciens nous ont fait regretter de ne pas les entendre plus souvent. Un concert dans un frais jardin, une cigarette et un sorbet, « quel dommage, répétait une jolie italienne, que ce ne soit pas un péché. »

Lettres. — La société des Jeux Floraux et la société des Lettres ont consacré, à tour de rôle, une séance à la proclamation des résultats de leurs concours. D'aucuns diront, dédaigneux, que cela vaut mieux que d'aller au café. Je pense qu'ils peuvent révéler un poète, que Victor Hugo a été lauréat des Jeux Floraux et que Mistral a concouru pour une chanson à l'éloge du paysan provençal où il n'eut pas le premier prix.

Oui, mais les concours de Nice ont-ils révélé un poète ? Je ne crois pas. Les œuvres envoyées n'ont pas grande envergure. M. Meier, un élève de philosophie, a eu le prix de poésie, mais il a si mal lu son poème qu'on n'a rien pu en deviner. La prose et l'histoire ont été mieux partagées. M. Léonce Boniface a obtenu une plaquette d'argent avec une monographie du canton de Saint-Paul-du-Var sous la constitution de l'an III.
Une journée trop rare fut celle de la société « La Provence », présidée par Pierre Devloupy, l'ancien capoulié. Il a donné l'exquise primeur de nouveaux inédits de Mistral, dont le deuxième volume va paraître.
La troupe du Théâtre « Barba Martin » a interprété « La Tina » de G.-A. Mossa et diverses chansons d'une mise en scène ingénieuse. Il y a peu d'amateurs doués d'autant de verve. Et il faut féliciter ces vaillants conservateurs de l'esprit local.

Charles BARZEL.

A ALGER

Sous la direction de M. Gabriel AUDISIO, 10, rue de Richelieu, ALGER à qui les publications d'Algérie (pour échange et compte-rendus) doivent être adressées.

ALGER, PORTE DE L'AFRIQUE

Dans son remarquable discours d'ouverture, M. Jules Cuttoli, président des Délégations Financières, célébrant les fastes intellectuels et artistiques de la vie algérienne, établit un rapprochement qui ne manquait pas de pittoresque : il fit observer que le centenaire de la prise d'Alger serait célébré en même temps que le centenaire du romantisme et que ce n'était somme toute pas une coïncidence fortuite.

Certes les *Orientales* avaient paru en 1829 avant que la flotte n'abordât à Sidi-Ferruch, mais l'Orient romantique c'est peut-être ici qu'on l'a le plus authentiquement découvert, — à tort ou à raison et n'en déplaise à M. Louis Bertrand. Je sais bien aussi qu'il y a Chateaubriand et Lamartine, l'*Itinéraire* et le *Voyage* ce qui n'est pas peu. Mais après tout c'est l'exception et l'on a le droit de mettre en balance Delacroix, Fromentin, Chassériau, Gautier, Flaubert, ce qui n'est pas rien.

Mais rassure-toi, ô fraternel Brauquier ! Rassurez-vous, chère équipe des *Cahiers* qui nous préparez un solennel et vibrant hommage à Marseille ! Vogue en paix aux murs de Longchamp, galère symbolique ! Non, Alger ne songe point à revendiquer ce titre de porte de l'Orient qui appartient, par les puissances du trafic et les sortilèges de la navigation, à Marseille « plexus du monde ».

Il me plaît pourtant, en face de ces colonnes d'en dresser d'autres, et de baptiser Alger-la-Barbaresque « Porte de l'Afrique ». Cette vue sera demain une réalité. Le centenaire qu'on se prépare à célébrer avec éclat en sera l'occasion.

Consentons cependant que la vérité historique eût voulu qu'on ne commémorât strictement que la chute des corsaires marins, le débarquement, la prise de la kasba, la fuite des Turcs. Et l'on ne doit pas oublier que dix ans plus tard on doutait encore s'il fallait pousser plus avant l'aventure. Mais les hommes publics qui président aux destinées de ce pays, et nommément ceux à qui la charge du centenaire a été confiée, ont su faire valoir

MAGASINS L. DEWACHTER Jne

VÊTEMENTS

2, Boulevard Dugommier, MARSEILLE

Vieille Maison Centenaire (1823)

PASCAL

sa BOUILLABAISSE... ses METS PROVENÇAUX

27, Place Thiars, 27, Quartier Rue Neuve. — MARSEILLE

Octave LAMBERT-PASCAL

Propriétaire

Téléph. Urb. et Int. 20.76 **Prix très modérés**

Dégustation

DU

Thé de l'Eléphant

AU

TEA ROOM ÉLÉPHANT

69, Rue Saint-Ferréol

MARSEILLE

CHARBONS **Georges GUYAT Fils**

Industrie - Navigation - Foyer domestique

36, Rue Chateauredon, 36, MARSEILLE ✕ Tél. Colber 85-09

FLEUR DE PROVENCE PARFUM DISCRET DE

JOLET 1, Rue de Rome - Tel. 77-48 - MARSEILLE

que, sans Alger, ni Tunis, ni Fès, ni Tombouctou ne seraient devenus les points cardinaux de cet empire.

M. J.-B. Luciani a montré que la chute des raïs a libéré les voies maritimes de la Méditerranée et rouvert celles des caravanes sahariennes : il y a quelque chose de commun, pour l'avenir des peuples, entre Suez et Alger. — M. Guastavino a voulu que non seulement Alger, mais toute l'Algérie fût à l'honneur, et c'est fort bien. — M. Gustave Mercier y voit mieux encore et à juste titre la fête votive de l'*imperium* français d'Afrique, où se réuniront bon nombre des races de la Tierce partie du Monde, celle qui, parmi les *gigantones* de la cathédrale de Tolède, s'avance avec une colombe sur la main.

Si la solennité ne donne point trop dans la pompe militaire, si l'économique ne l'emporte point excessivement sur le spirituel, si le spirituel n'est pas lui-même représenté uniquement par le pathos de tels bardes, on peut imaginer de belles choses. Ce qui n'est pas douteux, c'est l'envergure qu'elles déploieront : que M. Brunel soit le grand maître des cérémonies, comme on pense, et l'on peut se tenir assuré.

J'écris en ce treizième de juin, date anniversaire du jour où la flotte, partie pour une étrange aventure, touchait la côte du Sahel, — à l'époque où la Bab-el-Bar étant forcée, s'ouvrait désormais Alger, porte de l'Afrique.

Gabriel AUDISIO.

P.-S. à usage local. — J'espère que le « petit » signataire de ces lignes n'y a rien dit d'attentatoire à la dignité de la ville et des citadins sur lesquels des dragons non ignifugés veillent jalousement. « Puisqu'on ne peut fléchir ces farouches gardiennes... » ainsi qu'on chante à l'Opéra. D'ailleurs, comme dit Figaro, ou à peu près, les petits écrits ne fâchent que les petits hommes, voire les « petits grands hommes », qui est dire, en jargon d'Aristarque du crû, les Micromégas. Mais les grandes cités, par chance, s'accommodent fort bien des hommages désintéressés, si même de taille moyenne.

Cette Revue est imprimée sur papier Alfa des Papeteries Navarre. (Cuvée spéciale des « Cahiers du Sud »)

ÉCOLE PIGIER

Ire ÉCOLE PRATIQUE DE COMMERCE ET DE COMPTABILITÉ

FONDÉE EN 1850

SUBVENTIONNÉE PAR L'ÉTAT & PAR DES DÉPARTEMENTS

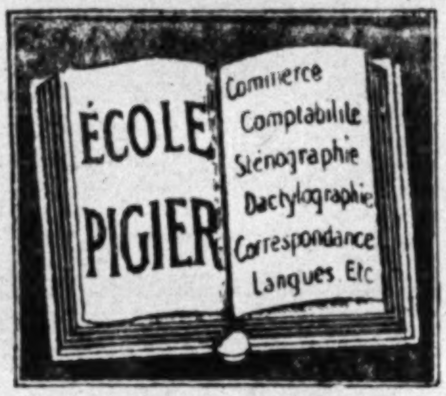
POUR LA PRÉPARATION

Des ADULTES, JEUNES GENS et JEUNES FILLES

à la Pratique des Affaires

La Leçon particulière est, de toutes les manières d'apprendre, la plus profitable.

Le mode d'enseignement adopté par l'Ecole est essentiellement individuel.



Chaque élève reçoit en particulier toutes les explications le mettant à même de bien comprendre.

Les Professeurs guident les élèves et les suivent dans leur travail.

RENSEIGNEMENTS GRATUITS

33, Rue Paradis - Tél. 44-20 - MARSEILLE

Commerce, Industrie, Finances, Comptabilité
Sténo-Dactylographie, Sténophile, Secrétariat général
Langues vivantes, Anglais commercial
Cours de Français Littéraire
Espéranto
Dessin Professionnel et Décoratif
Coupe, Couture, Mode, Lingerie

CETTE ÉCOLE SUPPRIME TOUT APPRENTISSAGE DANS LE COMMERCE

Inscriptions à toute époque de l'année et à tout âge

SITUATIONS INDIQUÉES AUX ÉLÈVES

Librairie Comptable - Travaux de Copie - Traductions

G. RIPERT-EMERY, Directrice-Concessionnaire

Le Mois Financier

PERIODE 15 MAI AU 15 JUIN

Dans les premiers jours, c'est-à-dire du 15 au 20 Mai, que signaler sinon l'immobilité des cours du Londres qui le 16 est revenu à son prix bien connu de 124,03.

L'Italie elle-même semble atteinte du désir de stabiliser ses cours et se maintient entre 88,50 et 89 contre Londres, soit 129,40 à 140 contre francs. L'Espagne paraît beaucoup plus ferme le 21 et monte jusqu'à 27,50 contre Londres (450 francs les 100).

De son côté le déport accentue son mouvement en cotant le 20 21 centimes pour le mois et 42 pour le trimestre.

En Bourse après avoir, comme dernier sursaut de la panique de Berlin ou de la baisse assez sensible sur toutes les valeurs, même les Rentes, les cours semblent vouloir se reprendre un peu et enregistrer des plus values dans tous les compartiments.

Le 24 journée doublement intéressante par le déport qui cote 60 francs emprunteur pour 3 mois, et par l'Italie qui après resté très calme pendant quelques jours dans les 88,50 et Londres, fléchit brusquesment à 89,70.

Les derniers jours du Mois amènent assez peu de changement et assez peu d'affaires. Le déport reste soutenu dans les mêmes cours tandis que l'Italie reprend un peu à 88,30 et Londres, soit 140 contre Paris.

Le 2 Juin au premier cours de l'après-midi, nouvelle et brusque tension de l'Italie à 87 contre Sterling contre 88,40 pendant plusieurs jours, soit 142,50 contre francs, soit encore, plus de 2 francs français de hausse pour 100 lires.

Le 7 et marqué par une détente assez brusque de la Peseta, ce qui entraîne un affaissement correspondant de l'Italie. L'Espagne cote 28 et Londres et 28,22 le lendemian, soit 442 et 439 contre Paris tandisque la lire fait parallèlement 88 (140,90) et 88.30 (140,40). Il n'est presque plus question du Sterling ni du Dollar, et si d'aventure on en fait encore c'est presque exclusivement en déport.

L'annonce d'un nouvel emprunt n'influe en rien sur la tenue du franc, mais donne une certaine vigueur au marché de nos rentes qui depuis quelques jours marquait une molesse assez prononcée. Toutefois il nous est assez difficile de cemprendre pourquoi, parallèlement à l'émission d'un emprunt qui va coûter à l'Etat au moins du 6 0/0, le Gouvernement retire de la circulation une somme correspondante de billets de Banque en circulation qui ne lui coûtent strictement rien, au contraire.

Le 10 le refus par la Chambre d'aliéner le Monopole des Allumettes entraîne pour le Sterling une grosse hausse... de 3 centimes. A tout autre moment un péril aussi extrême que celui couru par le Ministère aurait déclanché une hausse de plusieurs francs, et il nous souvient que l'année dernière à pareille époque des évènements moindres faisaient progresser le Londres de 7 et 8 points dans une même Bourse. Si la devise semble inerte ou presque, et ne réagit pas, les Rentes perdent en une séance ce qu'elles ont mis 10 jours à gagner.

En regardant en arrière nous voyons que l'année dernière dans la même période, les cours ont été les suivants :

15 Mai 163 frs ; — 15 Juin 173 frs.

Maximum 176 frs ; — Minimum 147 frs ; — et nous en déduisons que l'on est assez justifié d'appeler ce métier le Change.

Georges LYON.

" Les Cahiers du Sud "

Membres Fondateurs :
MARCEL PAGNOL, GASTON MOUREN.

présentent dans les feuillets suivants

LE MAGAZINE DES CAHIERS DU SUD

donnant une vue d'ensemble de l'activité intellectuelle, artistique, sportive, urbanistique, cinégraphique de Marseille et des principaux centres du bassin méditerranéen.

SOMMAIRE

A MARSEILLE :

LA FOIRE DE MARSEILLE, par J. B. — URBANISME : *Les Terrasses*, par Gaston Castel. — LA PEINTURE, par Jean Malan. — LE CINÉMA, par Jules Roque. — LE MOIS FINANCIER, par Georges LYON. — ECHOS.

A NICE :

CHRONIQUE, par Charles Barzel.

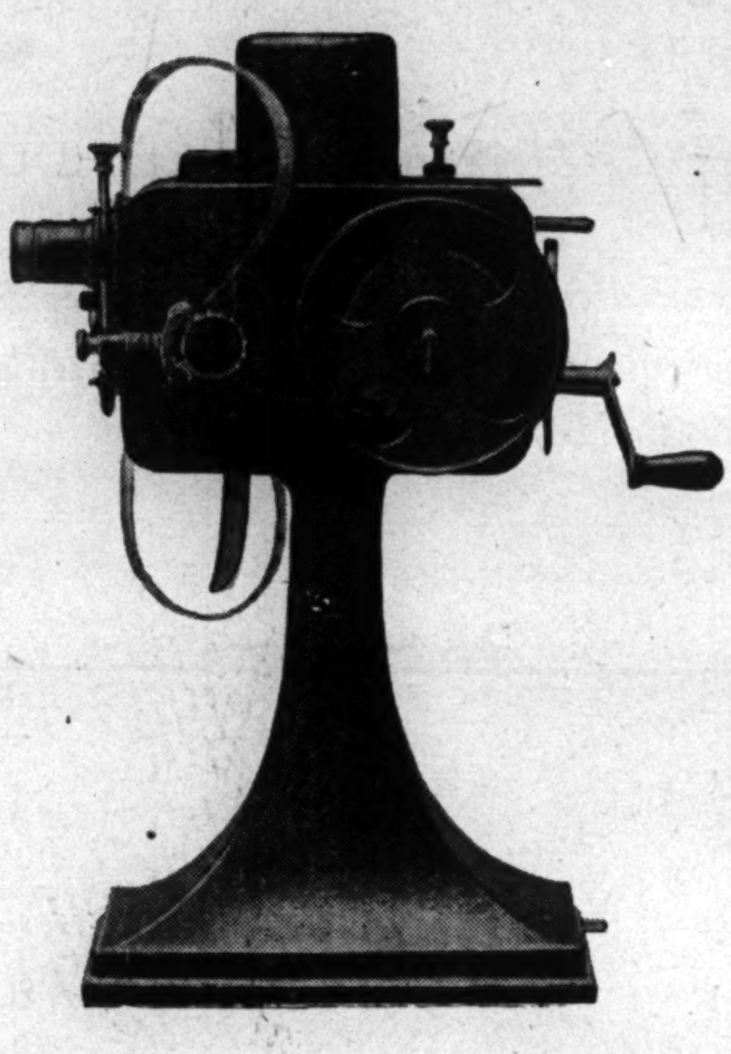
A ALGER :

CHRONIQUE, par G. Audisio.

LE CINEBLOC

(Breveté en tous pays)

Même puissance qu'un poste professionnel



Même prix qu'un jouet

Le Cinéma idéal pour tous.

Concessionnaire exclusif :

L'ENSEIGNEMENT PAR LE CINÉMA

7, Rue d'Arcole, Marseille

A MARSEILLE

SOMMAIRE. — LA FOIRE DE MARSEILLE, par J. B. — URBANISME : *Les Terrasses*, par Gaston Castel. — LA PEINTURE : VISAGES : *Jean Varda et Roland Penrose, peintres*, par Jean Malan. — LE CINÉMA, par Jules Roque.

LA FOIRE DE MARSEILLE

Parmi les manifestations d'ordre économique qui soutiennent avec le plus d'éclat le prestige d'une ville ou d'un pays, les foires sont certainement les plus considérables et les plus anciennes. De tout temps quand l'homme vint au devant de son semblable ce fut pour lui proposer des échanges. On l'a vu en des époques où il ne disposait pour le transport que de bêtes dressées, accomplir les plus fantastiques parcours à dos de chameaux ou de mules pour se rendre aux endroits célèbres de l'occident ou de l'Asie, y troquer la soie, la perle ou les épices. Jadis de grandes cités ont connu, grâce à ce mouvement régulier des caravanes, la prospérité au bord de leurs déserts. Qui rappellera les splendeurs rassemblées par les foires de l'Orient, dans Samarcande, Bagdad, Damas et d'autres villes qui sont mortes d'en être délaissées. Plus près de nous en France et au Moyen-Age on est venu pendant des siècles de tous les pays du monde aux foires de Champagne de Paris, de Beaucaire, et ces lieux réputés devenaient pendant un mois à six semaines un centre prodigieusement vivant d'affaires et de plaisirs. On peut mal se figurer le pittoresque que de telles réunions durent avoir. Les routes seules voies de transit, couvertes par la rumeur des bêtes de trait et le gémissement des grands charriots où s'entassaient des ballots sanglés et ventrus ; de loin en loin des convois interminables venus de tous les points du monde habité, où chaque pays se reconnaissait à la bizarrerie du costume et de l'équipage, et sur ce grouillement de peuple, le cri des rouliers et le sifflement de leurs fouets à manche court.

Imaginez l'entrée dans la foire, noire de monde, contenu à grand'peine par les capitaines, les consuls et les gardes et le déballage sous les yeux émerveillés du manant ou des seigneuries des caisses odorantes et des étoffes ramagées. Là se groupaient tous les produits du monde alors connu. Chaque pays, toujours

un peu légendaire — car la distance comme le temps fait les légendes — s'offrait en ce qu'il avait de plus étrange et de plus séduisant. En cet espace réduit, l'homme du terroir pouvait, dans la senteur du musc, du gingembre ou du poivre des Iles, devant le grésillement des brûle-parfums, les paysages fabuleux des damas ou des tapis de haute laine, s'oublier dans Taprobane aux forêts de santal, ou escorté des parfums d'Ophir se voyait cinglant vers l'archipel des lémures.

Mais qu'eût dit alors ce Beaucairois ou ce Parisien du Lendit, s'il avait pu voir les somptuosités de nos expositions modernes, les richesses que nos foires, mieux servies par la locomotion, l'éclairage actuel groupent dans leurs stands et leurs palais. Le monde s'est accru de toutes manières ; l'homme a centuplé sa force et s'est créé un univers nouveau dû à son industrie — mot qui désormais désigne une civilisation. Au moindre appel il peut faire venir des confins de la terre les produits du sol et ceux de l'usine pour son enseignement et pour son plaisir. On a vu ce que peut réaliser la volonté de nos contemporains aux expositions magnifiques qui depuis cinquante ans émerveillent les cités d'Europe et font courir les habitants de la planète. Plus près de nous, on se souvient du succès de l'Exposition d'électricité et des deux Expositions coloniales qui consacrèrent la situation unique de Marseille comme port et métropole des colonies.

Une exposition, c'est bien. Une Foire, qui chaque année rappelle aux mêmes lieux, un contingent toujours plus considérable de curieux et de marchands. C'est mieux. Car elle crée un flux de vie qui profite à toute la population, multiplie les bienfaits de l'échange, de la connaissance réciproque dans tous les domaines du commerce et de l'industrie, voire de la science et des arts, car une foire bien conçue n'oublie aucun effort humain.

Or, voici que Marseille possède désormais une foire, c'est-à-dire ce pouvoir de fixation des marchés qui doublera sa puissance d'attraction. On se demande pourquoi il a fallu attendre jusqu'à ce jour pour l'avoir, tellement cette création s'imposait, tellement cet organisme semble indispensable à la cité des marchands, presque au même titre que ses docks et son palais de la Bourse. Et cependant, c'est à l'initiative de gens peu fortunés, peu secondés à leurs débuts, que nous la devrons. Voilà trois ans que les dirigeants actuels travaillent pour en doter la ville — citons les, leurs noms sont à retenir : MM. E. Amavet, J. Bottai, et M. Ghiglione, le présent directeur. Maintenant, avec le concours des plus hautes personnalités des affaires, ils sont assurés du succès.

Ils ont fait prévaloir cette vue essentielle : que la Foire de Marseille devait être à la fois métropolitaine et coloniale, répondant à la double destinée de la ville qui est le rond-point des avenues vers la France du dedans et la France d'outre-mer, et par conséquent toujours traversée par deux courants de sens

S.G.T.M. Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS. — Adr.Télég.: TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70, Rue République, MARSEILLE
Adr. Télép.: TRANSPORTS 68-82. Inter. : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES SUR :
l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation

PENINSULAR ET ORIENTAL
STEAM NAVIGATION C[Y]

PAQUEBOTS-POSTE ANGLAIS

DÉPARTS HEBDOMADAIRES DE MARSEILLE
SUR
L'Égypte, Les Indes, Golfe Persique, L'Extrême-Orient et L'Australasie

Service Hebdomadaire sur Gibraltar et Londres
Marseille au Maroc en 48 heures

Pour Frêts et Renseignements, s'adresser à :

ESTRINE & C[ie], 18, Rue Colbert

Télpéhones 9.22 et 67.17 ; Interurbain : 101

COMPAGNIE MARSEILLAISE DE NAVIGATION A VAPEUR

C[ie] FRAISSINET

SIÈGE SOCIAL : 5, Rue Beauvau, MARSEILLE

Services postaux sur la Corse : départs quotidiens du Continent pour la Corse.
Service sur Gênes : Constantinople, Bourgas, Varna, Constantza, Sulina, Galatz et Braïla : départs réguliers tous les 17 jours.
Service sur la Côte Occidentale d'Afrique : départs réguliers tous les 8 jours.

Pour fret et passagers, s'adresser à Marseille, 5, rue Beauvau.

AMBULANCES AUTOMOBILES

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de

NOIRAULT & Cie

1, Rue Pythéas, 1, Angle place de la Bourse — MARSEILLE

Téléphone : MANUEL 618 (Jour et Nuit)

HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ

Voit. RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN - Chauffage Central

Compagnie de Navigation Mixte

(Cie TOUACHE)

SERVICES MARITIMES RAPIDES ENTRE LA FRANCE ET L'AFRIQUE DU NORD

A) **Lignes rapides et hebdomadaires pour Passagers**

De Marseille pour Alger.
— — Philippeville et Bône.
— — Tunis.

De Port-Vendres pour Alger.
— — Oran.
(Correspondance directe avec les Compagnies du MIDI et d'ORLÉANS).

B) **Services Commerciaux**

Nombreux départs de Marseille, Cette, Port-Vendres et Nice pour les principaux ports d'Algérie et de Tunisie.

Direction : **54, Rue Cannebière, MARSEILLE.**

Agents : à PORT-VENDRES, MM. G. Pams et Fils ; à CETTE, M. P. Caffarel ; à NICE, M. L. Peruggia, 2, Avenue de Phocéens ; en ALGÉRIE-TUNISIE, dans tous les ports desservis par les paquebots de la Compagnie.

Compagnie d'Assurances

" LE SECOURS "

ACCIDENTS - INCENDIE - VIE - VOL

Agences à Marseille
42, Rue Paradis, — Tél. 76-72
56, Rue Grignan — Tél. 23-63.

contraires. Ils ont maintenu à l'égard des autres grandes villes la priorité de la nôtre, empêchant par là que toute autre grande foire ne devienne prédominante et ne dérive le mouvement des visiteurs.

Maintenant, il suffit de persévérer avec tous les moyens que le haut négoce et la grande industrie vont mettre en œuvre. Le terrain utilisé précédemment ne suffit plus, les demandes de location sont telles qu'il a fallu construire un nouveau palais et occuper au total quarante-cinq mille mètres carrés. Le nombre des administrateurs est devenu imposant, surtout si l'on considère la qualité des noms groupés.. Nous y lisons tout ce que Marseille compte de notable dans les affaires, MM. Adrien Artaud, Marius Dubois, Gustave Bourrageas, Maurice Hubert, Edgard David, Bruno Roberty, J. David, P. Brécion, J. Lorenzy, V. Péclet, H. Rivals, Dumayet, Digonnet, Fougeret, Prax, Rocca, de Chomel, P. Cyprien-Fabre, Keller, E. Régis, A. Gouin, de Verville, Boude, Dufour, Duclos, Pellegrini, L. Bourdillon, Rambaud, A. Grawitz, A. Moullot, de la Gardière, Ducreux, Ruau, etc., etc.

Un tel palmarès constitue à lui seul un témoignage et une force.

Aussi bien, il n'est plus possible de douter de la réussite de la Foire annuelle de Marseille. Tout s'accorde à la rendre éclatante et, plus que jamais nécessaire. Notre région et notre ville subissent depuis quelques années un accroissement très sensible de prospérité. Des industries s'y sont créées ; les mouvements de visiteurs s'y accentuent chaque année avec plus d'intensité ; on construit sur toute la côte ; on ouvre des ports nouveaux à Caronte et à Berre ; le tunnel du Rove nous donne une nouvelle artère fluviale ; des aérodromes fonctionnent ou vont se créer ; des lignes aériennes se croisent en tous sens dans notre ciel : tout annonce une ère de labeur prospère et d'abondance pour notre cité qui s'achemine sûrement vers son destin de *Capitale du Sud*. Il ne manquait plus qu'une Foire pour attester cette vie et en fixer durablement l'aspect aux yeux du monde. C'est chose faite maintenant.

J. B.

Urbanisme.

LES TERRASSES

Ces nuits accablantes de l'été, où semble-t-il, le souffle manque où l'air est si lourd qu'il peut à peine servir à la respiration font songer à l'Orient et à ses terrasses claires où l'on dort à la belle étoile. Il semble peu croyable que l'européen ait pu accepter la claustration que les villes modernes lui imposent en des appartements où l'air circule mal et se confine, tandis que le bien-être

l'attendrait sur des chaises longues, dans le silence de la ville et du ciel où passe la foule muette des constellations.

Terrasses d'Egypte, jardins suspendus de Babylone, atriums de Pompéi, patios d'Andalousie, miradors de Mauritanie, tours et belvédères du moyen-âge, partout l'homme qui savait s'accommoder aux nécessités du climat nous a donné, à nous civilisés de la dernière heure, des exemples de vie spacieuse et aérée, de confort et d'esthétique, cela pour savourer mieux les phases clémentes de la journée.

Pourtant voici qu'est apparu un mode nouveau de construction : le ciment armé : il nous permet de concevoir et de bâtir des terrasses de toutes dimensions de 30 à 1.000 mètres carrés et plus encor. Désormais tous les bâtiments industriels, les usines sont à terrasses, les monuments sont terminés par des surfaces planes où l'on accède et dont on peut tirer parti pour la visite de la ville. Il nous souvient, pendant la construction de la terrasse de l'Opéra Municipal d'avoir souvent examiné Marseille qui s'ouvrait au-dessous en tranchées rectilignes, avec au fond, ce mouvement humain sans rythme apparent, fait de hâtes, de détentes, d'arrêts brusques, de conciliabules, et de flux qui a tant d'analogie avec la vie des fourmilières. Ceci pour le visiteur ou l'étranger, mais pour le sédentaire, quoi de plus reposant en été, la journée finie, que de se grouper en famille sur le balcon ou l'attique dont quelques maisons sont pourvues et de faire ainsi la veillée sur le sommeil de la ville tandis que vacille aux légers souffles de l'air l'ampoule où cognent les phalènes ? C'est précisément à cela que nous songeons quand nous voulons parler de terrasses. Laissons de côté ces grandes terrasses urbaines qu'il faudra bien construire à l'avenir mais consacrons-nous à celles qui doivent être à la portée de tous — celles qu'attendent les enfants pour leurs jeux — les gens d'âge pour leurs loisirs et les autres pour leur repos.

Puisque la place manque de plus en plus dans la ville moderne pour les jardins, c'est aux terrasses d'y suppléer. Elles seront des jardins suspendus au faîte des maisons ayant pour ornements les fleurs habituelles de nos mansardes, la décoration de leurs faïences et de leurs mosaïques. A l'agrément elles doivent joindre l'utilité. Conçues pour nos plaisirs elles doivent servir à nos besoins ; pour cela il faut avant tout qu'elles soient facilement accessibles et qu'elles soient étanches. Cela se comprend pour l'hôtel particulier dont la terrasse est une dépendance nécessaire, un appartement à ciel ouvert pour les beaux jours, mais il faut que les immeubles à loyer en possèdent de commodes, pouvant servir à la communauté des locataires sans créer de difficultés de jouissance. Tout le monde doit pouvoir y accéder et y vivre sans s'importuner. Il faut y prévoir des escaliers en spirale, pratiques et sans grande dimensions, des compartiments, des règlements

L. GÉBELIN

77, Rue Saint-Ferréol
MARSEILLE

Agent des Pianos **GAVEAU** pour les Bouches du-Rhône

PIANOS DE TOUS FACTEURS

BELLE JARDINIÈRE

· PARIS ·

Succursale à **MARSEILLE**

6, 8, 10, Rue Saint-Ferréol

Téléphone : 1-23 **Chèque Postal : 75-10**

VÊTEMENTS

Envoi franco sur demande de : **Catalogues, Feuille de Mesures et Échantillons**

Seules Succursales :
PARIS, 1, Place de Clichy ; LYON. MARSEILLE, BORDEAUX, NANTES, ANGERS. NANCY. - 1-63

Société d'Alimentation de Provence – Avignon

Saucisson "MIREILLE"

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE

Un homme de goût ne se conçoit plus sans phonographe
Assurez-vous en chez

PHONO MONTGRAND

Musique de chambre - Musique d'orchestre - Chœurs russes - Opéras

Jazz Band - Jazz vocal.

Appareils et Disques Columbia, Gramophone, Pathé, Odéon, Salabert

RENSEIGNEMENTS, CATALOGUES, FACILITÉS chez

PHONO MONTGRAND, 26, rue Montgrand, Marseille

LES CHAPEAUX **BERRY**

14, rue St-Ferréol, 14 — MARSEILLE

sont toujours les plus chics

aux meilleurs prix.

d'occupation. Elles devront être grillagées pour les jeux d'enfants afin que ceux-ci puissent à l'aise y lancer la balle, pousser la bille ou le cerceau. Cette installation peut aussi se comprendre pour les jeux d'un autre âge. Pourquoi ne pas prévoir sur les terrasses des grands immeubles, au plein air, dans la lumière et le vent, des jeux salubres comme le tennis, la pelote, le croquet ? ou bien des pistes pour sports ? Cela peut en premier lieu se pratiquer sur la Côte d'Azur et je ne suis pas sûr que ce ne soit déjà fait sur de grands palaces.

Pour revenir à de plus humbles conceptions pourquoi n'y aurait-il pas sur les terrasses de maisons à bon marché le lavoir des lavandières avec séchoir tout près où le linge sur de grands cordages, défendu du vent par des grillages serait généreusement exposé au soleil, ce père des blanchisseuses. On ne verrait plus ces lessives au balcon, rouillant les ferrures ou claquant en rangs pressés aux fenêtres sordides où pointe comme un beaupré, ce moignon de manche à balai incrusté au mur dans un cul de bouteille. Quel bien-être créerait la terrasse obligatoire dans les quartiers populeux des grandes cités. Le jour où une municipalité moderne s'avisera d'imposer par un simple arrêté des terrasses à Marseille dans son règlement de voirie, un progrès énorme aura été réalisé dans l'urbanisme.

Ces quelques lignes ou à peu près suffiraient à changer profondément l'aspect et la vie de la ville.

« Les toitures sont interdites dans la commune. Il ne sera
« donné l'autorisation de bâtir que pour des immeubles couverts
« de terrasses. Celles-ci protégées et grillagées devront êre acces-
« sibles aux occupants de l'immeuble. Un espace sera particu-
« lièrement aménagé et abrité pour les enfants. Les plantations,
« fleurs et décorations y seront encouragées. Des exonérations
« de taxe seront consenties, comme prime, aux terrasses les
« mieux ornées. »

Ces quelques lignes que la technicité peut compléter facilement pour le détail — hauteur, saillies, éclairage nous prépareraient la *ville haute*.

D'ailleurs cet arrêté pourrait s'adjoindre d'autres interdictions: celle de refaire n'importe quelle toiture qui ne serait pas remplacée par une terrasse ; toute réparation importante, toute revision entraînerait construction d'une terrasse.

Ainsi une surface immense gagnée sur la nudité chaotique des tuiles, sur cette mer inégale et morne des toitures où seule, séjourne la fiente des oiseaux, un grand espace libre serait livré à la vie et à la joie dans l'air pur et la clarté.

Ce serait le début d'une nouvelle ère urbaine après quoi il serait permis d'entrevoir le temps où sur la ville habitée, à 16 ou 20 mètres de haut, de nouvelles voies seraient créées, où sur le bord des maisons, tout au long des terrasses, des chemins aériens,

sur trottoirs en encorbellement nous conduiraient d'un bout à l'autre de la ville. D'immeuble en immeuble le promeneur pourrait circuler dans l'altitude, délivré du vertige, et grâce à des passerelles où il franchirait les rues comme des ruisseaux, il se rendrait de la place d'Aix à Castellane plus facilement qu'il ne le fait aujourd'hui.

Gaston CASTEL.

La Peinture.

Le laisser faire habituel à notre cité a été rompu ces derniers temps : deux manifestations sont à signaler : le Salon de la Mer, la Rétrospective Jean Roque. Quoi qu'il soit bien tard pour revenir sur le Salon de la Mer, j'indiquerai que parmi les œuvres que nous présentait la commission, j'ai goûté comme il se devait les envois de MM. Héraut, Lair, Panon, Poggioli, etc. Le manque de place m'empêche de m'étendre, mais les peintres voudront bien m'excuser, nous nous retrouverons plus longuement lors d'une prochaine exposition ; la Saison m'ôte toute force pour maltraiter comme il faudrait la plupart des exposants.

Jean Roque n'est pas un inconnu pour les lecteurs de notre revue qui se souviennent certainement de notre hommage posthume à la mémoire du peintre. Brauquier s'y lamentait : « Que vous étiez triste Jean Roque sur votre terrasse de Jouques... » Est-ce parce que, moi aussi, j'ai mélancoliquement rêvé devant le même paysage tourmenté et si parfaitement ordonné, que je ne parviens plus à isoler en moi le peintre du décor où il vivait.

Je n'ai connu que quelque temps avant sa fin ce grand garçon cultivé modeste et doux, mais le souvenir, que j'ai de notre rencontre, me défend d'intervenir en critique devant cette rétrospective que le témoignage pieux de quelques amis nous présente sous le patronage de M. Marius Dubois, à la Galerie Detaille.

*
* *

Serge Fotinsky, qui est actuellement notre hôte, m'a convié à voir quelques-unes de ses œuvres. S'il est encore dans notre ville des personnes qui n'ont pas désespéré de la peinture, je me plais à leur signaler cet artiste un des rares, à ma connaissance, qui savent rendre aux choses leur dynamisme et leur noblesse primitifs.

Jean MALAN.

AMEUBLEMENT

TAPIS EN MOQUETTE -:- LINOLÉUM -:- TOILES CIRÉES

CHABERT & C[IE]

Maison fondée en 1827

30, Rue de Rome — MARSEILLE

Chèques Postaux 77-71 — **TÉLÉPHONE 27-80**

Balais, Brosses, Plumeaux - Paillassons, Stores

CONFECTION ET POSE - PRIX FIXE

COMPAGNIE DE NAVIGATION

PAQUET

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 10,500.000 FRANCS

Lignes de Constantinople et de la Mer Noire. — Service direct pour Constantinople, Côte d'Anatolie, Batoum, Novorossisk (départs : 15 et 30 de chaque mois).

Ligne du Maroc. — Service rapide Marseille, Tanger, Casablanca.— Départs de Marseille et de Casablanca les 5, 15 et 25 en hiver, tous les samedis en été — Départs fréquents pour tous ports du Maroc

Service bi-mensuel ORAN-TANGER-CASABLANCA et les ports du sud du Maroc

Ligne du Sénégal. — Service régulier Marseille, Tanger, Casablanca, Dakar (départs de Marseille et de Dakar tous les 14 jours

Services commerciaux sur Dakar, Rufisque, les ports de la Casamance et du Saloum.

Pour tous Renseignements, s'adresser :

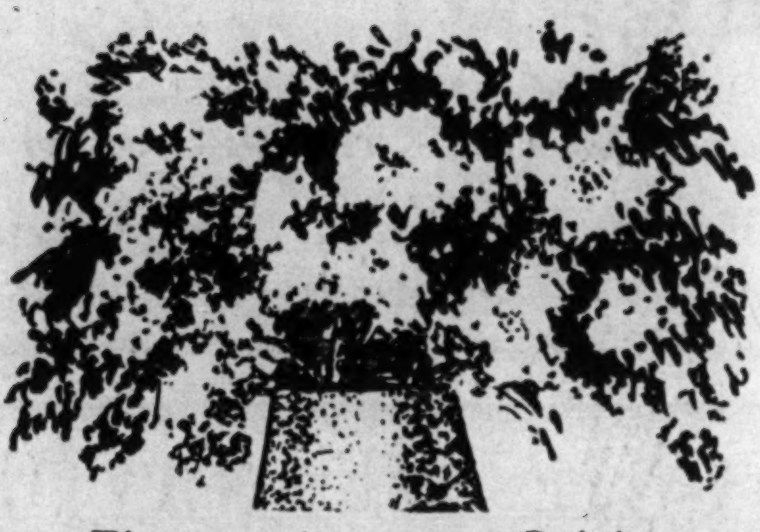
A la Direction : **4, Place Sadi Carnot, MARSEILLE.**

Et à Paris : **à M. A. NUNZI, 43, Rue La Fayette (9e).**

GRAVURE - TIMBRES

ASQUASCIATI

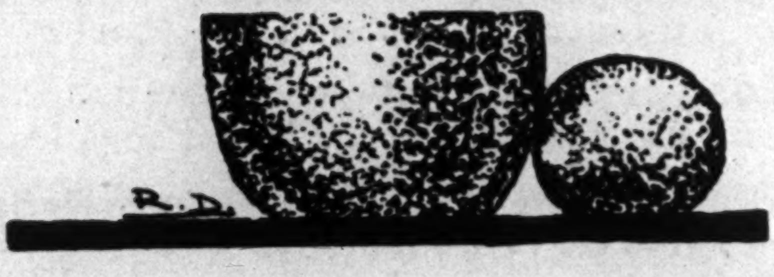
11 RUE HAXO



Fleurs et Fruits de Calabre
et de Sicile, ambres tenaces
et muscs fins donnent aux
EAUX DE COLOGNE
LORENZY-PALANCA
leur bouquet tant apprécié.

Téléphonez ou commandez aux
magasins : Livraison sans frais.
Par 5 litres : Réduction de prix.
Verrerie : Rachetée ou reprise.

4, RUE CANNEBIÈRE
31, RUE ST-FERRÉOL
62, RUE RÉPUBLIQUE
Téléphone : 1-41



FOIRE DE
MARSEILLE

Commerciale, Industrielle, Agricole
COLONIALE

17 SEPTEMBRE - 2 OCTOBRE

VISAGES

JEAN VARDA ET ROLAND PENROSE, PEINTRES.

L'iconologie donne une bien plaisante description de l'amitié, lorsque elle lui prête les traits d'une belle fille, uniquement vêtue d'une robe blanche, la gorge à moitié nue, couronnée de myrte et de fleurs de grenadier entrelacés, avec ces mots sur le front : Hiver et Eté. La frange de sa tunique porte aussi la mention : La mort et la vie. De la main droite, elle montre son côté ouvert jusqu'au cœur, où l'on doit lire : De près et de loin. Ses pieds sont naturellement nus, parce qu'il n'est pas d'incommodité qu'un *véritable* ne puisse braver pour le service de son ami...

Imaginez-vous vos sentiments mutuels sous cette forme, Tyndarides si vivants, entité réelle à laquelle je donnerai volontiers le double profil d'un Janus.

Jean Varda est né à Smyrne, de père Michel, commerçant, antérieurement au XX^e^ siècle, un 13 et sous le signe de la Vierge, Roland Penrose was born the 14th October 1900 sous le signe de Londres. Tous deux ont un lourd atavisme pictural, le père de Roland étant Monsieur James Doyle Penrose, R.H.A., (tout à fait officiel), la mère de Jean peignant des intérieurs d'églises et des scènes de naufrages.

Ni Jean ni Roland ne connurent les jeux innocents. Le second fut international de football, le premier passa vite maître dans l'art de diriger les cerfs volants et les embarcations à voiles. A 18 ans, Penrose étudiait l'architecture à l'Université de Cambridge. Ses frères et lui utilisaient leurs loisirs à construire des théâtres et à brosser des décors de comédies. A 18 ans, Varda quittait la Grèce, ayant travaillé avec des peintres napolitains qui l'initièrent au fin du fin du métier de peindre (faire tourner les ombres, le cœur des jeunes filles, etc., etc.) Fort d'une telle expérience, il courut le monde. On retrouve les traces de ses passages à Munich, à Paris, à Londres. C'est en 1922 ou 23 que Penrose et lui se rencontrèrent à Paris. En ce temps-là, Penrose étudiait avec Lhote et Friesz.

L'apport original de Varda et Penrose à la peinture est un espèce de sens décoratif de l'humour. J'insiste sur ce terme qui n'a que des rapports assez lointains avec notre conception française de l'esprit. La plaisanterie triviale y voisine avec les raffinements les plus subtils, avec les rapprochements les plus inattendus. Je crois ne devoir indiquer que pour mémoire les qualités spécifiquement picturales dont ils n'ont, du reste, jamais fait état : sûreté, sens des volumes, couleur propre, sobriété de moyens, goût, composition ; et donner tout de go leur méthode de travail : Ne pas se laisser émouvoir par le sujet, ne pas avoir l'air de le prendre trop au sérieux. Leur art est, avant toute

autre préoccupation, intelligent. Le côté clownesque qui existait dans leurs toiles anciennes s'est résorbé depuis environ deux années pour laisser le champ libre aux éléments de rêverie qui actuellement développent dans leurs œuvres leurs grandes fleurs architecturées. Mais leurs recherches évoluent. Varda retourne insensiblement à un orientalisme dont Jean Lurçat et lui me semblent être les deux faces actuelles et Penrose refoulant l'anecdotique de ses mises en page s'oriente vers la grande tradition française de la composition.

Au service d'un tel art, tous les procédés, toutes les ficelles sont utilisables, celles de Picasso, celles de Braque, celles des professeurs napolitains, et aussi toutes les matières, couleurs à l'huile, papier, sable, gravier, colle, gouache, terre, verres de couleurs, seul le résultat compte. *Fiche de renseignements.* — *Applications décoratives :* mosaïque, bois gravé, peinture, navigation, auto, menuiserie, charpente, pisé, culture de la petite fleur bleue, bicyclette, natation, football, sens de l'amitié, organisation de fêtes, voyages. (Espagne, Tunisie, Italie, Bretagne, etc.)

Jean MALAN.

Le Cinéma.

Nous venons de voir *Paris en 5 jours*. Ce film contient des vulgarités impardonnables, mais que de richesses, et parfois quelle folie du mouvement. Rimsky et Colombier peuvent s'enorgueillir hautement d'avoir pu visualiser la scène du Bar des Halles. C'est un très gros morceau, pour un résultat impressionnant, Et puis, comment résister à Nicolas Rimsky ? S'il n'était pas l'immense acteur qu'il est, comment pourrait-on lui pardonner cette silhouette d'Américain, avec une « mouche » ! On ne nous a jamais fait voir cela. D'ailleurs, notre gêne se justifie, puisque Rimsky joue ce rôle avec le physique qu'il avait pour interpréter *Ce cochon de Morin*, où il fit une création sensationnelle, dans ce film assez remarquable pour que les vulgarités du dernier nous heurtent d'autant. Il n'importe, Nicolas Rimsky est un bel acteur, capable du meilleur et du pire, tels ses compatriotes: Mosjoukine et Koline. Nous devons à ce trio des lueurs dans nos ténèbres, car il serait bon de ne pas oublier que Mosjoukine fut le protagoniste de *Kean ou Désordre et Génie*, d'après la pièce de Dumas père, et *Le Nègre*, metteur en scène Volkoff : les deux précités, avec Koline comme partenaire, ont fait une œuvre qui s'égale aux plus grandes, quelle que soit l'origine des autres.

Parmi les présentations de Guy Maïa, qui s'avèrent de classe, nous avons pu voir *Marquitta*, sur un scénario fantaisiste de Pierre Lestringuez illustrant la chanson trop célèbre, mais qui nous rappelle Marie-Louis Iribe, française et fille du dessinateur

SOCIÉTÉ DES

Tuileries Romain Boyer

Société Anonyme au Capital de 1.000.000 de francs

Siège Social : 5, Rue Cannebière, 5

MARSEILLE Téléphone 69-40

Carreaux, Fins rouges, Mécaniques, etc., etc.

PAPETERIES NAVARRE

Société Anonyme au Capital de 54 Millions

AGENT DE VENTE :

UNION FRANÇAISE DE PAPETERIES

SOCIÉTÉ COMMERCIALE LAFUMA

SIÈGE SOCIAL : LYON, 52, Avenue de Noailles

André NAVARRE, Ingénieur E.C.P., Directeur général

PAPIERS

Extra-Fins, Fins. Moyens pour Écriture et Impression
Pur Fil Lafuma, Madagascar, Alfas
Couchés, Affiches, Phototype

CARTONS

pour Boîtes Pliantes, Bristols, Cartes Bicolores
Phototypie Couchés

DÉPOT DE MARSEILLE : 90, Boulevard de Paris

Dépôts Régionaux
- à NICE : chez MM. LIPRANDI & MARS, 14, rue Delille.
- à SAIGON : Établissements DUMAREST, d'Indo-Chine.
- à CASABLANCA : S. A. N. A. R. C. I., 54, Avenue de la Marine.

Agences : Alger, Oran, Tunis, Tananarive, Hanoï, Le Caire, Beyrouth, Jaffa, Smyrne, Jérusalem, Constantinople, Athènes, Bucarest.

Lampes "MAZDA"

En vente chez tous les Électriciens

AGENCE : 1, Rue du Théâtre Français
DÉPOT : 59, Rue Saint-Bazile

MARSEILLE

Téléphone 34-06

La vrai Bouillabaisse Marseillaise
chez

MENELIK

6, Quai de Rive-Neuve, 6

R. C. Marseille 7982

GRAND PRIX
Exposition Nationale Coloniale Marseille 1922

MAGASIN GÉNÉRAL

- 23, Rue Saint-Ferréol et Rue Vacon -

PARFUMERIE - TOILETTE -
GANTERIE - MAROQUINERIE -
AMEUBLEMENT - BIJOUTERIE
LUSTRES & TAPIS - - -

MARSEILLE
Téléph. 19.75

IMPRIMERIE MISTRAL

CAVAILLON (Vaucluse)

La plus importante Typographie

du Sud-Est

RENSEIGNEMENTS ET DEVIS PAR COURRIER

humoriste, passé aux Etats-Unis. Nous n'avions pas oublié ses possibilités dans Tanit-Zerga de *L'Atlantide*. Laide ou peut-être jolie, peu nous chaut, mais riche de tous ses mouvements, prenante et irrésistible. Ah ! que M. Jean Renoir sait donc choisir ses interprètes. Après nous avoir révélé cette très grande actrice, Catherine Hessling, voilà Marie-Louise Iribe, à laquelle on ne pensait plus. Allons, tant mieux, le cinéma français n'est pas mort, puisque demeurent des gens pour « l'aérer », tel M. Jean Renoir. A côté de cette nouvelle vedette Jean Angelo, amaigri, et très beau aussi, donne une réplique brillante. M. Angelo est un romantique attardé, digne des rôles à panache et, par conséquent, pas tout à fait à l'aise encore dans la comédie d'écran. Son jeu manque de vérité. Mais, tel qu'il est, il faut lui faire la plus grande confiance, et c'est bien à cause de toutes ces possibilités que nous le chicanons un peu. M. Henri Debain, en lequel nous avons toujours cru, et qui fut souvent desservi par les pauvretés qu'il eut à interpréter fait dans ce film une création remarquable. Et l'ensemble, interprétation, mise en scène, éclairage, est tout à fait louable. C'est volontairement que nous nous arrêtons sur ce film, parce qu'il nous plaît de découvrir une production qui fut directement conçue pour l'écran, pour nous changer des trahisons commises à l'égard de grandes œuvres (romans ou pièces de théâtre) transposées, et qu'il n'est que deux façons de respecter : la réussite intégrale ou l'abstention. Un souvenir fortuit et non périmé, puisqu'il nous poursuit : Alors que nous avions moins d'exigences et que le public n'en avait aucune, fut conçu d'après les deux romans de Daudet : *Tartarin de Tarascon* et *Tartarin sur les Alpes*, un *Tartarin sur les Alpes*, dont le résultat méritait une sanction et l'inculpation pour son auteur de crime de lèse-lettres, si ce délit était prévu. Nous avons évolué depuis, mais les mêmes erreurs demeurent, en dépit de leur meilleure présentation. Et la censure n'est pas née, qui refuserait son visa aux films suspects d'avilir le goût, quand toutes les gloses écrites prétendent à l'éduquer.

En attendant cette belle époque, préparons-nous à revoir *La Ruée vers l'Or*, à y retrouver la marque du génie, et quelques réserves que nous imposèrent deux visions.

Jules ROQUE.

Échos.

NECROLOGIE

Nous avons appris avec tristesse la mort de M. Barthelemy Martin administrateur du Petit Provençal et ancien directeur. Le défunt qui possédait les sympathies les plus nombreuses dans notre ville fut le prédécesseur immédiat du très regretté Marius Richard, notre ami. Il a contribué à la prospérité du *Petit Provençal* où sa perte sera vivement ressentie.

Nous exprimons à M. P. Carrère, directeur, et J. Recolin administrateur, les condoléances affectueuses de notre rédaction.

LEGION D'HONNEUR

Parmi les noms de la récente promotion, nous lisons avec la plus grande joie, celui de M. Honoré Peysson. C'est une bien attachante figure que celle de l'ancien propriétaire du Grand Hôtel de la Réserve du Bristol, enfin du grand maitre de l'Hôtellerie Marseillaise et peut être française, actuellement en demi retraite avec le seul Hôtel Beauveau qu'il dirige à la façon d'un seigneur lettré, plein de péité pour les grands noms d'autrefois.

S'il est des carrières bienfaisantes à tous et utiles au renom d'un pays, celui d'Honoré Peysson en est une incontestablement. Avoir autour de soi pendant des lustres établi une permanence de la joie, par le luxe, le confort, la bonne chère, avoir régalé des générations de grands voyageurs, d'artistes, de politiques, de princes et de rois de tous pays, et porté haut la renommée de la cuisine et de l'hospitalité française, c'est plus qu'il n'en faut pour mériter la reconnaissance de ces concitoyens et prestifier la distinction qui l'honore aujourd'hui. Il était bient juste que celui qui décora tant de salles de banquets et de tables somptueuses fut à son tour décoré.

Nous adressons à Monsieur Honoré Peysson les compliments affectueux des *Cahiers du Sud*.

— De même nous avons appris avec le plus grand plaisir la nomination de Louis Sabarin au grade de chevalier. Cette récompense échoit à l'un des plus digne parmi nos confrères marseillais.

— Tous nos compliments à M. Vincent Delpuech, directeur du *Radical*, qui est fait chevalier ainsi qu'à M. Denis Bourdet, ancien directeur du *Soleil du Midi*, père de notre ami Maurice Bourdet.

Nous prions M. Hubert Giraud d'agréer nos hommages pour son élévation au grade de commandeur. Cette distinction si haute s'attache à l'une des personnalités les plus complètes de notre ville, et les plus représentatives de l'armement français.

— Enfin nous félicitons un nouveau dignitaire : M. Bruno Robertz qui est fait chevalier et qui voit récompenser une carrière de labeur, d'intelligence et consacrée en partie à la protection des œuvres de l'esprit.

♣ ♣ ♣

Le numéro spécial que les « Cahiers du Sud » préparent sur Marseille réunira une collaboration d'élite. D'ores et déjà nous pouvons annoncer que la partie d'anthologie comprendra les noms de Jean Giraudoux, Edmond Jaloux, Francis de Miomandre, F.-P. Alibert, Jean-Louis Vaudoyer, Georges Imann, etc., etc.

Une seconde partie intitulée Visage de Marseille *groupera une série d'articles descriptifs sur différents aspects de notre ville, sous la signature d'écrivains marseillais: François Prieur, Charles Brun, Marcel Brion, Gabriel d'Aubarède, André Gaillard, Georges Bourguet, Pierre Humbourg, Gaston Mouren, Carlo Rim, Maurice Bourdet, Jean Malan, Gabriel Audisio, Jean Ballard, etc., etc.*

Enfin un feuillet économique passera en revue l'activité industrielle, maritime, commerciale de Marseille, grâce à la collaboration de hautes personnalités dont le nom sera donné bientôt.

Ce numéro, que constituera le plus grand effort qui ait jamais été tenté dans notre ville pour une synthèse expressive et littéraire de sa grandeur, paraîtra dans le courant de l'automne.

:: MARSEILLE ::

TÉLÉPHONE : 2.01

R. C. 42.721

LA RÉSERVE

PALACE-HOTEL

La Perle
de la Côte Provençale
Restaurant
de Réputation Mondiale

E. V. PECLET et Cie
Propriétaires

Dominant la fameuse Corniche et son - - - Golfe merveilleux - - 'LA RESERVE' de Marseille est considérée comme un pélerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte-d'Azur - -

Appartements Confort Moderne = *Terrasses et Jardins Magnifiques*

LE GRAND HOTEL

ENTIÈREMENT RÉNOVÉ

Sa Cuisine — Son Restaurant — Sa Cave

66, Rue Cannebière. 66

Même Maison : **GRAND CAFÉ GLACIER**, Charles BORY, Propriétaire

MARSEILLE - Cannebière

Tout premier ordre
Situation la plus Centrale au Midi

Toutes Chambres avec Eau courante
Cabinets de Toilette
ou Salles de Bains

Téléph. urbain et inter
dans chaque chambre

Télégr. LOUVRE-PAIX
Téléph. 18.

HOTEL LOUVRE & PAIX
RESTAURANT

The
Leading
and
Best known
Hotel in Marseilles

Most Centrally
Situated in the Cannebiere
Southern Aspect

All Bedrooms provided with
Running Water or with Bathroom
aud Lavatory attached.
Phones in all Rooms for Local or Trunk calls.

MARSEILLES - Cannebière

AUTOMOBILISTES ! Visitez LES BAUX
Provence Romaine et Moyennageuse

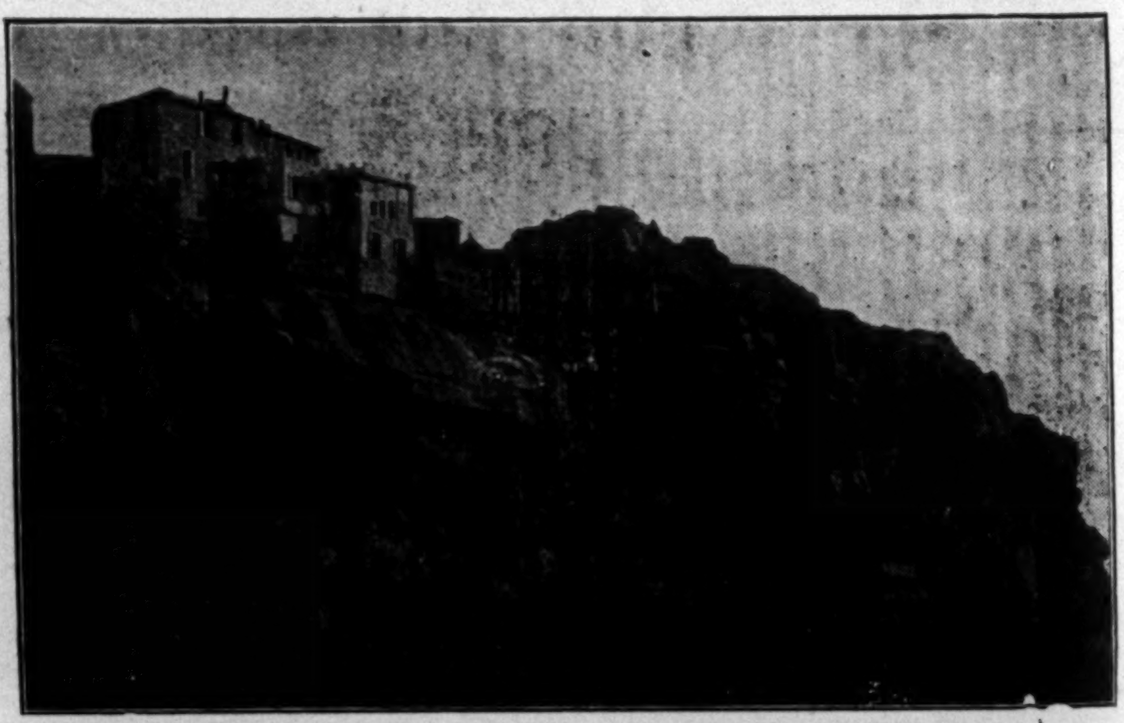
HOSTELLERIE DE LA REINE JEANNE

Pavillon de la Reine Jeanne

20 CHAMBRES
meublées à neuf

Restaurant
Terrasses
Pergola
Tea Room
Garages

Directeur-Propriétaire :
DUMAS



Cuisine Provençale
Grands Crus de Provence

L. ÉCHENARD, owner: Late G[al] manager, Ritz-Carlton, Londres et Paris.

A NICE

Si je devais, comme au printemps, donner des « reflets d'Art », ces reflets seraient tellement pâles qu'il faudrait un instrument d'optique pour les apercevoir, du reste, je vais suivre mon plan :

Théâtre : Casino Municipal, Opéra, Nouveau-Casino : fermés. Restent : 1° la *Jetée* qui fait un louable effort pour rehausser la saison d'été en donnant des numéros de music-hall, ayant déjà le mérite de nous obliger à presser force citrons et oranges, et à griller quelque dizaine d'abdullas pour ne pas ronfler. Enfin, c'est quand même mieux que l'élection d'une reine de plage dépourvue de tout cachet princier. 2° Les *Variétés*, qui, malgré toutes les vicissitudes de l'administration, trouvent le méritoire moyen de donner des « galas lyriques » italiens.

Cinéma : Neuf sont encore ouverts. Pour une ville de 200.000 habitants, c'est respectable ; mais la gent d'été est négligeable, on ne projette que du « déjà vu » ou du film de X^e^ catégorie, sauf le *Mondial* qui demeure vedette, le Rialto et, quelquefois, le Paris-Palace.

Musique : Là, c'est mieux. Des galas remarquables, et de bonne tenu, au Jardin Public, dans ce cadre féerique du bord de mer. Bonne musique et bon chant. Du reste, les artistes nous arrivent tout droit de Marseille ; à notre capitale méditerranéenne de savoir choisir.

A défaut de manifestations littéraires, nous avons, heureusement, la possibilité, dans ce coin privilégié des dieux, d'entrevoir, ici et là, cachés dans leur studio, leur atelier, leur bureau, leur mas provençal des travailleurs infatigables qui viennent demander à la fraîcheur inattaquable que nous valent la brise marine et le courant d'air des vallées, un renouveau de ferveur. Qu'ils s'appellent Henry Duvernois, Claude Anet, Pierre Borel, Brindel, Rex Ingram, c'est chez eux une atmosphère réconfortante de pensée, de peinture, d'écran.

Pierre Devoluy annonce une publication imminente du deuxième volume de « Proso d'Armana » de F. Mistral dont il est le traducteur. Marseille, réfractaire au félibrige, ne se doute pas, à part quelques lettrés, de toute la saveur et de tout l'art de ces sornettes qui parurent dans « L'Armanac Prouvençau » sous la signature de Cascarelet, commune à Mistral, Roumanille, et à quelques-uns des primedié. Mais le poète de *Mireille* avait pris note de ce qui était de son propre crû et recommandé à sa veuve de publier ces contes dix ans après

sa mort. Tout l'esprit provençal, toute la galéjade est là-dedans. Il eut été dommage que quelque chose s'en perdit ou restât enfoui dans une collection devenue introuvable aujourd'hui. Voilà une rafraîchissement qui s'ajoutera à la brise de mer pendant la canicule.

A peu près en même temps, paraîtra dans une revue parisienne le *Poème des Maisons* que Mistral composa à 17 ans et qu'il ne jugea pas digne de donner en librairie après les grandes œuvres lyriques, mais qui était déjà plein de promesses.

Puis viendra le tour de la traduction provençale du poème macaronique d'Antonius Aréna, de Solliès, sur l'invasion de la Provence par Charles-Quint. On ne prenait pas au sérieux ces vers comiques, jusqu'à ce que Bourilly eut trouvé dans les archives nationales la confirmation de tous les détails narrés par Aréna.

Ce sera le grand succès littéraire de la saison, grâce à M. Brun,, un des administrateurs de la maison d'éditions Bernard Grasset, qui peut se montrer fier d'avoir accueilli, en bon languedocien, la prose de Mistral en même temps que, par son flair, il faisait une affaire excellente.

Pour finir je me dois d'être l'écho d'un procès littéraire qui, tout en ayant lieu à Paris, met ici le nom de Marie Bashkirtseff et de Pierre Borel sur toutes les bouches autorisées. Voici un passage extrait de l' *Eclaireur de Nice et du Sud-Est* : « Marie « Bashkirtseff fait parler d'elle au Palais. En 1922, Pierre « Borel proposait aux éditions du « Monde Moderne » la pu- « blication des inédits de la jeune russe. Au moment de la « signature, les dispositions de Pierre Borel, du fait des lenteurs « de l'éditeur, n'étant plus les mêmes, il ne fut plus question « dans le contrat de la publication intégrale des inédits, mais « seulement des quatre volumes tirés des inédits et intitulés *Les* « *Cahiers intimes de M. B.* Se fondant sur le contrat, Pierre « Borel publiait quelque temps après, chez Bloud et Gay, un « certain nombre de nouvelles pages d'inédits sans le titre : « *Les Confessions de M. Bashkirtseff*, ayant trait au journal « de 1880. »

Se servant de la correspondance antérieure au contrat, l'éditeur du « Monde Moderne » intentait alors un procès à Pierre Borel devant la 3e Chambre du Tribunal de la Seine. Le jugement n'est pas encore rendu à cette heure.

Charles BARZEL.

La véritable Bouillabaisse de Marseille est servie dans les rochers de

La Cascade

face au Vieux Port

Rendez-vous des Artistes

5, Quai de Rive Neuve (Tél. 27-37)

ROSTAN, Propriétaire

Un chauffeur averti en vaut **DEUX...**

Un chauffeur averti est celui qui emploie

L'Huile VIT'OIL

La grande Marque Française

TASSO Frères - Marseille

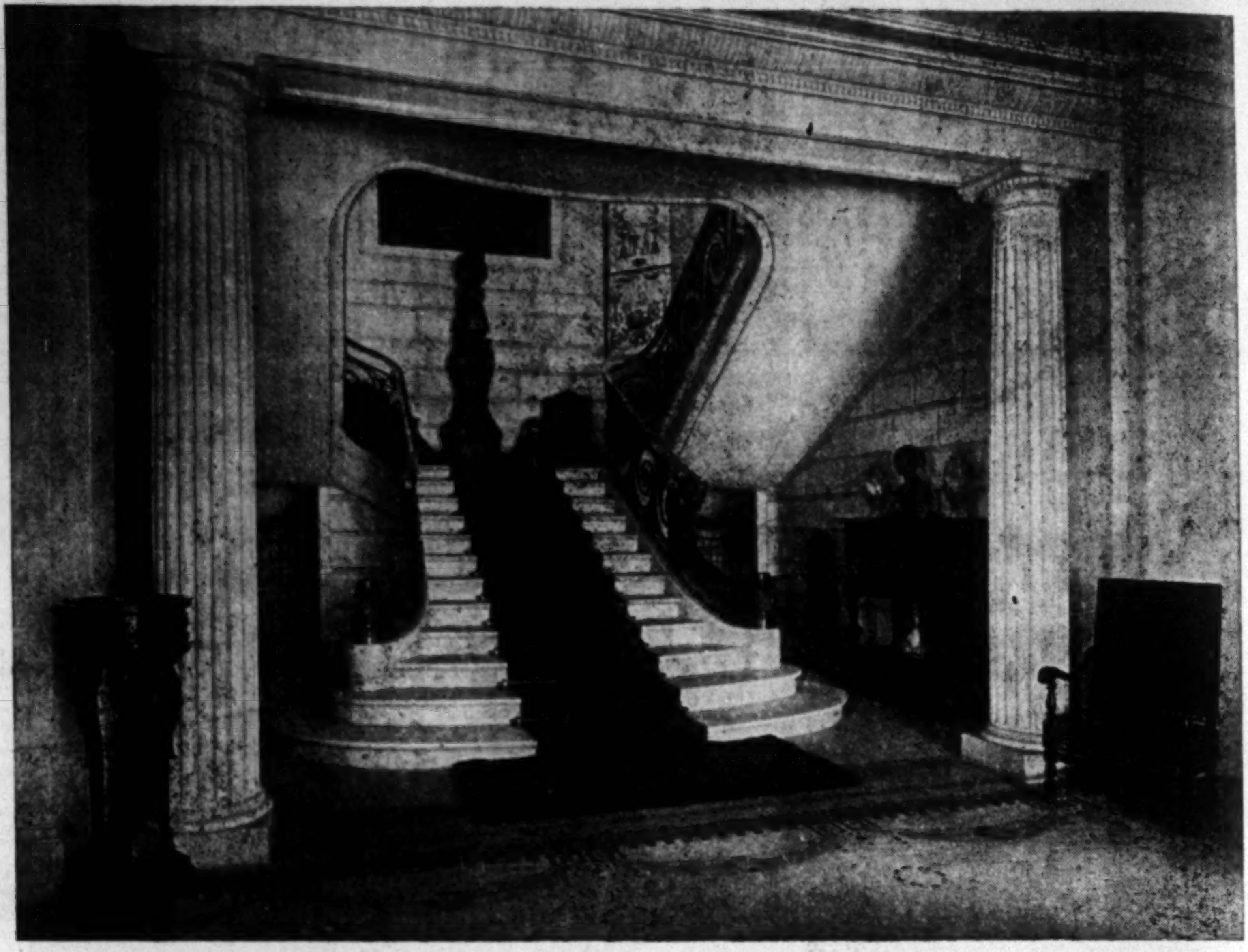
HUILES MINÉRALES

pour tous graissages industriels

Artistes ! Vous êtes attendus sur la Terrasse du **Sans Pareil** Face au Vieux Port

VEYRIER, Propriétaire

LE MEUBLE D'ART - **DAVID FRÈRES** - LA DÉCORATION



45, Cours Gouffé — Le grand Escalier d'entrée — **MARSEILLE**

La plus importante Maison d'Ameublement du Midi de la France

Société Marseillaise de Crédit

Société Anonyme au Capital de **75 Millions** entièrement versés

Réserves : 30.450.000 Francs

BANQUE FONDÉE EN 1865

Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis -- Succursale à PARIS, 4, rue Auber

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

COIFFEUR POUR HOMMES **DUPONT**

16, Boulevard Dugommier (descente de la Gare)

GRANDS SOINS POUR LA COUPE DE CHEVEUX ET TAILLE DE BARBE

A ALGER

Sous la direction de M. Gabriel AUDISIO, 10, rue de Richelieu, ALGER à qui lea publications d'Algérie (pour échange et compte-rendus) doivent être adressées.

Que Marseille était belle, mes amis, lorsque je la retrouvais près de vous, voici tantôt un mois ! A voir la foule qui se rue sur ces paquebots dont l'un, trop pressé, m'a déjà ramené, on pourrait penser que ces rivages vont redevenir, pour un temps, barbares et désertiques. Il n'en est rien. C'est peut-être l'époque de leur plus grand charme, celle de toutes les familiarités charnelles de la chaleur et des plaisirs marins, l'exquis et savoureux épanouissement des corps et des couleurs. Des peintres comme Launois et Bouchaud qui nous reviennent à ce moment précis ne s'y trompent pas. Ni Fernez qui « travaille » le port, du haut de ma fenêtre. Il y aurait là un beau sujet de chronique si l'abondance de la matière ne me dispensait de recourir à ce serpent de mer. Tout n'est pas dit sur Alger, même l'été.

Littérature. — Une nouvelle victime tombe sous les foudres des dieux africains : M. Henry de Montherlant s'est exprimé librement sur Alger dans ses *Voyageurs traqués* et dans un article de *L'Intransigeant*. On le lui fait bien voir. Je ne prends pas parti dans la querelle, mais on me permettra de faire observer que l'on donne dans une étrange confusion des genres. Henry de Montherlant promène son âpre romantisme en Afrique ; soudain Alger arrive à point nommé pour le dégoûter, ou mieux pour éclairer son dégoût des choses et des gens, et il le dit. Pourquoi relever son propos comme une offense alors qu'il serait si intéressant de l'étudier psychologiquement, de son point de vue à lui ? Et si l'on veut à tout prix vengeance ou consolation, comme il serait plus simple de lui opposer une signature aussi valable que la sienne (et de la même « maison ») par exemple celle de Gide ! Je renvoie mon lecteur au passage d'*Amyntas* qui commence ainsi : « Salut ! Matin plein de sourires... » et à cet autre qui dit d'Alger : « ...encore quelques jours et je ne pourrais plus m'arracher. » On pourrait ensuite se livrer à l'exercice profitable de rechercher les raisons de l'enthousiasme de l'un (on les connaît assez) et du dégoût de l'autre (j'en sais quelques-unes peut-être qui ne tiennent point à « l'offenseur », mais c'est une autre histoire).

Si l'on envisageait les choses d'un esprit moins local, on savourerait sans doute mieux ce que l'esprit local a de meilleur. Je n'hésite pas à ranger là les truculentes fantaisies de l'écrivain

Musette qui vient de redonner une édition partielle de ses œuvres. Musette, avec *Cagayous*, a créé un type humain : c'est un titre. Il fait vivre cet algérien avec une vérité saisissante qui manque déplorablement à tous les personnages de M. Louis Bertrand, et c'est là sans aucun doute ce que le terroir algérien a donné de plus authentique. Que regret pourtant que la langue si particulière, et qui évolue si vite, de *Cagayous*, lui interdise presque absolument de franchir les bornes de l'Algérie !

On croirait, par réciprocité, que le même sort attend certains écrivains de France. Le grand critique littéraire de l'endroit ne peut se résoudre à admettre la renommée de M. Paul Valéry : il y voit une offense personnelle et trépigne et jubile dans sa barbe parce que le Père-la-Victoire ne connaît pas l'auteur de *La Jeune Parque*. Quelle autorité, pensez donc ! A l'occasion, en outre, il exécute aussi nos jeunes poètes, et les revues locales font chorus. C'est malheureusement par de telles indignations que la province française a fait si longtemps pauvre figure. Il commence à n'en être plus ainsi partout, dieu merci. Plus d'une grande ville, en France, s'honore de compter au moins une revue qu'on peut dire vraiment vivante et moderne : je cite au hasard de la mémoire : *La Ligne de Cœur* à Nantes, *Manomètre* à Lyon, *Les Cahiers Libres* à Toulouse, *Le Mouton Blanc* qui parut à Charolles, *Les Cahiers du Sud* à Marseille, *Tentatives* naguère à Chambéry, etc... Quand donc les « jeunes » d'Alger seront-ils de leur âge et comprendront-ils qu'il vaut mieux, comme disait Mme Lara, faire un faux pas en avant que de ne pas se tromper en restant sur place ?

Peinture. — Maurice Bouviolle, que de fâcheuses circonstances ont empêché d'exposer à Marseille où on l'attendait, a montré ici ses derniers travaux. Ce peintre, dont on connaissait les lumineux et mobiles « marché du Sud » a rapporté de Constantine des paysages qui traduisent fort bien l'âpre mélancolie du Rocher. Telle figure d'Ouled Naïl était d'autre part pleine de grâce et d'une couleur charmante.

Le peintre Maxime Noiré est mort. On a vanté en lui « le peintre du Désert ». André Gide encore, qui le connaissait bien (le désert), écrit : « Ici l'impuissance du peintre est probante ; et plaisante son obstination à ne le reconnaître point ».

Urbanisme. — Ce n'est pas sans plaisir que j'ouvre cette rubrique. Se déciderait-on à comprendre que le visage de la cité mérite quelques soins ? J'ai déja signalé la Gare maritime d'Alger. Voici qu'il faut parler encore de la Maison du Peuple qui a suscité un concours plein d'intérêt d'où MM. Claro et Cès sont sortis lauréats avec un projet un peu trop classique à mon gré ; il faut parler du concours des Habitations à bon marché que le jeune architecte, actif et hardi, M. Salvator a justement « gagné » ; il faut aussi mentionner la réorganisation du Service

high life tailor

Rue Noailles
MARSEILLE

Costumes pour Hommes et pour Dames

MAISON DE PREMIER ORDRE

MAGASINS L. DEWACHTER Jne

VÊTEMENTS

2, Boulevard Dugommier, MARSEILLE

Vieille Maison Centenaire (1823)

PASCAL

sa ***BOUILLABAISSE... ses METS PROVENÇAUX***

27, Place Thiars, 27, Quartier Rue Neuve. — MARSEILLE

Octave LAMBERT-PASCAL

Propriétaire

Téléph. Urb. et Int. 20.76

Prix très modérés

Dégustation

DU

Thé de l'Eléphant

AU

TEA ROOM ÉLÉPHANT

69, Rue Saint-Ferréol

MARSEILLE

CHARBONS

Georges GUYAT Fils

Industrie - Navigation - Foyer domestique

36, Rue Chateauredon, 36, MARSEILLE — Tél. Colber 85-09

FLEUR DE PROVENCE PARFUM DISCRET DE

JOLET 1, Rue de Rome - Tel. 77-48 - MARSEILLE

gouvernemental d'architecture dont un des buts est d'obtenir une certaine harmonie de style entre les grands bâtiments officiels d'une même ville. Je signale à ce propos l'exemple caractéristique que l'on pourrait aller chercher dans les quartiers nouveaux de Rabat. Mais l'occasion s'offre, en Algérie même, de se réjouir : saisissons-là. Nous la devons à la ville de Mostaganem qui vient d'inaugurer son nouvel Hôtel de Ville. Le style de ce monument s'inspire d'excellentes idées qui concilient fort bien la destination de l'édifice, les exigences du climat, le goût moderne et les traditions à la fois du sol et du genre. C'est ainsi que deux corps de bâtiment sont réunis par une cour à portique qui est aussi bien latine que moresque, une tour latérale satisfait la notion du beffroi et celle de minaret, les grandes lignes et ls volumes cubiques sont dans l'esprit du temps. Je crois savoir que l'honneur de cette expérience intéressante revient en particulier (et malgré les frictions qu'on imagine) à M. le Maire Lemoine, à M. le Docteur Quintard et surtout à l'architecte Montalent.

Musique. — Accordéons, flûtes et derboukas, sur les môles, doux plaisirs... mais qui me rendra, Marseille, ton joueur de syrinx ?

G. AUDISIO.

Cette Revue est imprimée sur papier Alfa des Papeteries Navarre (Cuvée spéciale des « Cahiers du Sud »).

FOIRE DE MARSEILLE

Commerciale, Industrielle, Agricole
COLONIALE

17 SEPTEMBRE - 2 OCTOBRE

Le Mois Financier

Il peut sembler téméraire de vouloir, dans une période aussi troublée que celle que nous vivons, appliquer les règles générales régissant les opérations financières. Toutefois la période estivale qui de tous temps fut une période calme l'est cette année de façon toute particulière. tant pour les changes que pour les valeurs.

Le Londres se trouve fort bien à son cours de 124,01 à 03 et s'y fige. Dans la période 15/20 juin l'Italie et l'Espagne sont très ferme faisant: la première 86 contre Londres (144,20), et la seconde 28,30 (438). Les déports pour le Londres se maintiennent ce qu'ils étaient au début du mois soit 25 pour 1 mois et 65 pour le trimestre.

En Bourse on sent une défiance générale. Les tractations sont réduites autant que possible, chacun préférant s'abstenir. Nos Rentes ne connaissent que de très petits mouvements et font preuve d'une indécision particulièrement marquée. Le marché semble un peu désorganisé et faussé pa rl'emprunt en cours qui à notre sens se trouve un peu trop rapproché du dernier emprunt de consolidation.

Les 22 3t 23 l'Italie est particulièrement ferme. Elle atteint à cette dernière date le cours jamais encore connu de 84,50 contre sterling, soit 147 contre franc. Ces cours inquiètent les milieux financiers italiens qui veulent voir dans cette trop brusque revalorisation de leur devise le recommencement de l'expérience française qui, l'année dernière presque à pareille époque a couté si cher à nos commerçants, à nos industriels et à nos banquiers.

Par extraordinaire l'Espagne se trouve assez faible, et à 28,55 contre Livre (435,50) ne bénéficie pas de la poussée sur la Livrette.

Le 25, l'Italie dépasse 83,50 contre sterling, soit 148 contre franc. On retrouve ce cours le 27 au matin, mais dès l'ouverture du marché officiel, un assez violent mouvement de baisse se dessine et entraine l'Italie à 85 en clôture de journée, soit 145 francs. L'Espagne qui semble avoir définitivement abandonné l'Italie se raffermit et clôture à la même date à 435,75.

La baisse s'accentue le 28 pour l'Italie qui cote 86,50 contre Londres, soit 143,50; le 29 en fin de journée taisement très marqué à 87,60 (141,50) qui se prolonge le 30 et les 1 et 2 juillet, sans variations bien marquées. Par contre aux même dates, l'Espagne se raffermit sensiblement et atteint le 2, 28,20 contre Livre, soit près de 440 contre franc. Ces cours ne tiennent pas, et dans les journées des 4 et 5 la Peseta revient en arrière aux alentours de 28,38 (436). L'Italie semble marquer un temps d'arrêt dans ses prix du début du mois (87,70 à 88).

En Bourse, le marché fait preuve d'une remarquable inertie et bien des séances se passent dans le calme et dans l'indifférence. L'hésitation est de plus en plus marquée, et nos Rentes particulièrement font preuve d'une molle incertitude. Cette tendance nous semble d'autant plus dangereuse que nous sommes en pleine période d'emprunt et que le Gouvernement se devrait de donner tout au moins l'illusion d'une fermeté et d'un bon courant de demandes dans le compartiment des Fonds d'Etat.

Le 6, et particulièrement dans l'après-midi, l'Italie accentue sa baisse en cotant jusqu'à 89,30 contre Londres (138,80) tandisque l'Espagne fléchissait à 28,40 (437). Ces cours se maintiennent jusqu'au 15, avec du Londres, toujours au même prix de 124,03 et un léger taisement du déport qui fait 18 centimes pour un mois et 50 pour les trois.

Il est malheureusement à prévoir que les vacances parlementaires ne favoriseront aucunement un mouvement des changes. Le seul évènement à prévoir d'ici octobre ou novembre où les Chambres rentreront serait une stabilisation légale, mais ne sommes-nous pas, et depuis deux tiers d'année bientôt, stabilisés entre deux cours plus serrés qu'avant la guerre.

Georges LYON.

“ Les Cahiers du Sud ”

Membres Fondateurs :
MARCEL PAGNOL, GASTON MOUREN.

présentent dans les feuillets suivants

LE MAGAZINE DES CAHIERS DU SUD

donnant une vue d'ensemble de l'activité intellectuelle, artistique, sportive, urbanistique, cinégraphique de Marseille et des principaux centres du bassin méditerranéen.

SOMMAIRE

A MARSEILLE :

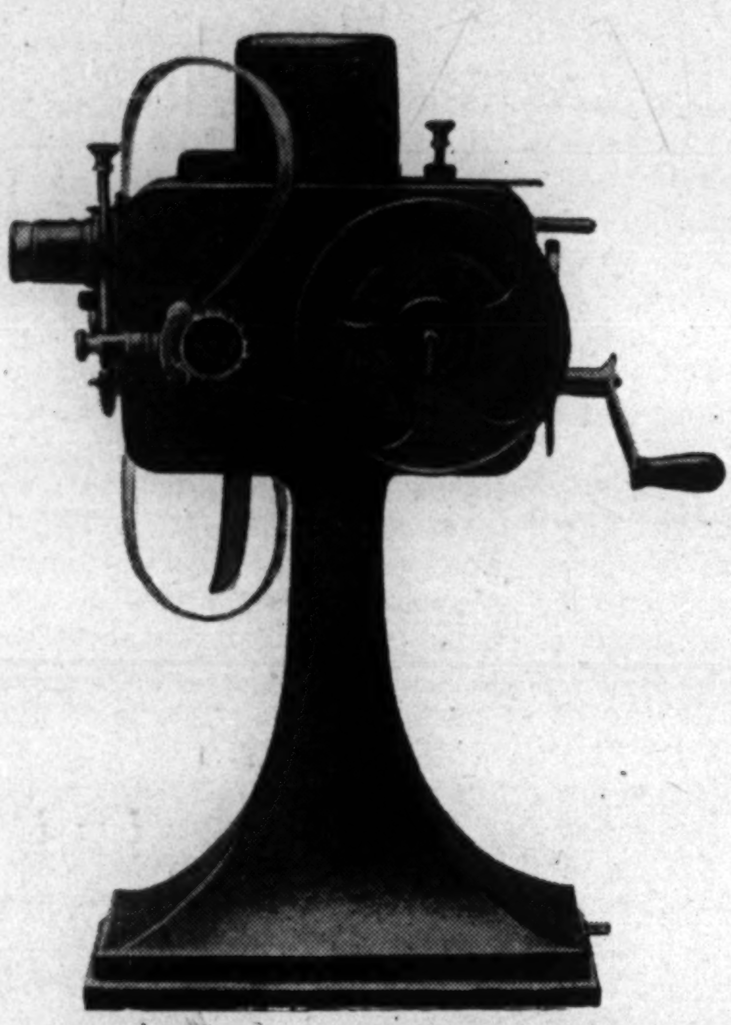
URBANISME : *Pour un centre urbain*, par Gaston Castel. — MACHINES PARLANTES : *Sentimentaux*, par Jean Malan. — LA PEINTURE : *Rétrospective Paul Guigou.* — VISAGES : *Hans Schoelhorn*, par Jean Malan. — LE CINÉMA, par Jules Roque. — AUTOMOBILISME, par André de Masini. — APRÈS LA FOIRE DE MARSEILLE. — CONFÉRENCE SUR L'EGYPTE. — ECHOS.

A NICE, par Charles Barzel.

LE CINEBLOC

(Breveté en tous pays)

Même puissance qu'un poste professionnel



Même prix qu'un jouet

Le Cinéma idéal pour tous.

Concessionnaire exclusif :

L'ENSEIGNEMENT PAR LE CINÉMA

7, Rue d'Arcole, Marseille

A MARSEILLE

Urbanisme.

POUR UN CENTRE URBAIN

Pendant qu'à Marseille nous nous livrons à quelques considérations d'urbanisme local, où seules les questions marseillaises trouvent place, le monde entier se passionne de cette antique science et l'élève bien au-dessus des techniques provisoires, des applications limitées. L'urbanisme devient à cause du surpeuplement des centres, une préoccupation vitale du sociologue, de l'homme d'Etat et de l'artiste. De plus en plus il tend à devenir un art à signification universelle.

On s'ébahissait avant-guerre, c'est-à-dire il y a mille ans, des imaginations de romanciers futuristes, des fantaisies d'un Verne ou d'un Wells, et voilà que l'homme-oiseau sillonne les énormes déserts d'eau, tournoie autour des derniers pics, survole les abîmes cimmériens où la terre se dérobait aux anciens hommes et triomphe de tous les vertiges de la matière et de l'esprit. Des événements aussi grandioses que la traversée de l'Atlantique ou l'exploit interrompu du Tour du Monde forcent l'homme de notre temps à rompre avec un ordre périmé de petites conceptions, à s'établir sur une aire plus vaste d'où l'on peut voir plus loin avec des yeux neufs.

Pour nous, qui bornons notre attention aux problèmes de l'agrandissement harmonieux des villes, jetons un coup d'œil sur l'effort remarquable réalisé partout.

On ne sait pas assez, hors des milieux urbanistiques, les transformations qui s'opèrent. Songe-t-on que Londres a depuis la guerre construit un faubourg ouvrier de 30.000 âmes, que l'Australie a créé de toutes pièces une capitale à mi-chemin de ses deux grandes villes, qu'à New-York, Buffalo, Hambourg est installé le chauffage central urbain, c'est-à-dire qu'y est donné le moyen de se procurer au compteur, de la même manière que le gaz ou l'eau, de la chaleur par un réseau collectif ? En France, n'oublions pas que Paris, lasse d'étouffer, a rasé ses fortifications, où s'élèvent de beaux immeubles à loyer, que Lyon a construit le plus magnifique stade en ciment armé, des écoles d'arts appliqués, que Rouen possède une gare énorme, que Nice, Toulon élargissent la leur, et enfin qu'à Marseille on a, malgré des résistances, ouvert une grande artère centrale en abattant quelques platanes,

qu'on a démoli un immense quartier où demain montera la ville neuve, qu'on a fait un vaste escalier devant la gare, qu'on a construit des groupes de maisons ouvrières, qu'on a réalisé le tunnel gigantesque du Rove, œuvre maîtresse, vraiment.

Evidemment, ces efforts peuvent être discutés. On peut reprocher aux Allées de n'être pas, comme certains boulevards de Paris, à voie montante et descendante, on s'est peut-être trompé de rangée en abattant les platanes, on a peut-être manqué de goût dans la décoration des pylones lampadaires qui éclairent la Canebière ; peut-être s'apercevra-t-on qu'après avoir construit l'escalier monumental il faudra modifier la gare ; que le tunnel du Rove, conçu il y a vingt ans, ne répondra guère à la navigation et, peut-être doublé, réalisera le rêve du métropolitain vers les banlieues futures. Mais, dans l'ensemble, il faut louer la pensée générale qui rend possible l'effort des bâtisseurs.

En vérité, cette pensée, qu'elle le veuille ou non, est influencée par le mouvement d'urbanisme qui s'éveille dans le monde entier. De plus en plus des spécialistes se sont donnés pour mission d'adapter la ville moderne à ses nouvelles exigences, et je n'en veux pour preuve que cette conférence internationale qui s'est tenue à New-York il n'y a pas très longtemps, et où les sommités ont étudié avec soin l'aménagement urbain et rural, le problème de la circulation en particulier, des routes artérielles, l'utilisation des zones non bâties, les cités-jardins, la question du *zoning*, c'est-à-dire le contrôle de l'usage du terrain dans l'aménagement des villes, et ses conséquences, etc., etc. Il n'y avait pas moins de 500 membres représentant 26 pays, Les délégués européens étaient au nombre de 80 et la France y figurait en la personne de M. Louis Bonnier, vice-président de la conférence.

On a d'ailleurs publié un compte-rendu documenté des assemblées tenues dans la métropole américaine. Il va sans dire qu'on s'est beaucoup occupé de cette dernière qui pose les problèmes les plus ardus aux urbanistes, New-York étant une des agglomérations où la densité du bâtiment est la plus forte : un architecte a prédit à cet entassement urbain le riant avenir que voici : « Dans 50 ans, la ville aura un diamètre de 60 milles (96 km.), elle sera construite jusqu'à un demi-mille (800 mètres) en hauteur, les autos ne pouvant plus circuler que souterrainement et les habitants étant transportés souterrainement aussi à 90 milles à l'heure, comme des marchandises. » Séduisante perspective, conclut le contexte...

Autrement agréable le mouvement en faveur des *cités-jardins* qui se poursuit en Allemagne. « L'haleine de l'homme est mortelle à son semblable » a dit Rousseau. Et là-dessus, une campagne qui trouve appui dans le sentiment populaire s'organise contre le lotissement urbain. Une société s'y est formée : l'Association des Cités-Jardins qui a réussi à créer des faubourgs-jar-

HACHARD & Cie

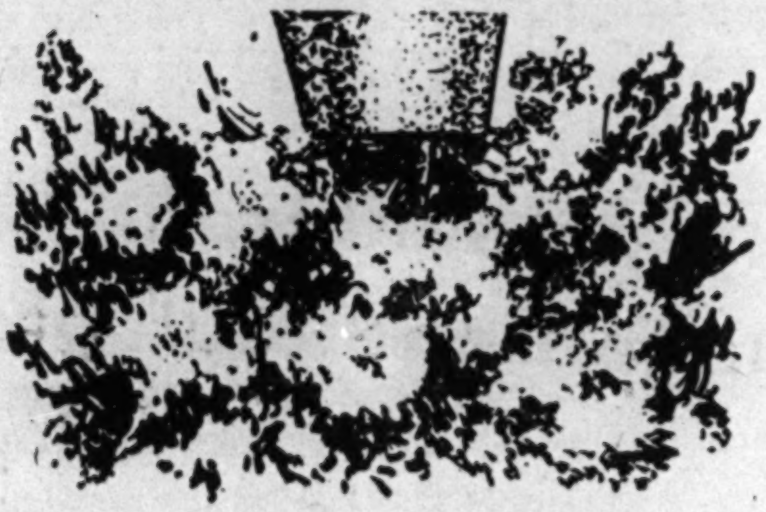
8, Place de la Madeleine — PARIS

ÉDITIONS, IMPRESSIONS
AFFICHAGES

vous présenteront sans
engagement tout projet.

Succursale pour le Sud-Est

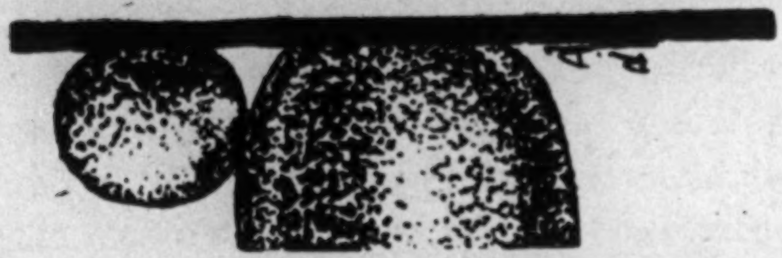
27, Rue Sala, LYON



Fleurs et Fruits de Calabre
et de Sicile, ambres tenaces
et muscs fins donnent aux
EAUX DE COLOGNE
LORENZY-PALANCA
leur bouquet tant apprécié.

Téléphonez ou commandez aux magasins : Livraison sans frais.
Par 5 litres : Réduction de prix.
Verrerie : Rachetée ou reprise.

4, RUE CANNEBIÈRE
31, RUE ST-FERRÉOL
62, RUE RÉPUBLIQUE
Téléphone : 1-41



LES **IMPORTATEURS RÉUNIS**

Société Anonyme au Capital de 5 Millions

SUCCURSALE DE MARSEILLE : **14, PLACE DE LA BOURSE**

J. FOMBELLE, ADMINISTRATEUR-DIRECTEUR

IMPORTATION directe de CHARBONS

FRANÇAIS — ALLEMAND — ANGLAIS

Foyer domestique — Industrie — Navigation

TÉLÉPHONES : Colbert 51-42 - Manuel 4-31 - Manuel 11-53 (Entrepôts) - Privé 91-07

dins aux environs des grandes villes malgré la spéculation et la cherté des terrains. Il y en avait 29 en 1913, et depuis, toutes les grandes villes, Cologne, Dresde, Breslau, Berlin, Lubeck... ont leur colonie-jardin.

Il y a donc de par le monde un intérêt puissant qui s'attache aux améliorations de la vie urbaine. Il faut qu'à Marseille les meilleurs esprits éclairés par l'effort de l'étranger et des autres villes françaises se joignent au mouvement. Il faut gagner nos concitoyens aux idées nouvelles qui modernisent les cités et font entrer la lumière, la joie dans les foyers avec l'hygiène et le confort. Et alors, pourquoi ne pas créer, pour rassembler tous ceux que ces nouveautés passionnent, un vrai centre d'urbanisme où des conférences, des projections, des expositions de projets pourraient se faire ? J'entends l'objection : où cela ? qui trouvera le local vaste et cependant à frais modiques permettant ces manifestations. Nous répondrons : il existe, c'est l'immense nef inutilisée que l'escalier monumental de la gare recouvre de ses voûtes et qui — nous le démontrerons ici — comme nous l'avons démontré à mainte personnalité désormais acquise — répond admirablement à ce qu'on exige d'un lieu de réunions, d'un centre urbain.

Gaston CASTEL.

MACHINES PARLANTES
SENTIMENTAUX

L'extraordinaire puissance créatrice du phonographe nous révèle tous les visages de la musique. Les disques peuplent nos soirées d'images sonores, tour à tour précises ou diffuses, harmoniques ou rythmiques, suivant la nostalgie particulière qui préside au choix de ces décors abstraits. Toutefois quelle que soit la variété et la beauté de certains enregistrements de musique pure, c'est surtout dans le domaine sentimental que les maisons d'éditions phonographiques semblent orienter leurs efforts. Est-ce là un phénomène climatologique (romantisme anglo-saxon), ou doit-on conclure que notre époque d'hyperesthésie demande surtout à l'accumulateur sonore une charge de rêverie où l'intelligence n'intervient plus.

Que l'on ne croie pas cependant à une recherche d'effets faciles, de nature à pousser les ventes, le côté artificiel qui encombre encore en France cette espèce de production est toujours évité avec beaucoup d'habileté par les firmes d'outre-Manche, et aussi le jeu tzigane ou vibré qui est une des maladies incurables du goût français. Certains chœurs des Reveller (*Gramophone, Dinah, n° K* 3242) ou des Singing Sophomores (*Columbia, who ? n°* 4102, *Lay me down to sleep in Carolina, n°* 4272),

certaines chansons de Josephine Baker (*Odéon, Always, n°* 49224, *You are the only one for me, n°* 49181), de Vaughn de Leath (*Columbia the good bad girl, n°* 4163, *Ukulele lady, n°* 3720), de Sophie Tucker (*Columbia, Some of this days, n°* 4269), sont comme de grandes fleurs sensibles qui croissent brusquement du fond de nous, lourdes des odeurs de leur terroir, gestes expansifs qui, présences, reflexes ou nostalgies ont la forme de nos désirs les plus secrets.

La Compagnie Columbia édite dans sa production d'Août plusieurs révélateurs sentimentaux de premier ordre, entre autres, les chœurs de la Chauve Souris de Balieff et le *Because I love you* de Gerwhin sur le talent duquel il ne serait certes pas déplacé d'insister.

Le recueil de la Chauve Souris comprend actuellement un disque de 30 c/m., *Barcarolle russe et autour de la voiture de foin, n°* 9920 et trois disques de 25 c/m., 1° *Chanson des Hussards noirs, Tristesse, n°* 4423, 2° *Pastorale, O sing to me the old Scotch songs, n°* 4424, 3° *Berceuse, Chanson bohémienne, n°* 4425. Tous ces disques sont excellents, mais le n° 4423 me touche davantage... Les Hussards chantent avant l'attaque, chacun ne semble plus entendre que sa propre voix intérieure et les coupes se choquent une dernièr fois. *Tristessee:* Un piano résonne avec une sonorité exquise et sourde, Mmes Birse et Ershova chantent une étude de Chopin avec un tel art et un tel accent d'amour et de mélancolie que l'on peut encore et sans ridicule rêver à la Lune pâle baignant la demeure de Werther. Ah, comme Chopin revit, à travers ce lied, avec sa pauvre vie douloureuse d'homme, lui, si souvent insupportable aux mains des concertistes et des jeunes filles inexpertes. Oublierai-je les présentations anglaises de Balieff au goût si intelligent ?

Because I love you a été enregistré quatre fois : en jazz par le Percival Mackey's band, n° 4174, en guitare hawaiemne par Len Fillis n° 4372, en chant par Layton et Johnstone n° 4304 et par Norah Blaney n° 4164.

Norah Blaney est accompagnéée par les Gild Eiged four avec une discrétion et un goût qui mettent sur son véritable plan sa belle voix de couleur. La mélodie s'élève douce, nostalgique, ingénue, le langage parlé devient un véritable instrument, un instrument plus sensible, plus délicat, plus nuancé, que tous les autres. Le rythme y soutient la parole dans une belle discipline musicale où seule le caprice d'une roulade nous rappelle tout à coup qu'une source ne coule pas, mais qu'une femme chante sa joie douloureuse d'aimer.

Because I love you est aussi enregistréé en jazz par le Gramophone, n° K 5106, Jack Hylton et son orchestre. Le saxphone ténor chante la longue phrase mélancolique du refrain avec une sonorité bien nourrie, un tutti, puis le refrain est repris par la

Société d'Alimentation de Provence – Avignon

Saucisson "MIREILLE"

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE

Un homme de goût ne se conçoit plus sans phonographe

Assurez-vous en chez

PHONO MONTGRAND

Musique de chambre - Musique d'orchestre - Chœurs russes - Opéras

Jazz Band - Jazz vocal.

Appareils et Disques Columbia, Gramophone, Pathé, Odéon, Salabert

RENSEIGNEMENTS, CATALOGUES, FACILITÉS chez

PHONO MONTGRAND, 26, rue Montgrand, Marseille

LES CHAPEAUX **BERRY**

14, rue St-Ferréol, 14 — MARSEILLE

sont toujours les plus chics

aux meilleurs prix.

L. GÉBELIN

77, Rue Saint-Ferréol
MARSEILLE

Agent des Pianos **GAVEAU** pour les Bouches du-Rhône

PIANOS DE TOUS FACTEURS

BELLE JARDINIÈRE

PARIS

Succursale à **MARSEILLE**

6, 8, 10, Rue Saint-Ferréol

Télephone : 1-23 Chèque Postal : 75-10

VÊTEMENTS

Envoi franco sur demande de : **Catalogues, Feuille de Mesures et Échantillons**

Seules Succursales :
PARIS, 1, Place de Clichy ; LYON, MARSEILLE, BORDEAUX, NANTES, ANGERS, NANCY. - 1-63

trompette bouchée qui trouve des accents d'une langueur extraordinaire et enfin par un baryton. C'est un excellent disque de danse où les effets et les trouvailles d'orchestration sont habilement amenés et dosés, le thème revient continuellement sans jamais lasser.

Jean MALAN.

La Peinture.

RETROSPECTIVE PAUL GUIGOU

Les manifestations picturales présentant quelque intérêt sont rares dans notre ville, aussi est-ce un véritable plaisir pour moi que de revenir sur la rétrospective Paul Guigou, organisée des 5 au 25 août à la Galerie Detaille, rétrospective qui succédait à celle organisée en juin, juillet à Paris, au Luxembourg.

Paul Guigou, né à Villars, Vaucluse, en 1834, mort à Paris en 1871 est parmi les peintres de l'école provençale, le seul, qui, Cézanne mis hors de cause, et Monticelli considéré sous son angle d'excellent petit maître, puisse prendre rang parmi les grands peintres français originaux du XIX^e^ siècle.

Alors que Loubon, Angallière, Ricard, Casile ne peuvent être dépouillés d'un académisme qui étouffe leurs qualités pourtant réelles, les toiles de Guigou vibrent à la façon d'une belle exclamation d'homme, accord coloré où s'équilibrent la fraîcheur d'âme, une certaine grâce un peu gauche, une sensibilité robuste et douce et une compréhension large, noble, sans mesquinerie de l'art de peindre et de la vie.

La belle époque de la production de Guigou est celle de ses débuts, 1859-1863, année de son admission au Salon, alors que ne s'embarrassant pas de ce qui avait été fait avant lui par d'autres, ou de ce qui se faisait à côté de lui il peignait simplement ce qu'il sentait. Que l'on ne croie cependant pas à une absence de technique, Guigou par la seule force de son talent s'était composé sa manière propre, si vivante, où la lumière propage franchement ses ondes, où les ombres s'animent, où passent les nuages venus du Sud.

Après cette période, sa production est moins personnelle, des influences se font sentir (Courbet entre autres), mais c'est alors la guerre de 1870, la maladie, et, en 1871, Guigou meurt d'une congestion cérébrale à Lariboisière.

Parmi les toiles exposées, celles qui me touchent davantage sont : La montagne de Sainte Victoire à Aix (*à M. Savon Peiron*), Les collines d'Allauch (*Musée de Marseille*), Route de la Gineste près Marseille (*Musée de Marseille*), Paysage de Provence (*étude à M. J. B. Samat*), les collines bleues (à M. Ar-

mand Dayot) et les bords de la Durance à Saint Paul (à M. Fernand Buisson).

Je ne voudrais pas terminer cette notre sans féliciter le Comité local de son heureuse initiative et j'espère, l'impulsion étant maintenant donnée que d'autres rétrospectives suivront, qui permettront aux Provençaux de mieux connaître les artistes qui les honorent.

Jean MALAN.

VISAGES : HANS SCHOELHORN

La géographie n'est certes pas la chose que les français ignorent le plus, l'effort artistique de l'étranger leur est encore plus fermé. On s'étonne que des personnes cependant cultivées puissent borner leur connaissance à l'étude de leur petit champ. Nous ignorons tout de nos voisins les plus imméédiats, qu'on se souvienne de l'enquête des *Cahiers* sur la connaissance en France des littératures éétrangères. Des mouvements importants comme celui du « *der Sturm* », par exemple sont presque inconnus chez nous, mais je crois que notre ignorance est encore plus absolue à l'égard de ce qui se passe en Suisse.

Il me faut toutefois signaler la magnifique activité de Jean Budry qui s'est attaché à propager en France le mouvement roman. Ses éditions, 3, rue Cherche-Midi, à Paris, ont « sorti » l'année dernière un livre tout à fait remarquable de Paul Ganz sur la peinture suisse d'avant la Renaissance, peinture à laquelle j'avoue ne connaître aucune équivalence en Europe.

Jacques Clément, peintre et génevois, me signalait cet été l'importance des collections privées en Suisse, formées par deux ou trois générations, les collections de certaines familles peuvent rivaliser avec les meilleurs de nos musées, mais venons-en à Hans Schoëlhorn, jeune peintre suisse allemand.

Schoëlhorn est né à Wintherthur vers 1890. En dépit du proverbe il est déjà célèbre dans son pays et plusieurs de ses toiles ornent les galeries nationales, il est vrai qu'il a voyagé. Nous nous sommes rencontrés en août, alors qu'il revenait d'étudier l'Espagne et l'Afrique du Nord. Si Schoëlhorn a su voir partout où il est passé avec des yeux attentifs, s'il s'est assimilé facilement les mœurs et les paysages étrangers, son fond de culture garmanique transparaît à travers son œuvre. Les éléments littéraires et picturaux y sont intimément mêlés. Entendez toutefois qu'il ne fait pas de la littérature picturale à l'instar de tant de peintres de l'Ecole de Paris, mais qu'il est surtout sollicité par le côté humain, tragique et anecdotique de ses motifs. Une toile de Schoëlhorn est comme une juxtaposition de plusieurs toiles, chaque élément y vit avec sa vie particulière propre, s'ordonnant

MARSEILLE - Cannebière

Tout premier ordre
Situation la plus Centrale au Midi

Toutes Chambres avec Eau courante
Cabinets de Toilette
ou Salles de Bains

Téléph. urbain et inter-
dans chaque chambre

Télégr. LOUVRE-PAIX
Téléph. 18.

HOTEL LOUVRE & PAIX
RESTAURANT

The
Leading
and
Best known
Hotel in Marseilles

Most Centrally
Situated in the Cannebiere
Southern Aspect

All Bedrooms provided with
Running Water or with Bathroom
aud Lavatory attached.
Phones in all Rooms for Local or Trunk calls.

MARSEILLES - Cannebière

Pavillon de la Reine Jeanne

20 CHAMBRES
meublées à n uf

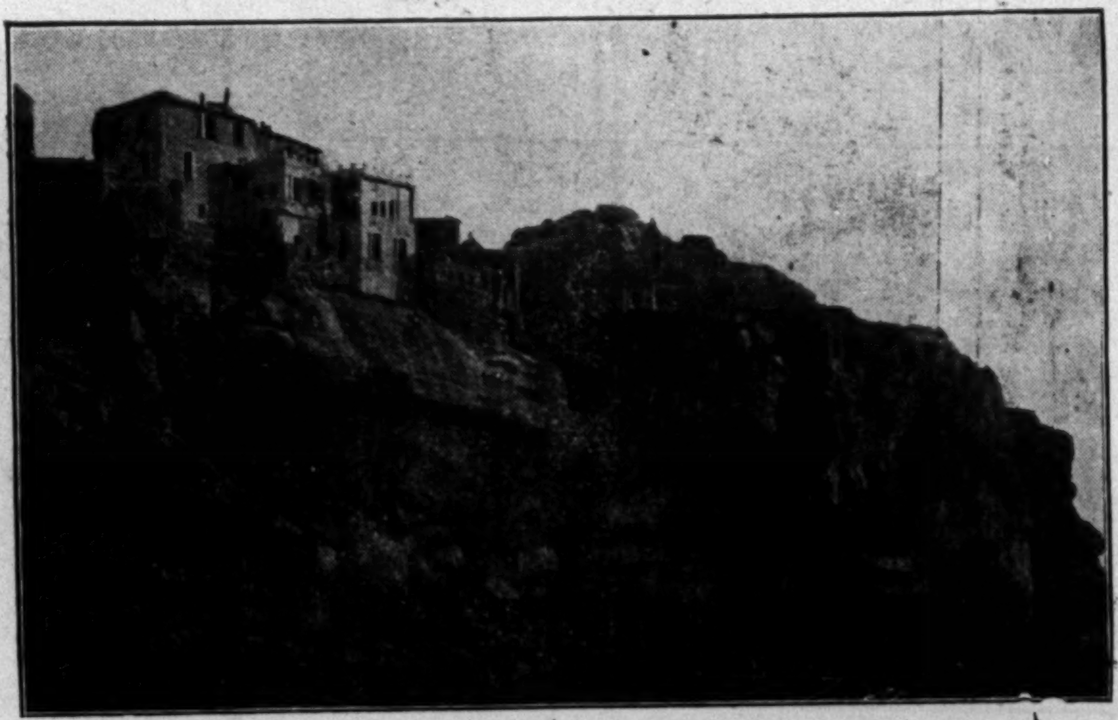
Restaurant
Terrasses
Pergola
Tea Room
Garages

Directeur-Propriétaire :
DUMAS

Cuisine Provençale
Grands Crus de Provence

AUTOMOBILISTES ! Visitez LES BAUX
Provence Romaine et Moyennageuse

HOSTELLERIE DE LA REINE JEANNE



L. ÉCHENARD, owner: Late Gal manager, Ritz-Carlton, Londres et Paris.

:: MARSEILLE ::

TÉLÉPHONE : 2.01

R. C. 42.721

LA RÉSERVE

PALACE-HOTEL

La Perle
de la Côte Provençale
Restaurant
de Réputation Mondiale

E. V. PECLET et Cie
Propriétaires

Dominant la fameuse Corniche et son - - - Golfe merveilleux - - "LA RESERVE" de Marseille est considérée comme un pélerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte-d'Azur - -

Appartements Confort Moderne = *Terrasses et Jardins Magnifiques*

LE GRAND HOTEL

ENTIÈREMENT RÉNOVÉ

Sa Cuisine — Son Restaurant — Sa Cave

66, Rue Cannebière. 66

Même Maison : **GRAND CAFÉ GLACIER**, Charles BORY, Propriétaire

dans la composition de l'ensemble. Le métier en est simple et robuste car Schoëlhorn peint simplement, se méfiant des conseils et des trucs. Il voit les choses avec bonhomie et placidité, et cependant avec une grande distinction. On pourrait relever dans son œuvre l'influence de Ugin qui je crois est son ami, mais à quoi bon, je lui sais gré d'avoir renouvelé la vision que j'avais de certains thèmes marseillais : Vieux Port, bars nègres, quai du Canal, quai de Rive Neuve, Joliette, place Victor-Gelu, Fort Saint Nicolas, etc.

Son activité s'exerce aussi dans tous les domaines des applications picturales, décoration murale, illustration d'œuvres littéraires, gravure, dans cet ordre d'idée ses tendances décoratives sont manifestement allemandes.

Jean MALAN.

Le Cinéma.

Nous n'avons pas voulu, quand *La Ruée vers l'Or* parut dans notre ville, avec un an de retard, commenter ce film dans une de nos chroniques. Timidité peut-être, tout ayant été dit sur cette œuvre, et aussi, avant, pendant et après, sur son génial auteur. Charlie Chaplin aura fait couler tellement d'encre ! Il n'importe, on nous représente cette production, et nous la regardons à nouveau avec toute notre attention, pour en découvrir les faiblesses. Elles sont minimes, sans doute, mais regrettables, et contribuent à augmenter notre certitude qu'il y a un chef-d'œuvre dans la production de Chaplin, et que c'est toujours *Le Kid*. De belles œuvres le précèdent, et *La Ruée* le suit sans l'écraser. Nous venons de revoir *Le Kid*, c'est toujours la merveille que nous n'avions pas oubliée, sans en excepter la scène du « Rêve », que nous regrettâmes aux premières visions et qui, bien que de belle tenue, nous semble toujours troubler la ligne inflexible du film.

On ne saurait prétendre que rien de ce que produisit Chaplin ne peut laisser indifférent. (Rappelons le plus malheureux de tous, *Charlot rentre tard*, où il joua le paradoxe d'en être le seul personnage pour un résultat manqué.) Nous n'enfoncerons pas cette porte ouverte : Chaplin fut et demeure un génie. A cause de quoi il est commenté dans toutes les langues. Beaucoup vécurent de leurs gloses sur ce héros. « Littérature », et nous avouons, sans aucune gêne, que nous n'en faisons pas, l'essentiel nous manquant. Nous nous considérons donc comme un spectateur chargé de commenter des films, disant nos joies et nos rancunes, sincère dans les deux cas. C'est d'un œil toujours neuf que nous regardons. Pourquoi donc les génies n'auraient-ils pas leurs faiblesses, et serait-il défendu de le rappeler ? En l'occurrence, il ne s'agit

pas d'erreurs, mais de « facilités » dans ce qui pourrait être la perfection.

Prenons donc le début de *La Ruée vers l'Or :* rien de neuf, et cela pourrait être aussi bien *Che-cha-ko*, qui fut une belle œuvre. Paraît le singulier prospecteur (Charlot), suivi de l'ours: scène quelconque. Le rire ne fuse pas. La canne qui s'enfonce dans une crevasse du glacier, suivie de la chute en toboggan, avec le coup de chapeau de ses premiers films : facilité, inutilité. Il fallait trouver autre chose, et, de la part d'un tel homme, ce pouvait être besogne aisée. Respectons les intentions de l'auteur, même si nous les jugeons sans bienveillance. Nous ne prétendons pas détailler tout le film, et nous arrivons à la scène de famine dans la cabane, d'où part cette composition considérable qu'est l'hallucination de Mark Swain. Quels interprètes pour l'extorioriser, à égalité au moins, car, dans cette scène, Mark Swain s'égale aux plus grands. Quelles qu'aient été les indications données, il n'était pas aisé d'exécuter ce que situe le sous-titre : « *Je te prenais pour un poulet.* » Nous n'oublierons pas de sitôt le rire de Mark Swain, rire infernal, hallucinant, famélique, suivi de son imitation d'un poulet qui picore. C'est tout simplement de la très grande maîtrise, et le reste de la scène et à l'avenant, formant un tout d'une valeur qui s'impose. Les deux hommes se quittent l'un retournant à sa mine, l'autre à l'inconnu. De ce moment, nous entrons en plein chef-d'œuvre, en même temps que dans le dancing ; il faut alors s'incliner très bas. Qu'il s'agisse de la complainte « écossaise », de la bataille entre Charlot et le Don Juan de l'endroit, de la danse de Charlot et Georgia, ce morceau si bien composé que la cocasserie en est rationnelle (car si c'est une surprise et le rire le plus formidable que nous devions à l'écran, il est normal qu'il y ait un chien au bout de cette corde qui devient ceinture) ; si ce n'était irrésistible, on pourrait souhaiter de ne pas rire, pour ne pas être distrait d'être ému. Il y a un tel condensé de misère en Chaplin que l'atmosphère de ce dancing en est tout embuée. Evidemment remarquable, la scène du dîner, ses préparatifs et le rêve *Danse des petits pains*, dont on fit le morceau marquant, rapidement populaire, sketch de grande classe. On ne peut tout citer. Mais dans la cabane instable, l'inquiétude reprend. Il y a là des longueurs incontestables, des rappels trop fréquents de *Charlot patine*. Suivent les scènes du paquebot. Il en est de charmantes. Mais pourquoi Charlot, multimillionnaire et somptueux, ramasse-t-il un bout de cigare ? Et pourquoi aussi ce coup de chapeau, pris par son arrière, aux reporters photographes ? Tout cela était évitable et il ne voulut pas l'éviter.

Puisque nous venons de parler de Charlot, nous ne pouvons résister au désir d'exprimer l'irritation que nous éprouvons à lire certains commentaires, dont un nous chiffonna particulièrement.

SOCIÉTÉ DES

Tuileries Romain Boyer

Société Anonyme au Capital d 1.000.000 de francs

Siège Social : 5, Rue Cannebière, 5

MARSEILLE Téléphone 69-40

Carreaux, Fins rouges, Mécaniques, etc., etc.

PAPETERIES NAVARRE

Société Anonyme au Capital de 54 Millions

AGENT DE VENTE :

UNION FRANÇAISE DE PAPETERIES

SOCIÉTÉ COMMERCIALE LAFUMA

SIÈGE SOCIAL : LYON, 52, Avenue de Noailles

André NAVARRE, Ingénieur E.C.P., Directeur général

PAPIERS

Extra-Fins, Fins. Moyens pour Écriture et Impression
Pur Fil Lafuma, Madagascar, Alfas
Couchés, Affiches, Phototype

CARTONS

pour Boîtes Pliantes, Bristols, Cartes Bicolores
Phototypie Couchés

DÉPOT DE MARSEILLE : 90, Boulevard de Paris

Dépôts Régionaux
à NICE : chez MM. LIPRANDI & MARS, 14, rue Delille.
à SAIGON : Établissements DUMAREST, d'Indo-Chine.
à CASABLANCA : S. A. N. A. R. C. I., 54, Avenue de la Marine.

Agences : Alger, Oran, Tunis, Tananarive, Hanoï, Le Caire, Beyrouth, Jaffa, Smyrne, Jérusalem, Constantinople, Athènes, Bucarest.

Lampes "MAZDA"

En vente chez tous les Électriciens

AGENCE : 1, Rue du Théâtre Français
DÉPOT : 59, Rue Saint-Bazile

MARSEILLE

Télephone 34-06

La vraie Bouillabaisse Marseillaise
chez
MENELIK
6, Quai de Rive-Neuve, 6

R. C. Marseille 7982
GRAND PRIX
Exposition Nationale Coloniale Marseille 1922
MAGASIN GÉNÉRAL
- 23, Rue Saint-Ferréol et Rue Vacon -
PARFUMERIE - TOILETTE -
GANTERIE - MAROQUINERIE -
AMEUBLEMENT - BIJOUTERIE
LUSTRES & TAPIS - - -
MARSEILLE
Téléph. 19.75

IMPRIMERIE MISTRAL
CAVAILLON (Vaucluse)
La plus importante Typographie
du Sud-Est
RENSEIGNEMENTS ET DEVIS PAR COURRIER

Toutes les opinions sont permises, et peuvent être imprimées mais comment a-t-on pu écrire à propos de l'*Eventail de Lady Windermere* — cette merveille cinématographique — que le mérite de son metteur en scène était quasi nul ? (Considérations sur le découpage exécuté par un autre et surtout parce que Lubitsch dût tout à Chaplin qui fit *Opinion Publique*.) Ceci revient à dire que rien ne vaudra après ce film. Ne serait-il pas plus sage de révérer les beautés aussitôt qu'on les découvre ? Inutiles sont toutes ces confrontations et découvertes prétentieuses qui deviennent rapidement poncives. Un peu plus d'équité, pour ne pas accabler les efforts nouveaux, tous d'ancienne référence. Veut-on ne pas oublier, quelle que soit la grande qualité d'*Opinion Publique*, qu'en Amérique ce film s'appelait *A woman of Paris* ? Pourquoi Chaplin aurait-il découvert la Parisienne pour la transposer psychologiquement à l'écran, alors qu'il n'a connu des Américaines que les avatars que le monde connaît ? Psychologie défaillante ! Edna Purviance et son rôle ne sont pas Parisiens, et l'*Eventail* demeure un chef-d'œuvre.

Jules ROQUE.

Automobilisme.

Dimanche 18 septembre, après un an d'interruption, la course de côte du Mont-Ventoux a eu lieu.

Le Ventoux, avec ses 21 kil. 600 de parcours, son pourcentage de près de 10 o/o et ses nombreux virages en épingle à cheveux, est la plus dure épreuve officielle de côte organisée en France. C'est également une des premières en ancienneté, et elle connut, dès 1902, un grand succès. La performance établie en 1912 avec 17' 38" 1/5 par le regretté Georges Boillot fut un des plus beaux titres de gloire du plus grand conducteur que nous ayons possédé. Ce record survécut longtemps à son auteur, en dépit des perfectionnements des voitures et des efforts de coureurs de classe. C'est dire combien la science du pilote compte, sur un tel parcours.

En 1925, *Delage*, déjà vainqueur de l'épreuve après-guerre, déplaça, sur ses deux six-cylindres 8 litres, Albert Divo et l'actuel champion du monde Benoist et le temps de Boillot fut remplacé, sur la liste des records, par les 16' 45" 4/5 de Divo.

Cette année, un accident banal et heureusement sans gravité priva Louis Chiron, récent vainqueur du Klausen, d'une nouvelle victoire. Sa 2 litres 300 *Bugatti*, qui avait fait des essais remarquables, eut certainement réalisé, avec un temps excellent, la meilleure performance de la journée.

Chiron éliminé, et aucune voiture d'une cylindrée supérieure à 1 litre 100 ne participant à l'épreuve, la victoire ne pouvait

échapper à Jourdan, sur la vieille *Salmson* de série qu'il mène inlassablement à la victoire. Nous avons déjà eu l'occasion de dire tout le bien que nous pensions de l'homme et de la voiture, qui ne déparent en rien un palmarès où ont figuré nos plus grandes marques et nos meilleurs conducteurs, et qui méritaient mieux qu'un aussi facile succès. Le temps de 19' 52" est bon. Les vainqueurs des autres catégories furent Grimaud, qui monta très fort sur sa 750 cm *Peugeot*, et Mus sur *Salmson*, gagnant de la catégorie 1 litre 100 course, devant Guiraud sur Amilcar, qu'un malheureux calage retarda au virage de Saint-Estève.

Si nous eûmes à regretter la pénurie d'engagés en voitures, les motocyclistes furent par contre assez nombreux, et nous firent assister à des luttes intéressantes contre la montre. Aussi, de très remarquables performances sont à enregistrer, quand il ne faudrait citer que les 17' 41" 3/5 de Rolland sur 500 cm *Terrot* et les 18' 20" de Boetsch sur 350 c/m *Magnat-Debon*, qui tous deux battirent le précédent record. Mais il ne faut pas non plus passer sous silence les victoires de Barnavol sur *Dollar*, d'Hommaire sur*Monet-Guyon*, d'Huzel, Bœuf et Chabas sur *Terrot*, de Dawson sur A. J. S. et side, et surtout de Savioz sur side-car *Magnat-Debon*, dont les 24' 8" 2/5 sont tout à fait remarquables.

Ne cherchons pas à tirer de conclusions des résultats de cette année. Déplorons seulement le forfait des grandes marques et la défection de plusieurs pilotes, qui réduisirent à huit le nombre de partants en voitures, ce qui est lamentable. Souhaitons que l'an prochain, cette épreuve ne connaisse pas le sort qui lui fut réservé cette année, en un mot, que l'on n'oblige pas les dirigeants de l'Automobile Club du Vaucluse à abandonner l'organisation d'une course chère à tout automobiliste, et qui à elle seule constitue une grande partie de l'histoire de l'automobile en France.

André DE MASINI.

Cette Revue est imprimée sur papier Alfa des Papeteries Navarre. (Cuvée spéciale des « Cahiers du Sud »)

S.G.T.M. Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS. — Adr. Télég.: TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70, Rue République, MARSEILLE
Adr. Télép. : TRANSPORTS 68-82. Inter. : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES SUR :
l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation

PENINSULAR ET ORIENTAL
STEAM NAVIGATION Cy

PAQUEBOTS-POSTE ANGLAIS

DÉPARTS HEBDOMADAIRES DE MARSEILLE
SUR
L'Égypte, Les Indes, Golfe Persique, L'Extrême-Orient et L'Australasie

Service Hebdomadaire sur Gibraltar et Londres
Marseille au Maroc en 48 heures

Pour Frêts et Renseignements, s'adresser à :
ESTRINE & Cie, 18, Rue Colbert
Télpéhones 9.22 et 67.17 ; Interurbain : 101

COMPAGNIE MARSEILLAISE DE NAVIGATION A VAPEUR
Cie FRAISSINET
SIÈGE SOCIAL : **5, Rue Beauvau, MARSEILLE**

Services postaux sur la Corse : départs quotidiens du Continent pour la Corse.
Service sur Gênes : Constantinople, Bourgas, Varna, Constantza, Sulina, Galatz et Braïla : départs réguliers tous les 17 jours.
Service sur la Côte Occidentale d'Afrique : départs réguliers tous les 8 jours.
Pour fret et passagers, s'adresser à Marseille, 5, rue Beauvau.

AMEUBLEMENT

TAPIS EN MOQUETTE -:- LINOLÉUM -:- TOILES CIRÉES

CHABERT & C[ie]

Maison fondée en 1827

30, Rue de Rome — MARSEILLE

Chèques Postaux 77-71 — **TÉLÉPHONE 27-80**

Balais, Brosses, Plumeaux - Paillassons, Stores

CONFECTION ET POSE — PRIX FIXE

COMPAGNIE DE NAVIGATION

PAQUET

SOCIETÉ ANONYME AU CAPITAL DE 10,500.000 FRANCS

Lignes de Constantinople et de la Mer Noire. — Service direct pour Constantinople, Côte d'Anatolie, Batoum, Novorossisk (départs : 15 et 30 de chaque mois).

Ligne du Maroc. — Service rapide Marseille, Tanger, Casablanca.— Départs de Marseille et de Casablanca les 5, 15 et 25 en hiver, tous les samedis en été. — Départs fréquents pour tous ports du Maroc

Service bi-mensuel ORAN-TANGER-CASABLANCA et les ports du sud du Maroc

Ligne du Sénégal.— Service régulier Marseille, Tanger, Casablanca, Dakar (départs de Marseille et de Dakar tous les 14 jours.

Services commerciaux sur Dakar, Rufisque, les ports de la Casamance et du Saloum.

Pour tous Renseignements, s'adresser :

A la Direction : **4, Place Sadi Carnot, MARSEILLE.**

Et à Paris : **à M. A. NUNZI, 43, Rue La Fayette (9e).**

GRAVURE = TIMBRES

ASQUASCIATI

11a RUE HAXO

APRES LA FOIRE DE MARSEILLE

Elle vient de finir. Les consuls et les gardes se sont rassemblés et ont prononcé le « haro » définitif. La foule s'est écoulée et le parc Chanot retombe à son habituelle paix. Cependant en cette quinzaine une chose intense a vécu dont il reste mieux que le souvenir des fêtes fugitives. Un enseignement est donné, l'exemple va porter annuellement ses fruits.

La Foire de Marseille est désormais une réalité puissante, un organisme durable. Bientôt elle dépassera les initiatives individuelles qui l'ont créée pour devenir un besoin, une habitude de la cité. Il ne faudra pas oublier le courageux élan de trois hommes qui y crurent quand elle n'était qu'un projet et qui, à force de persévérance et de persuasion ont su draîner les concours qui matérialisent aujourd'hui leur idée. Maintenant les preuves sont données qu'une grande manifestation commerciale attire à Marseille aussi bien qu'à Lyon, Bordeaux et ailleurs les négociants, les industriels soucieux de répandre leurs produits et de connaître leurs concurrents. Nous attendons de la foire 1928 une complète démonstration de ce que les « Cahiers du Sud » n'ont pas craint d'affirmer : *Marseille Métropole*. Pour ceux qui veulent assigner à notre ville une double grandeur, en faire un centre incontesté de négoce et de pensée ce sera une raison nouvelle d'y croire avec ferveur et de démontrer aux incrédules la puissance d'initiative et de réalisation d'une ville qui ignorait ses ressources jusqu'à ces temps et qui se découvre capable de toutes les hardiesses, riche de toutes les possibilités en n'importe quel domaine. Par métropole ou ce qui revient au même, capitale, nous n'avons jamais voulu nous donner le ridicule de dire que Marseille aurait bientôt la primauté sur toutes choses : mais seulement prétendre, en peu de temps, disposer de notre destin comme une ville qui n'a besoin d'aucune aide, comme un être vivant autonome qui ne subit aucune servitude et n'est tributaire d'aucun mot d'ordre étranger.

Marseille aujourd'hui a sa foire. Demain elle aura de grandes gares, des aérodromes où feront escale toutes les compagnies aériennes du monde, des expositions coloniales périodiques. Demain encore elle sera port franc, centre intellectuel, école de toutes les sciences de la richesse et de la vie, université des affaires et bourse de l'esprit, elle n'a qu'à le vouloir.

*
* *

Mais descendons plus modestement devant le Grand Palais qui, ces derniers jours, a retenti d'innombrables rumeurs depuis le piétinement sourd des acheteurs en marche jusqu'à cette étonnante voix creuse des hauts parleurs qui bourdonne dans chaque

molécule de l'air. Il n'y avait pas un seul coin qui ne fut loué et ce qui est un agréable indice, par des maisons étrangères à la ville. Toutes les industries depuis les constructions les plus importantes, les tracteurs, les appareils élévatoires, jusqu'à celles qui s'adressent aux humbles occupations ménagères, y étaient représentées dans un ensemble non dépourvu d'ordre et pittoresquement présenté.

Il n'est plus temps de faire en détail la visite de ces stands plus ingénieusement conçus les uns que les autres. Certains comme celui des appareils Lilor-Saroul, Royal Provence étaient d'une invention réjouissante. D'autres étaient simplement majestueux (Coder, Renault), d'autres instructifs, répondant à des besoins (Fombelle, Record, etc.), enfin une mention spéciale aux stands représentatifs du Palais de la Nouveauté dont l'agrément était relevé par un art très fin de l'éclairage ou de la disposition des objets. A signaler : Boka, Les Nouvelles Galeries, le Magasin Général et ses tapis, le High Life Taylor, la Maison Gebelin (pianos), la Parfumerie Lorenzy Palanca, enfin les trois superbes vitrines de la Maison David Frères qui dans le meuble ancien et moderne font preuve du goût le meilleur et s'égalent aux maisons de Paris les plus réputées.

Il ne faut pas négliger parmi les œuvres d'art qui concourent à faire de cette foire une manifestation de haut goût, l'affiche de Pérot, qui, sur tous les murs de la ville et reproduite à milliers d'exemplaires en France et à l'étranger, affirmait par sa silhouette d'Hermès symbolique, où se profilait un cargo noir, l'antique origine de Massalia et sa destinée d'aventureux négoce.

Le jour de clôture laissera une vision inoubliable dans nos esprits. Une foule énorme pouvait à peine circuler. La présence du Ministre et des officiels ajoutait à l'éclat et au succès de cette manifestation de premier ordre qui doit rendre fiers les hommes audacieux qui la tentèrent et le comité de patronage qui les seconda. Aussi adresserons-nous à tous avec nos vœux pour la réussite croissante des foires prochaines, nos compliments les plus vifs et les plus sincères.

CONFERENCE DE M. BRIN SUR L'EGYPTE

Cette manifestation vint à l'appui de notre programme et mit en lumière le but que nous nous proposons. Le conférencier, M. Brin, est professeur de philosophie à l'école supérieure du Caire, ancien professeur de l'école française, membre influent de la colonie française d'Egypte pour laquelle il a créé un hebdomadaire de lettres et d'art : *La Vie Française* qu'il dirige depuis deux ans.

LE MEUBLE D'ART - **DAVID FRÈRES** - LA DÉCORATION

45, Cours Gouffé — Le grand Escalier d'entrée — **MARSEILLE**
La plus importante Maison d'Ameublement du Midi de la France

Société Marseillaise de Crédit

Société Anonyme au Capital de **75 Millions** entièrement versés
Réserves : 30.450.000 Francs
BANQUE FONDÉE EN 1865
Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis -- Succursale à PARIS, 4, rue Auber
TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

COIFFEUR POUR HOMMES **DUPONT**
16, Boulevard Dugommier (descente de la Gare)
GRANDS SOINS POUR LA COUPE DE CHEVEUX ET TAILLE DE BARBE

AMBULANCES AUTOMOBILES

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de

NOIRAULT & Cie

1, Rue Pythéas, 1, Angle place de la Bourse — MARSEILLE

Téléphone : MANUEL 618 (Jour et Nuit)

HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ

Voit. RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN - Chauffage Central

Compagnie de Navigation Mixte

(Cie TOUACHE)

SERVICES MARITIMES RAPIDES ENTRE LA FRANCE ET L'AFRIQUE DU NORD

A) **Lignes rapides et hebdomadaires pour Passagers**

De Marseille pour Alger.
— — Philippeville et Bône.
— — Tunis.

De Port Vendres pour Alger.
— — Oran.
(Correspondance directe avec les Compagnies du MIDI et d'ORLÉANS).

B) **Services Commerciaux**

Nombreux départs de Marseille, Cette, Port-Vendres et Nice pour les principaux ports d'Algérie et de Tunisie.

Direction : **54, Rue Cannebière, MARSEILLE.**

Agents : à Port-Vendres, MM. G. Pams et Fils ; à Cette, M. P. Caffarel ; à Nice, M. L. Peruggia, 2, Avenue de Phocéens ; en Algérie-Tunisie, dans tous les ports desservis par les paquebots de la Compagnie.

Compagnie d'Assurances

" LE SECOURS "

ACCIDENTS - INCENDIE - VIE - VOL

Agences à Marseille { *42, Rue Paradis, — Tél. 76-72*
56, Rue Grignan — Tél. 23-63.

Sous le patronage de M. le Consul d'Egypte à Marseille, M. Brin fit à l'Aubert-Palace, le dimanche 18 septembre, une causerie remarquable tant par l'élévation des idées que par la forme sur la terre des Anciens Pharaons. Après avoir, dans un sûr itinéraire promené notre curiosité sur les sites fameux qu'ont chanté Loti, Chateaubriand, Barrès, après avoir montré le Sphinx Karnak, Philœ, Thèbes, la vallée des Rois dans leur enchantement solaire, il nous a parlé de l'Egypte actuelle, des raisons profondes qui l'attachent à la France et il a attiré l'attention sur l'intérêt que nous avons à nous conserver cette clientèle toute acquise et si profitable dans le Levant.

Dans une énumération nourrie qui démoignait d'une compétence parfaite, M. Brin nous détailla les fondations françaises sur la terre d'Egypte, les écoles, les institutions qui s'inspirent de nos méthodes et sont confiées à des français ; il parla de la célèbre école d'archéologie à qui on doit rapporter tant de travaux étonnants et qu'illustrèrent tant de noms fameux. Enfin ayant appelé notre clairvoyante sympathie sur une foule de sujets actuels et conclu sur la solidarité nécessaire entre les deux pays. Solidarité dont Marseille, grâce à sa colonie égyptienne et sa position méditerranéenne sera l'un des nœuds les plus forts, M. Brin très applaudi céda la parole à M. le Consul d'Egypte dont l'impeccable et enthousiaste allocution gagna tous les cœurs. Ensuite quelques films documentaires passèrent sur l'écran de l'Aubert pour l'agrément des yeux.

Nous relatons d'autant plus volontiers cette belle conférence que notre action tend à resserrer chaque jour davantage dans la Méditerranée — notre mer — les attaches de la pensée française et européenne entre nos comptoirs intellectuels dispersés, et que ces feuillets où figurent déjà des chroniques d'Alger et de Rome vont s'enrichir bientôt d'une lettre de Tunis et d'une lettre d'Egypte — cette dernière précisément rédigée par M. Brin qui a bien voulu nous représenter au Caire malgré tous ses travaux.

Échos.

CONCOURS DE LA BONNE CUISINE

A l'occasion de la publication de sa carte gastronomique, notre confrère « *Les Tablettes de la Côte d'Azur* » organise le *Concours de la Bonne Cuisine*.

Cet original tournoi a pour but d'attirer l'attention des gourmets, touristes... sur les restaurants, hôels, auberges... de la Provence et de la Côte d'Azur dans lesquels sont conservées les vieilles traditions de la cuisine française

Absolument gratuit, ce concours est doté de 5.000 francs de prix à répartir entre les restaurants signalés comme les meilleurs et entre les touristes et consommateurs participant au concours.

Pour concourir il suffit de désigner aussi souvent que possible les restaurants dans lesquels on aura pris un bon repas. A cet effet, les hôtels distribueront des bulletins pour l'inscription du nom du res-

taurant et de la date du repas. Les votes seront tous publiés chaque semaine avec les adresses des votants.

Le concours comportera plusieurs catégories suivant les prix des repas, suivant l'importance de la ville et des restaurants.

Le programme du *Concours de la Bonne uisine* et les bulletins sont envoyés sur simple demande au journal « *Les Tablettes de la Côte d'Azur* » à Saint Raphaël (Var).

*

* *

AUX ARTISANS

L'Exposition du Meilleur Artisan de France aura lieu du 24 Février au 11 Mars 1928, au Grand Palais, à Paris.

Elle est ouverte à tous les Artisans Français qui n'emploient pas plus de 5 ouvriers et comprendra une Section d'Artisans Mutilés, une Section d'Artisans Français et une Section d'Apprentis.

Pourront y participer aussi les Peintres, les Sculpteurs et les Artisans associés.

Des comptoirs de vente y seront annexés.

Pour tous renseignements, écrire à M. Dussault, Commissaire Général, 37, Rue du Repos, Paris (XXe).

Une Section de Nouveautés et Inventions y sera annexée. Pour tous renseignements écrire à M. Perruchot, 31, Rue du Pressoir, Paris (XXe).

Veuille agréer, Monsieur, nos salutations empressées.

Le Commissaire Général:
DUSSAULT.

Articles de Haute Nouveauté
Bonneterie de choix
Mesure par coupeur réputé

CHEMISERIE DES SPORTIFS
A.-Élisée PETIT

36, Rue Vacon
Tél. 24-83 **MARSEILLE**

MAGASINS L. DEWACHTER J^NE

VÊTEMENTS

2, Boulevard Dugommier, MARSEILLE

Vieille Maison Centenaire (1823)

PASCAL

sa BOUILLABAISSE... ses METS PROVENÇAUX

27, Place Thiars, 27, Quartier Rue Neuve. — MARSEILLE

Octave LAMBERT-PASCAL

Propriétaire

Téléph. Urb. et Int. 20.76

Prix très modérés

Dégustation

DU

Thé de l'Eléphant

AU

TEA ROOM ÉLÉPHANT

69, Rue Saint-Ferréol

MARSEILLE

CHARBONS

Georges GUYAT Fils

Industrie - Navigation - Foyer domestique

36, Rue Chateauredon, 36, MARSEILLE ∗∗ Tél. Colber 85-09

FLEUR DE PROVENCE PARFUM DISCRET DE

JOLET 1, Rue de Rome - Tel. 77-48 - MARSEILLE

La véritable Bouillabaisse de Marseille est servie dans les rochers de

La Cascade

face au Vieux Port

Rendez-vous des Artistes

5, Quai de Rive Neuve (Tél. 27-37)

ROSTAN, Propriétaire

Un chauffeur averti en vaut **DEUX...**

Un chauffeur averti est celui qui emploie

L'Huile VIT'OIL

La grande Marque Française

TASSO Frères - Marseille

HUILES MINÉRALES

pour tous graissages industriels

Artistes ! Vous êtes attendus sur la Terrasse du **Sans Pareil** Face au Vieux Port

VEYRIER, Propriétaire

A NICE

IMPRESSIONS DE VACANCES

En attendant de reprendre « Reflets d'Art », que puis-je dire en cette fin septembre où aucune manifestation artistique n'a lieu, où beaucoup de Niçois (j'entends ceux qui s'intéressent aux choses de l'esprit) sont encore « dehors » ; où beaucoup d'autres sont rentrés, mais se plongent momentanément dans la préparation « bourgeoise » de leur home ou de leur travail ?

Nice attend pour bientôt une grande cérémonie artistique : la consécration officielle de son musée Jules Chéret. Nous sommes personnellement invité, par le Directeur des Musées de Nice, à cette fête où nos plus éminents confrères viendront, et, peut-être, notre ministre de l'Instruction publique. Je me réjouis de pouvoir en parler, ici, prochainement.

Littérature. — Pour le moment, en vacances, dans les environs de Nice, je vis un peu comme dans une « tour d'ivoire », où aucun potin, même littéraire ne peut m'atteindre, ce qui me permet plus librement la joie d'écrire. J'ai cependant appris par la grande presse parisienne que notre ami, Pierre Borel va publier — peut-être est-ce même paru à cette heure — un important ouvrage sur Guy de Maupassant. Voilà qui associe l'idée niçoise à la haute littérature.

Peinture. — *Laurent Mattio*, notre chantre provençal le plus ardent et le plus sincère, aime trop son Midi pour s'en exiler complètement, même en été. Une exposition de lui, fort intéressante, chez « Art et Décoration » : peintures à l'huile, aquarelles, de divers coins de Provence, où son pinceau trouve un lyrisme de couleurs et une intensité d'émotions qui font naître l'enthousiasme.

Théâtre. — Rien à dire, naturellement. Les établissements ouverts donnent des Revues et des Music-Hall pour pensionnaires émancipés. Quant à ceux qui ouvriront bientôt, ils doivent préparer l'éternel répertoire du début où le pompiérisme rivalise avec le mauvais goût. D'ailleurs, ne parlons pas d'avant-garde ni même de bon classique, à Nice, le public n'y comprendrait rien. Inutile d'insister.

Cinéma. — Le « Mondial » a donné « Mare Nostrum ». Le livret de Blasco Ibanez se passe de critique.

Ea Rex Ingram continue, là, à montrer son intelligence très fine, pleine de sensibilité artistique.

Et maintenant, rendez-vous pour la « season » qui va s'ouvrir.

Charles BARZEL.

high life tailor

Rue Noailles
MARSEILLE

Costumes pour Hommes et pour Dames

MAISON DE PREMIER ORDRE

“ Les Cahiers du Sud ”

Membres Fondateurs :
MARCEL PAGNOL, GASTON MOUREN.

présentent dans les feuillets suivants

LE MAGAZINE DES CAHIERS DU SUD

donnant une vue d'ensemble de l'activité intellectuelle, artistique, sportive, urbanistique, cinégraphique de Marseille et des principaux centres du bassin méditerranéen.

SOMMAIRE

A MARSEILLE :

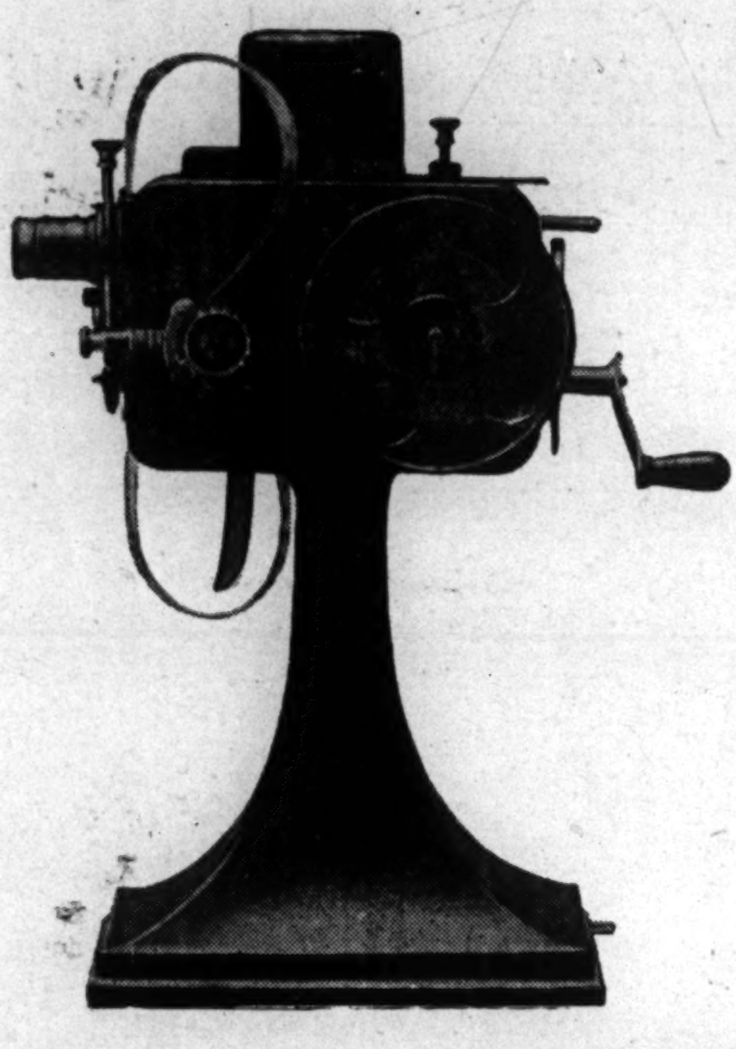
URBANISME : *Pour un centre urbain : une salle sous l'escalier de la gare*, par Gaston Castel. — MACHINES PARLANTES. *Reproduction électrique du son*, par Jean Malan. — LA MUSIQUE : *A l'Opéra*, par Gaston Mouren. — *Concerts classiques*, par Raoul Bataillard. — LA PEINTURE : *Galerie Detaille*, par Jean Malan. — LE CINÉMA, par Jules Roque. — LE SALON AUTOMOBILE, par Dudlen Ellis. — ECHOS, CONFÉRENCES.

A ALGER, par Gabriel Audisio.

LE CINEBLOC

(Breveté en tous pays)

Même puissance qu'un poste professionnel



Même prix qu'un jouet

Le Cinéma idéal pour tous.

Concessionnaire exclusif :

L'ENSEIGNEMENT PAR LE CINÉMA

7, Rue d'Arcole, Marseille

A MARSEILLE

Urbanisme.

POUR UN CENTRE URBAIN

II

UNE SALLE SOUS L'ESCALIER DE LA GARE

Nous avons signalé dans notre précédent article qu'il y aurait urgence à créer à Marseille un centre d'études et d'expositions où l'urbanisme serait à la base en compagnie des autres arts qu'il encourage et fait prospérer. Nous avons même indiqué le lieu qui pourrait servir de siège à ce groupement des arts, de salle d'exposition pour les projets de travaux, de stand aussi pour l'industrie des arts mineurs : ce pourrait être les vastes nefs situées sous l'escalier de la gare, et nous n'avançons rien ici que nous n'ayions très soigneusement étudié.

Tout d'abord examinons l'emplacement.

Presque au centre de la ville, sur le chemin des départs et des arrivées dans un des courants les plus actifs de la circulation urbaine, dans le champ des curiosités les plus diverses, l'endroit ne manque ni de grandeur, ni d'élégance. Déjà l'Hôtel Splendide donne la note des constructions qu'il faudra prévoir alentour. De même que l'Opéra restauré a entraîné la réfection de quelques immeubles autour de lui et la toilette de la rue Beauvau ; de même autour de l'escalier tout neuf s'élèveront fatalement des constructions claires aux lignes pures. On aurait avec un peu de prévoyance pu accélérer la mise en valeur de ce quartier, on aurait pu ajouter à son agrément sans nuire à la majesté de l'ensemble. Ainsi pourquoi le grand mur de la gare n'a-t-il pas été évidé de place en place pour permettre à des boutiques luxueuses de s'installer sous les arceaux. Depuis longtemps les arcades du chemin de fer de Vincennes possèdent de nombreuses échoppes tout le long des voies. Le chemin de fer en surélévation n'a pas aveuglé la rue. Les magasins en enfilade, surtout le soir quand ils sont illuminés, donnent un aspect attrayant à cette artère.

Voyez ce qu'aurait gagné le boulevard qui longe la gare en joie et en activité — activité dont on peut escompter un rendement commercial au lieu de ce mur stérile. A la place des élégants magasins, fleuristes, maroquiniers, agences de voyages, que nous désirerions y voir, que trouve-t-on ? Un seul urinoir. Encore

n'a-t-on pas osé creuser la masse du mur pour l'y loger et le rendre moins visible. Cependant notre éminent ami Sénès, architecte de la ville, a bien pensé qu'on pouvait se risquer à alléger la pierre massive puisqu'il a prévu avec raison des accès latéraux souterrains de chaque côté de l'escalier central et par où le voyageur pénètrera directement dans la gare quand ces voies souterraines auront été creusées. Cette suggestion devait le conduire plus loin, car on ne peut imaginer quelles fantaisies permettent la pierre dure ou le ciment armé pourvu que l'architecte conserve les pleins nécessaires et respecte certaines lois de résistance et d'effort.

Quoi qu'il en soit nous sommes persuadés qu'on adoptera tôt ou tard nos vues et que ce coin s'enrichira pour la plus grande joie des passants et des commerçants. Nous sommes sûrs aussi que ce quartier est appelé à se transformer, à s'embellir et c'est pourquoi il nous paraît opportun d'y situer le centre urbain des arts surtout si on veut bien nous suivre à l'intérieur de cette nef splendide qui s'étend sous l'escalier.

Actuellement ce caveau aux dimensions de cathédrale reçoit la plus humble destination : dans ses obscures profondeurs des amas de solives y sont entreposées et dans la nef supérieure le service vicinal y abrite les seaux de ses cantonniers et leurs balais de bruyère. Deux portes blindées lui interdisent la lumière du dehors — deux portes aux reliefs puissants qui semblent se fermer sur des catacombes. Dans la pénombre lourde que traversent deux gerbes de clartés horizontales projetées par deux œils-de-bœuf, on est surpris par le silence qui y règne et qui accuse davantage cette impression de crypte. Quand on s'accoutume à l'atmosphère et au spectacle de cette architecture de soutènement aux nervures audacieuses on découvre tout le parti qu'on peut tirer d'une triple nef de trente mètres de long que supportent d'immenses piliers reliés par des arbalétriers obliques semblables à des bras levés. La curiosité du lieu, son pittoresque donné par la fuite des trois plans successifs, dénivelés respectivement sous les trois travées de l'escalier, vers plus d'intime pénombre en suivant la voûte déclive, ce fouillis de poutres en ciment armé assemblées comme des arbres géométriques, tout cela compose un étrange aspect fait pour séduire le regard artiste, aspect qu'un bel éclairage et une installation de revêtements décoratifs auraient bientôt transfiguré. Ne nous laissons pas rebuter par l'apparence fruste de l'endroit, pas davantage par l'obscurité. On réalise maintenant des féeries à peu de frais. Et la chose en vaut ici la peine. N'oublions pas que le Bon Marché a installé des magasins somptueux sous le pavé de la rue de Sèvres, que sous la gare Saint-Lazare existent des boutiques, des salles de lecture et qu'on y peut dans la paix s'y recueillir tandis qu'à dix mètres au-dessus s'affaire une des plus grandes ruches du monde. De tels contrastes — de telles surim-

HACHARD & Cie

8, PLACE DE LA MADELEINE PARIS

ÉDITIONS · IMPRESSIONS · AFFICHAGE

VOUS SOUMETTRA

SUR SIMPLE DEMANDE & SANS ENGAGEMENT

TOUS PROJETS PUBLICITAIRES

SUCCURSALE POUR LE SUD-EST

27, Rue Sala - LYON

Tennismen !

Au cours de votre séjour à Paris, n'oubliez pas de venir faire quelques heures d'entraînement aux

Tennis du Pont de Sèvres

à 5 minutes de la Porte de St-Cloud

(COURTS COUVERTS ET DE PLEIN AIR)

Vous y trouverez tout le confort désirable : Vestiaires, Douches, Salons de lecture, Salle de Dancing, Garage pour votre voiture.

Chauffage central et Éclairage Électrique

sur les courts permettant de jouer même lesoir.

Pour tous renseignements, s'adresser :

à M. Sanchez BESA, directeur-propriétaire, Grande Rue, à Sèvres. - Tél. Auteuil 14.67.

à M. de BALLIÈRE, 41, Rue Rochechouart, à Paris.

pressions — dirait un cinéphile — sont obligatoires dans notre époque où l'homme coudoie son semblable à l'étouffer et se taille lui-même une existence à cette image c'est-à-dire à plusieurs plans.

J'affirme, en architecte, qu'il est aisé d'aménager ce caveau et de tirer de leur sommeil ces voûtes rampantes. J'y ai conduit l'adjoint Victor Audibert, président de l'A. P. A. L. P. et très attaché à la création d'une Maison des Arts, des artistes et des hommes éminents qui savent voir toute chose sous le double aspect esthétique et utilitaire. Tous ont été séduits, convaincus ; il ne s'agit plus que de passer aux actes. Une soixantaine de mille francs suffiraient à faire ce prodige : un lieu de réunion qui se prêterait admirablement à toutes les manifestations de la *pensée active*, où le rêve prendrait corps grâce à la conférence aux expositions, à l'étude de maint projet urbanistique, au concert, au film, où l'industrie du meuble, de la céramique, du tapis, des étoffes trouverait des stands, des vitrines permanentes à la fois élégantes et rémunératrices dans le milieu le plus propice à la juger, à la propager. Je suis sûr que, la salle prête, pas un commerçant éclairé ne disconviendrait de ses avantages (1). Nos artistes moins encor : ils auraient là un lieu de rencontre, ils y exposeraient leurs idées, leurs toiles, leurs projets en beaux dessins, lavis, levés de plans, et viendraient converser avec la critique, le négoce, les ouvriers d'art. Le livre y trouverait son compte. Les imprimeurs d'art y auraient leurs vitrines, les clicheries leurs plus beaux modèles ; la gramophonie connaîtrait de beaux soirs. On viendrait là entendre les disques récents des grandes firmes. Les sculteurs auraient dans les jardins qui entourent l'escalier où dans la salle même un lieu tout choisi pour leurs marbres. Tout le monde viendrait animer ce « centre » qui deviendrait immanquablement la Bourse intellectuelle de la cité. Et qu'on ne crie pas à l'utopie : c'est chose réalisable en peu de temps ; on peut voir dans un mois ou deux ce souterrain aménagé comme un palais, renouvelant ainsi le miracle du *Palais de Bois* de Bourdelle qui attire à la Porte Maillot tout le Paris artistique. Il ne s'agit que de trouver le mécène : pparticulier, Ville ou Département qui dira aux ouvriers d'art : allez et de leur attente fera naître l'ardeur qui métamorphose. Alors on verra un quartier totalement renouvelé. De l'escalier le mouvement gagnera les alentours, se distribuera sur le groupe entier des jardins, des immeubles, de la grande avenue silencieuse le jour, noire la nuit, qui sera désormais active, bruyante, illuminée. La gaieté fréquentera ces coins presque austères dans leur nudité et l'on aura fixé hors du centre exigü de la ville un pôle de vie qui

(1) A noter les risques minimes d'incendie qu'on pourrait réduire à zéro. Il serait d'ailleurs aisé d'ouvrir de nouvelles ouvertures sur les jardins.

aimantera les esprits. Et cela est déjà réalisé plus qu'à demi si on s'applique seulement à le vouloir.

Allons, Marseillais, fais preuve d'imagination toi qu'on sait si riche d'esprit et de bonne humeur. Si cela t'ennuie de penser qu'on utilise un réduit, que tel un fagot, une bouteille tu seras l'hôte de « sous l'escalier » songe alors qu'il a plu à la fantaisie d'un bâtisseur de te faire un palais aux toits taillés et penchés jusqu'à terre et que tu trouves ingénieux de circuler dessus.

Mon Dieu, ce n'est pas si drôle, d'ailleurs : à Rome, Fiat a installé un autodrome sur ses usines, à Paris on joue au tennis sur les grands magasins, à Marseille, patrie de la galéjade, on peut bien faire un toit pour les arts avant de bâtir la maison.

Gaston CASTEL.

Machines Parlantes.

REPRODUCTION ELECTRIQUE DU SON

Tous les disques actuellement présentés par les grandes Compagnies d'édition phonographique sont enregistrés électriquement. Ce procédé a considérablement amélioré la qualité des reproductions sonores, notamment pour les instruments graves, les ensembles d'orchestre, le piano et l'orgue. Ces disques peuvent être joués sur tous les appareils à diaphragme ordinaire. De grands progrès ont été réalisés également sur ces appareils où l'adjonction des nouveaux diaphragmes métalliques combinés avec des chambres de résonnance à section étroite a augmenté de plus de deux octaves l'étendue de l'échelle musicale du phonogtaphe, mais le mode rationnel de reproduction des disques à enregistrement électrique exige l'emploi d'un diaphragme électro magnétique relié à un haut parleur par un amplificateur à lampes.

Les appareils construits sur ce principe reproduisent aussi exactement que possible l'intensité et le timbre des volumes sonores, et absorbent à peu près tous les bruits parasites. Un réglage approprié de l'amplificateur permet en outre d'adapter exactement l'audition au milieu et au cadre où elle est produite, en en variant l'intensité de l'extrême piano ou fortississimo. Le volume de son produit au fortississimo est absolument extraordinaire et la sonorité exactement respectée.

Le brevet de ce perfectionnement a été pris il y a déjà quelques années, mais les Américains seuls tendent à en généraliser l'usage. En France, il est encore presque ignoré.

Le procédé de reproduction électrique permettra, en outre, à l'acheteur d'éliminer les disques défectueux, car les défauts d'enregistrement qui souvent passent inaperçus, lorsque les disques sont joués sur des appareils ordinaires, seront amplifiés et décelés aussitôt,

Société d'Alimentation de Provence – Avignon

Saucisson "MIREILLE"

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE

Un homme de goût ne se conçoit plus sans phonographe
Assurez-vous en chez

PHONO MONTGRAND

Musique de chambre - Musique d'orchestre - Chœurs russes - Opéras
Jazz Band - Jazz vocal.
Appareils et Disques Columbia, Gramophone, Pathé, Odéon, Salabert

RENSEIGNEMENTS, CATALOGUES, FACILITÉS chez

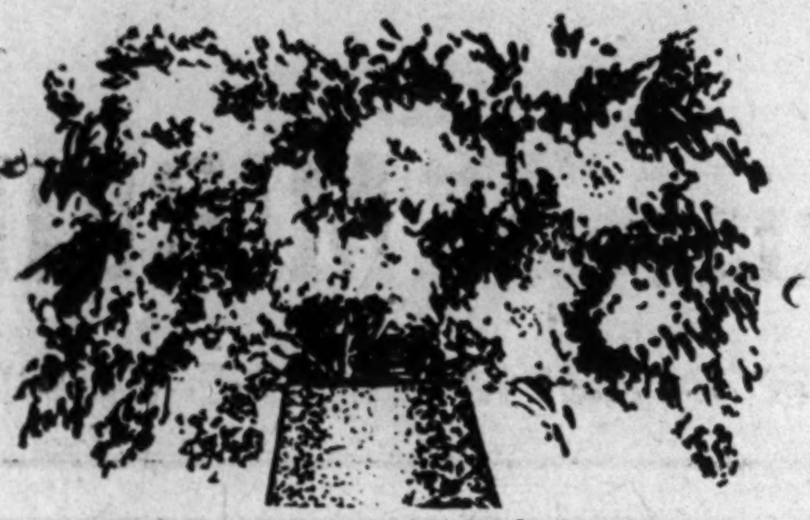
PHONO MONTGRAND, 26, rue Montgrand, Marseille

LES CHAPEAUX **BERRY**

14, rue St-Ferréol, 14 – MARSEILLE

sont toujours les plus chics

aux meilleurs prix.



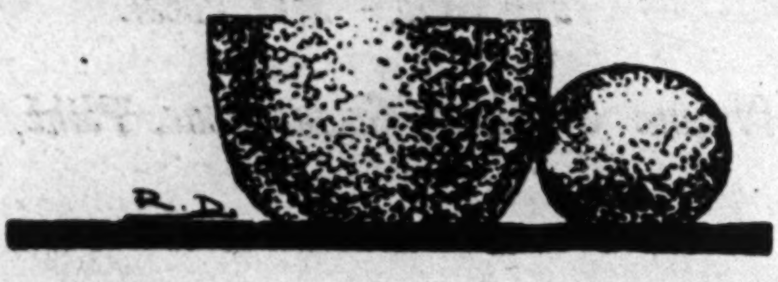
Fleurs et Fruits de Calabre et de Sicile, ambres tenaces et muscs fins donnent aux

EAUX DE COLOGNE
LORENZY-PALANCA

leur bouquet tant apprécié.

Téléphonez ou commandez aux magasins : Livraison sans frais.
Par 5 litres : Réduction de prix
Verrerie : Rachetée ou reprise.

4, RUE CANNEBIÈRE
31, RUE ST-FERRÉOL
62, RUE RÉPUBLIQUE
Téléphone : 1.41



F. STEMBERA
FERRONNERIE D'ART
MARSEILLE

68 A, Boulevard de la Blancarde, MARSEILLE — Tél. Manuel 1.85

Suivant les principes d'électro dynamisme, la Maison Brunswick a lancé en Angleterre de très beaux appareils extrêmement perfectionnés ; leur prix d'achat est prohibitif pour les pays à change faible. Par contre, sur le marché parisien, les Etablissements Furn présentent à un prix assez réduit, et sur la même base technique, le dispositif « Vocifer » qui permet de modifier sur le champ n'importe quel appareil à diaphragme ordinaire en appareil à haut parleur.

Je crois inutile de souligner que tous les disques actuels des grandes firmes « Columbia », « Odéon » et « Gramophone » sont enregistrés électriquement.

MUSIQUE DE CHAMBRE, *Sonate en Si b n° 10 de Mozart* (Disques Gramophone, Mlles Marjorie Hayward et Una Bourne).

Allegro. — Eros-Mozart, beau chevalier à talons rouges, nous poursuivions les gestes aériens de ta voix quand la Révolution trusta les tabatières. Aujourd'hui tu chantes encore et Charlie Chaplin danse la danse de joie et de détresse de ses petits pains au rythme innocent de tes basses d'Alberti.

Andante sostenuto et cantabile. — La mer calmée de nos désirs étale aux plages du sommeil, mais personne ne consent à dormir. Le mouvement des marées attire la Lune sur les plages et la Lune se met à chanter dans la langue des oiseaux. Les algues et les grandes personnes tendent leurs cœurs, pour mieux comprendre, mais il n'y a rien à comprendre, et les souvenirs renaissent des sables sous les étoiles et les étoiles trillent à l'infini la dominante de la petite chanson tendre et chaude qui luit en elles.

Rondo. — *Avant que de pouvoir renaître*
pour les plaisirs des Trianons
tous les secrets que tu pénètres
prennent l'accent des violons.

Arpèges des eaux et des rires
moutons, rubans et bergeries
Colin-Maillard, belles amies,
et deux colombes qui soupirent
Aux ifs taillés de la prairie.

Jean MALAN.

La Musique.

A L'OPERA

L'Opéra a rouvert ses portes le 11 Octobre, avec *Lohengrin*.

Le choix d'un spectacle d'inauguration n'est jamais sans importance. Souvent, il équivaut à une déclaration de principes. C'est ainsi qu'un Directeur traditionnaliste et prudent, plus sou-

cieux de succès faciles et profitables que de spectacles d'art, affichera la *Juive* ou *Manon;* tandis qu'un Directeur d'avant-garde (mais cette espèce fleurira-t-elle jamais dans l'art lyrique ?) jetterait comme un défi « *Pelleas* » ou « *L'enfant et les sortilèges* », et mourrait de faim quelques jours après. Mais M. Daniel Prunet est non seulement le Directeur habile qui sait qu'il faut tenir compte des contingences, mais encore un artiste pénétré de sa mission, qui est, non de réaliser les plus fortes recettes, mais d'élargir l'horizon musical du public et de donner aux chefs-d'œuvre la vie de la scène et de l'orchestre. Pour servir la cause de l'art, il faut d'abord exister — primus vivere — et il est tout à fait inutile d'exister si ce n'est pas pour servir la cause de l'art.

Donner *Lohengrin* en ouverture de saison, c'est affirmer, selon nous, la conviction que les tendances du grand public se sont élevées, après deux années d'expériences heureuses, des bas-fonds du Donizettisme aux splendeurs wagnériennes. Marquons *Lohengrin* comme point de départ d'un nouveau bond en avant.

Politique de réalisation et de progrès, que nous n'avons cessé d'indiquer et que nous ne cesserons de soutenir. Quoi qu'en pensent les intransigeants, on ne peut élever du jour au lendemain l'idéal de la masse au niveau de celui de l'élite. L'œuvre d'art, j'entends l'œuvre originale, rompt trop brusquement avec les goûts et les tendances de son époque pour être d'emblée admise par tous. Elle doit attendre que se forme, lentement, par son propre rayonnement sans cesse accru, l'esprit nouveau qui l'accueillera. C'est une loi générale, et ceux qui l'ont méconnue se sont exposés aux pires désillusions. Mais, d'autre part, pour que ce travail obscur puisse s'accomplir, il est nécessaire que l'œuvre nouvelle soit mise au plus tôt, et le plus souvent possible, en présence de l'hostilité et de l'incompréhension contemporaine, afin que le choc initial ayant eu lieu, d'autres chocs, de plus en plus atténués, puissent se produire jusqu'au triomphe définitif. C'est l'histoire commune à tous les chefs-d'œuvre, les plus disputés naguère, les plus admirés aujourd'hui, et notamment l'histoire de ce *Lohengrin* que le public applaudissait l'autre soir avec un si bel enthousiasme.

Pour tenir les promesses de *Lohengrin*, M. Prunet doit se fixer un triple but : d'abord, accueillir dans son répertoire normal des œuvres qui n'y figuraient que par exception, telles *Lohengrin*, La *Walkyrie*, L'*Attaque du Moulin*, le grandiose *Antar* de G. Dupont, l'aimable *Marouf*, et tant d'autres. Ensuite, débarrasser définitivement ledit répertoire de vieilleries insipides qui ont trop longtemps déshonoré la musique, toutes ces *Favorites*, *Juives*, *Trouvères*, *Traviatas*, *Mignons*, et autres ingrédients ejusdem farinae. Enfin, et surtout, publier les grands chefs-d'œuvre contemporains ou méconnus. La deuxième ville de France ne peut ignorer plus longtemps *Tristan* et *Yseult*, Les

LES **IMPORTATEURS RÉUNIS**

So iété Anonyme au Capit l de 5 Millions

SUCCURSALE DE MARSEILLE : **14, PLACE DE LA BOURSE**

J. FOMBELLE, ADMINISTRATEUR-DIRECTEUR

IMPORTATION directe de CHARBONS

FRANÇAIS — ALLEMAND — ANGLAIS

Foyer domestique — Industrie — Navigation

TÉLÉPHONES : Colbert 51-48 - Manuel 4-31 - Manuel 11-53 (Entrepôts) - Privé 91-07

A PARAITRE CHEZ L'AUTEUR :

Un acte qui doit être représenté cet hiver à l'Opéra

A quoi rêvent les Jeunes Filles ?

Opéra-Comique tiré d'A. DE MUSSET par FRANC-NOHAIN

Musique de Hector FRAGGI

PARTITION — PIANO — CHANT

:: Édition hors eommerce de luxe ::

(Format 1/4 jésus avec marges)

BROCHÉ AVEC UNE COUVERTURE COULEURS :

de 1/10 sur velin Madagascar, avec fac-similé de l'auteur .... 300 fr.
de 10/30 sur toile Lafuma id. id. .... 200 fr.
de 30/200 sur papier luxe .... 100 fr.

On souscrit chez **M. GÉBELIN,** 77, rue St-Ferréol,
M. FRAGGI, 20, rue Colbert
MARSEILLE

HUILERIES DARIER DE ROUFFIO

MAISON FONDÉE EN 1850

Siège Social : 8, Rue Cherchell, MARSEILLE

HUILE d'Arachide Extra Surfine Raffinée « DELTA »

GRAISSE VÉGÉTALE « DELTALOSE »

SAVONS supérieurs { **LA PIPE** / **LE TRÈFLE** / **BRUN EXTRA DARIER** }

TOURTEAUX « Le Croissant et L'Étoile »

L. GÉBELIN

77, Rue Saint-Ferréol
MARSEILLE

Agent des Pianos **GAVEAU** pour les Bouches du-Rhône

PIANOS DE TOUS FACTEURS.

BELLE JARDINIÈRE

PARIS

Succursale à **MARSEILLE**

6, 8, 10, Rue Saint-Ferréol

Télephone : 1-23 Chèque Postal : 75-10

VÊTEMENTS

Envoi franco sur demande de : Catalogues, Feuille de Mesures et Échantillons

Seules Succursales :
PARIS, 1, Place de Clichy ; LYON, MARSEILLE, BORDEAUX, NANTES, ANGERS. NANCY. - 1-63

Troyens, *Boris Godounow;* elle doit connaître presque en même temps que Paris, la production moderne.

Cette dernière partie de son programme, M. Prunet semble avoir à cœur de la réaliser. Il nous a déjà donné *Antar* et *Pelléas*, il nous promet *Tristan* et *Yseult*, les *Maîtres-Chanteurs*... Il accueille les œuvres des jeunes, telles cet « *A quoi rêvent les jeunes filles* » d'Hector Fraggi et « *Conchita* de Bienvenu Molinetti. Comme Rabelais, j'approuve : « Cela va bien, cela est bon, cela me plaist ». Un si bel effort ne saurait demeurer stérile. La saison s'annonce bien.

G. MOUREN.

CONCERTS CLASSIQUES

Toutes les grandes salles de cinéma, tous les music-hall luxueux rutilent et flamboient sous les ors, les argents et les tonalités agressives. Voilà que pour l'amour de l'Art nous allons nous enfermer de nouveau chaque dimanche dans ce grand temple de la rue Paradis, aux peintures défraîchies, aux lumières mornes et où, dans les couloirs surtout, l'atmosphère sent le moisi. Nous serons néanmoins plus heureux, ou en tout cas plus relevés, que ceux dont l'âme se complait aux flons-flons des musiquettes ou aux chorées de mauvais jaz-band. Nous fermerons les yeux devant le décor flétri qui nous entoure, notre dilection nous emportera vers les infinis mystiques, et c'est nous qui aurons la meilleure part.

Mais dans cette chronique il va nous falloir recommencer la lutte pour la grande foi éclectique, pour celle qui n'est jamais ni lassée par la beauté immobile des canons classiques, ni jamais effrayée par aucune des trombes qui pulvérisent les règles anciennes et emportent l'esprit humain vers l'avenir comme un fétu.

Stériles, asthéniques et affadis, tous ceux qui sont impuissants à vibrer avec la même force, avec la même joie, sous la poignante étreinte d'un Beethoven ou d'un Wagner comme sous les audaces d'un Stravinsky. Et il va nous falloir encore et longtemps et toujours livrer bataille pour l'éclectisme aux snobs des deux camps, à ceux qui s'arrêtent à Saint-Saëns et à ceux pour qui la musique ne commence qu'après la grande guerre, les plus belles œuvres du passé étant, pour eux, du domaine du mirliton.

Ah ! obtus petit vieux ratatiné avec qui j'eus des mots, le jour où Stravinsky vint nous donner son *Concerto pour piano et orchestre*, sais-tu que tu n'es pas plus, mais pas moins cependant, ridicule que certaine jeune oiselle dégoûtée, on eut dit éthéromane, qui gloussait dédaigneusement un jour que trombones et trompettes pétaradaient au rythme de la *Chevauchée des Walkyries ?*

Car si Darius Milhaud est un farceur pour les snobs d'ancien

régime, Wagner est déjà périmé pour les esthètes du dernier bateau.

Ces jugements sont déjà agaçants à entendre, lorsqu'ils proviennent d'auditeurs non documentés qui n'écoutent que leurs impressions, ou les leçons qu'ils entendirent. Ils sont encore plus énervants lorsqu'ils émanent de musiciens, de musicographes ou d'écrivains qui devraient être avertis. Car tout le monde sait que toute école à sa naissance condamne celles qui l'ont précédée, surtout celle immédiatement précédente. La querelle des anciens et des modernes est de tous les temps, et les modernes deviennent anciens et sont étrillés à leur tour, alors qu'ils n'ont pas encore fini de vitupérer leurs devanciers. Piccinistes contre Gluckistes, classiques contre romantiques, parnassiens contre symbolistes, impressionnistes contre cubistes, fauves contre futuristes et surréalistes, tous les plus grands cerveaux, quand il y en a, se dévorent entre eux.

Il *faut* qu'il en soit ainsi chez les auteurs, chez les producteurs. Debussy aurait fait du Wagner ou du Beethoven s'il avait été hanté par l'esprit wagnérien ou par l'esprit beethovénien. Vraiment cela eut fait un peu trop de copie wagnérienne ou un peu trop d'imitation beethovénienne de par le monde. Dieu nous garde de ces saturations, de ces secondes moutures du génie et félicitons-nous de ce que les compositeurs nouveaux soient dégoûtés jusqu'à l'injustice de tous ceux qui ont écrit avant eux, ou de tous ceux qui n'écrivent pas comme eux. Leur horreur des choses déjà faites nous vaut des œuvres nouvelles, non point plus parfaites certes, mais autant et autres, des œuvres aux aspects nouveaux.

Quant à nous, gardons-nous de nous identifier exclusivement aux uns et de rejeter les autres. Ne nous cristallisons nulle part. Ne limitons pas le champ de nos dilections, sachons jouir du chef-d'œuvre ancien et de celui qui n'est pas encore consacré. Soyons les hommes de tous les styles et de toutes les écoles. Il y faut de la culture et du discernement, il est vrai.

Thomas Mann écrivit ou fut interviewé, il y a un an ou deux, dans les *Nouvelles Littéraires*.

— Il faut, déclara-t-il, grave comme un âne de Moravie, que notre jeunesse se détourne maintenant de Wagner !

—Vraiment ! pensai-je. Hé ! bien je voudrais pouvoir te dire que le jour viendra où quelqu'un déclarera aussi qu'il faut se détourner de toi.

Ce jour a tardé moins que je ne croyais. Peu de temps après, dans les *Cahiers du Sud* du mois de juin 1927, un jeune écrivain allemand, un *moins de trente ans* certainement, dissertant sur le mouvement de la littérature, de l'art et de la pensée dans son pays et à notre époque, M, Döblin attribuait à Thomas tout juste la valeur d'une vieille baderne et surfaite encore.

MARSEILLE - Cannebière

Tout premier ordre
Situation la plus Centrale au Midi

Toutes Chambres avec Eau courante
Cabinets de Toilette
ou Salles de Bains

Téléph. urbain et inter
dans chaque chambre

Télégr. LOUVRE-PAIX
Téléph. 18.

HOTEL LOUVRE & PAIX
RESTAURANT

The
Leading
and
Best known
Hotel in Marseilles

Most Centrally
Situated in the Cannebiere
Southern Aspect

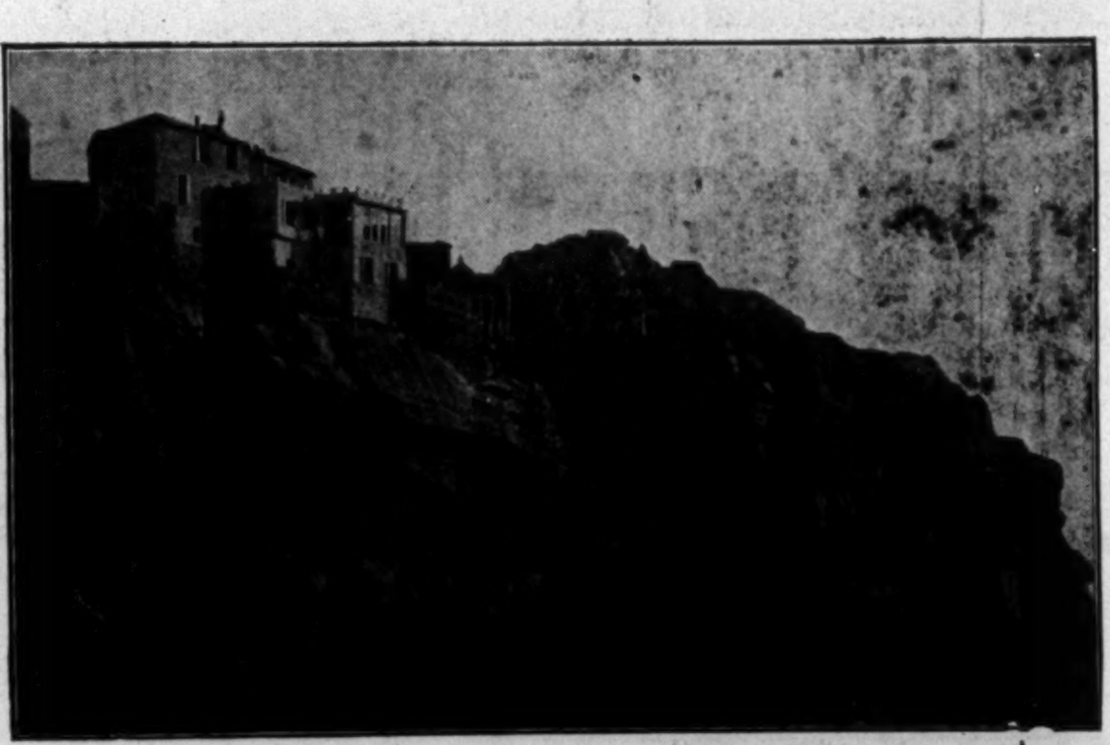
All Bedrooms provided with
Running Water or with Bathroom
aud Lavatory attached.
Phones in all Rooms for Local or Trunk calls.

MARSEILLES - Cannebière

AUTOMOBILISTES ! Visitez **LES BAUX**
Provence Romaine et Moyennageuse

HOSTELLERIE DE LA REINE JEANNE

Pavillon de la Reine Jeanne



20 CHAMBRES
meublées à neuf

Restaurant
Terrasses
Pergola
Tea Room
Garages

Directeur-Propriétaire :
DUMAS

Cuisine Provençale
Grands Crus de Provence L. ÉCHENARD, owner. Late Gal manager, Ritz-Carlton, Londres et Paris.

:: MARSEILLE ::

TÉLÉPHONE : 2.01

R. C. 42.721

LA RÉSERVE

PALACE-HOTEL

La Perle
de la Côte Provençale
Restaurant
de Réputation Mondiale

E. V. PECLET et Cie
Propriétaires

Dominant la fameuse Corniche et son - - - Golfe merveilleux - - 'LA RESERVE' de Marseille est considérée comme un pélerinage obligatoire par tous les touristes de la Côte-d'Azur - -

Appartements Confort Moderne = *Terrasses et Jardins Magnifiques*

LE GRAND HOTEL

ENTIÈREMENT RÉNOVÉ

Sa Cuisine — Son Restaurant — Sa Cave

66, Rue Cannebière. 66

Même Maison : **GRAND CAFÉ GLACIER**, Charles BORY, Propiétaire

N'en croyez rien, bien entendu, car Thomas Mann est tout de même quelqu'un.

Je désirerais seulement connaître ce jeune M. Döblin pour lui affirmer que son tour viendra également et que, dans peu, les jeunes Allemands qui n'ont aujourd'hui que douze ans le placeront au niveau où il a mis Thomas Mann et où celui-ci a relégué Wagner.

Que les génies opposés se combattent et que les vieux soient piétinés par les nouveaux. C'est une nécessité essentielle. Mais nous, amateurs, auditeurs, lecteurs, soyons éclectiques. Ne nous étonnons d'aucune nouveauté, ne méprisons aucune antiquité. Ancien ou moderne, sachons jouir de tous ce qui est beau.

Telle doit être la déclaration inaugurative d'une saison qui a débuté à nos Concerts Classiques par Haydn, Berlioz et Wagner. Il n'y manquait qu'un peu de musique moderne. Espérons qu'on nous en donnera.

Nous avons revu avec plaisir au pupitre le très distingué et expressif Chef d'orchestre M. Alpaertz.

Raoul BATAILLARD.

La Peinture.

GALERIE DETAILLE

EXPOSITION DE PEINTURE MODERNE.

La Galerie Detaille organise actuellement une intéressante exposition de peinture moderne.

Quoique groupant des œuvres de peintres assez différents de tendances, cet ensemble n'en demeure pas moins très heureux et mérite d'être visité attentivement.

J'aime surtout les paysages de *Clergé* ; lumière, composition, qualité de couleur tout à fait charmantes. *Clergé* ira loin sans doute et les amateurs peuvent compter sur lui. D'*Audibert* une aquarelle pleine d'air et d'une certaine mollesse qui n'est pas sans grâce ; de *Berthet* un petit paysage printanier pimpant et sensible mais un peu romance sentimentale dans l'intention décorative ; de *Dufy* l'enchanteur un Vieux Port très composé, la pâte a des patines de vieux émaux et cependant n'est que lumière ciel et feu ; de *Bianka* des toiles sensuelles, inquiètes, charmantes et astucieuses. *Bianka* est à suivre. De *Detaille* des gouaches qui le montrent très en progrès ; d'*Epstein* un port déjà ancien et qui en dépit de toutes les bêtises qu'il fera dire demeure une toile très saine et bien écrite ; d'*Eller* une composition décorative ; de *Gésinus* une peinture de mauvais goût par un mauvais peintre ; de *Guindon* un port de Cassis ; de *Koyanogui* un chat qui pelote, dessin d'une extrême finesse, *Koyanogui* emporte dans ses poches tout l'art du Coromandel. *Latil* est amusant, mais la naïveté demande à être ou réelle ou habileté consommée et *Latil*

ne me semble posséder ni l'une ni l'autre de ces qualités. De *Rudolph Levy* un vieux port qui est une indéniable réussite intellectuelle, il a transposé le quai de Rive-Neuve dans le domaine de l'inquiétude cérébrale et je suis ému devant cette toile comme devant un acrobate qui risque sa peau dans son numéro. De *De Lombardon* des marines dont je suis très loin ; de *Penrose* une gouache d'Espagne qui témoigne d'un métier sûr et d'une grande finesse de sentiment et d'esprit ; de *Picard le Doux* un petit paysage ; de *Rodondi* des baigneuses lumineuses ; de *Rocques* des choses qui ne m'intéressent plus ; d'*Utrillo* une toile dont la beauté tragique ne se révèle pas tout de suite, mais qui, une fois sentie, est douloureuse comme la pitié même. De *Vlaminck* des gouaches lourdes et solides et une toile assez noire, belles certes et fougueuses, mais ne découvrant aucun paysage d'âme ; de *Varda* des bois sonores et bien composés, graves dans le fil, sûreté de dessin et sens décoratif très net, sa nature morte vaut surtout par le balancement des perspectives. *Servian* expose des statuettes qui le montrent en progrès mais il a encore à faire.

Jean MALAN.

Le Cinéma.

Comment peut-on bouder les manifestations américaines du film ? Qu'il est donc difficile de résister à leur envoûtement, quelle que soit la forme du spectacle, pourvu qu'il soit de qualité. Commentons une des œuvres présentées ces jours-ci par la Fox-Film : *Les Conquêtes de Norah.*

Pas plus qu'à l'ordinaire, nous ne voulons détailler le scénario de ce film. Convenons, avec franchise que nous l'avons déjà oublié. Et le paradoxe est toujours vrai qui fait du scénariste un des derniers rouages de l'industrie du film. Bien avant lui, la parole appartient au découpeur, au metteur en scène (qui sont souvent une seule et même personne) et aux interprètes. Et dès qu'il s'agit d'Amérique, ceux-ci s'avèrent simplement prodigieux. Comme nous le disions à propos de *La Ruée*, de Mark Swain et de sa perfection : quelles que soient les indications données, il faut les traduire. Nous ne pensons pas qu'il s'agisse d'automatisme, comme il est prétendu trop souvent. Il n'y a certainement rien de mystérieux dans l'élaboration d'un film de classe, même si le résultat en paraît magique. Devant une telle perfection, continuons à croire du point de vue technique que de tels acteurs, après des répétitions nombreuses, savent de bout en bout ce qu'ils ont à faire, et sont familiers avec les détails du découpage. C'est presque de l'insolence pour une Madge Bellamy que révéler autant de talent. Il faut regarder sans défaillance et s'étonner que parmi les scènes nombreuses et si diverses aucune ne soit faible. C'est du moins ce que nous

S.G.T.M. Société Générale de Transports Maritimes à Vapeur

SIÈGE SOCIAL : 6, Rue de Surène, PARIS. — Adr.Télég.: TRANSPORTS
SIÈGE DE L'EXPLOITATION : 70. Rue République, MARSEILLE
Adr. Télép.: TRANSPORTS 68-82. Inter. : 55

SERVICES RAPIDES POUR PASSAGERS ET MARCHANDISES SUR :
l'Algérie, le Sénégal, le Brésil, l'Urugay, l'Argentine, les Antilles, Golfe du Mexique.

Pour frêt et passagers s'adresser au Siège de l'Exploitation

PENINSULAR ET ORIENTAL
STEAM NAVIGATION C^Y

PAQUEBOTS-POSTE ANGLAIS

DÉPARTS HEBDOMADAIRES DE MARSEILLE
SUR
L'Égypte, Les Indes, Golfe Persique, L'Extrême-Orient et L'Australasie

Service Hebdomadaire sur Gibraltar et Londres
Marseille au Maroc en 48 heures

Pour Frêts et Renseignements, s'adresser à :

ESTRINE & C^ie, 18, Rue Colbert
Télpéhones 9.22 et 67.17 ; Interurbain : 101

COMPAGNIE MARSEILLAISE DE NAVIGATION A VAPEUR
C^ie FRAISSINET
SIÈGE SOCIAL : **5, Rue Beauvau, MARSEILLE**

Services postaux sur la Corse : départs quotidiens du Continent pour la Corse.
Service sur Gênes : Constantinople, Bourgas, Varna, Constantza, Sulina, Galatz et Braïla : départs réguliers tous les 17 jours.
Service sur la Côte Occidentale d'Afrique : départs réguliers tous les 8 jours.
Pour fret et passagers, s'adresser à Marseille, 5, rue Beauvau.

AMEUBLEMENT

TAPIS EN MOQUETTE -:- LINOLÉUM -:- TOILES CIRÉES

CHABERT & C^IE

Maison fondée en 1827

30, Rue de Rome — MARSEILLE

Chèques Postaux 77-71 — TÉLÉPHONE 27-80

Balais, Brosses, Plumeaux - Paillassons, Stores

CONFECTION ET POSE — PRIX FIXE

COMPAGNIE DE NAVIGATION

PAQUET

SOCIETÈ ANONYME AU CAPITAL DE 10,500.000 FRANCS

Lignes de Constantinople et de la Mer Noire. — Service direct pour Constantinople, Côte d'Anatolie, Batoum Novorossisk (départs : 15 et 30 de chaque mois).

Ligne du Maroc. — Service rapide Marseille, Tanger, Casablanca.— Départs de Marseille et de Casablanca les 5, 15 et 25 en hiver, tous les samedis en été. — Départs fréquents pour tous ports du Maroc.

Service bi-mensuel ORAN-TANGER-CASABLANCA et les ports du sud du Maroc

Ligne du Sénégal.— Service régulier Marseille, Tanger, Casablanca, Dakar (départs de Marseille et de Dakar tous les 14 jours.

Services commerciaux sur Dakar, Rufisque, les ports de la Casamance et du Saloum.

Pour tous Renseignements, s'adresser :

Ala Direction : **4, Place Sadi-Carnot, MARSEILLE**

Et à Paris : **à M. A. NUNZI, 43, Rue La Fayette (9e).**

GRAVURE = TIMBRES

ASQUASCIATI

11a RUE HAXO

révèle l'écran, et s'il s'agit d'un art du maquillage photogénique, tant mieux ou « tant pis ». Mais le talent de cette artiste n'est pas « maquillé » et si elle fut au début une fort jolie poupée — ceci n'est pas lointain — elle est devenue une artiste de la plus grande classe pour laquelle il n'est plus d'impossibilités. Invitons ceux qui l'aiment à la bien regarder sans se laisser distraire. L'impression est oculaire, et requiert des commentaires uniquement verbaux entre cinéphiles fervents. Maintenons donc que *Les Conquêtes de Norah* sont un film délicieux, d'une exécution impeccable. Et que la splendeur et la maîtrise de sa principale protagoniste nous serve de pivot pour amorcer des commentaires et comparaisons imprévus.

Les jours passent, les souvenirs s'estompent et les exposer requiert un effort considérable de mémoire. Ne pouvant transcrire directement nos impressions, c'est pour ne pas nous égarer qu'immédiatement nous opposons deux noms : Madge Bellamy, à propos du film que nous citons, et Lya de Putti, à propos de *Variétés*. Le rapprochement n'est pas fortuit. On sait le bruit que fit *Variétés*, et qu'on n'oublie pas que nous l'avons loué bien que nous ayons donné la préséance à d'autres œuvres de même origine. A cause de ce film, on a pu écrire que Lya de Putti était une actrice considérable. Mais non ! Regardons le film avec sang-froid, puisque nous devons l'évaluer, et s'il nous fascine, soyons fier de ne le devoir à aucune contingence. Lya de Putti est une actrice de classe, entre beaucoup. Et qu'on exploite la sensibilité qu'elle intègre, qu'elle extériorise, c'est parfaitement commercial... et concluant en même temps. Tout ce que peut traduire Lya de Putti est à la portée de Madge Bellamy, sans réciprocité, cette dernière ayant la grâce. Au hasard de commentaires verbaux, on a pu s'extasier sur une scène de *Variétés* et crier au miracle, alors qu'on exploitait seulement « le cochon qui sommeille » en tout homme bien constitué. Citons : Jannings reprise les bas de Lya, les lui passe, et le « fondu » nous dissimule des « effervescences ». Rendons donc grâce aux Américains pour leur puritanisme, même hypocrite. Et c'est peut-être la qualification juste car, si on s'énerve à la vision de Lya, on l'oublie vite, et l'on continue à rêver de Madge Bellamy parce qu'elle a le charme à côté de la sensualité.

Les manifestations américaines sont trop nombreuses, et il n'est plus possible de les citer. Détachons-en cependant encore ce joyau : *Ah ! ces maris !* Peut-être y reviendrons-nous. Mentionnons qu'il est joué par l'inégalable Marie Prevost, Monte-Blue, Phylis Haver, Huntley Gordon, que leur metteur en scène s'inspire toujours de Lubitsch d'après sa merveille *Comédiennes*... et que le génial Chaplin et son *Opinion Publique* n'y sont pour rien quoi qu'on en pense. Il en est d'autres. Le temps nous man-

quant, déplorons qu'à ces belles œuvres nous n'ayons à opposer que *Le Chasseur de chez Maxim's*, une indignité.

Jules ROQUE.

Automobilisme.

IMPRESSIONS SUR LE SALON 1927-28

Emporté par un taxi, noyé dans une cohue de voitures, je suis arrivé péniblement à me frayer un passage parmi les visiteurs dans le Grand Palais. Le coup d'œil est cependant moins beau que les années précédentes, les couleurs à l'ordre du jour : or et noir, décoration moderne qui satisfaira les plus difficiles.

C'est le Salon des 6/8 cylindres ; c'est également un Salon d'affaires, je crois plutôt que c'est le dernier Salon où l'on cause. Les stands sont littéralement envahis. Les statistiques vous donneront le nombre des millions de visiteurs. Vue du balcon du premier étage, cette mer humaine est fantastique.

Voyons d'abord les attractions : la voiture dont tout le monde parle et que persone n'a vue parce qu'il faut au moins une demi-heure pour s'en approcher. En enlevant mon chapeau et en disant que j'étais de la 3e Internationale de Moscou, le gardien de cette merveille a bien voulu me donner les explications suivantes :

« C'est un peu de l'or français que les Américains rapportent à Paris. Ils ont eu le culot d'en mettre sur un châssis 6 cylindres une couche à 24 carats valant 225.000 fr., avec cette devise : la seule parure digne de la voiture X. »

Deuxième curiosité : « La carrosserie Idée Noire » valant 450.000 fr.: acajou noirci et rivetés à l'aluminium, garniture véritable peau de serpent.

Troisième curiostié : une 6 cylindres à transformation automatique et réglable avec différentiels sans engrenage et double direction ; mais, je crois que je m'égare dans la technique et nos lecteurs ne sont pas tous des techniciens. Dans un grand coin du Salon, près de l'escalier d'honeur, tous nos amis Marseillais sont réunis dans le stand d'un de nos confrères locaux. On bavarde. Les avis sont partagés sur la réussite des 6 cylindres présentés cette année et l'essai d'une voiture dans Paris ne satisfait qu'une minorité.

Des appareils bizarres et hétéroclites, les uns permettant d'économiser de l'essence, d'autres des pneus, d'autres encore de soulever une voiture en appuyant sur un bouton se trouvent au balcon du premier étage.

Il y a 1.200 exposants, inutile d'essayer une description. Une mention cependant à un fabricant d'huile dont le bidon suspendu par trois petits cordonnés et qui, par un artifice que je ne dévoi-

AMBULANCES AUTOMOBILES

Maison LAMY-TROUVAIN, Successeur de

NOIRAULT & Cie

1, Rue Pythéas, 1, Angle place de la Bourse — MARSEILLE

Teléphone : MANUEL 618 (Jour et Nuit)

HYGIÈNE - CONFORT - RAPIDITÉ - SÉCURITÉ

Voit. RENAULT & PANHARD, Carrosserie WEYMANN - Chauffage Central

Compagnie de Navigation Mixte

(Cie TOUACHE)

SERVICES MARITIMES RAPIDES ENTRE LA FRANCE ET L'AFRIQUE DU NORD

A) **Lignes rapides et hebdomadaires pour Passagers**

De Marseille pour Alger.
— — Philippeville et Bône.
— — Tunis.

De Port Vendres pour Alger.
— — Oran.
(Correspondance directe avec les Compagnies du MIDI et d'ORLÉANS).

B) **Services Commerciaux**

Nombreux départs de Marseille, Cette, Port-Vendres et Nice pour les principaux ports d'Algérie et de Tunisie.

Direction : **54, Rue Cannebière, MARSEILLE**.

Agents : à Port-Vendres, MM. G. Pams et Fils ; à Cette, M. P. Caffarel ; à Nice, M. L. Peruggia, 2, Avenue de Phocéens ; en Algérie-Tunisie, dans tous les ports desservis par les paquebots de la Compagnie.

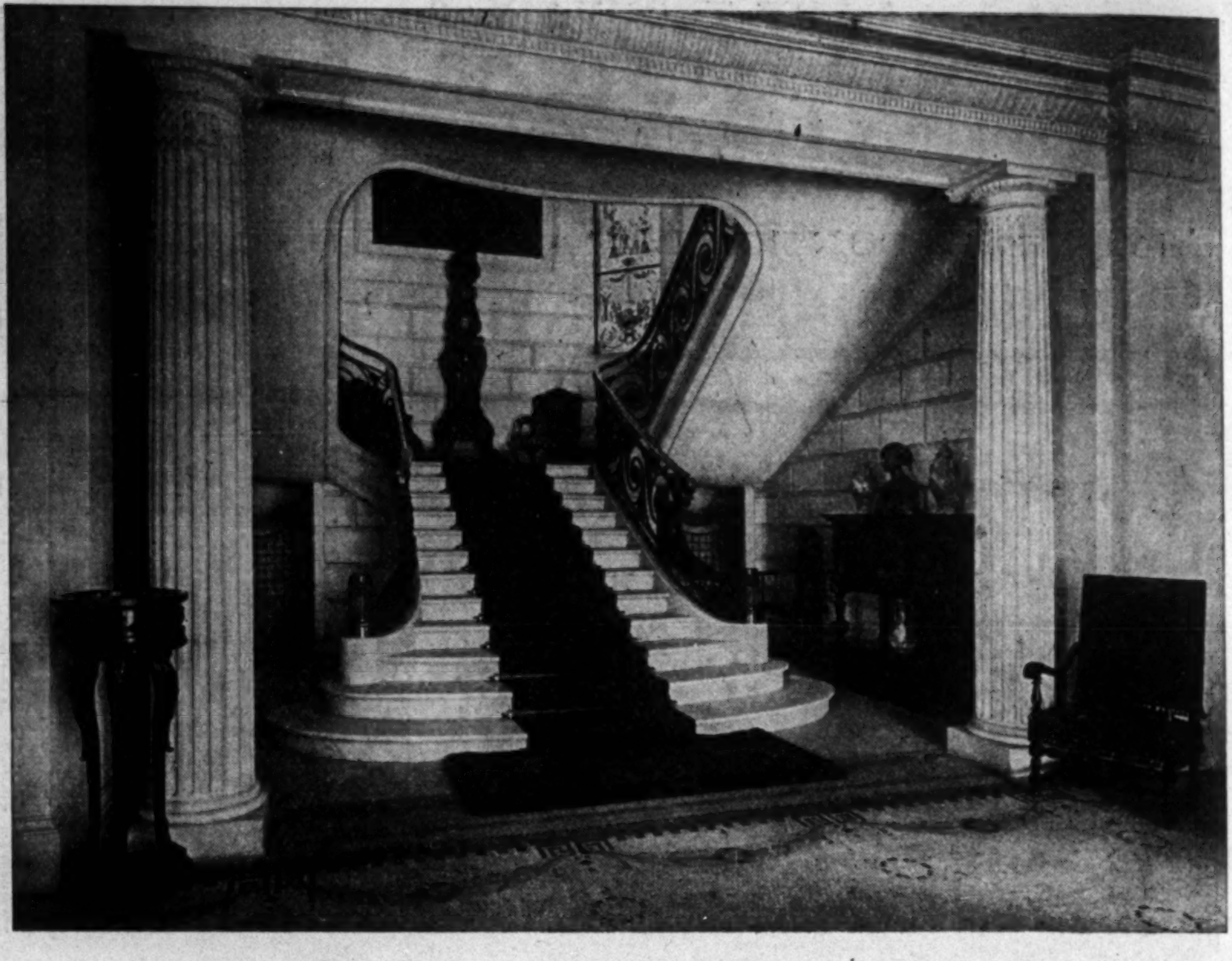
Compagnie d'Assurances

" LE SECOURS "

ACCIDENTS - INCENDIE - VIE - VOL

Agences à Marseille { *42, Rue Paradis, – Tél. 76-72*
56, Rue Grignan — Tél. 23-63.

LE MEUBLE D'ART - **DAVID FRÈRES** - LA DÉCORATION



45, Cours Gouffé — Le grand Escalier d'entrée — **MARSEILLE**
La plus importante Maison d'Ameublement du Midi de la France

Société Marseillaise de Crédit

Société Anonyme au Capital de **75 Millions** entièrement versés

Réserves : 30.450.000 Francs

BANQUE FONDÉE EN 1865

Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis -- Succursale à PARIS, 4, rue Auber

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

COIFFEUR POUR HOMMES **DUPONT**

16, Boulevard Dugommier (descente de la Gare)

GRANDS SOINS POUR LA COUPE DE CHEVEUX ET TAILLE DE BARBE

lerai pas, est toujours plein, c'est une heureuse trouvaille de publicité.

De nombreux objets, et de forts jolis, ont été distribués. A grands efforts, j'ai pu obtenir un très joli mètre pliant qui ferait envie à beaucoup d'ingénieurs.

Je ne veux pas terminer ce court exposé sans parler des motos dont une marque allemande vendait un exemplaire 13.000 fr. presque le prix d'une voiture.

Comme tous les ans les environs du Grand Palais deviennent à cette époque un véritable garage public. De la Place de la Concorde à l'Arc de Triomphe, c'est une interminable file de voitures pour l'essai et un défilé sans fin de ceux des agents et clients des Provinces.

Si Louis XIV revenait......

Dudley ELLIS.

Échos.

LETTRE DE TUNIS

Nous avons le plaisir d'annoncer qu'à dater de janvier notre magazine méditerranéen va s'enrichir d'une rubrique nouvelle: A TUNIS. Cette chronique qui résumera l'activité intellectuelle de la Tunisie et de sa capitale et qui établira entre elles et *Les Cahiers du Sud* un lien analogue à celui créé déjà par Gabriel Audisio entre Alger et la métropole, aura pour titulaire le Président de l'Institut de Carthage, M. Maurice David, professeur de philosophie au Lycée de Tunis qui s'est déjà signalé à l'attention du public lettré par une rubrique très vivante tenue chaque semaine dans *La Dépêche Tunisienne*. Déjà *Les Cahiers du Sud* comptaient en lui un de leurs meilleurs propagandistes et amis. En compagnie de M. Etienne Burnet, directeur de l'Institut Pasteur de Tunis, à qui l'on doit cette belle œuvre : *La Porte du Sauveur,* (éditée par la N.R.F. et analysée dans nos colonnes il y a quelques mois) ils représentait dans notre marche africaine l'effort de notre groupe. Remercions-le d'accepter aujourd'hui un rôle public et de fournir à notre revue l'appui d'une collaboration que nos lecteurs apprécieront surement.

LES AMIS DU FILM

Il manquait à Marseille (il manque bien des choses ici dont certains sentent le besoin) un studio où des gens épris de cinéma pussent apprécier les productions originales, soit d'avant-garde, soit seulement ignorées pour diverses raisons. Il existe à Paris un écran qui remplit ce rôle. C'est au *Studio des Ursulines*. Deux sortes de films y sont passés: Ceux qui troubleraient les rétines paisibles par trop d'étrangeté et ceux dont le sujet risque d'éloigner le grand public. C'est ainsi que les Parisiens vont de temps à autre s'initier aux recherches des hommes de l'art quand ils sont écœurés de la production en série.

Eh bien, on pourra d'une manière analogue assister dans peu de temps à Marseille, au film d'avant-garde, ou simplement au film d'art peu connu. Un groupe qui s'intitule modestement *Les Amis du Film,* et qui se place sous le patronage des *Cahiers du Sud* — c'est assez naturel — un groupe donc se propose, sinon de créer un studio pour des spectacles spéciaux mais de donner, dans un cinéma du centre — ce sera par exemple le Trianon — une ou plusieurs manifestations de l'ordre des Ursulines.

La première, qui aura lieu le 21 novembre au Trianon-Cinéma et à laquelle nous convions tous nos amis et abonnés soucieux de cinéma d'art, comprendra *Jazz,* de James Cruze, et *En Rade* d'Alberto Cavalcanti, deux films totalement inconnus du public sédentaire. D'autres

suivront, mais nous attendons du public et de nos amis des témoignages d'attention et de sympathie qui décideront de l'avenir des *Amis du Film.*

On peut d'ores et déjà s'inscrire pour une ou plusieurs places au Siège de la Revue, 10 Quai du Canal.

LEGION D'HONNEUR

Bien que tardivement nous ne laisserons pas passer sans en parler avec éloges la promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur de nos confrères MM. Frédéric Lefèvre et Maurice Martin du Gard, qui occupent aux *Nouvelles Littéraires* les fonctions que l'on sait. Cette nouvelle a été accueillie avec joie dans le monde intellectuel où ces deux écrivains comptent les plus nombreuses et les plus sûres sympathies.

En leur accordant cette distinction, le Ministre a voulu sans doute marquer toute l'estime des lettrés pour leur remarquable effort: cette création du plus grand hebdomadaire des lettres qui existe à l'heure actuelle, pour l'esprit eclectique qu'ils y font régner et grâce auquelles *Nouvelles Littéraires* participent à la vie générale de la pensée.

Les *Cahiers du Sud* se joignent aux amis nombreux de MM. Frédéric Lefèvre et Maurice Martin du Gard, pour leur adresser les félicitations les plus cordiales.

LES AMIS DE LA LANGUE ANGLAISE

Ils ont survécu aux séparations de l'été — et voici qu'ils nous préparent de bonnes causeries pour la saison d'hiver. On les convie le vendredi, 9 novembre à l'amphitéâtre de l'ancienne Faculté des Sciences, pour l'Assemblée Générale qui s'y tiendra à 9 h. précises. On peut annoncer déjà des conférences par M. de Selincourt, d'Oxford, par le professeur C. B. Vibbert, directeur de l'*Américan University Union* en Europe. D'autres noms importants s'ajouteront à cette courte liste. Et surtout ils nous promettent une représentation des *Englisy Players,* pour Mars. Une pièce en anglais au Gymnase, quel évènement!

LA FONTAINE DIVINE

Nous avons le plaisir d'annoncer la parution aux *Editions des Cahiers du Sud* du beau roman de M. Fortuné Andrieu, *La Fontaine Divine* que l'on pourra trouver vers la mi-novembre dans toutes les librairies. Au cours d'un récit abondant en épisodes pleins de charme et en pittoresque, l'auteur nous conte les amours chastement passionnées de deux cœurs pleins de noblesse et aussi de respect à l'égard de traditions morales et religieuses. Quand pour eux se découvre l'horizon du songe c'est la voile noire qu'ils voient accourir et la mort vient recueillir le fruit de leur ferveur. Nous ne pouvons mieux définir la *Fontaine Divine:* un bel hommage à des conceptions infiniment respectables mais un peu surannées de la vie qui, si elles nous paraissent des sources stériles de tourment à nous, hommes des lendemains révoltés, n'en furent pas moins la cause et la condition d'attitudes héroïques et de renoncements sublimes devant lesquels toute âme bien née doit se pencher avec piété.

AMIS DES LETTRES

La saison reprend aux *Amis des Lettres.* Tout fait espérer qu'elle sera brillante, si l'on en juge d'après les noms des conférenciers qu'on avance. Le 12 novembre Emile Baumann, l'auteur d'un *Saint Paul* très estimé, parlera de Bossuet à l'occasion du tri-centenaire, le 19, Madame Dussac évoquera la grande figure de Sarah Bernhardt, et le 17 décembre, le romancier François Mauriac, un des plus célèbres parmi les jeunes écrivains entretiendra le public des *Amis des Lettres,* des *Responsabilités du Romancier,* thème cher à l'académicien Edouard Estaunié.

Il y aura de beaux samedis cet hiver au Gymnase.

Suite des *Echos,* page 35.

MAGASINS L. DEWACHTER Jne

VÊTEMENTS

2, Boulevard Dugommier, MARSEILLE

Vieille Maison Centenaire (1823)

PASCAL

sa BOUILLABAISSE... ses METS PROVENÇAUX

27, Place Thiars, 27, Quartier Rue Neuve. — MARSEILLE

Octave LAMBERT-PASCAL

Propriétaire

Téléph. Urb. et Int. 20.76 **Prix très modérés**

CHARBONS Georges GUYAT Fils

Industrie - Navigation - Foyer domestique

36, Rue Chateauredon, 36, MARSEILLE ✕ Tél. Colber 85-09

FLEUR DE PROVENCE PARFUM DISCRET DE

JOLET 1, Rue de Rome - Tel. 77-48 - MARSEILLE

La vraie Bouillabaisse Marseillaise
chez

MENELIK

6, Quai de Rive-Neuve, 6

R. C. Marseille 7982

GRAND PRIX
Exposition Nationale Coloniale Marseille 1922

MAGASIN GÉNÉRAL

- 23, Rue Saint-Ferréol et Rue Vacon -

PARFUMERIE - TOILETTE -
GANTERIE - MAROQUINERIE -
AMEUBLEMENT - BIJOUTERIE
LUSTRES & TAPIS - - -

MARSEILLE
Téléph. 19.75

IMPRIMERIE MISTRAL

CAVAILLON (Vaucluse)

La plus importante Typographie

du Sud-Est

RENSEIGNEMENTS ET DEVIS PAR COURRIER

A ALGER

Sous la direction de M. Gabriel AUDISIO, 10, rue de Richelieu, ALGER, à qui les publications d'Algérie (pour échange et compte-rendus) doivent être adressées.

Un accident postal a seul empêché ma chronique mensuelle de paraître dans les *Cahiers* d'Octobre. Je m'en excuse quand même auprès de mes lecteurs et la livre ici, avec un peu de retard :

Au moment que le paquebot dépassait l'éperon du musoir, je ressentis comme un remords tout littéraire : partir d'Alger sans avoir fidèlement adressé ma chronique à ces cahiers? Où la faire? Et comment- il me paraissait impossible de prolonger jusqu'à Marseille, puis Paris, la vie d'Alger. J'eus cependant tôt fait de reconnaître mon erreur : certains lieux de Paris étaient si remplis d'africains qu'ont était encore entre amis ; Mustapha régnait à Montparnasse, *la Rotonde* et *les Deux Magots* étaient des succursales d'*Abd-el-tif*, l'Université de Bab-el-Oued et de la rue Michelet s'affairait des Boulevards au Palais Royal dans l'orbite de *la Nationale*, les bons amateur, rue La Boëtie, emportaient des Masereel.

Mais c'est surtout à la triste noirceur des murs que je sentis vraiment tout ce que j'avais perdu, les plaisirs des môles, leur saine, franche et solaire obscénité, les chansons de Gamate et les aventures de Bambo, le bain sportif, la Kasba, les tatouages, la Marine, les chers nageurs à la peau dorée, les plongeurs nus, les belles filles au sang chaud, les marlous confidentiels...

Rivages de la Méditerranée, oliviers, pins, vivantes orgies, en votre nom j'étais tenté de protester contre les doux et pluvieux sortilèges de l'Ile de France, dans ce paysage séculaire de chaumières, d'ormes et de bouleaux dont l'amicale gravité de nos amis, les voyageurs de Moscou, et les tendresses riantes d'une femme et des enfants, avivaient la grâce et le prestige.

C'est pour écrire maintenant, en cette fin de septembre jaune et froide, parmi le cirque des montagnes adoucies par l'épaisseur des mélèzes, pour entendre le bruit d'un torrent dont je connais l'eau verte, que je sens mieux le feu des joies qui nous comblèrent, un été durant, sur les quais d'Alger. Les citadins qui fuient vers les stations à la mode dès l'approche de juillet pour ne revenir qu'en octobre, soupçonnent-ils seulement les voluptés, authentiques et fortes, que leur ville réserve à ceux qui la connaissent vraiment? Savent-ils que, suivant le trajet inverse, plusieurs voyageurs charmants, épris des meilleures séductions des arts, viennent deman-

der à cette Alger le miel de sa canicule ? C'est alors qu'elle est belle et sincère, infiniment plus qu'au milieu de ses grâces fallacieuses et touristiques de l'hiver.

Mais c'est dès l'automne venu que renaîtront les motifs de cette correspondance, encore que ce soit, selon moi, rendre hommage à la ville que d'en publier certains charmes ignorés par tant de gens. Bientôt pourtant nous parlerons des peintres qui vont venir, des expositions qui nous sont promises, des conférenciers, des lettres, de la musique. Il y a bien des choses en l'air et je sais que quelques surprises sont réservées au bon public. Patience, patience dans l'azur, comme dit le poète.

25 Septembre.

L'été s'est, à vrai dire, prolongé plus qu'on ne pense lorsqu'on est en France et l'heure des grands événements de l'hiver n'a pas sonné. C'est à peine si la vie théâtrale a repris avec des opérettes venues de Vienne ou de New-York, et l'on doit encore vivre sur des projets et des propos. Avec la *Revue Africaine* qui a recommencé à paraître sur des bases nouvelles et sous une couverture de Riou également bonnes, *terre d'Afrique*, *l'Afrique française*, *l'Afrique du Nord*, etc... quel vertige africain !

Il est probable que M. Maurice Levy nous offrira cet hiver le plaisir de voir la peinture française moderne et que des écrivains éminents donneront des conférences.

Signalons que le prochain Congrès des Sciences historiques se tiendra à Alger, en 1930, pour le centenaire. Souhaitons que ce congrès ne soit pas le seul. L'Algérie le mérite à bien des titres, que M. Gustave Mercier met à nouveau en lumière dans son opuscule : *la France Nord-Africaine*.

Signalons aussi que les délégations Financières ont voté une somme de 500 francs comme part supplémentaire et contributive de l'Algérie au Grand Prix de Littérature Coloniale, — que Mme Lucienne Favre, qui vit à Alger, vient de faire paraître chez Crès un roman (*L'homme derrière le mur*) dont on parle et parlera, — et invitons enfin les algérois, que certain article de M. Henry de Montherlant avait alarmés, à lire comment l'auteur s'en explique à la page 141 de son dernier livre *Aux Fontaines du Désir*.

Urbanisme. — Je ne terminerai pas cette chronique sans parler, très brièvement, d'une entreprise architecturale qui fait le plus grand honneur à son auteur et aux édiles qui l'ont encouragée. M. Bienvenu est un jeune architecte d'un talent qu'on peut maintenant juger, mais d'une trop rare modestie : il a édifié aux pentes tes de Notre-Dame d'Afrique, sur un terrain particulièrement rebelle, un groupe scolaire où les volumes cubiques sont harmonieusement répartis et superposés pour créer un ensemble à la fois

SOCIÉTÉ DES

Tuileries Romain Boyer

Société Anonyme au Capital d 1.000.000 de francs

Siège Social : 5, Rue Cannebière, 5

MARSEILLE Téléphone 69-40

Carreaux, Fins rouges, Mécaniques, etc., etc.

PAPETERIES NAVARRE

Société Anonyme au Capital de 54 Millions

AGENT DE VENTE :

UNION FRANÇAISE DE PAPETERIES

SOCIÉTÉ COMMERCIALE LAFUMA

SIÈGE SOCIAL : LYON, 52, Avenue de Noailles

André NAVARRE, Ingénieur E.C P., Directeur général

PAPIERS

Extra-Fins, Fins. Moyens pour Écriture et Impression
Pur Fil Lafuma, Madagascar, Alfas
Couchés, Affiches, Phototype

CARTONS

pour Boites Pliantes, Bristols, Cartes Bicolores
Phototypie Couchés

DÉPOT DE MARSEILLE : 90, Boulevard de Paris

Dépôts Régionaux
à NICE : chez MM. LIPRANDI & MARS, 14, rue Delille.
à SAIGON : Établissements DUMAREST, d'Indo-Chine.
à CASABLANCA : S. A. N. A. R. C. I., 54, Avenue de la Marine.

Agences : Alger, Oran, Tunis, Tananarive, Hanoï, Le Caire, Beyrouth, Jaffa, Smyrne, Jérusalem, Constantinople, Athènes, Bucarest.

Lampes "MAZDA"

En vente chez tous les Électriciens

AGENCE : 1, Rue du Théâtre Français
DÉPOT : 59, Rue Saint-Bazile

MARSEILLE
Téléphone 34-06

La véritable Bouillabaisse de Marseille
est servie dans les rochers de

La Cascade

face au Vieux Port

Rendez-vous des Artistes

5, Quai de Rive Neuve (Tél. 27-37)

ROSTAN, Propriétaire

Un chauffeur averti en vaut **DEUX...**

Un chauffeur averti est celui qui emploie

L'Huile VIT'OIL

La grande Marque Française

TASSO Frères - Marseille

HUILES MINÉRALES

pour tous graissages industriels

Artistes ! Vous êtes attendus sur la Terrasse du **Sans Pareil** Face au Vieux Port

VEYRIER, Propriétaire

beau et vraiment apte à son utilisation sociale. Cette architecture moderne, au-dessus de la mer, évoque, quand la nuit vient, les terrasses de quelque temple antique. Et l'on s'étonne que nos rivages ne soient pas davantage ornés de demeures au style nouveau : c'est ici, semble-t-il, qu'on devrait voir des « rue Mallet Stevens. »

G. A.

Suite des Échos.

Nous sommes heureux de compter parmi nous, au titre commercial, M. Dudley Ellis, ancien directeur de la *Race,* belle revue qui parut à Marseille pendant et au lendemain de la guerre, et qui comptait parmi ses membres: Gustave Villameur, peintre de talent à qui l'on doit cette martiale figure de Gaulois dont s'ornait la couverture, et notre collaborateur Charles Brun, qui assumait alors les fonctions de rédacteur en chef, avant de passer à Fortunio, cette première jeunesse des *Cahiers du Sud*.

Notre ami, le compositeur et chef d'orchestre, Ange de Luca à qui échût la tache difficile de fonder autrefois les *Concerts Fortunio,* nous quitte cet hiver pour prendre la baguette de premier chef à l'Opéra d'Anger. Nous lui souhaitons saison glorieuse et prompt retour.

M. Jean Finelle, en saison à Marseille, nous fait connaître qu'il s'est fondé un club, ayant pour but le maintien des traditions montparnassiennes, parmi les nombreux peintres et gens de lettres émigrés sur la Côte d'Azur. Il assume les fonctions de Consul et reçoit toutes les communications ou visites, 5, Impasse des Flots Bleus, un beau nom sur le cadastre, en vérité. Nous souhaitons longue vie à ce club, et nous sommes d'autant plus sûrs de sa vitalité que notre ami Alfred Jaillieu, grand maître de l'Ordre, n'a pas fait autre chose jusqu'à ce jour, qu'en préparer glorieusement les voies.

Notre collaborateur Charles Barzel actuellement en voyage et dont on lit avec plaisir les notes sur des manifestations d'art à Nice, n'a pu nous faire parvenir ce mois-ci son habituelle chronique qu'elle reprendra sitôt son déplacement terminé.

CONFERENCES

Un évènement: la société de Géographie convie l'élite marseillaise à une conférence qui fera courir bien du monde. Elle annonce M. Georges Philippar. Le Président du Conseil de la Cie des Messageries Maritimes vient à l'Aubert, dimanche 6, parler de la situation de la France en Extrême-Orient. Pour qui sait les titres de M. Georges Philippar à la sympathie du monde lettré, pour qui n'ignore pas les croisières de lancement des récents paquebots dans la mer latine et les appellations de *Lamartine, Pierre Loti, Leconte de Lisle,* données par lui aux navires du Levant, il ne peut y avoir aucun doute sur le succès de sa conférence et sur l'affluence qui s'y pressera.

De même le 13 novembre, M. le général Jean Hilaire, parlera au grand amphithéâtre de la Faculté de ses *Souvenirs de campagne au Ouadaï.*

Cette Revue est imprimée sur papier Alfa des Papeteries Navarre. (Cuvée spéciale des « Cahiers du Sud »)

high life tailor

Rue Noailles
MARSEILLE

Costumes pour Hommes
et pour Dames

MAISON DE PREMIER ORDRE

“ Les Cahiers du Sud ”

Membres Fondateurs :
MARCEL PAGNOL, GASTON MOUREN.

présentent dans les feuillets suivants

LE MAGAZINE DES CAHIERS DU SUD

donnant une vue d'ensemble de l'activité intellectuelle, artistique, sportive, urbanistique, cinégraphique de Marseille et des principaux centres du bassin méditerranéen.

SOMMAIRE

A MARSEILLE :

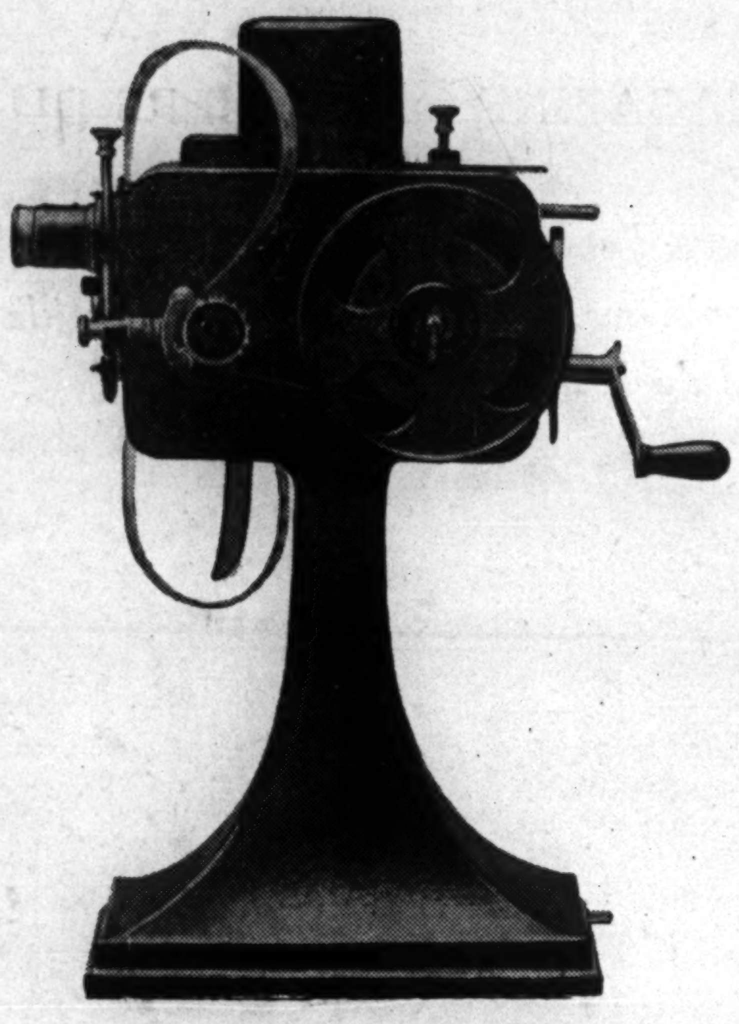
URBANISME : *Les Surélévations* par Gaston Castel, — LA MUSIQUE : *A l'Opéra*, par Gaston Mouren ; *Concerts Classiques*, par Raoul Bataillard ; *Machines parlantes*, par Jean *Malan*. — LA PEINTURE, par Jean Malan. — LE CINÉMA : *Les Amis du Film*, par G. B. — AUTOMOBILE, par F. Maïsse. *Detaille*, par Jean Malan. — LE CINÉMA, par Jules Roque. — CONFÉRENCES. — ECHOS.

A ALGER, par Gabriel Audisio.

LE CINEBLOC

Breveté en tous pays)

Même puissance qu'un poste professionnel



Même prix qu'un jouet

Le Cinéma idéal pour tous.

Concessionnaire exclusif :

L'ENSEIGNEMENT PAR LE CINÉMA

7, Rue d'Arcole, Marseille

A MARSEILLE

Urbanisme.

LES SURELEVATIONS

Les chiffres sont les meilleurs auxiliaires de l'urbaniste, leurs arguments dispensent de bien des phrases. Ainsi les statistiques reproduites dans l'excellent article de M. Stephane Lauzanne paru en leader au *Matin* du 14 novembre sont d'une éloquence telle que nous devrons nous borner à citer leurs résultats. Après nous essaierons d'indiquer un remède au mal signalé.

« L'Allemagne, dit le rédacteur en chef du *Matin*, le fait est « indéniable, souffre, elle aussi, de la crise du logement. Elle « en souffre d'autant plus qu'elle s'est tracée un but louable, « quoique ambitieux, assurer à chaque famille allemande un « logement distinct. Dans ces conditions le déficit serait à l'heure « actuelle de 950.000 habitations. Entendez par là qu'il y a « 950.000 familles allemandes qui doivent partager le loge- « ment d'autres familles et faire avec elles ménage commun... « Mais la statistique publiée par le Bureau International de « Genève montre qu'il y a de l'autre côté du Rhin, un effort « énorme et un progrès quotidien. On n'a pas construit et trans- « formé moins de 220.529 nouveaux logements en 1926, en « Allemagne et ce chiffre sera largement dépassé en 1927. Le « petit tableau que voici donne d'ailleurs l'accroissement net du « nombre des logements déduction faite des démolitions, désaf- « fectations, destructions au cours des trois dernières années :

	Logements
1924	106.502
1925	178.930
1926	205.793

« La progression saute aux yeux. »

L'enquêteur passe ensuite à l'Angleterre et constate que les efforts y sont plus considérables encore : on a marché plus vite.

« Au lendemain de la guerre, en 1919 le déficit à combler « était estimé à 500.000 logements. Aujourd'hui malgré l'aug- « mentation de la population le déficit est tombé à 100.000. Il « n'est pas impossible que dans deux à trois ans, si la reconstruc- « tion se poursuit à la même cadence, le déficit soit entièrement

« comblé et que l'Angleterre réalise le programme allemand :
« un logement par famille.

Voici le tableau montrant cette formidable activité constructrice :

Années du 1er avril au 31 mars	Nombre de maisons édifiées
1923-24	86.210
1924-25	136.889
1925-26	173.426
1926-27	217.629

« Aussi en trois ans, il y a eu presque triplement dans la cons-
« truction. Et le résultat 1926-1927 est un record.

« En France, poursuit M. Stéphane Lauzanne, notre statisti-
« que est moins précise. Cependant le rapport de M. Landry
« fournit des chiffres qui sont aussi intéressants qu'alarmants. Il
« évalue pour sa part à 400.000 le nombre de logements, non
« pas qui seraient utiles, mais qu'il faudrait construire à bref
« délai pour l'ensemble du pays. « Si, dit le rapport, on tient
« pour mal logées les familles ne disposant que d'une demi-pièce
« par personne, les mal logés forment 25 o/o de la population
« parisienne le 19 o/o de celle de la banlieue et le 20 o/o en
« moyenne de la population des autres départements ; on arrive
« même à 35 o/o dans certains centres industriels comme
« Saint-Etienne cela d'après des statistiques de 1922. » Il y avait aussi à Paris au 31 décembre dernier 318.057 personnes qui logeaient en garni — ce qui n'est pas le rêve — surtout au regard de l'urbaniste.

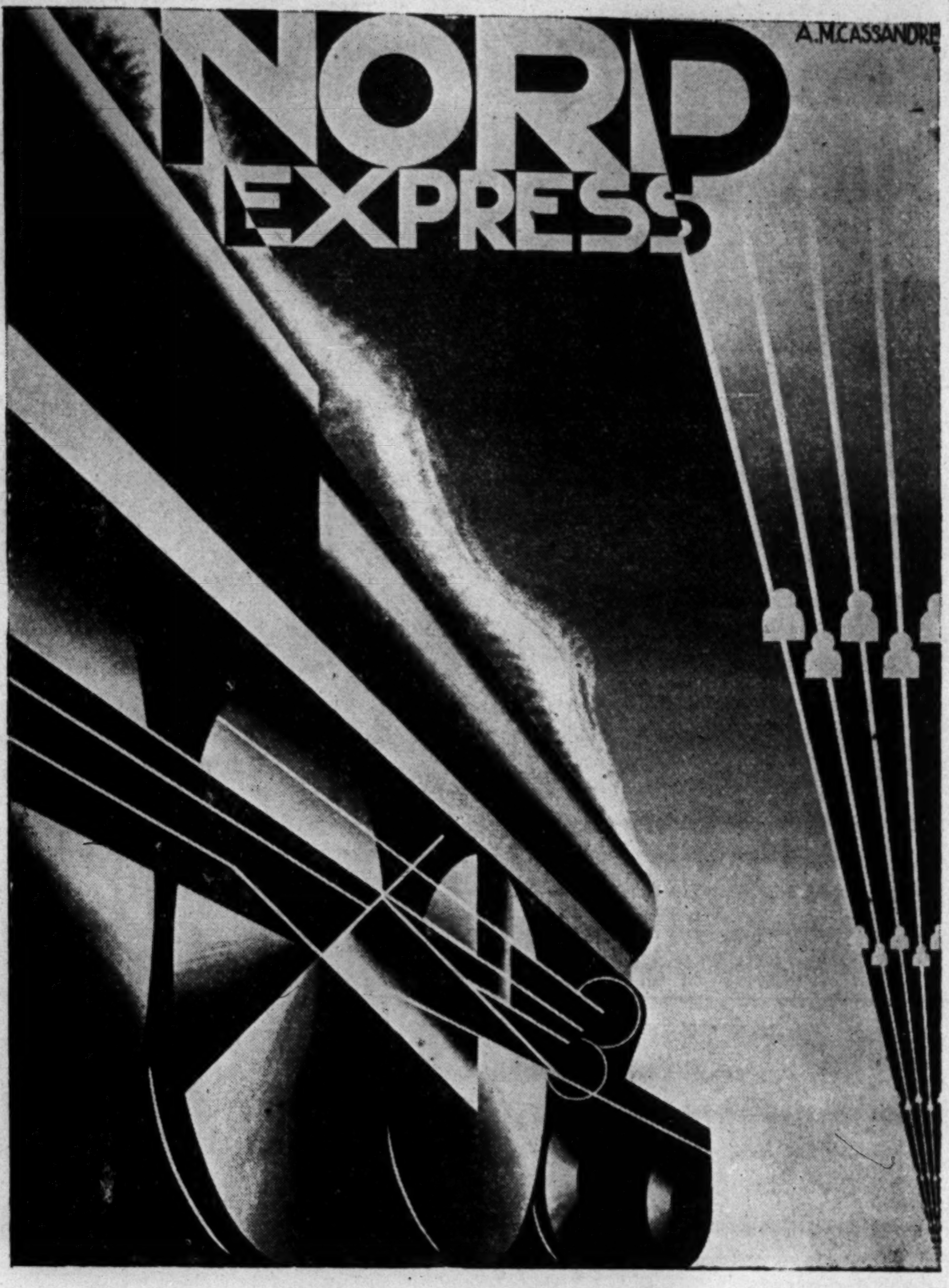
« Y a-t-il au moins effort, reprend l'enquêteur, pour sortir de
« cette lamentable situation ?

« Non, pas même, alors qu'en Angleterre et en Allemagne
« il y a progression certaine, en France il y a dégression. *En*
« 1913 *on avait enregistré à Paris* 1992 *demandes en autorisa-*
« *tion de construire en* 1926, *on n'en a enregistré que* 1717. Et
« ce qui est plus grave, les 1992 demandes d'avant-guerre por-
« taient sur 6465 étages tandis que les 1717 demandes de l'an
« dernier ne portaient que sur 3244 étages. »

Arrêtons là les considérations et les chiffres dont nous voulions faire précéder notre exposé. M. Stéphane Lauzanne énumère bien les raisons de la crise en France : mauvaise législation, taxation excessive, menaces à la propriété, stagnation en matière de transports, (il y en a sans doute d'autres encore) mais il ne peut dans le cadre de son article en examiner les solutions.

Essayons d'en signaler une qui serait surtout une solution d'attente : nous avons la certitude qu'un des moyens les plus efficaces

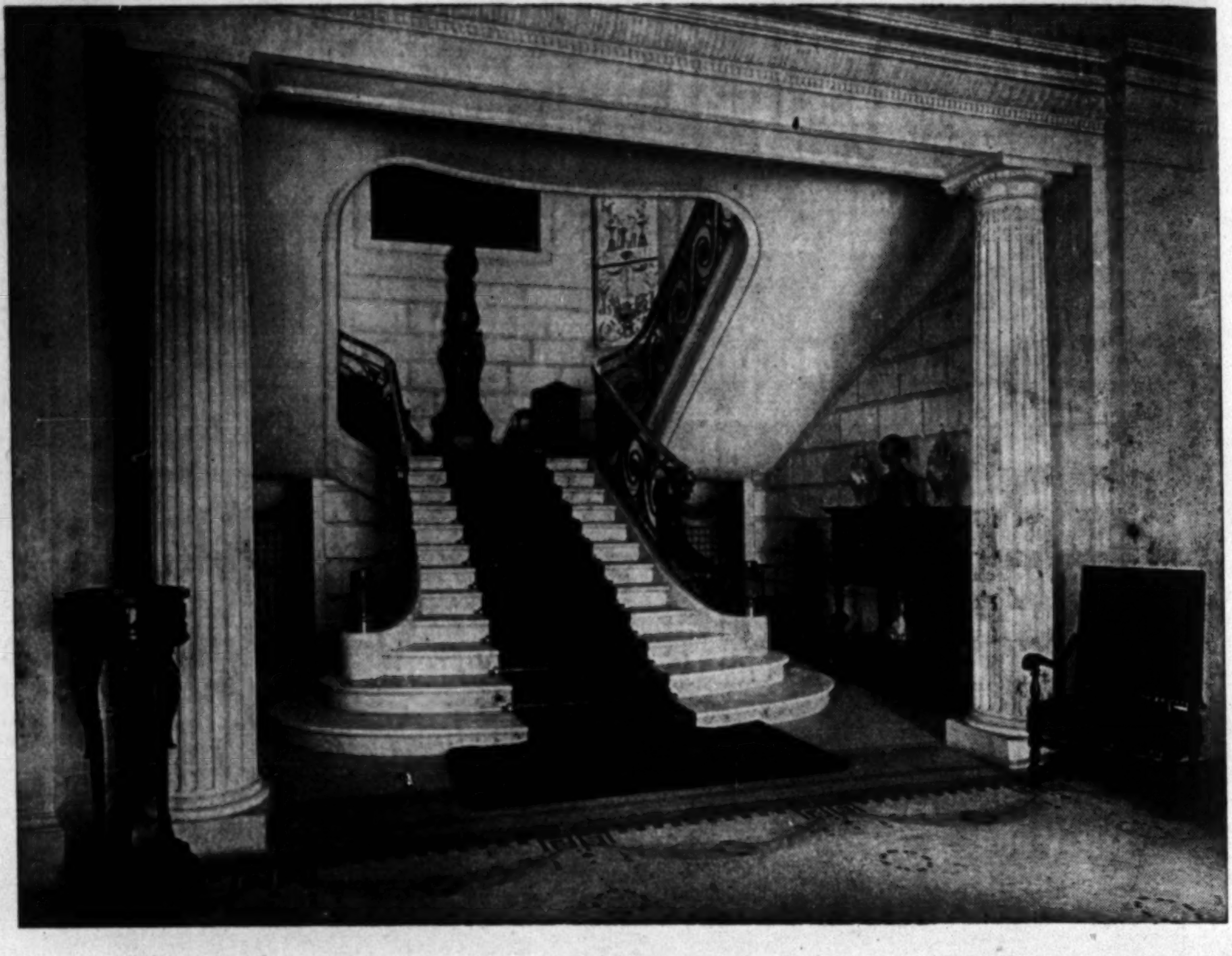
HACHARD & C^IE
8, PLACE DE LA MADELEINE PARIS
ÉDITIONS · IMPRESSIONS · AFFICHAGE



VOUS SOUMETTRA
SUR SIMPLE DEMANDE & SANS ENGAGEMENT
TOUS PROJETS PUBLICITAIRES

SUCCURSALE POUR LE SUD-EST
27, Rue Sala – LYON

LE MEUBLE D'ART - **DAVID FRÈRES** - LA DÉCORATION



45, Cours Gouffé — Le grand Escalier d'entrée — **MARSEILLE**
La plus importante Maison d'Ameublement du Midi de la France

Société Marseillaise de Crédit

Société Anonyme au Capital de **75 Millions** entièrement versés

Réserves : 30.450.000 Francs

BANQUE FONDÉE EN 1865

Siège Social : MARSEILLE, 75, rue Paradis -- Succursale à PARIS, 4, rue Auber

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE ET DE TITRES

COIFFEUR POUR HOMMES **DUPONT**

16, Boulevard Dugommier (descente de la Gare)

GRANDS SOINS POUR LA COUPE DE CHEVEUX ET TAILLE DE BARBE

de pallier à cette crise sinon d'y porter complètement remède, consisterait à généraliser la surélévation.

*
* *

Tout d'abord s'il est vrai qu'en France l'effort constructeur est insuffisant il faut reconnaître — un récent voyage nous en a fourni l'occasion — qu'il atteint son maximum dans les régions libérées et à Paris même. A Marseille nous pouvons estimer n'avoir réalisé — toutes proportions gardées — que le dixième de l'effort de Paris. Et cependant les considérables démolitions qu'on ne cesse de poursuivre avec une persévérance digne d'éloges, exigent une opération inverse à bref délai. On construira dans le vaste emplacement de la Bourse, libéré de cagnas sordides, des maisons claires et hautes. Mais alors on aura en plein cœur de la ville une sorte de citadelle auprès de quoi les maisons environnantes feront humblement figure de naines. On pourra éviter cet inesthétique ensemble, cet aspect chaotique de la ville en surélevant les maisons actuelles et j'attire fortement l'attention des constructeurs et des propriétaires sur les raisons qui devront les pousser à cela.

Le prix de la construction étant à peu près le même dans le périmètre d'une ville il est évident qu'on a avantage à construire au point où les loyers sont plus élevés, c'est-à-dire au centre mais objecte-t-on, c'est aussi le point où les terrains atteignent des valeurs prohibitives. Pas le moins du monde, chaque propriétaire d'une maison dispose, sur le toit actuel de l'immeuble, d'un terrain gratuit, et c'est aussi vrai au centre qu'ailleurs. La seule objection valable que l'on puisse élever c'est la crainte que les bâtisses actuelles ne puissent supporter l'effor qu'on leur demanderait. Mais là encore la construction moderne intervient avec des méthodes et des moyens tels que loin de voir leur solidité compromise les maisons surélevées tireraient de l'opération une vitalité nouvelle. En effet il n'est pas rare que l'emploi du ciment armé ait consolidé les maisons anciennes auxquelles on ajoute un ou deux étages. Il suffit, à nous techniciens, de savoir employer les *semelles de répartition* et les minces poteaux qui à eux seuls neutralisent la charge supplémentaire des étages nouveaux. L'ancienne bâtisse n'a presque aucun effort à donner, elle s'enchasse simplement dans la substructure de la nouvelle. En effet, le poids d'un immeuble tend à l'écartement des murs à leur jointure angulaire c'est pourquoi l'on voit dans les vieilles maisons, dans les fermes abandonnées, les lézardes disjoindre verticalement les murs maîtres à l'endroit où le second se raccorde au premier. Depuis longtemps, c'est-à-dire depuis qu'on bâtit de hautes demeures les architectes emploient à l'angle d'équerre un système de pierres en « mortaise » qui s'oppose à la rupture, c'est le prin-

cipe de la *semelle de répartition* système que les techniciens du ciment armé ont tout simplement adapté à leur besoin en liant par des fers coudés dans le ciment les deux faces qui se coupent sur la même arête. Le fer joue le rôle de « mortaise » et nous pouvons dire qu'ici l'homogénéité devient parfaite. Ainsi avec un revêtement aux angles on pourra s'opposer à toute dislocation. D'ailleurs on aura pu diminuer l'effort des murs en faisant glisser verticalement aux coins et tout le long des étages les colonnettes de ciment armé qui suffisent déjà à réduire la pesanteur des ouvrages supérieurs.

Reste une question de première importance : celle des fondations. Ce n'est pas tout d'assurer la résistance des murs, il faut pouvoir être certain que leur assise ne s'affaissera pas. Là nous pouvons donner les meilleures références. Les maisons marseillaises reposent généralement sur un terrain extrêmement stable, dont la densité résiste à l'écrasement, une grande partie des fondations gît à même le roc, car n'oublions pas que la ville est cernée par une couronne de collines taillées en pleine roche, ossature qui se développe jusqu'à la mer sous une mince couche de terre meuble.

Ces fondations d'ailleurs sont souvent plus puissantes qu'il n'est nécessaire ; elles sont larges, généralement s'appuient sur un ensemble de voûtes.On en voit (celles de l'Oépra par exemple) qui sont supportées par de forts pilotis en chêne imputrescible destinés à prévenir l'action désagrégeante de l'infiltration marine.

Donc rien n'empêche à Marseille de surélever les maisons ; d'ajouter quelques étages à ces bâtisses qui n'en ont que deux ou trois et qu'on s'étonne de voir encore en plein centre, Place de la Préfecture, sur la Cannebière, les Allées, le Chapitre, etc.

Il est évident qu'on devra se préoccuper d'assurer un certain jour aux montées d'escalier souvent obscures, mais il faut surtout prévoir l'installation d'ascenseur utilisant l'axe de la spirale et permettant la réduction de ces cages immenses chères aux anciens bâtisseurs. Moins de place pour l'escalier, davantage pour les appartements où l'on vit.

Enfin les surélévations vont supprimer, les vieux toits et, espérons-le, leur substituer d'agréables terrasses, réalisant une partie de notre vœu — terrasses répondant aux besoins de la vie nouvelle — hygiène et lumière — qui ne seront pas seulement le privilège des étages neufs, mais une commodité pour toute la maison — donc accroissement de bien-être pour les anciens locataires. Ceux-ci, la preuve en est faite, peuvent sans grand dommage supporter les travaux de construction. Incommodés peut-être par la poussière ils ne sauraient cependant être dérangés dans la jouissance des locaux. Témoins ceux de la maison récemment surélevée au Chapitre qui sont restés en paix dans leurs appartements pendant toute la durée de l'ouvrage.

PARFUMERIE

Lorenzy-Palanca

Pour vos Cadeaux

de fin d'année, vous trouverez dans
nos magasins richement aménagés
——— et pourvus ———

tout ce qui attire
tout ce qui plaît
dans la Toilette et la Parfumerie

Articles de Toilette, Parfums,
Vaporisateurs, Ongliers, Écrins de
Brosserie, Vases et Lampes Gallé,
Daum, Lalique, Boîtes à poudre,
——— Orfèvrerie, etc. ———

MAGASINS :

41, Rue Cannebière
62, Rue de la République
31, Rue Saint-Ferréol

high life tailor

Rue Noailles
MARSEILLE

Costumes pour Hommes
et pour Dames

MAISON DE PREMIER ORDRE

*
* *

Ainsi les propriétaires et surtout ceux des quartiers centraux ont le plus grand intérêt à élever leurs maisons et par suite leurs ressources. Ils ont un capital dont ils ne songent pas à tirer profit : ce sol qui existe virtuellement sur leurs toits. Mais beaucoup hésitent faute de conseils et surtout d'argent frais. Là devraient intervenir des groupes et plus spécialement l'Etat dont c'est le devoir et l'intérêt. Puisqu'il préconise la création de foyers nouveaux il doit se préoccuper de la première des choses indispensables à la vie de famille : la maison et puisque — les statistiques évoquées par M. Stéphane Lauzanne en font foi — l'initiative privée est défaillante, puisqu'on recule devant les nécessités nouvelles du bâtiment, eh bien il se doit de tirer parti des valeurs immobilières actuelles, qu'on néglige, et qu'une exploitation d'ailleurs fructueuse empêcherait de péricliter. Il a prêté à faible taux de l'argent aux agriculteurs, aux habitations ouvrières, qu'il en prête aux propriétaires désireux de « monter » pour les maisons en mal de croissance, à 2 ou 3 o/o. Il le peut, il y trouvera son compte dans le cours des années par le jeu de l'impôt foncier. D'ailleurs, il taxe le loyer, plus celui-ci est élevé, plus les rentrées d'impôt sont fortes. Il a donc intérêt à créer des habitations à fort loyer tout comme le financier, propriétaire ou groupe, qui verrait s'amortir rapidement le capital engagé.

Espérons que, devant la carence des constructeurs, la stagnation du bâtiment, on se préoccupera en haut lieu de ce problème et qu'on créera de nouvelles valeurs immobilières en aidant les propriétaires à surélever leurs maisons.

Gaston Castel.

La Musique.

A L'OPERA

Une mesure pour rien... Telle est, en définitive, l'impression que nous laisse ce terne début de saison. Du répertoire, du répertoire, encore du répertoire. Triomphe de *La Juive* et de *La Tosca*. Enfer et damnation. Puccini, Verdi, Halévy, Meyerbeer. Soit ! Soit ! Après tout, la satiété est une méthode qui en vaut une autre, et si tous les béotiens qui se pâment aux défroques du décrochez-moi ça traditionnel, pouvaient à force d'en ingurgiter, vomir leurs idoles vermoulues, eh bien, ce serait encore un résultat. Par malheur, ces gens-là ont l'ouïe à toute épreuve, et maint macrobite de ma connaissance a pu subir plus de cent fois *Les Huguenots* ou *Le Trouvère* sans s'en trouver incommodé le moins du monde.

Les musiciens retiendront une reprise du *Chemineau*, le déli-

cieux Ballet Javotte, de C. Saint-Saëns, étincelant de verve et de jeunesse comme au premier jour, et une suite de danses sur des thèmes symphoniques. C'est peu. Il est cependant des œuvres qui ont déjà conquis — on se demande par quel miracle — la faveur du public, et que nous voudrions voir plus souvent à l'affiche. Je cite au hasard *Samson*, *Louise*, *Le Roi d'Ys*, *L'Attaque du Moulin*, *Gwendoline*, *Marouf*, etc... D'autres, comme l'admirable *Antar* de Gabriel Dupont, n'ont pas eu le temps de s'affirmer : ce serait un crime que de ne leur point fournir l'occasion d'une éclatante victoire. Quant aux créations, la besogne est gigantesque. Certes, nous ne nous dissimulons pas les immenses difficultés et les périls d'une pareille tâche, et, puiqu'on nous promet *Tristan*, *Les Maîtres Chanteurs*, *L'Heure Espagnole*, *Dans l'ombre de la Cathédrale* de Georges Hue, *A quoi rêvent les jeunes filles* d'Hector Fraggi, et puisque nous voyons à l'affiche le splendide *Prince Igor* de Borodine, nous aurions tort de nous montrer plus exigeants. Mais il n'en demeure pas moins que nous ignorons la presque totalité de la production musicale contemporaine, et que des chefs-d'œuvre comme la *Penelope* de G. Fauré, le *Fervaal* de V. d'Indy, *Ariane et Barbe-bleue* de Dukas, la *Lépreuse* de Sylvio Lazzari, le *Pays* de Guy Ropartz, la *Vie brève* de Manuel de Falla, le *Polyphème* de Jean Cras, la *Forêt bleue* de Louis Aubert, le *Martyre de Saint Sébastien* de Debussy, *Cydalise et le chèvre-pied* de G. Pierné, *Padmavâti* de A. Roussel, pour ne citer que les plus caractéristiques, ne peuvent être plus longtemps tenus à l'écart par ce qu'il y a de plus bas dans l'art lyrique.

Ah ! j'allais oublier... Une création : « *La Vaninna* » de notre concitoyen Paul Bastide. Œuvre écrite pour le grand public, elle a parfaitement atteint l'objectif qu'elle s'était proposé. N'ayant pas surpris, elle a plu. Bornons-nous à constater ce succès et passons. — Mais mentionnons tout spécialement une tentative qui fait honneur au corps de Ballet. L'interprétation chorégraphique de Peer Gynt, le spectre de la Rose, la Danse Macabre, etc..., aura, nous l'espérons, de brillants lendemains. Car il serait temps que la danse, trop longtemps sacrifiée aux divertissements qui encombrent les œuvres du vieux répertoire, reprit son individualité, et, suivant la grande tradition des Ballets Russes, se mit au service de la vraie musique.

G. MOUREN.

L. GÉBELIN

77, Rue Saint-Ferréol
MARSEILLE

Agent des Pianos **GAVEAU** pour les Bouches du-Rhône

PIANOS DE TOUS FACTEURS

BELLE JARDINIÈRE

PARIS

Succursale à **MARSEILLE**

6, 8, 10, Rue Saint-Ferréol

Télephone : 1-23 Chèque Postal : 75-10

VÊTEMENTS

Envoi franco sur demande de : **Catalogues, Feuille de Mesures et Échantillons**

Seules Succursales :
PARIS, 1, Place de Clichy ; LYON, MARSEILLE, BORDEAUX, NANTES, ANGERS, NANCY. - 1-63

LES **IMPORTATEURS RÉUNIS**

Société Anonyme au Capital de 5 Millions

SUCCURSALE DE MARSEILLE : **14, PLACE DE LA BOURSE**

J. FOMBELLE, ADMINISTRATEUR-DIRECTEUR

IMPORTATION directe de CHARBONS

FRANÇAIS — ALLEMAND — ANGLAIS

Foyer domestique — Industrie — Navigation

TÉLÉPHONES : Colbert 51-42 - Manuel 4-31 - Manuel 11-53 (Entrepôts) - Privé 91-01

A PARAITRE CHEZ L'AUTEUR :

Un acte qui doit être représenté cet hiver à l'Opéra

A quoi rêvent les Jeunes Filles ?

Opéra-Comique tiré d'A. DE MUSSET par FRANC-NOHAIN

Musique de Hector FRAGGI

PARTITION — PIANO — CHANT

:: Édition hors commerce de luxe ::

(Format 1/4 jésus avec marges

BROCHÉ AVEC UNE COUVERTURE COULEURS :

de 1/10 sur velin Madagascar, avec fac-similé de l'auteur		....	300 fr.
de 10/30 sur toile Lafuma	id.	id.	200 fr.
de 30/200 sur papier luxe		....	100 fr.

On souscrit chez **M. GÉBELIN**, 77, rue St-Ferréol, MARSEILLE
M. FRAGGI, 20, rue Colbert

HUILERIES DARIER DE ROUFFIO

MAISON FONDÉE EN 1850

Siège Social : 8, Rue Cherchell, MARSEILLE

HUILE d'Arachide Extra Surfine Raffinée « DELTA »

GRAISSE VÉGÉTALE « DELTALOSE »

SAVONS supérieurs { **LA PIPE** / **LE TRÈFLE** / **BRUN EXTRA DARIER** }

TOURTEAUX « Le Croissant et L'Étoile »

CONCERTS CLASSIQUES

La première partie des concerts de la saison, confiée à la direction pertinente de M. Alpaertz, a inauguré la série de nos joies musicales. Il serait difficile, dans l'espace qui nous est mesuré, de tout citer de ce qui nous charma. Il sied néanmoins de parler du *Pailleter*, ce pittoresque poème symphonique flamand, dont M. Alpaertz lui-même est l'auteur. L'audition qui nous fut donnée, intégrale, cette fois, nous permit de distinguer, au milieu de tant de truculences, des pages de simple, pure et délicieuse émotion.

Les Pins de Rome, de M. Respighi, furent paraît-il redemandés. Nous ne pouvons que répéter notre opinion de la saison dernière. Cette musique est habile. Elle contient, enclose dans une enveloppe séduisante, toutes les outrances que certains reprochent violemment aux musiciens qui les inventèrent. Il y a, dans l'*Œuvre*, d'Emile Zola, un peintre habile qui s'approprie, en les poudrant de mièvreries élégantes, les trouvailles d'nu génie méconnu et malheureux. Et c'est le pasticheur qui devient membre de l'Institut. Emile Zola était un observateur perspicace.

Avec des moyens sobres, Rimsky Korsakow est toujours émouvant dans sa *Grande Pâque Russe*. L'âme mystique de tout un peuple circule à travers ces pages, empreintes d'une grandeur qui nous étreint.

N'en déplaise à un couple ou deux de barbons réfractaires et acariâtres, l'*Oiseau de Feu* de Strawinsky attire grand monde et fait recette. Ce n'est certes point là un critérium. Le suffrage unanime du public, le même qui s'engoue aussi de Respighi, n'a jamais passé pour une garantie absolue de valeur. Mais c'est un argument qu'avec du fiel verdâtre les ennemis de la musique moderne aiment à déployer. Cette musique chasse l'auditeur, disent-ils. Le triomphal succès fait à l'*Oiseau de Feu*, dont l'orchestre a dû bisser la Danse infernale, est un démenti catégorique à cette assertion. Certainement viendra le jour où toutes les œuvres de Strawinsky enthousiasmeront les auditoires. D'autres barbons à ce moment, ou les mêmes peut-être, applaudiront l'*Oiseau de Feu* et vitupèreront de plus jeunes novateurs. Ainsi va le monde depuis qu'il est des hommes et qui jugent, pour employer une forme chère à notre vieux La Bruyère.

Parmi cette musique moderne, le *Pacific* 231 d'Honneger et *Les Dieux dans l'ombre des Cavernes* d'Albert Roussel essuyèrent naturellement aussi la mauvaise humeur des fervents *tempori acta*. Il n'y a vraiment pas de quoi ! L'examen consciencieux du *Pacific* décèle l'emploi de moyens objectifs dont on peut nier l'effet, c'est une question d'impression personnelle, mais dont on ne peut méconnaître la probe et puissante écriture. Quant à l'œu-

vre d'Albert Roussel, si ceux qui l'ont systématiquement trouvée funèbre et ennuyeuse connaissaient les grottes d'Ellora et leurs effrayants bas-reliefs et rondes bosses, ils rendraient hommage au Loti de la musique, qui a décrit en sa morne pesanteur le Kaïlassa des dieux qui tuent et qui procréent.

Par contre, pour paraître très à la page sans doute, certains amateurs avancés n'ont pas aimé le poème symphonique de Smétana, *A travers les forêts et les champs de Bohème*. Il est certain que si un jeune compositeur d'aujourd'hui écrivait à la manière de Smétana, on lui dénierait très justement toute originalité. Mais le chantre de l'Europe centrale composa son œuvre il y a plus de cinquante ans. Si on la compare à d'autres œuvres du même moment, on ne saurait lui refuser une personnalité savoureuse. Et non seulement il y a cette personnalité, mais un amour si haut, et si vigoureusement et si purement exprimé pour la terre natale, qu'on ne peut se dispenser de l'admirer et de l'aimer.

Deux ouvrages ont failli me réconcilier avec le genre *Concerto*. C'est d'abord celui pour violon et orchestre, de Nardini, classique italien du XVIII^e siècle. Un chant, soutenu par une harmonie discrète. C'est tout et c'est toute la musique. C'est une pensée qui vagabonde dans un monde impondérable et interdit, et dont, par quelques sons, une ligne mélodique continue, elle nous traduit le mystère impénétrable et l'enchantement. M. Gabriel Bouillon tenait l'archet avec toute la distinction requise.

Et enfin, toujours pour violon et orchestre, un *Concerto* de Bach, dont l'exécution fut confiée à une autre violoniste de très souple, très pur, très beau style, Mlle Jeanne Gautier. Encore un simple chant sur une harmonie qui le porte, et aucune symphonie pittoresque, nourrie, tempétueuse, ne saurait exprimer avec plus de plénitude tantôt la gravité d'un soliloque presque tragique, tantôt la légèreté d'une âme jouant au milieu du bonheur.

Je n'ai plus de place pour dire suffisamment au jeune pianiste Jef Alpaertz combien son début a été apprécié. « Et les fruits passeront la promesse des fleurs. » J'en suis certain.

En nous associant à l'ovation de sortie qui fut faite au chef d'orchestre anversois, M. Alpaertz père, confirmons l'ovation d'entrée qui accueillit M. de Lacerda. Son premier concert de la saison comprenait notamment *Mort et Transfiguration* de Richard Strauss. On dira de celui-ci, comme de Smétana, qu'il est périmé. Tout de même relisez, je vous prie, la légende de son poème symphonique. Les heurts, le chaos, le brutal réalisme qui accompagnent parfois sa traduction musicale vous apparaîtront expressifs et justifiés.

Raoul BATAILLARD.